HAL
open science

Le français à Lubumbashi : usages et représentations

Irène Ngoie Kyungu Kiboko

▶ **To cite this version:**

Irène Ngoie Kyungu Kiboko. Le français à Lubumbashi : usages et représentations. Linguistique. Université Nice Sophia Antipolis; Nice, 2015. Français. ⟨NNT : 2015NICE2017⟩. ⟨tel-01213520⟩

HAL Id: tel-01213520

https://theses.hal.science/tel-01213520v1

Submitted on 8 Oct 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Autorisation HAL

HAL Authorization

UNIVERSITÉ NICE SOPHIA ANTIPOLIS

U.F.R. LETTRES, ARTS ET SCIENCES HUMAINES

École Doctorale Lettres, Sciences Humaines et Sociales

Laboratoire BCL UMR 7320

« Bases, Corpus, Langage »

THÈSE

pour l'obtention du grade de

Docteur de l'Université Nice Sophia Antipolis en Sciences du Langage

présentée par

Irène NGOIE KYUNGU KIBOKO

LE FRANÇAIS À LUBUMBASHI : USAGES ET REPRÉSENTATIONS

Présentée publiquement le 09 juin 2015

Thèse dirigée par

Monsieur † Ambroise **QUEFFÉLEC** (Université Aix-Marseille)

Madame Bohdana **LIBROVA** (Université de Nice Sophia Antipolis)

Madame Michèle **OLIVIÉRI** (Université de Nice Sophia Antipolis)

Membres du jury :

Monsieur Julien **KILANGA MUSINDE** (Université d'Angers)

Madame Bohdana **LIBROVA** (Université de Nice Sophia Antipolis)

Madame Aïno **NIKLAS-SALMINEN** (Université Aix-Marseille)

Madame Michèle **OLIVIÉRI** (Université de Nice Sophia Antipolis)

Monsieur Olivier **SOUTET** (Université Paris IV – Sorbonne**)**

DEDICACE

A mon mari Polydor Captiva SANGA KABAMBA,

A mon fils Loanasca Kayombo NDALA SANGA,

A ma fille Océanne Dorisca SANGA KABAMBA,

A la mémoire de mon père Sébastien NGOIE NKULU BWATO

et mon beau-père Polydor SANGA KABAMBA.

REMERCIEMENTS

La réalisation de cette œuvre est le fruit de cinq années de travail acharné. Ces années ont été l'occasion pour nous de rencontrer et de côtoyer des personnes qui nous ont énormément aidées et que nous tenons à remercier.

A la fin de cette thèse, notre gratitude est adressée au laboratoire BCL (Bases Corpus Langage) pour nous avoir accueilli, car sans ce laboratoire ce travail n'aurait certainement pas vu le jour.

Nous remercions particulièrement le feu Professeur Ambroise Queffélec, notre directeur de thèse. Son accueil, sa grande disponibilité nous ont appris bien des choses.

Nous remercions les Professeurs Elisabetta Carpitelli et Michèle Olivieri qui ont accepté de nous adopter après la mort du Professeur Ambroise Queffélec sans pour autant nous voir. Nous leur témoignons notre grande reconnaissance pour avoir toujours répondu présent pour nos démarches administratives.

Nos remerciements vont à Madame Bohdana Librova qui, malgré les hautes occupations, a consacré une partie précieuse de son temps à la direction de cette recherche. Les conseils, la mise à disposition des ouvrages, les démarches administratives, les amendements qu'elle a apportés à notre travail nous ont été d'un apport inestimable.

Que les Professeurs Jean-Pierre Bwanga Nzazi, Justin Banza Bwanga et Antoine Tshitungu de l'Université de Lubumbashi soient remerciés pour la relecture de ce travail.

Nous remercions le Recteur Chabu Mumba, les Professeurs Dibwe dia Mwembo et César Nkuku pour leur soutien moral et financier.

Au Gouvernement français, nous exprimons notre gratitude pour la bourse de formation à la recherche qui nous a été octroyée pendant les trois premières années de notre recherche.

A notre famille, pour ses prières et ses encouragements, surtout à notre mère pour avoir pris soin de nos enfants pendant notre absence.

A toutes les personnes qui ont contribué d'une manière ou d'une autre à l'aboutissement de ce travail.

RESUME DE LA THESE

La ville de Lubumbashi connaît une situation complexe caractérisée par la coexistence de nombreuses langues qui se partagent le marché linguistique : les langues ethniques à vocation identitaire et d'usage limité, les langues nationales à fonction véhiculaire et le français, langue officielle parlée par une partie réduite des citadins. Dans un contexte de plurilinguisme, il est intéressant de connaître la valeur de chaque langue auprès de ses locuteurs. Sur le terrain on observe une opposition entre locuteurs non francophones et francophones et parmi ces derniers entre locuteurs scolarisés et locuteurs ayant appris le français « sur le tas ». Dans un contexte de « diglossie », les langues donnent lieu à des représentations contrastées qui interfèrent sur leur pratique effective. Notre recherche vise à décrire à la fois les usages et les attitudes linguistiques qui leur sont corrélées. Pour ce faire, nous sollicitons divers modèles, à la fois le modèle labovien adapté à l'environnement urbain pour évaluer quantitativement le degré de sécurité /insécurité linguistique, et celui du variationnisme développant des analyses plus qualitatives. Du point de vue de la méthodologie de l'enquête, notre population d'enquête a été construite à partir de différentes variables ou de traits classificatoires. La technique du questionnaire (questions ouvertes et questions fermées) a invité les élèves à livrer leurs pratiques et leurs représentations linguistiques. Les entretiens de type semi-dirigés sont des dispositifs que nous utilisons auprès des enquêtés adultes afin d'accéder à leurs représentations linguistiques. Les questions concernent à la fois la pratique des langues, l'auto-évaluation de ces pratiques, les jugements de valeur sur les usagers de ces langues, l'image des alternances de langues (code switching), l'idéal linguistique des enquêtés, etc. Le traitement à la fois statistique et qualitatif des outils nous permet d'analyser les positions des usagers et de situer la spécificité de la ville de Lubumbashi par rapport à d'autres grandes villes du pays.

ABSTRACT

The town of Lubumbashi lives a complex situation characterized by the coexistence of numerous languages sharing the same linguistic market: the ethnic language with the identity vocation and with limited usage, national language with a vehicular function and the official French language spoken by a reduced number of city-dwellers. In the context of multilinguism, it is interesting to know the value of each language beside its speakers. In the field we observe an opposition between the speakers and non-French-speakers and French- speakers, and among the latter between educated speakers and speakers having learnt French "on the Job training". In a context of "diglossy," the languages generate the contrasted representations which interfere practically on their effective practice. Our research aims at describing at the same time the usages and the linguistic attitudes which are correlated with them. Therefore, we require diverse models, at the same time the model labovien adapted to the urban environment to evaluate quantitatively the degree of linguistic security/insecurity, and the one of variationism developing more quantitative analyses. Concerning the methodology of investigation, our sample population has been constituted from different variables or classificatory features. The technique of the questionnaire (opened and closed questions) has invited pupils to provide their practice and their linguistic representations. The conversations of the type semi-conducted are the dispositive that we use towards the investigations of adults in order to get their linguistic representations. The questions concerning the languages practice, the auto-evaluation of these practices, the value-judgment on the usages of these languages, the image of the alternation of the languages (code-switching), the linguistic ideal of enquiries, etc. The analysis at the same time quantitative and qualitative of our tools allow us to analyze the positions of the users and to situate the specificity of the town of Lubumbashi comparing other big towns of the country.

SIGLES ET ABREVIATIONS

AC : Alternance codique

AFDL : Alliance des Forces Démocratiques pour la Libération du Congo.

CS : Code-switching.

F : Femme

H : Homme

IL : Insécurité Linguistique

KL : Kiswahili de Lubumbashi

KS : Kiswahili standard

LM : Langue matrice

LE : Langue enchâssée

MLF : Matrix Language Frame

ONG : Organisation Non Gouvernementale

RD Congo : République Démocratique du Congo

SL : Sécurité linguistique

SL : Swahili de Lubumbashi[1]

1 Suite aux différentes appellations associant le parler à la fois au swahili et à un lieu : on a ainsi pour Lubumbashi, l'expression « swahili de Lubumbashi » qui a remplacé « swahili d'Elisabethville », prenant en compte la région dans son entier, on a « swahili du Shaba » ou «swahili du Katanga » (entre 1971 et 1997) ; plus englobant encore, le swahili de Lubumbashi peut être dénommé swahili du Congo (Aurélia Ferrari et al. 2014 : 114) , nous ne prétendons pas avoir résolu le problème terminologique, mais nous avons opté pour le besoin de notre thèse pour l'expression « kiswahili de Lubumbashi » contrairement au swahili de Lubumbashi connu de tous. Nous réservons le mot swahili pour un adjectif.

TABLE DES MATIERES

DEDICACE 1

REMERCIEMENTS 2

RESUME DE LA THESE 3

ABSTRACT 4

SIGLES ET ABREVIATIONS 5

TABLE DES MATIERES 6

INTRODUCTION 12

0.1. PRÉSENTATION ET INTÉRÊT DE LA RECHERCHE 12

0. 1. OBJECTIF 14

0.2. QUESTIONS DE RECHERCHE 15

0.3. ORGANISATION DE LA THESE 17

CHAPITRE I : SITUATION GENERALE DE LA REPUBLIQUE DEMOCRATIQUE DU CONGO 19

I. 1. CADRE GÉOGRAPHIQUE ET HUMAIN 19

I. 1. 1 République Démocratique du Congo 19

I. 1. 2. Katanga 22

I. 1. 3. Ville de Lubumbashi 25

I. 2. CADRE SOCIOLINGUISTIQUE 27

I. 2. 1. RD Congo 28

I. 2. 2. Situation sociolinguistique de la province du Katanga 40

I. 2. 3. Situation sociolinguistique de Lubumbashi 48

CONCLUSION PARTIELLE 60

CHAPITRE II : CONSIDERATIONS THEORIQUES ET METHODOLOGIQUES 61

II. 0. INTRODUCTION 61

II.1 CONSIDERATIONS THEORIQUES 61

II. 1.1. Approche variationniste 61

II. 1. 2. Attitudes et representations 63

II. 1. 3 Fonctions des représentations 69

II. 2. METHODOLOGIE ET PROTOCOLE D'ENQUETE 71

II. 2. 0. INTRODUCTION 71

II. 2. 1. Élaboration des axes 72

II. 2. 2 Choix et construction des variables 78

II. 2. 3. Échantillonnage 82

II. 2. 4. La taille de l'échantillon 82

II. 2. 5. Corpus et terrain d'enquête 83

II. 2. 6. Technique d'enquête et protocole d'enquête 88

II. 2. 7. Méthode de recueil des données : questionnaire et entretien 89

II. 2. 8. Formes des questions 92

II. 2. 9. Formulation des questions 93

II. 2. 10. Élaboration du questionnaire 93

II. 2. 11. Déroulement de l'entretien 94

II. 2. 12 Durée de passation 95

II. 2. 13. Entretien préliminaire 96

II. 2. 14. Recueil des données 97

II. 2. 15. L'analyse quantitative 98

II. 2. 16. L'analyse qualitative 98

II. 2. 17. Traitement et analyse des données 98

CONCLUSION PARTIELLE 105

CHAPITRE III : HETEROGENEITE LINGUISTIQUE DE LA VILLE DE LUBUMBASHI 106

III. 0. INTRODUCTION 106

III. 1. LE FRANÇAIS 107

III. 2. LANGUES EN PRÉSENCE À LUBUMBASHI 109

III. 2. 1. Langues nationales 109

III. 2. 1. 5. Langues ethniques 115

III. 3. LANGUES COMME INSTRUMENT DE COMMUNICATION À LUBUMBASHI 117

III. 4. LANGUES DANS LES COMMUNES DE LUBUMBASHI 117

III. 5. LANGUES ETRANGERES A LUBUMBASHI 118

III. 6. ANGLAIS À LUBUMBASHI 119

III. 7. LANGUES DANS LES MÉDIAS À LUBUMBASHI 125

CONCLUSION PARTIELLE 129

DEUXIEME PARTIE : INTERPRETATION DES RESULTATS 130

CHAPITRE IV. REPRESENTATIONS DES LUSHOIS VIS-A-VIS DU FRANÇAIS ET DES LANGUES EN PRESENCE A LUBUMBASHI 132

IV. 0. INTRODUCTION 132

IV. 1. LES REPRESENTATIONS DE LA LANGUE OFFICIELLE : LE FRANÇAIS 133

IV. 2. LA VALORISATION DU FRANÇAIS 133

IV. 2. 1. Presentation des reponses 134

IV. 2. 2. Le français : langue d'unité nationale 135

IV. 2. 3. Le français : langue de prestige 136

IV. 2. 4. Le français : langue étrangère 138

IV. 2. 5. Le français : langue des intellectuels 139

IV. 2. 6. Le français : langue des civilisés 150

IV. 2. 7. Le français : langue d'intercompréhension 151

IV. 2. 8. Le français : langue des Blancs 153

IV. 3. STIGMATISATION DE LA LANGUE FRANÇAISE 154

IV. 3. 1. Présentation des réponses 155

IV. 3. 2. Le français : langue difficile et très normée 155

IV. 4 REPRÉSENTATIONS DES LANGUES NATIONALES 156

IV. 4. 1. Présentation des réponses 157

IV.4. 2. Valorisation des langues nationales 158

IV. 5. STIGMATISATION DES LANGUES NATIONALES 163

IV. 5. 1. Présentation des réponses 164

IV. 5. 2. Langue du tribalisme 165

IV. 5. 3. Langue des voyous et des illettrés 166

IV. 6. REPRÉSENTATIONS DES LANGUES ETHNIQUES 168

IV. 6. 1 Présentation des réponses 168

IV. 6. 2. Valorisation des langues ethniques 169

IV. 7. STIGMATISATION DES LANGUES ETHNIQUES 174

IV. 7. 1. Langue ethnique : langue d'identité culturelle 177

IV. 7. 2. Langue ethnique : langue à tradition orale 180

IV. 8. REPRÉSENTATIONS ET COMPORTEMENTS 182

CONCLUSION PARTIELLE 184

CHAPITRE V : ÉVALUATIONS DES PRATIQUES LANGAGIÈRES: VALORISATION ET STIGMATISATION 185

V. 0. INTRODUCTION 185

V. 1. L'AUTO-ÉVALUATION DES COMPÉTENCES 186

V. 2. L'AUTO-EVALUATION DES ELEVES 187

V. 3 LA DYNAMIQUE DES ATTITUDES 188

V. 3. 1 Attitudes vis-à-vis des langues en presence 189

CONCLUSION PARTIELLE 206

CHAPITRE VI : SECURITE ET INSECURITE LINGUISTIQUE 207

VI. 0. INTRODUCTION 207

VI. 1. L'APPROCHE SOCIOLINGUISTIQUE DE LABOV 209

VI. 2. LE CONTEXTE GÉOPOLITIQUE ET LA DIGLOSSIE 211

VI. 3. L'INSECURITE LINGUISTIQUE ET L'AIRE FRANCOPHONE 214

VI. 4 NORME 215

VI. 4. 1. Attitudes devant la norme en milieu de sécurité et d'insécurité linguistique 218

VI. 5. L'ÉVALUATION 224

VI. 5. 1 Auto-évaluation des compétences 228

VI. 5. 2 Auto-évaluation positive de la pratique du français 230

VI. 5. 3. Auto-évaluation négative de la pratique du français 232

VI. 5. 4. Evaluation du français parlé à Lubumbashi 234

VI. 5. 5. Evaluation de la langue des autres 237

VI. 5. 6. Accents, valorisations ou stigmatisations 242

VI. 5. 7. Accent comme indice de stigmatization 243

VI. 5. 8. Accents, marqueurs identitaires 244

VI. 5.9. Sentiments linguistiques des Lushois à l'endroit du français 245

CONCLUSION PARTIELLE 248

CHAPITRE VII. : REPERTOIRE VERBAL ET ALTERNANCE CODIQUE A LUBUMBASHI 249

VII .0 INTRODUCTION 249

VII. 1. PRÉSENTATION DES RÉPONSES 250

VII. 2. CHOIX DES LANGUES DANS LES CONTEXTES INFORMELS 251

VII. 2. 1. Pratique langagière en famille 252

VII. 2. 2. Pratique langagière en public 255

VII. 2. 3. Langue d'échange avec le /les parent(s) 256

VII. 2. 4. Rôle des mères dans la pratique du français à Lubumbashi 259

VII. 2. 5. La honte de pratiquer des langues 262

VII. 3. CONTACT DE LANGUES 263

VII. 3. 1. ALTERNANCE CODIQUE (AC) OU CODE-SWITCHING (CS) 264

VII. 3. 2. PARAMETRES DE DESCRIPTION DE L'ALTERNANCE CODIQUE 265

VII. 3. 3. TYPES D'ALTERNANCE CODIQUE (AC) 265

VII. 3. 4. ALTERNANCE CODIQUE : DOMAINES, EMPLOIS ET FONCTIONS 266

VII.3. 5. Aspect structurel du parler bilingue 269

VII. 3. 6. Bilinguisme et alternance codique : mode de communication à Lubumbashi 270

CONCLUSION PARTIELLE 291

CONCLUSION GENERALE 292

PROSPECTIVE 297

ANNEXES 299

I. QUESTIONNAIRE DES ÉLÈVES 300

II. LA TRANSCRIPTION DES EXTRAITS D'ENTRETIEN 304

INDEX DES NOTIONS 389

INDEX DES NOMS 392

BIBLIOGRAPHIE 394

INTRODUCTION

0.1. PRÉSENTATION ET INTÉRÊT DE LA RECHERCHE

Lorsqu'on se penche sur une étude aussi complexe que celle qui est aujourd'hui au centre de notre préoccupation, différentes questions peuvent constituer des points de réflexions. Cette complexité s'explique par le fait que les questions des usages et des représentations renferment plusieurs aspects qu'il importe d'examiner de plus près, afin de mieux cerner les attitudes et les comportements des locuteurs lushois[2]. Sur ce sujet, de nombreuses questions ont été soulevées et demeurent au cœur des débats, faisant ainsi couler beaucoup d'encre. Notre étude porte sur : « Le français à Lubumbashi : usages et représentations». Ce thème de recherche est aussi complexe parce qu'il a la particularité de soulever différentes questions du domaine sociolinguistique. A la faveur de ce sujet, nous étions amenée à traiter des usages et des représentations relatives aux différentes langues en présence à Lubumbashi, comme ces langues entretiennent avec le français des rapports de solidarité et de complémentarité.

De fait, notre intérêt pour cette étude est double. Autrement dit, en plus des représentations, ce travail s'intéresse aussi à la question des usages du français à Lubumbashi.

Dans cette perspective, Lubumbashi représente un corpus important sur la diversité et l'hétérogénéité sociolinguistique, et cela de par les caractéristiques linguistiques que les locuteurs investissent à travers leurs usages langagiers.

Ainsi, notre étude s'inscrit dans le domaine des représentations et des pratiques linguistiques. Il s'agit de s'interroger sur les usages et les représentations des locuteurs lushois, leurs attitudes vis-à-vis du français, des langues nationales et des langues ethniques. Une situation qui est certes difficile et complexe à cerner compte tenu de son caractère plurilinguistique.

C'est la raison pour laquelle il nous semble judicieux de focaliser nos recherches sur le phénomène des représentations comme un miroir par lequel s'explique le comportement langagier des Lushois. C'est ce qui captive notre attention. Ce choix se justifie, d'une part, par

[2] Employé comme un adjectif, le mot lushois signifie « relatif » ou « propre » à la ville de Lubumbashi, employé comme substantif, il désigne « un habitant » de cette ville.

notre appartenance à la ville de Lubumbashi[3]. Par ailleurs, Lubumbashi étant considérée comme la ville congolaise la plus cosmopolite, vu l'ampleur de l'exode rural, elle est la porte de sortie vers l'Afrique du Sud[4]. Le plurilinguisme et le pluriculturalisme de la RD Congo sont en effet plus manifestes dans cette ville, poumon économique national. D'autre part, par le fait que les locuteurs lushois présentent une image qui valorise ou stigmatise leurs langues et les langues des autres : il s'avère intéressant d'étudier les aspects sociolinguistiques des Lushois. Nous avons donc voulu par notre thème de recherche, comprendre cette vaste hétérogénéité comme caractéristique des Lushois, en étudiant la manière dont les langues et les discours des locuteurs permettent la construction identitaire, tant sur le plan individuel que social.

Les pratiques langagières en situation de contact de langues nécessitent une étude approfondie, parce que la coexistence du français avec les autres langues représente une situation à part. Lorsque le français entre en contact avec d'autres langues, comme c'est le cas dans la ville de Lubumbashi, on assiste à la création de nouveaux comportements sociolinguistiques qui commencent à apparaître à travers les pratiques sociolinguistiques, particulièrement par le procédé d'alternance codique ou le code mixing[5]. Il est important de noter que nos réflexions se sont également nourries des conceptualisations découlant, d'une part, des théories sur les représentations sociales de Serge Moscovici (1961, 1972) et Jodelet (1989) et, d'autre part, de la sociolinguistique variationniste de William Labov (1976).

Pour mener à bien notre recherche, nous avons collecté les données de notre corpus par questionnaire (les élèves) et par entretien semi-directif (les autres informateurs). Le corpus réuni nous permettra de dégager les représentations sociolinguistiques des locuteurs lushois. Car ce sont ces représentations et pratiques déclarées qui constitueront notre objet d'étude.

Nous nous efforcerons de démontrer, d'une part, comment les locuteurs lushois se représentent et jugent leurs usages linguistiques dans une situation de contact des langues et, d'autre part, comment ils les manifestent dans la pratique. Pour mieux comprendre les usages de langues à Lubumbashi, il faudrait s'interroger sur les pratiques, mais aussi sur les différentes représentations des locuteurs lushois sur les pratiques observées.

---

[3] Deuxième ville de la République Démocratique du Congo et capitale économique du pays.

[4]Pays qui attirent plus d'un jeune congolais.

[5]Cfr le chapitre VII.

Dans cette perspective, un certain nombre de questions sont abordées : quelles sont les langues pratiquées à Lubumbashi ? Lesquelles sont parlées en famille et en dehors de celle-ci ? Comment les individus gèrent leurs plurilinguismes ? Quelle est la place du français parmi ces différentes langues ? Il s'agira d'appréhender les conséquences sociales et psychologiques de la présence du français sur les plans économique, politique et social dans la ville de Lubumbashi. Quelles politiques linguistiques sont actuellement menées en RD Congo et à Lubumbashi particulièrement ou devraient être développées dans un tel contexte ? Telles sont donc les différentes interrogations qui marquent les pôles de notre réflexion dans le présent travail.

Bien évidemment, à travers ces différentes interrogations, se pose d'abord le problème de la théorie, ensuite vient la question de la méthodologie et celle de la place du français dans la ville de Lubumbashi.

0. 1. OBJECTIF

Lorsqu'on aborde la question des pratiques linguistiques sous l'angle social, les échanges à caractère informel ou formel sont souvent bilingues, comme le montre la plupart des travaux récents sur la sociolinguistique en Afrique (Manessy (1994), Canut (2001) et Juillard (2007). Les pratiques à Lubumbashi ne s'en écartent pas. Les locuteurs usent de différentes langues en présence dans une interaction pour valoriser leur discours et pour marquer leurs positionnements sociaux. Pour rendre compte de cette variation sociale des langues, il est indispensable de s'appuyer sur un corpus qui témoigne d'une certaine réalité effective. Nous n'avons pas la prétention d'offrir une description de la langue française parlée à Lubumbashi, mais bien plus d'étudier la façon dont les locuteurs se représentent le français, leurs langues et celles des autres et aussi les attitudes que les Lushois ont vis-à-vis de leurs langues et de celles des autres. Afin d'étudier ces problématiques, nous nous sommes appuyée sur un corpus.

Avant d'aborder les objectifs précis de notre travail, il nous paraît utile de fournir quelques informations sur les enquêtes qui ont été conduites. Notre enquête comporte deux groupes d'enquêtés. Le premier est constitué de 388 élèves âgés de 17 à 22 ans, le second comporte des personnes scolarisées, âgées de 20 à 65 ans et parmi ce deuxième groupe, il y a deux personnes qui ont appris le français sur le « tas », âgées de 40 et 58 ans. Les corpus qui ont permis d'analyser les attitudes linguistiques des Lushois seront exploités selon deux approches : quantitative et qualitative.

La présente recherche a essentiellement trois objectifs. Le premier objectif vise à examiner l'impact des représentations et des attitudes sur la gestion de la langue française, de dégager une partie des causalités de la dynamique linguistique et langagière. Nous nous préoccupons de comprendre la cohabitation des langues à Lubumbashi, afin d'observer sa dynamique linguistique.

Cette perspective nous conduit à constituer les discours des enquêtés en objet d'analyse, afin d'identifier les procédures qui permettent aux locuteurs de produire des descriptions de leurs pratiques et leurs représentations langagières.

Enfin, sur le plan de politique linguistique, notre étude devrait aider à comprendre les choix et les motivations des locuteurs par rapport aux langues qu'ils utilisent et aimeraient utiliser.

0.2. QUESTIONS DE RECHERCHE

Pour amener les enquêtés à se prononcer sur les rapports qu'ils entretiennent avec le français, voici les questions qui ont fait l'objet de nos recherches :

- Quelle est l'image que les locuteurs de Lubumbashi ont de leurs pratiques langagières ?
- Comment évaluent-ils leurs performances de langue ?
- Quelles représentations ont-ils de leurs usages linguistiques en famille, dans leur lieu de travail et dans la rue ?
- Quelle est l'importance du français à Lubumbashi ?
- Que pensent les locuteurs lushois du français, du kiswahili, du lingala, du ciluba, du kikongo et des langues ethniques ?

Nous sommes partie de l'hypothèse qu'il existerait un lien fondamental entre les représentations que les locuteurs lushois se forment de l'autre et de sa pratique des langues. Les représentations construisent un univers symbolique qui permet au sujet de se situer, de se repérer, de penser et d'interpréter ce qu'il vit. L'individu élabore des représentations qui lui permettent de comprendre la réalité qui l'entoure, mais aussi de prendre position et d'agir (Abric 2003). La langue, étant une pratique sociale, ne serait pas simplement un outil de communication, ni le fait d'une accumulation mais entrerait dans des stratégies identitaires utilisées par l'individu pour trouver sa place dans la société. L'apprentissage d'une langue locale par les étrangers découlerait d'une socialisation dans la ville, c'est-à-dire de

l'incorporation des éléments de la société qui les environne. Mais les pratiques sont aussi les marqueurs d'une identité que le sujet veut se donner. En ce sens, les représentations qu'il s'est formés de l'autre sont essentielles dans le choix de la langue qu'il pratique. Pourtant, les représentations de l'autre, seules, ne suffisent pas à expliquer les stratégies identitaires ; d'autres représentations individuelles et collectives entrent en jeu. Les langues locales utilisées découlent de la socialisation mais aussi d'un entrelacement de représentations diverses.

En dehors d'articles scientifiques traitant de tels ou tels aspects de recherches sur la ville de Lubumbashi, il existe déjà un certain nombre de recherches scientifiques tels que :

- Les travaux de Kilanga (1984), concernant l'approche morphosyntaxique, comblent en partie la rareté des travaux dans ce domaine.

- Les recherches de Mukendi (1999) qui portent sur le plurilinguisme à Lubumbashi. Cas du secteur commercial.

- Dans une perspective didactique, mettant en rapport l'enseignement et l'apprentissage du français, se range la thèse de Moket (2006) et Bwanga (2010).

Les travaux disponibles sur le français de Lubumbashi ne couvrent pas tous les domaines. De nombreuses études de type thèses et mémoires de maîtrise sont répertoriées à Lubumbashi mais sont difficiles d'accès.

Certains travaux ont présenté la situation sociolinguistique à Lubumbashi dans sa globalité. Toutefois notre recherche s'en écarte, nous n'avons pas la prétention de faire un inventaire exhaustif des études sur le français de Lubumbashi, mais de présenter notre recherche, la particularité du sujet, nos approches, nos techniques d'investigation sur le terrain, etc. Notre recherche vise à doter le terrain lushois d'une étude sur les représentations et les usages associés aux langues. Notre étude propose un regard pluriel sur les représentations mettant face à face les élèves, les locuteurs scolarisés et non scolarisés.

Notre travail est de nature à la fois quantitative et qualitative. Ce qui nous permettra de décrire les représentations des enquêtés par rapport à leur langue parlée, aux mélanges et aux alternances effectués par les locuteurs et aux fonctions qu'ils leur attribuent.

0.3. ORGANISATION DE LA THESE

Le domaine de notre recherche sociolinguistique est un vaste champ qu'il convient de délimiter. Les études de Nyembwe Ntita (2000, 217) ont démontré que la situation de coexistence entre le français, langue officielle, et les langues endogènes dans notre pays, est caractérisée par une répartition fonctionnelle qu'on croirait non conflictuelle. Mais les études qui ont été menées ne le reflètent pas toujours.

Dans notre parcours argumentatif, nous avons divisé notre travail en deux parties qui sont réparties en chapitres. La première partie comporte trois chapitres. Et la seconde partie, interprétation des résultats, est constituée de quatre chapitres.

Le premier chapitre, de la première partie, présente notre terrain de recherche (Lubumbashi). Nous nous attacherons à cerner la situation linguistique générale de la RD Congo et du Katanga en général et la situation sociolinguistique des langues à Lubumbashi en particulier. L'analyse portera sur le cadre humain, historique et sociolinguistique de la ville, ceci parce que les mouvements des populations ont permis le peuplement de la ville et constituent un des éléments expliquant la diversité étudiée. Les langues se côtoient, cela a eu comme implication non seulement une présence à Lubumbashi de langue d'allogènes, mais l'émergence de nouvelles pratiques, du fait du brassage humain.

Quant au deuxième chapitre, il est question de présenter le cadre théorique de la recherche. Dans cette perspective, pour nourrir notre réflexion, nous nous appuyons sur des recherches et des grandes théories sociolinguistiques engagées dans l'étude de ces phénomènes. Nous passerons ensuite aux présentations des outils méthodologiques d'enquête investis pour la réalisation de la présente recherche.

Dans le troisième chapitre nous présenterons l'identité culturelle de la ville de Lubumbashi. Il est question de voir comment les locuteurs lushois vivent l'hétérogénéité linguistique dans la ville de Lubumbashi et quelles sont les attitudes vis-à-vis du français et des langues en présence.

La deuxième partie, constituée de quatre chapitres, est consacrée essentiellement à une interprétation des résultats, de manière à donner une visibilité à l'ensemble des phénomènes décrits. Il sera question d'analyser les données déclaratives et représentationnelles que nous avons réunies dans un corpus.

Dans le quatrième chapitre, nous tenterons d'analyser les représentations des langues en présence, fournies par les enquêtés, qui concernent, d'une part, l'évaluation qualitative de leur compétence et, d'autre part, la stigmatisation de leur langue et de la langue des autres.

Le cinquième chapitre (l'évaluation: valorisation et stigmatisation), présente quelques données quantitatives de l'auto-évaluation des pratiques langagières des élèves et les données qualitatives des enquêtés et les attitudes positives ou négatives vis-à-vis des langues en présence.

Le sixième chapitre fera apparaître que l'insécurité linguistique est souvent liée au plurilinguisme et à la diglossie : les locuteurs vivant dans des situations de contact des langues se rendent compte de l'écart existant entre leur idiolecte ou sociolecte et la langue que parlent les autres et qui n'est pas altérée par des interférences avec des parlers en contact. Canut, ayant mené ses recherches dans un terrain semblable au nôtre, le Mali, établit un lien entre les caractéristiques d'une situation sociolinguistique donnée et l'activité épilinguistique des locuteurs.

Dans le septième chapitre, nous nous intéressons aux représentations qui concernent la gestion des compétences linguistiques bilingues des enquêtés, dans les différentes situations de communication quotidienne. Nous essayerons de voir, enfin, comment l'alternance codique français/kiswahili peut être utilisée comme une stratégie d'affirmation identitaire dans la ville de Lubumbashi.

CHAPITRE I : SITUATION GENERALE DE LA REPUBLIQUE DEMOCRATIQUE DU CONGO

I. 1. CADRE GÉOGRAPHIQUE ET HUMAIN

I. 1. 1 République Démocratique du Congo

Avec une superficie de 2.345.000 km^2, la République Démocratique du Congo (RD Congo) partage ses frontières avec neuf pays[6] : au nord, la République Centrafricaine et le Soudan ; à l'est, l'Ouganda, le Rwanda, le Burundi et la Tanzanie ; au sud, la Zambie et l'Angola ; à l'ouest, l'enclave de Cabinda (Angola) et la République du Congo.

Elle s'étend de l'océan Atlantique aux plateaux de l'est et couvre la majeure partie du bassin du fleuve Congo. Au nord, nous trouvons l'un de plus grands domaines de la forêt équatoriale au monde ; à l'est, une chaîne de montagnes, de collines et de grands lacs, mais aussi de volcans ; au sud et au centre, un domaine de savanes arborées et herbacées qui forme

[6] http:// fr.mapsofworld. com afrique/ democratic-republic-of- congo/, consulté le 30avril 2015.

un haut plateau riche en minerais ; à l'ouest, l'embouchure du fleuve Congo s'étalant sur une côte et sur l'océan Atlantique[7]. En raison de sa superficie, des richesses de ses sols et sous-sol, et de son importante population estimée à soixante cinq millions d'habitants, la RD Congo est l'un des pays géants d'Afrique.

Les frontières, telles que présentées ci-dessus, ont été reconnues lors de la Conférence de Berlin en 1885. La situation démographique de la RD Congo est complexe. Ce qui implique une réelle difficulté à fournir la répartition fiable de la population sur l'étendue du territoire national. Toutefois, il importe d'indiquer qu'il y a un déséquilibre dans la répartition de sa population entre les villes et les campagnes. Selon l'enquête de 2005[8], 69% de la population vivent en milieu rural contre 31% en milieu urbain. Comme activités principales, elle pratique l'agriculture traditionnelle, la pêche et la chasse. La population se concentre sur les plateaux de la savane, près des fleuves et des lacs. Le nord et le centre du pays sont quasiment vides. La structure de ses terres et des conditions climatiques favorables ont des conséquences importantes sur la géographie humaine. De par sa localisation géographique, à cheval sur l'Équateur, la RD Congo connaît quatre types de climat repartis comme suit[9]:

- le climat équatorial (Province Orientale, Equateur et les parties Nord du Maniema, Bandundu et les deux Kasaï) ;
- le climat tropical à la saison sèche prolongée (dans les parties Sud du Bandundu, les deux Kasaï et de Katanga) ;
- le climat tropical humide dans les parties Nord de la province orientale, de l'Equateur, de Bas-Congo, les parties centrales du Bandundu, des deux Kasaï et du Nord Katanga) ; le climat de montagne (dans le Kivu).

La température moyenne annuelle oscille entre 24 et 26°C, alors que les températures extrêmes s'échelonnent entre 30 et 35°C.

Le découpage administratif, revu et corrigé plusieurs fois à la faveur des réformes de l'administration du territoire initiées pendant et après la colonisation, prévoyait onze provinces, et l'actuel découpage est hérité du régime du président Mobutu. Chaque province a à sa tête un gouverneur nommé par le chef de l'Etat. Les gouverneurs étaient placés dans des

---

7 Htt://www.cafe-geo.net/article.php3,id_article=819, consulté le 19 janvier 2013.

8http //www.portal.unesco.org, consulté le 25 janvier 2013.

9 http//www.anapi.org/geàgraphie.html, consulté le 27 janvier 2013.

régions dont ils n'étaient pas originaires. Ce qui n'est pas le cas depuis l'année 2006 à partir de laquelle ce sont les peuples qui élisent les députés de l'assemblée provinciale. Ceux-ci, à leur tour, élisent le gouverneur originaire de la province. Administrativement, la RD Congo est divisée en onze provinces, y compris la ville de Kinshasa. Chaque province est subdivisée en districts, les districts en territoires. Les territoires se subdivisent en secteurs et/ou secteurs-chefferies. Et, enfin, les secteurs regroupent les villages ou localités. La constitution de la troisième république votée en 2006 prévoyait, en son article 2, le passage à 26 provinces, c'est ce qui est présenté dans la carte ci-dessus.

L'histoire et la géographie ont contribué à façonner une identité à chaque province ou région :

- la région lingalaphone (Nord-Ouest du pays), qui comprend la ville de Kinshasa et le nord de la province de Bandundu. Cette région est tournée vers l'Océan atlantique et commerce avec l'Europe. La province de l'Equateur, grande région forestière, est tournée vers la République Centrafricaine et le Cameroun. Au Nord-Ouest de la province, on a le reste de la province de Bandundu ;
- la région kikongophone comprend le Bas-Congo. Elle est liée avec le Congo – Brazzaville par le biais des populations kongo et Batéké.
- la région cilubaphone, comprenant les provinces du Kasaï oriental et du Kasaï occidental. Elle est une grande zone diamantifère située au cœur de la RD Congo ;
- la région swahiliphone comprend le Nord-est de la RD Congo, avec les densités élevées des populations élevées dont les terres volcaniques fertiles sont propices à l'agriculture et à l'élevage. Au Sud-est, nous avons la province du Katanga, une région qui a tourné le dos à l'Atlantique et à Kinshasa pour s'ouvrir à l'Afrique orientale et surtout australe. Ce pôle abrite des riches gisements miniers de cuivre et de cobalt. Elle développe des échanges plus fructueux avec la Zambie et l 'Afrique du sud.

La situation économique du pays a été très prospère pendant la période coloniale et durant la première décennie de l'indépendance. La RD Congo est actuellement un pays caractérisé par une crise économique sans précédent. Son économie, fortement tournée vers l'exploitation des ressources du sous-sol, repose essentiellement sur l'industrie minière du cuivre et du cobalt (au Katanga), du diamant (au Kasaï) et de l'or (dans la Province Orientale et dans le Kivu). Les crises politiques que le pays a connues depuis son accession à

l'indépendance, et surtout depuis les années 1990, crises précédées par l'effondrement de la mine de Kamoto (au Katanga), ont été fâcheuses pour l'économie du Pays.

Depuis 2008, on observe un essoufflement de la croissance économique du secteur minier. A ceci il faut ajouter les préoccupations d'ordre sécuritaire qui ont un impact défavorable sur le plan économique. Après deux décennies de crise, la RD Congo est considérée comme un pays en situation de post-conflit. Tous les secteurs de la vie nationale sont paralysés par cette crise.

Pour ce qui est du cadre éducatif, les premières écoles furent créées au Congo au XXe siècle, dans le but de former des collaborateurs indigènes pour les besoins administratifs ; la direction en incombait aux seuls Européens. Vers 1906, l'arrêté organisant les écoles professionnelles en RD Congo prévoyait parmi les matières de l'enseignement théorique (15h par semaine) à côté de l'étude de l'écriture, la lecture et la prononciation de la langue française, l'arithmétique, le système métrique, le dessin industriel élémentaire et des nomenclatures techniques. Selon le décret, « l'enseignement de la langue française ne devra pas être approfondi, mais devra se rapporter aux métiers que les indigènes apprendront et aux relations des services qu'ils peuvent avoir avec les Blancs à raison de ce métier» (Manessy 1994 : 24). L'auteur renchérit qu'« en 1922, la commission chargée par le ministre des colonies, Frank, d'établir les principes d'une organisation d'ensemble de l'enseignement au Congo et au Ruanda-Urundi, maintient fermement la primauté des langues africaines : « l'enseignement doit être donné en langue indigène ». En principe, « seuls les Noirs qui se destinent à vivre en contact étroit avec les Blancs dont ils seront les auxiliaires doivent apprendre une langue européenne » (Manessy 1994 : 24-25).

I. 1. 2. Katanga

I. 1. 2. 1. Présentation de la province du Katanga

La province du Katanga est située au sud-est de la RD Congo. Elle est située entièrement dans l'hémisphère sud entre 5° et 14° de latitude sud et entre 23° et 30° de longitude Est. Elle est bornée au Nord et au Nord-est respectivement par les provinces du Maniema et des deux Kasaï ; à l'Ouest par l'Angola ; au Sud-est par la Zambie et au Nord-est par la Tanzanie. Elle comporte deux zones naturelles, à savoir la partie méridionale, avec une température moyenne de 21°C, qui constitue principalement l'hinterland minier comprenant l'axe de Lubumbashi, Likasi, Kolwezi et Kipushi et la partie septentrionale

constituée du Nord du Katanga et d'une partie de l'Ouest avec une température moyenne de 24°C. En 1971, le Katanga prit le nom du Shaba (cuivre).

Avec une superficie de 496 965 km^2, pour une population de 8 000 000 d'habitants, soit 16 habitants au km^2, le Katanga devrait donner naissance à quatre provinces : le Haut-Katanga (au sud-est), le Haut-Lomami (au Nord), le Tanganyika (au Nord-est) et le Lualaba (au Sud-ouest), selon la constitution de 2006 qui n'est pas encore en application. Selon la légende, les premiers habitants du Katanga seraient les pygmées. Les Bantu arrivèrent dans la province au seuil de notre ère et formèrent une myriade de tribus (lunda, bemba, tabwa, minungu, …). La population katangaise, généralement formée de Bantu agriculteurs, pasteurs et fondeurs des métaux, est estimée à 5 409 000 adultes[10]. La province est principalement agricole, et l'agriculture occupe plus de 65 % de la superficie

A la suite de l'indépendance de la RD Congo en 1960, le Katanga fit sécession du Congo et déclara son indépendance sous l'impulsion de Moïse Tshombe. C'est sous l'égide des Nations Unies qu'une campagne a été menée pendant deux ans pour réintégrer le Katanga au Congo. Dès lors, le Katanga demeure une province instable. Plusieurs insurrections furent matées par le gouvernement zaïrois avec l'aide des pays étrangers (1970) : la deuxième guerre du Shaba (1978)[11], le sauvetage de Kolwezi (1980), les affrontements meurtriers entre les Katangais et les Kasaïens vivant au Katanga. Pendant une longue période, les deux communautés, ayant pourtant un ancêtre commun selon la légende, sont demeurées dans un antagonisme qui fut fustigé par la communauté internationale et la société civile. Il faut aussi relever les cas des extrémistes katangais (2010 et mars 2011) qui réclament la sécession du Katanga.

La situation économique du Katanga peut être résumée en ces termes ; à son origine, chaque tribu avait son secteur économique. Pour parer au dépeuplement causé par les Arabes swahili, l'administration coloniale déportait des dizaines des milliers de Luba (du Nord du Katanga ou du Kasaï), des Rwandais, Angolais, Zambiens pour des travaux forcés dans les mines (du Sud du Katanga). La population sud katangaise a connu aussi l'arrivée de quelques dizaines de milliers de Colons. Ces derniers, étant conscients des richesses dont regorgeait la province du Katanga, construisirent le chemin de fer reliant cette province à la province du

10 Selon les résultats de l'enrôlement de juillet 2005.

[11] Actuellement Katanga

Bas-Congo. Le Katanga fut un gros pilier de l'économie congolaise grâce à l'entreprise Union Minière du Haut-Katanga (Gécamines), aujourd'hui en faillite.

Le système éducatif du Katanga présente quelques points de dissemblances avec le système éducatif national, surtout en ce qui concerne le recrutement des enseignants. Bien avant la réforme de l'enseignement en 1947, les écoles professionnelles des frères de la charité installées à Lusambo et à Kabinda (province du Kasaï oriental) sont devenues des pépinières où l'entreprise Union minière du Haut-Katanga (Gécamines) allait recruter des enseignants, grâce à leur niveau d'instruction. La grande majorité des « immigrés» des centres provenait, soit du Nord-Katanga (Baluba du Katanga), soit du Kasaï pour travailler dans le Sud du Katanga, parce que les peuples de cette Zone ne voulaient ni abandonner leur village ni étudier. Ainsi, toutes les différentes stratégies mises sur pied par le gouvernement colonial pour que la population autochtone du Sud-Katanga s'intègre dans l'enseignement et dans les centres industriels demeuraient sans succès. Car les peuples du sud Katanga étaient plus attachés à leurs terres.

En 1998, la ville de Lubumbashi comptait 92 écoles secondaires (37.754 élèves dont deux fois plus de garçons que de filles). Ces écoles sont surtout des lycées, instituts d'enseignement général, des collèges, et rarement des écoles techniques et des centres de formation professionnelle[12]. Entre 60 et 90% de la population de 15 à 21 ans fréquentent ces écoles, selon le Document de la Stratégie de Croissance et de Réduction de la Pauvreté (DSCRP).

Le taux d'analphabétisme au Katanga est donc de 36%, avec un écart très significatif (26%) entre les deux sexes, soit 22,5 chez les garçons, contre 49% chez les filles, 35% des filles n'ont jamais fréquenté l'école, contre 28% pour les garçons (DSCRP, 2006 : 16)[13]. L'écart entre les sexes est très prononcé en défaveur des filles, malgré l'effort stratégique de l'UNICEF, rendu dans l'adage « toutes les filles à l'école », demeurant une chimère. Pour corroborer ceci, l'étude menée par la DSCRP (2006 :15) affirme que quelque 50,4% de garçons d' entre 6 et 11 ans sont scolarisés au Katanga, contre 44,1% pour les filles. Le Katanga accuse un sérieux retard de la zone centre en ce qui concerne l'éducation. L'étude montre que l'objectif millénaire numéro 2- assuré l'éducation primaire- pour tous est

12 Htpp/www.ville de Lubumbashi/documents/48.html, consulté le 25avril 2013.

13htpp/www.unicef.org/drcongo/french/DSCR_RDC. Consulté le 30 avril 2014.

impossible à atteindre. Nous devons cette tendance de la baisse de scolarisation surtout à la faillite des entreprises Gécamines, la SNCC (Société Nationale du Chemin de Fer), …qui a plongé de nombreuses familles dans la pauvreté. Pour parer à cette pauvreté, les enfants déscolarisés vont actuellement travailler et aider les parents dans l'opération de bradage des concessions de la Gécamines[14] et dans d'autres carrières minières. Le déplacement de la population aura un impact sur la situation sociolinguistique du Katanga.

I. 1. 3. Ville de Lubumbashi

I. 1. 3. 1. Du nom et de sa naissance

La ville de Lubumbashi a été fondée en 1910 par les Belges sous le nom d'Elisabethville (du nom de la reine Elisabeth de la Belgique). En 1965, elle fut renommée Lubumbashi. Son nom tire son origine du nom de la rivière au bord de laquelle elle avait été fondée. Elle est parfois désignée du nom de « capitale cuprifère » à cause de la production du cuivre.

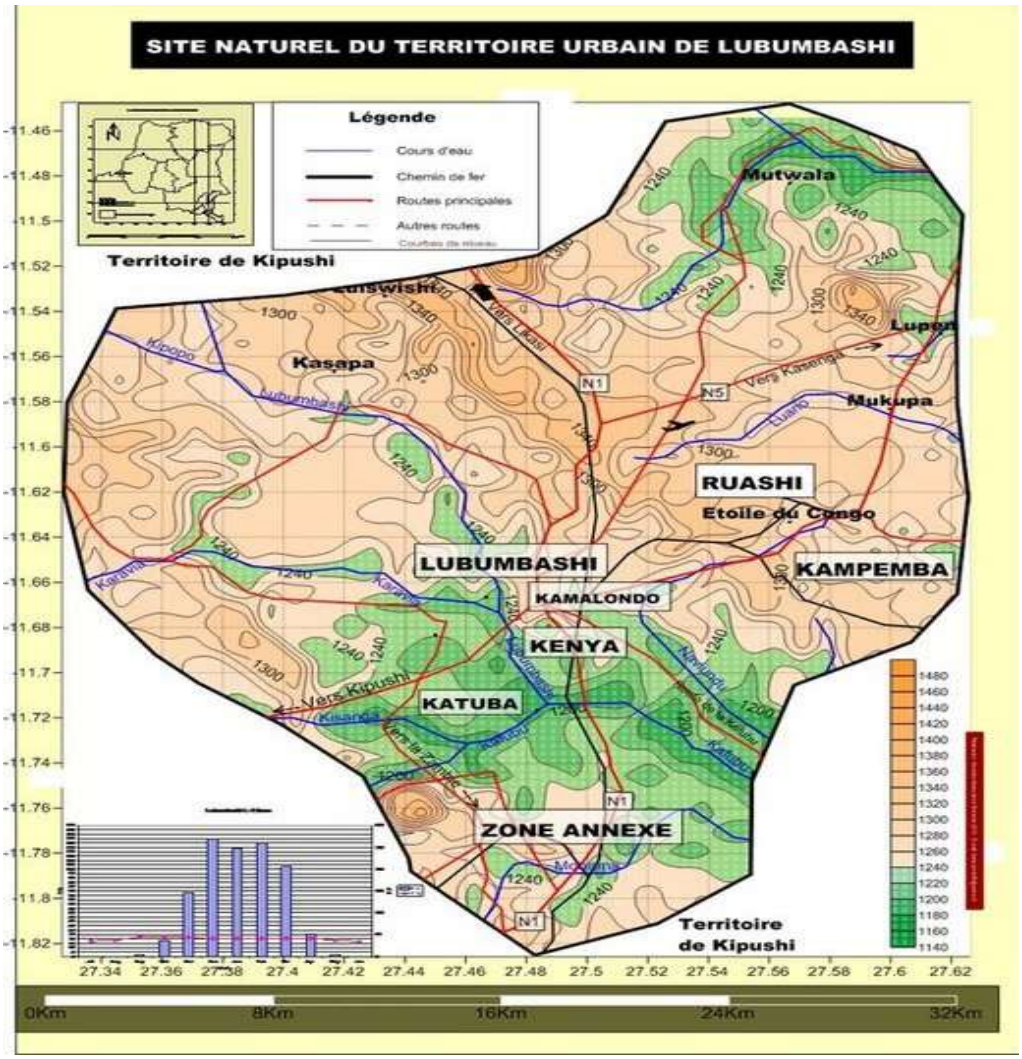
Sa création date de l'exploitation minière instaurée par le roi belge, Léopold II. Le premier plan d'aménagement de la ville fut commandé en 1910 par le colonel Émile Wan Germée, vice-gouverneur du Katanga, et accompli par le gouverneur général Lippens en 1921 (Ngandu, 2000 : 189). Lubumbashi s'étend sur une superficie de 80 km^2. Elle présente les caractéristiques d'une ville coloniale. Elle possède un centre administratif. Ce qui induit l'existence de périphériques appelés les communes, sept au total. La ville se distingue de la cité en ce sens que la première se définit comme un quartier commercial, industriel et économique habité par les étrangers (au départ les colonisateurs) et les gens aisés, et la seconde comme un quartier résidentiel, périphérique, populaire, hors de la ville coloniale. S'il faut parler de son infrastructure, la ville répond aux normes urbanistiques, parce qu'elle était habitée par les colons.

La population de Lubumbashi est constituée non pas seulement de nationaux mais aussi d'étrangers. Parmi ceux-ci on peut distinguer les autres Africains, les Européens, les Américains et les Asiatiques et tant d'autres.

---

14 Opération qui consiste à s'introduire clandestinement dans les concessions minières de la Gécamines et de SNCC (Société Nationale des Chemins de Fer du Congo) pour y extraire l'hétérogénéité et les barres de fer qui seront vendues aux commerçants de la ville, qui à leur tour, trafiquent ces produits vers la Zambie et l'Afrique du Sud.

LA VILLE DE LUBUMBASHI[15]



Lubumbashi est une ville à vocation minière et industrielle. Jusque vers les années 90, la population était essentiellement salariée des entreprises minières comme la Générale des Carrières et des Mines (Gécamines), la Société Nationale de Chemin de Fer (SNCC), et d'autres entreprises telles que la TABACONGO. Frappée par la crise socio-économique, Lubumbashi devient une ville fantôme où la misère bat son plein. Les activités socio-économiques sont gérées plus par les étrangers[16] que par les autochtones, parmi ces derniers

[15] http://rdcmapscenterblog.net/14-site-naturel-de-la-ville-de-lubumbashi. Consulté le 30avril 2015.

16 Parmi les migrants étrangers, on distingue pour certains les migrants d'origine africaine qui se sont implantés à Lubumbashi depuis longtemps, il y a plus de trente ans. Il s'agit de Sénégalais, de Maliens et de Zambiens. Une exception est celle des migrants d'origine nigériane. Ceux-ci apparaissent à Lubumbashi vers les années 90. Les migrants d'origine asiatique (Libanais, Chinois, Pakistanais et Indiens) ont une implantation récente. Si les Libanais ont une durée d'implantation assez éloignée dans cette catégorie, les Chinois apparaissent à Lubumbashi après les années 2000.

il y a une représentation de la population kasaïenne. Déjà en 1957, dans la ville de Lubumbashi, les Kasaïens constituaient à eux seuls 63% de commerçants, vendeurs et trafiquants divers contre 32% des Katangais et 5% des originaires d'autres provinces et d'autres colonies (Dibwe et Ngandu, 2007 : 32). Le secteur économique et le marché intérieur était aux mains des Kasaïens jusqu'à la veille de la période de transition. Ceci justifie la présence active des Kasaïens dans les grands centres urbains et industriels du Katanga, car ils constituent une main-d'œuvre importante de la province en général, et de la ville de Lubumbashi en particulier.

I. 2. CADRE SOCIOLINGUISTIQUE

Carte linguistique de la RD Congo[17]

[17] www.muturzukin.com/cartesafriques/12.htrm

I. 2. 1. RD Congo

La situation sociolinguistique de la RD Congo présente un intérêt tout particulier de par son plurilinguisme et de par le statut de la langue française, seule langue officielle, administrative, scolaire et, de plus, langue véhiculaire. On y dénombre aussi plus de deux cents autres langues (deux cent vingt et une, selon un inventaire effectué sous l'égide de l'Agence de Coopération et Technique : ALAC, 1983)[18]. Devant cette « mosaïque de langues », deux langues de communication locale seulement ont été favorisées par la colonisation pour satisfaire les objectifs assignés à chaque région. C'est le cas du lingala, langue de l'administration, du commerce, de la musique et de l'armée sous Mobutu, et du swahili, langue des relations de travail industriel par le coup de pouce de l'AFDL[19]. Ces deux langues assuraient la communication entre les patrons et les travailleurs pendant la colonisation. Voici la subdivision sociolinguistique de la RD Congo proposée par Sesep (1987 :110) :

- « les langues dites vernaculaires sont les plus nombreuses. Elles servent de moyen de communication et d'identification entre les membres d'une même ethnie ou d'une même tribu. Ces langues appartiennent généralement aux peuplades qui occupent des espaces territoriaux plus restreints (chefferie, secteur et commune) ;
- les langues véhiculaires de moyenne diffusion, parlées par des populations assez nombreuses qui partagent des frontières géographiques avec plus de deux autres groupes ethniques, et dont la plupart sont des langues parlées dans des districts. Quelques-unes d'entre elles vont pratiquement devenir des langues provinciales à la suite de la promulgation de la nouvelle constitution du 18 février 2006 ;
- les langues véhiculaires de grande diffusion sont des langues de contacts interethniques débordant des frontières provinciales. Il s'agit de quatre langues nationales reconnues constitutionnellement (swahili, lingala, kikongo et ciluba) qui découpent le pays en quatre régions linguistiques : la région swahiliphone à l'est du pays (la province du Katanga, la province de

18 Cité par Ngalasso (1994 : 205-206).

[19] Sous le régime de Laurent Désiré Kabila, ancien président congolais.

Maniema, les provinces du nord et Sud-Kivu et l'Est de la province Orientale) ; la région lingalaphone au Nord-ouest (la Province de l'Équateur, la ville de Kinshasa, le Nord-ouest de la Province Orientale), la région kikongophone au Sud-ouest (la province de Bandundu et la province du Bas-Congo et une partie de la ville de Kinshasa) et la région cilubaphone au centre de la RD Congo (les provinces du Kasaï-Oriental et du Kasaï Occidental) » .

Certaines personnes persistent à voir dans le français le moyen le plus acceptable d'unifier le pays sur le plan linguistique : le français est le ciment de l'unité, il est à garder et à développer, car il n'est pas une langue imposée par des Congolais aux Congolais. A défaut d'une langue nationale unique, la langue française, bien qu'elle soit étrangère, assume la fonction unificatrice en RD Congo. Quoiqu'elle n'assume pas toutes les fonctions communicatives, elle se partage les différents secteurs d'activités avec les langues congolaises. Dans cette perspective, Sesep (1993 : 128)[20] propose les types de relations qu'entretiennent les différentes langues en présence en RD Congo : « des relations de dominance entre le français et les langues nationales et entre ces dernières et les langues ethniques ; des relations de concurrence, marquées par le métissage linguistique et le code-switching ; des relations de complémentarité qui se caractérisent par la différentiation fonctionnelle et une affectation à des domaines différents ».

Certes, ces relations jouent un rôle très important dans la société congolaise. La relation dominante dont le français jouit dans la société congolaise s'explique par le fait qu'elle est la langue officielle, de l'administration et de l'enseignement. Certains Lushois s'approprient la langue française au point que leur discours influence cette langue suite au contact avec les langues locales. Nous pouvons affirmer avec Kilanga (2006 : 211) « que le français congolais n'est pas réductible au seul français scolaire. Il consiste en une panoplie de variétés centrées sur la variété scolaire et variables selon la catégorie socioprofessionnelle en présence ». Les langues nationales sont plus parlées dans le secteur du travail, de l'enseignement, bref à tous les niveaux que le français. Le Domaine de langues ethniques ; celles-ci sont des langues parlées en famille. Parler les langues ethniques à Lubumbashi devient donc gênant, les locuteurs craignant d'être associés aux « broussards », aux « villageois ». On peut bien se revendiquer d'un groupe ethnique, comme c'est le cas au

20 Cité par Epunga (1998 : 184).

Congo, sans en pratiquer le moins du monde la langue ou en n'en ayant qu'une connaissance très sommaire, comme soutient ce locuteur :

Euh bon quand je trouve quelqu'un qui parle sa langue maternelle pour moi je vois il est villageois parce qu'ici on parle beaucoup en swahili + si on voit quelqu'un qui parle kikasaï on le considère comme si c'est quelqu'un qui est venu fraîchement du Kasaï signe du village ici chez nous (L6).

Ceci est attesté surtout dans la ville de Lubumbashi, où l'on ne s'identifie pas en tant que Lushois mais plutôt par son appartenance ethnique, sans qu'on parle forcément la langue correspondante. Il est facile d'entendre ce type de réponse :

Je suis Chokwe mais je n'ai jamais été au village, je ne parle pas ma langue (Dibwe, 2009 : 176).

En effet, quel que soit le degré de la formation, le Congolais est plurilingue : en plus du vernaculaire de sa tribu, il pratique au moins une langue véhiculaire. L'enseignement d'une langue africaine ne ferait qu'ouvrir les voies du plurilinguisme à un Africain en général et plus particulièrement à un Congolais, tout en le poussant à la négation de sa langue ethnique. Bien entendu, la tribu reste une unité d'appartenance distinctive malgré les nouveaux regroupements créés par l'urbanisation et l'industrialisation. On note toutefois que : « les langues ethniques, symboles de l'attachement à un terroir ou à une tribu, reculent au profit des langues véhiculaires africaines nationales ou transnationales et des langues internationales comme le français ou l'anglais» (Queffélec, 2008 : 66).

Ce constat est corroboré par Dibwe (2009 : 117) quand il note que les langues ethniques sont de plus en plus abandonnées, surtout en milieu urbain, au profit des langues internationales telles que le français et l'anglais. Il renchérit par ailleurs en ces termes : « Lorsqu'on examine la dispersion verticale (répartition des locuteurs dans les diverses strates sociales lushoises), on s'aperçoit que les langues ethniques sont essentiellement les moyens d'expression des masses populaires les moins scolarisées, les moins urbanisées et que les langues véhiculaires, en l'occurrence le swahili, servent de moyen de communication habituelle aux couches les plus scolarisées, en général au centre-ville » (2009 : 118).

Il convient aussi de souligner que ces langues nationales ont une orthographe et une grammaire relativement standardisées. Pourtant, les écrits sont rares et consistent

principalement en des textes religieux. Si tel est le cas, qu'en est-il du statut de la langue officielle en RDC ?

I. 2. 1. 1. Statut du français en RDC

Le français parlé en Afrique noire francophone est un phénomène bien décrit. La grille d'analyse ci-dessous qui présente la situation du français « status » et « corpus » dans plusieurs Etats d'Afrique Centrale le démontre (Queffélec dans Chaudenson, 1991: 87-110).

Status	**CAM.**	**CENTR.**	**CONGO**	**GABON**	**TCHAD**	**ZAIRE (Congo démo.)**	**Total Possible**
Officialité	6	8	8	12	6	8	12
Usages institutionnalisés							
Textes officiels:	2	4	4	4	3	4	4
Textes administr.	2	4	4	4	3	3	4
Nationaux	2	3	4	4	2	2	4
Justice	2	2	3	3	1	2	4
Admin.loc	1	1	2	1	0	0	4
Religion							

Education primaire secondaire supérieure	7 7 7	8 10 10	10 10 10	10 10 10	5 7 8	6 8 10	10 10 10
Moyensd de comm. De masse Presse écrite Radio télévision cinéma Edition	4 3 0 4 4	4 3 4 4 2	5 3 4 4 3	5 4 5 4 3	3 3 0 2 1	5 3 4 4 4	5 5 5 5 5
Secteurs secondaires et tertiaires	15	20	20	20	14	12	20
Total	66	87	93	99	58	75	107

A partir de cette grille, nous observons la situation générale du français dans les différents pays en général et en RD Congo en particulier. Nous pouvons saisir les valeurs du status et celles du corpus. Leurs relations donnent une idée de la situation du français en RD Congo.

Corpus	CAM.	CENTR.	CONGO	GABON	TCHAD	ZAIRE	Total possible
Appropriation linguistique	12	13	14	14	11	13	20
Véhicularisation	8	6	10	12	2	6	20

Types de compétences	5	3	12	10	3	5	20
Production et expositions langagières	4 5	3 4	4 6	4 6	2 1	3 4	10 10
Total	34	28	46	46	19	31	80

Au regard de cette grille, le Zaïre[21]occupe la quatrième place derrière le Gabon, le Congo et le Cameroun. Toutefois, le français demeure la langue de communication pour les intellectuels surtout. Il est une langue étrangère. Il est parlé par un pourcentage relativement réduit de la population congolaise. D'après les récentes recherches, le français n'est parlé que par 10% de la population congolaise[22] .

Avant de parler du statut de la langue française, il est important d'évoquer sa pénétration en R D Congo. Selon Nyembwe Ntita (2010 : 5), « la pénétration des premiers locuteurs était due aux contextes d'acculturation tels que les chantiers de travail, les situations de l'État, les factoreries, les camps de la force publique, les stations de missions évangéliques, où Européens et populations locales entraient en contact les uns avec les autres ». Une fois les territoires organisés, c'est l'école qui a joué un grand rôle par le système d'enseignement, sans oublier l'acquisition extra-scolaire (l'acquisition dès le jeune âge, l'acquisition du français sur le « tas » et l'alphabétisation).

Le statut du français en RD Congo est considéré par Ngalasso (1994 : 207) d'un triple point de vue : juridique, sociologique et psychologique. Le français est la langue officielle du Congo, reconnue sur le plan juridique, il est le médium principal, sinon exclusif, dans tout le secteur formel (administration, enseignement, presse, justice, …).Sur le plan sociologique, le français est la langue de la distinction sociale, du savoir vivre, il jouit d'un espace géographique étendu en RD Congo et d'un statut privilégié par rapport aux autres langues locales (1994 : 208).

[21] Actuelle République Démocratique du Congo.

[22] //www. Tlfq.ulaval.ca/axl/afrique/czaire.htlm consulté le 15mars 2013.

Consciente de l'existence des langues en contact dans toute communauté et sans pour autant porter un jugement sur les langues en présence, nous n'avons qu'à nous référer à la documentation existante pour définir le statut du français en RD Congo. Plusieurs travaux lui ont été consacrés, parmi lesquels nous citons ceux de Dumont (1983, 1986,1990 et 1995), Manessy (1994), Kilanga (1982) etc. Du point de vue général, le français reste pour la RD Congo, la seule langue officielle, la langue de l'enseignement et la langue de l'administration et de la communication internationale. Il est caractérisé par des variations à des degrés divers, c'est le cas d'alternance des codes linguistiques (langue maternelle, langue véhiculaire dominante, langue officielle).

Les chercheurs sont unanimes : bon nombre d'Africains parlent le français, mais un français nécessairement marqué par des mots, des accents, des tournures de la région ou du milieu. Ainsi, chaque chercheur, en menant des études sur le français en Afrique, essaie toujours de l'identifier. C'est le cas de Nyembwe Ntita (1993)[23], en ce qui concerne le français congolais. Pour lui, « parler du français de la RD Congo c'est considérer que la langue française en usage au pays est dépourvue de toute réalité locale. Il s'agit là d'une langue qui véhicule une culture propre et qu'on voudrait faire assimiler dans ses normes les plus strictes ».

Le français demeure un moyen de connaissance nécessaire, peut-être un outil de développement, en tout cas un instrument d'ouverture au monde et au reste de l'Afrique (Ngalasso 1986)[24]. C'est pourquoi la langue française reste pour beaucoup de Congolais, surtout pour les intellectuels, la langue de promotion. Qu'il la maîtrise ou pas, ce qui séduit un Congolais (un Lushois particulièrement), c'est de s'exprimer en français et de s'approprier la langue française. Le français est la langue du savoir et de prestige comme le relate ce locuteur du Kasaï (Badibanga, 2008: 299) :

« Les Luluwa tenaient à tout prix à conquérir le poste du gouverneur de province. Ils se sont dit : nous sommes objet de moquerie de la part de nos frères Baluba qui racontent que nous n'avons pas d'intellectuels, que nous sommes de petite taille ; choisissons quelqu'un qui puisse valablement nous représenter, qui connaît bien le français et qui, quand il va dans les

23 Cité par Ntumba (2007 : 109).

24Cité par Ngal, G., (2007 : 17).

bureaux des Blancs, leur parle correctement dans leur langue. Mon choix intervenait après l'assassinat de Modeste Kambala, sur qui les Luluwa comptaient. »

La langue française reste pour beaucoup de Congolais, surtout pour les intellectuels, une langue de promotion. Voyons le rapport que le français entretient avec les autres langues de la RD Congo.

I. 2. 1. 2. Rapport du français avec les langues en présence à Lubumbashi

Le français entretient trois types de relations avec les autres langues en présence:

-le rapport de domination

-le rapport de complémentarité

-le rapport de concurrence.

Il y a une hiérarchisation dans la pratique des langues en RD Congo. Le français joue un rôle de leadership, c'est le rapport de domination. Quant au rapport de complémentarité, c'est plutôt la pratique fonctionnellement diversifiée de différente langue qui dicte cette relation. Le français et les langues en présence s'unissent dans un plurilinguisme harmonieux ce qui donne la présence de l'alternance codique ou le mélange de langue. Le rapport de concurrence que joue le français, il est celui qui donne souvent lieu à des relations conflictuelles plus ou moins affirmées. Ce rapport conflictuel est caractérisé par des facteurs tout autant fonctionnels qu'idéologiques.

I. 2. 1. 3. Politique linguistique de la République Démocratique du Congo

La politique linguistique peut être définie comme un ensemble des choix conscients concernant les rapports entre langue(s) et vie sociale et la planification linguistique comme la mise en pratique concrète d'une politique linguistique, le passage à l'acte en quelque sorte (Calvet, 1993 : 110). Une politique linguistique, c'est donc l'action menée par la communauté[25] pour développer au mieux (selon les objectifs visés, eux-mêmes à définir) la diffusion de la ou des langue(s) qui y circule(nt). L'expression « politique linguistique» est plus souvent utilisée en relation avec celle de « planification linguistique ». Elles sont

25 Cette communauté peut être publique (un État, une Région, un département, une ville) ou privée (une entreprise, une chaîne médiatique, une association).

considérées tantôt comme des variantes d'une même désignation, tantôt elles permettent la distinction de deux niveaux de l'action du politique sur les langues en usage dans une société donnée.

Calvet (1987 : 154-155) pense que « si la notion de planification linguistique implique celle de politique linguistique, la réciproque n'est pas vraie. Il peut se faire que le choix d'ordre politique à propos d'une/de langue(s) ne passe pas nécessairement par une mise en œuvre juridico-institutionnelle plus ou moins spectaculaire. A ce niveau, la France peut être considérée comme un modèle, car elle est depuis longtemps un lieu d'émergence de politique linguistique ». La politique linguistique est d'abord une politique, c'est-à-dire des modes organisés de conduite d'un intérêt collectif.

Les politiques linguistiques ont comme but principal de gérer les intérêts des usagers dans des situations de coexistence de deux ou plusieurs langues sur un même territoire. N'importe quel groupe peut élaborer une politique linguistique : on parle par exemple de « politiques linguistiques familiales », on peut aussi imaginer qu'une diaspora (les sourds, les gitans …), se réunisse en congrès pour décider d'une politique linguistique (Calvet, 1993 : 110). Toutefois, l'État et la famille ont le pouvoir de mettre en pratique les choix politiques. Il est vrai que le débat sur l'appellation de la mise en œuvre d'une politique linguistique reste remarquable. Faudrait-il parler de « planification », « aménagement » ou « normalisation » linguistique ? Car ces trois termes coexistent dans la littérature sociolinguistique. Qu'il s'agisse de « planification » (terme en usage chez les chercheurs anglo-saxons), « d'aménagement » (concept reposant sur le social, sur une intention de consensus social par rapport à un projet collectif) ou de « normalisation » (popularisé en Espagne par les sociolinguistes catalans), l'objectif reste la gestion d'une (ou de plusieurs) langue(s) aussi bien dans ses/leurs formes que dans ses/leurs usages.

Dans cette perspective, Kilumba, Nkiko et al. (2013 : 10) pensent que « la politique linguistique consiste entre autres choses dans le choix de langues, l'adoption d'une attitude, positive ou négative, vis-à-vis d'une ou des langues données ». Elle doit procéder à

a) « la décolonisation mentale des concernés, surtout des intellectuels, en leur faisant prendre conscience de leurs valeurs potentielles sur tous les plans,…

b) la mobilisation des moyens nécessaires pouvant permettre de lier l'intention à la pratique : moyens matériels, financiers et institutionnels (centre de recherches, académies, …) à mettre à la disposition des chercheurs ;

c) la planification linguistique[26] qui consiste en la définition par les responsables politiques d'une politique de planification en faveur des langues locales ».

Quant à l'aménagement linguistique, c'est la concrétisation des objectifs par la politique programmée par la planification (Kilumba, Nkiko et al., 2013 : 11).

La politique linguistique de la RD Congo consiste à favoriser le français comme seule langue officielle sur les plans politique, juridique, social et économique, bien qu'il existe sur le sol congolais beaucoup de langues. Le français contribue à la minorisation des langues locales. Cette politique linguistique pose à la fois des problèmes de contrôle démocratique et d'interaction entre l'analyse de situation que fait le pouvoir et, celle souvent intuitive, du peuple. Contenue dans divers textes officiels, la politique linguistique congolaise n'a guère changé sauf dans le seul domaine de l'enseignement. Cette politique a été pendant longtemps l'apanage des églises, plus particulièrement de l'église catholique, car les premières écoles furent ouvertes par les missionnaires. C'est pourquoi en 1907, les responsables de l'église catholique se sont réunis à Léopoldville (Kinshasa) en vue de prendre les décisions communes découlant de la convention de 1906. Selon Van Keerberghen (1985 b : 15), les élèves seraient répartis dans trois classes dont le programme serait :

a) *la classe inférieure où l'on enseignerait les premiers rudiments de lecture, d'écriture et de calcul en langue indigène ;*

b) la classe moyenne, avec lecture et écriture en langue du pays, premières notions de géographie, de calcul et de français ;

c) la classe supérieure, où l'on ajoutera : lecture courante, grammaire et orthographe du français, géographie, un peu d'histoire, et de calcul : les opérations fondamentales.

Cette politique d'enseignement fut appliquée pendant une dizaine d'années. Il faut attendre les réglementations des années 1938 et 1948, avec la pression exercée par la population indigène sur les autorités, pour que l'enseignement du français soit effectif, allant

[26] La planification linguistique consiste à déterminer le statut des langues : leur place et leur rôle au sein de la nation, de la province (Kilumba, Nkiko et al., 2013 : 10).

aux cours généraux jusqu'aux leçons spéciales (difficultés orthographiques, exercices d'élocution et rédaction) dans les écoles primaires du second degré et pour que le français devienne la langue d'enseignement. C'est ce même système d'enseignement qui continue jusqu'à ce jour. L'instruction dans l'une des langues nationales est offerte dans les deux premières années du cycle primaire, tandis que le français devient la langue de l'enseignement à partir de la troisième année. Pratiquement, dans les écoles publiques, l'instruction est offerte dans les langues nationales et dans la langue officielle au niveau de l'école primaire. Tandis que dans les écoles privées, le français reste la seule langue de l'instruction dès l'école maternelle, avec quelques leçons en langue nationale.

Vers les années 1959, « seuls 56% des enfants en âge scolaire fréquentaient l'école et un peu moins des deux tiers (64 %) la quittaient au bout de deux ans, à l'issue du premier degré, ayant reçu un enseignement en langue africaine ; les autres entraient dans le second degré où le français était en principe une des matières du programme » (Manessy, 1994 : 25).

En 1960, la première constitution du Congo belge déclara le français comme seule langue officielle, le néerlandais étant aussitôt évacué. En 1962, l'ordonnance présidentielle numéro 174, écarta les langues congolaises de l'école. Le français devint l'unique langue de l'enseignement du secteur primaire. Le recours à l'une des langues congolaises en cas de nécessité pédagogique fut réglementé par un programme national[27]. La RD Congo a connu des réformes surtout au niveau supérieur. En 1971, selon Lwamba (2007 : 38-39), deux réformes furent initiées dans une même année. En juin, les manifestations estudiantines ont entraîné l'enrôlement forcé des étudiants de l'Université de Lovanium dans l'armée, et le président Mobutu initia une réforme. Il décida que les trois universités du pays porteraient chacune le nom de la ville de leur implantation (Kinshasa, Lubumbashi et Kisangani). Cette décision sera supprimée deux mois après (au mois d'août) pour être remplacée par une seule université Nationale du Congo (UNC) qui deviendra en octobre 1971 l'Université Nationale du Zaïre (UNAZA). Dix ans plus tard, en 1981, le Président Mobutu revient sur sa réforme et chaque université porta le nom de sa ville. La deuxième réforme importante conduit le graduat qui, en 1975, fut porté à trois ans dans toutes les facultés et imposa le principe de la professionnalisation, c'est-à-dire des stages en cours de formation. Enfin, la réforme de 1993 donna l'autorisation d'ouvrir de nouvelles universités et de nouveaux instituts supérieurs (2007 : 33).

27 http:/www.tlfq.ulaval.ca/axl/afrique/czaire.htlm, consulté le 20avirl 2013.

Les causes politiques et économiques sont parmi les facteurs qui sont à la base de la dégradation du système éducationnel congolais. Le système éducatif, autrefois réputé pour sa qualité en Afrique centrale, connaît aujourd'hui beaucoup de difficultés. L'insuffisance de ressources publiques a conduit les responsables des établissements à faire appel aux parents pour contribuer à l'éducation de leurs enfants depuis 1990. Ainsi, les parents subviennent aux besoins des écoles en prenant en charge la totalité des frais. L'enseignement congolais devient plus quantitatif que qualitatif. Comme si cela ne suffisait pas, l'infrastructure éducationnelle semble avoir été l'une des principales victimes de cette guerre qui ne dit pas son nom. Le peu d'écoles qui restaient ont été détruites. Pour la plupart des jeunes, l'accès à l'enseignement reste aujourd'hui un leurre. C'est pourquoi cette accumulation des faits politiques, économiques, sociaux et psychologiques, en étroite dépendance, a exercé une forte pression sur le système éducatif et est à la base de la dégradation importante de l'enseignement supérieur et de tout le système.

L'enseignement national congolais est composé de deux catégories d'écoles : les écoles publiques[28] et les écoles privées agréées[29]. Dans la première catégorie, on retrouve les écoles conventionnées[30] dont la gestion est assurée par les confessions religieuses, signataires de la convention de gestion scolaire avec le gouvernement et les écoles officielles. Et dans la seconde catégorie, on trouve les écoles privées agréées. Elles sont créées par des particuliers, personnes physiques ou morales, des entreprises et des confessions religieuses. Elles sont soumises à la réglementation officielle en matière d'agrément, de programme d'études, de contrôle et d'évaluation pédagogique. Ces écoles sont gérées par un chef d'établissement, directeur au niveau des écoles primaires et un préfet au niveau secondaire, assistées par un conseil de gestion

Lorsqu'on considère les différentes politiques linguistiques en application, on distingue : la politique linguistique d'assimilation ou exoglossique, la politique linguistique identitaire ou endoglossique, la politique linguistique interventionniste, la politique linguistique de non intervention, la politique linguistique de valorisation de la langue officielle ou politique de l'unilinguisme et la politique linguistique d'internationalisation.

---

[28] Parmi les écoles publiques, il y a les écoles officielles et les écoles conventionnées aux mains des confessions religieuses.

29 Elles ne bénéficient d'aucun subside de la part de l'État. Leurs charges financières reviennent aux parents.

30 Les conventionnées catholiques, kimbanguistes, méthodistes, islamistes, et protestantes.

En bref, si l'on considère les différentes politiques linguistiques citées ci-haut, la politique linguistique qui correspond à la R D Congo est la politique linguistique « non interventionniste ». Selon Aurélia Ferrari (2014 : 136), *il n'existe aucune mesure pour que les langues dites nationales ne le soient pas de façon uniquement nominale : il n'existe aucune politique linguistique les concernant. Les gouvernements qui se sont succédés en R D Congo n'ont pas mis en place une politique linguistique très élaborée et harmonieuse*.

I. 2. 2. Situation sociolinguistique de la province du Katanga

La situation sociolinguistique de la province du Katanga est complexe. La guerre que traverse le pays depuis l'année 1996 a aggravé sa situation sociolinguistique. Le Katanga compte quatre districts administratifs (le Haut-Katanga, le Haut-Lomami, le Lualaba et le Tanganyika). Eu égard au critère évoqué relatif aux langues à large diffusion, le territoire katangais pourrait être divisé en cinq ères linguistiques couvertes chacune par une langue véhiculaire[31]. Il s'agit de:

- l'aire occupée par la langue cookwe (ou ucookwe)
- l'aire occupée par la langue bemba (ou kibemba)
- l'aire occupée par la langue luba (ou kiluba)
- l'aire occupée par la langue sanga (ou kisanga)
- l'aire occupéé par la langue ruwund (ou wuruwund).

Ces langues ont laissé quelques poches qui seront complétées par

- l'aire occupée par la langue hemba (ou kihemba)
- l'aire occupée par la langue taabwa (ou kitaabwa)
- l'aire occupée par la langue ndembu (ou undembu)
- Les huit langues véhiculaires retenues se distribuent l'espace de la manière suivante :
- le Haut-Katanga[32] : le kibemba et le kisanga

[31] Kilumba, Nkiko et al. (2013 : 19).

[32]Il comporte six territoires. Sa superficie est de 131. 443 km^2, avec une population de 612. 925 hab, la densité : 5hab/ km^2. Représenté par la zone linguistique L et M. A (Guthrie : 1948). Bon nombre des langues attestées ici sont également parlées au-delà des frontières nationales. C'est le cas des langues kibemba, kiaushi, kilamba, kilala pour la zone M et kikaonde pour la zone L qui sont à cheval sur la frontière séparant la R. D Congo et la Zambie (Kilumba, Nkiko et al. 2013 : 31). Seize (16) langues au total y sont attestées.

- le Haut-Lomami[33] : le kiluba
- le lualaba[34] : le ucookwe, le undembu, le wuruwund ainsi que le kisanga
- la Tanganyika[35] : le kitaabwa et le kiluba[36]

La province du Katanga est habitée en majorité par les ethnies Bemba, Lunda, Luba du Katanga (appelés aussi Luba Kat et les Luba du Kasaï (appelés Kasaïens), Hemba, etc. La langue majoritaire est le kiswahili. Or Gasquet-Cyrus et Petit Jean (2009 : 25) soutiennent que les « grandes » langues, étant parlées sur de larges territoires et par une population très nombreuse, finissent inexorablement par se dialectaliser, se fragmenter. C'est le cas du kiswahili.

La langue française, seule langue reconnue officiellement comme telle par la législation congolaise, jouit parfaitement d'un statut privilégié. A ses côtés, nous pouvons signaler la présence des langues nationales et des langues ethniques - souvent pratiquées dans des situations informelles et familiales – ainsi que de l'anglais. La province est caractérisée par le plurilinguisme. Dans un milieu plurilingue comme le Katanga, la manifestation de nouvelles formes des structures issues du contact entre diverses langues conduit parfois à la formation de diverses variétés (Kilanga, 2006 : 213). Devant cette variation, « personne, cependant, n'a l'impression que la langue qu'il parle change de son vivant ou que les différentes générations en présence ne s'expriment pas de façon uniforme. C'est pourtant un fait que toute langue est, à tout instant, en cours d'évolution. Il suffit d'examiner le détail de son fonctionnement pour y déceler les processus divers pouvant aboutir, à longue échéance, à la rendre méconnaissable » (Martinet, 1996 : 172-173).

En raison de contacts et d'échanges quotidiens, les langues des pays frontaliers, tels que la Zambie, l'Angola et la Tanzanie, influent directement sur la situation sociolinguistique du Katanga. L'anglais semble gagner du terrain à Lubumbashi (comme le montre

[33] Il a une superficie de 108. 204 km^2, la population est de 891.021 hab avec une densité de 8hab/km^2. Il est composé de cinq territoires. Une seule langue couvre l'ensemble de ce territoire : le kiluba.

[34] Le lualaba comprend cinq territoires administratifs. Les langues parlées appartiennent a trois zones linguistiques : F, k, et L . Les langues des zones K et L sont parlées en Angola et en Zambie. Dix langues sont attestées dans cette zone géographique.

[35] Ce district compte six territoires. Il a une superficie de 134. 940 km^2. Sa population est de 922. 495 hab. Avec une densité de 7hab/ km^2 , neuf langues sont parlées, lesquelles se rattachent à quatre zones linguistiques : les zones C, D, L, et M.

[36] Langue classée par M. GUTHRIE dans la zone linguistique L sous le sigle L33 (Kilumba, Nkiko et al.2014 : 213).

l'implantation de centres d'apprentissage de l'anglais dans la ville) dans la mesure où beaucoup de jeunes se préoccupent de mieux le connaître et le parler. Il constitue un moyen d'entrer en contact avec les étrangers d'Afrique australe, d'Asie, d'Afrique du nord et du Moyen-Orient. L'anglais s'impose dans les carrières minières et dans les magasins des expatriés. Beaucoup d'intellectuels et d'hommes d'affaires sont attirés aujourd'hui par l'anglais qu'ils qualifient de langue de voyages et d'affaires. L'anglais est la langue, et même un atout, pour trouver de l'emploi à Lubumbashi. En situation formelle, les occasions de pouvoir s'exprimer dans sa langue d'origine sont généralement réduites, dans la mesure où le français occupe la place dominante dans la ville. Le kiswahili reste, quant à lui, la langue véhiculaire incontournable de la province du Katanga en général et de Lubumbashi en particulier. Mais parlé uniquement dans les centres urbains pas à la campagne. Les villageois qui quittent la campagne pour la ville doivent apprendre le kiswahili sur place.

I. 2. 2. 1 Statut du Kiswahili

Le kiswahili apparaît comme une langue dominée d'une part et une langue dominante de l'autre. D'un point de vue juridique, le kiswahili reste une langue dominée par le français, que langue officielle. Lorsque nous considérons la dimension sociologique ou démographique du Katanga, le kiswahili est une langue qui occupe un statut privilégié car il n'est la langue d'aucune ethnie. Ceci s'explique dans certaines circonstances : par exemple, dans la magistrature, le français occupe une place privilégiée à la Cour d'appel et au Tribunal de grande Instance de Lubumbashi. On fait un parallèle entre la position privilégiée du français et sa localisation géographique dans la commune où résident la plupart des lettrés et expatriés. Tandis que dans les tribunaux de paix, il cède facilement la place au kiswahili, parce que ces tribunaux sont situés dans les zones périphériques où les locuteurs francophones sont minoritaires.

I. 2. 2. 2. Présentation du kiswahili standard

Cette partie a pour ambition de présenter sommairement la langue kiswahili. Nous mettons en lumière son aire géographique pour montrer l'importance de cette langue en

Afrique en général et à Lubumbashi plus particulièrement. Nous présenterons les classes nominales du kiswahili dit standard[37] (KS) et celles du kiswahili de Lubumbashi (KL).

À propos de l'origine du mot kiswahili, Phillipson (1983), Ariel et Polomack (1992) s'accordent à dire qu'il procède d'une déformation phonétique par les locuteurs de la langue bantu du mot sahil, qui signifie, dans la langue arabe classique «côte, littoral, rivage ». Il donne sawahil au pluriel. Ainsi swahili, mot d'origine arabe, signifie « langue de la côte ». La structure linguistique bantu détermine elle-même les modalités de distinction des différents cas d'emploi, par l'adjonction d'un préfixe nominal précisant l'objet désigné : wa- (au singulier), pour les hommes, ki- pour leur langue et u- pour la qualité qui leur est dévolue (Kagabo, 2003 : 359). Ceci donne Waswahili (Mswahili sg) pour les habitants, kiswahili pour la langue et uswahili le fait d'être. Le dénombrement exact des locuteurs du kiswahili est difficile à établir. Selon le rapport tracé par Confemen (1986)[38], il existe plus ou moins 8 millions de locuteurs pour le kiswahili, plus ou moins 6 millions pour le lingala, plus ou moins 3 millions pour le kikongo, et autant pour le ciluba.

En effet, la culture swahili n'appartient pas à une ethnie ou à une seule nationalité spécifique en RD Congo. Le kiswahili est une langue agglutinante appartenant au groupe de langues bantu, et plus généralement au groupe Niger-Congo. L'une des caractéristiques des langues bantu est l'emploi d'un système de genre nominal[39].

Le caractère le plus original des langues dont le kiswahili fait partie, est celui de l'existence des classes nominales. Selon Crozon et Polomack (1992 : 29), « les noms swahilis sont rangés en une quinzaine de classes dont chacune se caractérise par un préfixe. Celui-ci correspond soit à la marque du singulier, soit à celle du pluriel du nom. Les classes nominales

---

37 Si nous parlons du kiswahili standard c'est par rapport au statut qu'il occupe sur le plan mondial. Ce kiswahili est un kiswahili scientifique qui présente des points de ressemblance avec le kiswahili de Lubumbashi. Vraisemblablement, ce kiswahili standard (parlé au Kenya et Tanzanie) n'a pas grand-chose à voir avec le kiswahili de Lubumbashi. Celui-ci est caractérisé par des emprunts de toutes les langues en présence ; arabe, portugais, français, anglais, langues nationales et langues ethniques, etc.

38 Cité par Ngal, (2007 : 17).

39 Parmi les langues bantu, on peut citer le kiswahili, le lingala, le kikongo, le zulu (Afrique du sud), le shona (Mozambique et Zimbabwe), le tswana (Botswana), le kinyarwanda (Rwanda, Burundi). Elles présentent des analogies dans la structure des mots, leur répartition dans les phrases, les accords grammaticaux, sans oublier un minimum de vocabulaire commun.

peuvent donc se regrouper deux à deux et former ainsi des genres, comprenant chacun la classe des noms au singulier et celle des noms au pluriel ».

CLASSES	PREFIXES	EXEMPLES
CL1 SINGULIER	m- ; mw-	mtu (la personne)
CL2 PLURIEL	wa- ; w-	watu (les personnes)
CL3 SINGULIER	m- ; mw-	mti (l'arbre)
CL4 PLURIEL	mi- ; m- ;	miti (les arbres)
CL5 SINGULIER	ji- ;	jiwe (la pierre)
CL6 PLURIEL	ma-	mawe (les pierres)
CL7 SINGULIER	ki- ; ch-	chakula (la nourriture)
CL8 PLURIEL	vi- ; vy-	vyakula (les nourritures)
CL9 SINGULIER	Ø, n-	nguo (le vêtement)
CL10 PLURIEL	Ø ; n-	nguo (les vêtements)
CL11	u-	usiku (la nuit)
CL15	ku-	kusoma (lire)
CL16, 17, 18	pa-, mu-, et ku-	mahali (le lieu)

Accords de classes nominales du kiswahili standard

Ce tableau donne une représentation de la classe nominale du KS. Les classes nominales sont regroupées deux à deux et forment ainsi des genres, comprenant chacune la classe des noms au singulier et au pluriel, à l'exception de certaines classes (Crozon et Polomack, 1992 : 29). Par ailleurs, ces genres correspondent à des catégories sémantiques : CL1 et CL2 «classe des personnes » ; CL3 et CL4 « classe des plantes » ; CL5 et CL6 « classe des fruits » ; CL7 et CL8 « représentent « les choses » ; CL9 et CL10 « les choses » ; CL10 « les animaux » ; la classe 11 n'a pas de classe spécifique ; CL15 « les verbaux » ; les CL16,

17 et 18 « la localisation ». Le genre féminin et masculin n'existe pas en swahili, par contre les noms sont classés dans les catégories des êtres animés et inanimés.

Outre le système nominal dont on vient de faire mention le système verbal du kiswahili standard en est une autre caractéristique originale. Selon Ariel et Polomack (1992), en kiswahili, le sujet est toujours préfixé aux racines verbales. Aucun ne peut être considéré comme un pronom libre. Il existe deux séries de préfixes sujets :

forme affirmative		forme négative
1(sing)**. na**- je	**si**	je ne …pas
2(sing**.) u- :** tu	**hu**	tu ne…pas
3(sing.) **a -:** il	**ha**	il ne …pas
1(pl.) **tu- :** nous	**haut**	nous ne …pas
2 (pl.) **m- :** vous	**ham**	vous ne …pas
3 (pl.) **wa-** ils	**hawa**	ils ne …pas

Exemple : **ni**-na-tak a

1°S-MT-prendre-IND

JE veux

Exemple : **si**- tak-i

1°S-NEG-INF-vouloir-IND

Je ne veux pas

Parmi les autres suffixes, **wa-** marque le passif : **kubebwa** « être pris ».

sha- est un factitif : **kwenda** (aller), kwende-sha « faire aller ».

ana- marque la réciprocité : **kupenda** « aimer », **kupend-ana «** s'aimer ».

I. 2. 2. 3. Naissance et expansion du kiswahili en République Démocratique du Congo

L'origine du kiswahili, comme, d'ailleurs, celle des autres langues africaines est sujette à controverse. Selon Phillippson (1982 : 89), le kiswahili est une langue de structure bantu, née à Zanzibar, issue d'un dialecte local et constituée de mots des langues utilisées par toutes les communautés commerçantes de l'océan indien : arabe, langues africaines, anglais, français,… Il se distingue par son important vocabulaire de culture arabo-persane et secondairement indienne et portugaise. Le kiswahili était à l'origine le parler des commerçants étrangers métissés d'Africains, d'Arabes et d'Indiens établis dans les comptoirs côtiers et sur les routes menant à la région de grands lacs.

Le commerce est à la base de l'existence de nombreuses cités marchandes comme Mogadiscio, Mombassa, Zanzibar, Kilwa et Sofala, véritable Méditerranée d'Orient que Vasco de Gama a découvert au XVe siècle. Aujourd'hui, le kiswahili, parlé de Djibouti au Mozambique et jusqu'en RDC, est la langue officielle de la Tanzanie, la langue nationale du Kenya, du Burundi et de la RDC, et une langue véhiculaire en Afrique. Ce n'est qu'entre 1870 et 1884, affirme Philippson (1982 : 91) que Tippo Tip (Hamed Bin Muhamed) fonda un État esclavagiste à l'est du Zaïre (RDC), assurant ainsi la diffusion du swahili dans cette zone. L'expansion du kiswahili au Katanga est bel et bien fondée sur des raisons économiques.

En effet, les différents postes arabes ont attiré bon nombre de personnes qui ne pouvaient communiquer qu'en langue bantu ; dans ce contact, le besoin d'un rudiment de lexique arabe s'imposa pour mener à bien les transactions commerciales. Cette situation a conduit au développement d'une lingua franca autour de chaque poste. Cependant, d'une part, les différentes langues bantu présentaient quelques similitudes lexicales et morphosyntaxiques, d'autre part, tous ces intervenants en interaction avec la lingua franca dans les différentes colonies, ont créé une nouvelle langue parlée par des habitants côtiers, le kiswahili. L'usage du kiswahili a également été répandu par le système éducatif, le commerce, l'industrie, la politique et la science. La musique africaine moderne est un domaine privilégié où son emploi est désormais répandu. Le kiswahili est aussi la langue du travail dans les institutions internationales, à l'OUA et à l'UNESCO. Signalons la publication de dictionnaires bilingues ; kiswahili-français, kiswahili-anglais, kiswahili-japonais, kiswahili-russe, etc.

Par son rayonnement, le kiswahili s'étend jusqu'aux groupes nilotiques comme les Luo, les Masaï. Ailleurs, des communautés swahiliphones sont implantées aux Comores, à Madagascar et en Afrique du Sud. En dehors du continent, de fortes communautés sont

présentes à Oman et dans les Emirats arabes. En 1900, les swahiliphones pouvaient être dispersés dans toute l'Afrique de l'est et à l'est de la RD Congo. « Les locuteurs utilisant la lingua franca, une forme de kiswahili allant du pidgin à une variété très simplifiée du kiswahili standard, peuvent être estimés à 5 millions en Tanzanie, 1 à 2 millions au Kenya. Ils forment plus du tiers de la population ougandaise (4 à 5 millions), et un nombre des locuteurs indéterminés au Zaïre, au Rwanda, au Burundi, en Zambie, au Mozambique et à Madagascar » (Philippsson, 1983 : 97).

I. 2. 2. 4. Variétés du Kiswahili

Bien que toute variété de langue soit descriptible indépendamment de la variété standard ou normée, en ce qui nous concerne, nous nous référerons toujours au KS, dans lequel nous puiserons les éléments de comparaison, car cette référence est implicite dans toute description d'un dialecte du kiswahili. La variation du kiswahili est un phénomène présent non seulement en RD Congo, mais aussi au Burundi, entre autres: Benabou (1982: 2) distingue les swahilis standards, vernaculaires et véhiculaires. Goyvaerts (1990) distingue plusieurs formulations selon la variété du swahili :

kiswahili standard : mke huyu asema kwamba atakuja

cette femme dit qu'elle va venir

kiswahili de Lubumbashi : huyu mwanamuke anasemase atakuya

cette femme dit qu'elle va venir

kiswahili de Bukavu[40]: huyu mwanamke anasema kama atakuya

Cette femme dit qu'elle va venir)

Devant une telle diversité, la théorie de l'éléphant avancée par Edema (135) mérite une considération particulière : **swahili ni nyama ya tembo, kila muntu anachumiya pake** (le swahili est comme l'éléphant : chacun se taille son morceau). Ce proverbe illustre, à nos yeux, d'une part la continuité entre le véhiculaire et le vernaculaire et d'autre part, la relativité du véhiculaire. L'image de l'éléphant explique mieux les variétés du kiswahili. Celui-ci est tellement vaste, dense qu'il est quasiment impossible à un locuteur

[40] Au Nord-est de la République Démocratique du Congo.

kiswahiliphone de le posséder dans sa totalité. Chaque locuteur doit donc se contenter de sa portion congrue. Le kiswahili, malgré ses variétés, joue un rôle d'intercompréhension reconnu par les locuteurs. Eu égard à ceci, le kiswahili reste un véhiculaire. Le proverbe rejoint un autre adage populaire, cité par l'auteur, sur la variabilité du kiswahili et ainsi libellé :

« le kiswahili est né en Tanzanie, mort au Kenya, enterré en Ouganda, et ressuscité en RDC » (136) Cette formule retrace l'expansion même du swahili en Afrique.

I. 2. 3. Situation sociolinguistique de Lubumbashi

La situation sociolinguistique de Lubumbashi diffère peu de celle décrite par les linguistes à propos de la ville de Kinshasa. Lubumbashi est une ville stratégique grâce à sa position géographique et sur le plan linguistique dans la mesure où elle est la grande agglomération francophone à la charnière entre l'Afrique francophone et anglophone. Actuellement, la ville est plus tournée vers l'Afrique australe anglophone que vers l'Europe, et Johannesburg a pratiquement évincé Bruxelles. Bien que l'anglais ne soit pas encore une langue très répandue en RD Congo, il fait l'objet d'un grand engouement, de la part de la jeunesse lushoise, principalement pour des raisons économiques, culturelles et surtout professionnelles. Plusieurs offres d'emploi recourent à un bilinguisme équilibré non pas entre le français et le kiswahili, mais bien entre le français et l'anglais et même le chinois.

Depuis un temps, l'anglais a fait son entrée dans un paysage linguistique diglossique, voire triglossique, car il concurrence les langues locales, les langues nationales et le français. Ceci se justifie par la multitude dans la ville des centres d'apprentissages de l'anglais qui attire les jeunes. Il est très courant de voir quelqu'un qui débarque pour la première fois à Lubumbashi, être frappé tout le long des avenues par des pancartes portant l'inscription « ici cours d'anglais ». Depuis 2009, les Lushois entrevoient leur avenir plus en langue anglaise qu'en langue française. Les raisons en sont multiples: parmi elles, on peut citer les humiliations et les mépris dont sont victimes les demandeurs de visas d'entrée ou d'asile politique dans les pays francophones d'Europe. Les élèves et les hommes d'affaires qui achètent des produits manufacturés dans des pays anglophones comme la Zambie, l'Afrique du Sud, les Emirats, la Thaïlande, la Tanzanie …, à ceci s'ajoute aussi l'afflux des Chinois,

des Japonais et des Coréens à Lubumbashi depuis 2003 à la suite de la faillite de la Gécamines[41].

L'anglais est aussi, pour le Lushois, la langue des affaires du privilège et des voyages. Langue de l'interprète, du secrétaire de direction, du net, de l'informatique, l'effectivité et l'intégration à Lubumbashi se justifie par le nombre des appellatifs des magasins et des kiosques en anglais. La maîtrise de cette langue devient un atout pour la vie active d'un Lushois. Il est introduit dans le programme d'enseignement du primaire.

A l'Université de Lubumbashi, les demandes des étudiants affluent pour l'inscription au Département de langue et littérature anglaises et, par contre les demandes sont très faibles voire nulles dans le Département de Lettres et Civilisations françaises. Alors pour promouvoir ces études, les autorités académiques ont résolu d'inscrire les étudiants au département de français malgré eux. Il suffit d'avoir fait la section littéraire ou pédagogique pour voir son nom inscrit au Département de français en opérant ou non ce choix.

La prolifération des églises[42] évangélistes américaines dans la ville de Lubumbashi est aussi un facteur d'expansion de l'anglais dans cette ville. La participation à ces cultes constitue un moyen d'ouverture pour le monde anglophone par l'assistance à des conférences annuelles, à des colloques etc. L'octroi d'un visa du monde anglophone est sans beaucoup de restriction, comme celui du monde francophone (France, Belgique,…) où il ne faut aller le chercher qu'à Kinshasa[43]. Il convient de signaler qu'en dépit de ce recul de la langue française, certains lushois se sentent toujours proches de cette langue et s'identifient à elle.

La ville de Lubumbashi a subi les retombées de la situation socio-politico-économique du pays : les mouvements importants de populations engendrés par la guerre et l'impact des travaux dans les carrières minières qui attirent les jeunes des provinces environnantes ainsi que des étrangers asiatiques et ouest-africains. Ces mouvements de populations provoquent un brassage linguistique important. Nyembwe Ntita et al. (1992 : 293) subdivise la situation sociolinguistique en deux strates :

---

[41] Grande entreprise minière la plus renommée de la province.

[42] Les dénominations de ces églises sont en anglais.

[43] A 2000km de la Ville de Lubumbashi.

« La langue officielle et administrative reste le français qui occupe le haut de la pyramide. Il assume les fonctions sociales les plus prestigieuses et les plus valorisantes de la langue littéraire et scientifique, de l'enseignement, de la justice, de la presse, de la langue des intellectuels et s'impose comme la seule langue acceptable dans le discours en situation officielle ; les quatre langues nationales sont souvent utilisées comme des véhiculaires interethniques : le kiswahili joue un rôle prépondérant dans la communication quotidienne katangaise. Il est la langue véhiculaire de la province. À ce titre, il domine les interactions extra-familiales et interethniques d'une partie importante de la population katangaise ».

A Lubumbashi, l'usage du français est la marque la plus évidente de l'instruction, un signe du savoir, il est la clé magique donnant accès à la réussite sociale. « Cependant, ceux qui malgré leur niveau d'études relativement bas, possèdent quelque fortune affirment : falanse cifanlanga to [44] ». De ce fait, ils s'inscrivent en faux contre la croyance selon laquelle le niveau d'étude (synonyme de maîtrise du français) indique la réussite de la vie » (Dibwe, 2009).

Le Lushois est certes conscient que le français n'est pas l'argent mais avoir quelques mots français dans son répertoire linguistique reste un signe d'instruction et d'appartenance à une classe de distinction. Dans ce cas précis, tant que la population lushoise lettrée ou non lettrée s'appropriera la langue française, la production linguistique de cette interaction donnera naissance à des dialectes régionaux, à un argot, à des emprunts, à des alternances codiques… En plus du français, il faut de plus en plus maîtriser l'anglais pour s'affirmer, devenir un homme complet, distinguer, un homme privilège.

I. 2. 3. 1. Caractéristiques du français à Lubumbashi

Les particularités syntaxiques du français à Lubumbashi sont dues à des faits de bantouisation[45], de traduction littérale des phrases produites en langues congolaises ; ainsi on constate le mélange du tutoiement et du vouvoiement, la préférence pour le vouvoiement

44 C'est une maxime de la langue luba du Kasaï pour qui le français est synonyme d'école. Le français n'est pas l'argent

[45] L'expression bantouisée est calquée sur les structures du substrat bantou.

lorsqu'on s'adresse à des personnes plus âgées et même aux moins âgées[46]. Cela est dû à la langue kiswahili, langue qui marque le respect.

A vous êtes mon fils + je vous ai envoyé à l'école d'aller étudier + n'allez pas échanger la parole avec le professeur + votre professeur c'est lui qui est responsable à l'école (II, 1-3).

Le père s'adresse à son enfant tout en le vouvoyant. Ce cas de vouvoiement est fréquent à Lubumbashi. Ce phénomène est l'une des particularités du français lushois[47]. Pour s'adresser à un inconnu ou à un étranger, on recourt toujours à la deuxième personne du pluriel, signe de politesse, de distance sociale.

L'emploi cumulé de pronoms et d'adverbes dans la même phrase ou dans le même contexte s'observe aussi bien chez les lettrés que chez les non lettrés. Cela constitue une marque de déférence propre aux langues africaines.

(2). E. *moi je me suis personnellement rendu compte que réellement Loana est fautif d'abord ça c'est un + de deux* (II, 168-169).

(3). F. *ils sont en train de parler+ toi Paola tu es sûre* (II, 96)

Parfois on rencontre l'expression bantouisée de réciprocité soit par une extension verbale, soit par une construction spéciale obtenue par la traduction littérale du substrat bantou :

(4) *Je me rencontre avec la sœur à l'église (ma sœur et moi, nous nous rencontrons à l'église*) (Kilanga, 2008: 22).

(5) A. *les avocats ce sont des chômeurs + on ne peut pas aller accepter une fille ou bien une femme aller étudier le Droit là vraiment hein* (II, 191-192).

Nous remarquons l'absence des conjonctions et des locutions conjonctives dans le français lushois. Cette déficience est attestée chez les locuteurs (6) et (7). Cette particularité vient du kiswahili de Lubumbashi.

46Ngoie Kyungu, I. (2009).

[47] C'est un fait de la traduction littérale de la structure kiswahili, où il convient toujours d'employer la 2e personne du pluriel mu- « vous » pour s'adresser à son interlocuteur. Il traduit une marque de déférence ou de politesse propre au kiswahili

(6). D.*euh j'étais à l'école + j'étais avec le professeur + euh le professeur m'avait dit que Loana Loana était avec ses amis + euh ils ont loué un Dubaï ils ont entré en cour en cours de l'école avec une grande vitesse + euh le professeur lui avait lui avait dit de rentrer et chacun prend ses euphorbes et puis euh dix euphorbes et vont entrer avec ça dans la cour+ mais Loana pour lui il n'a pas voulu ça et s'est entêté il a dit quelques bêtises euh devant ce pro- le professeur et le professeur lui dit euh euh je te tape et Loana dit non* (II,40-46).

(7) *on mange, on boit, on danse* (Diansonsisa 1973: 37)[48].

L'expression bantouisée de l'ipséité par l'adjonction presque obligatoire d'un troisième pronom à valeur d'ipséité au verbe pronominal:

(8) *je me lave moi-même*. (je me lave) (Kilanga 2008: 22).

Dans l'usage spontané de l'oral, le locuteur lushois improvise constamment, ce qui l'amène à hésiter, à se reprendre, à changer l'orientation de la phrase, à ne pas faire des phrases trop longues, à avoir recours aux procédés extra-et paralinguistiques : regard, mimiques, gestes, intonations, … (cfr page185).

I. 2. 3. 2. Alternance de codes : français et les langues locales

Une autre caractéristique du français de Lubumbashi est l'alternance codique ou encore code-switching (CS). Le métissage linguistique à Lubumbashi caractérise non seulement les discours produits en français mais aussi dans toutes les langues locales. Il ne serait pas étonnant de constater dans les diverses situations de la vie quotidienne lushoise, le recours au code-switching lors de l'interaction verbale. L'alternance de codes est un laboratoire linguistique par excellence pour ce qui concerne la ville, car les locuteurs adaptent leur façon de parler suivant les situations, les lieux dans lesquels ils se trouvent et développent des stratégies langagières. La confusion en ce domaine est parfois telle qu'on se demande quelle est la langue parlée. A ce genre de CS on peut joindre les CS introduits par « que » qui sont aussi constatés dans le CS Lingala/french de Kamwangamalu (1989b)[49] où toute la phrase est entièrement en lingala ou en kiswahili enchâssée d'un relatif « que » :

48 Cité par Kilanga (2008: 31).

49 Cité par Myers-Scotton, C., (1993 : 131-132).

(8) *oyebi* **que** *nazali na nionso mamu*

tu penses que j'ai avec tout Mamu

tu penses que j'ai tout Mamu

(9) *soki omoni que okokoka te tika kaka*

si tu trouves que tu ne sauras pas laisse seulement

(10) **mais toi on dirait que** *ozokima te bajours oyo*

mais toi on dirait que tu ne fuis pas ces jours

(11).D. *les femmes mentent sur leur âge lorsqu'elles estiment qu'elles sont assez avancées et que* **ashiya pata bwana** (elle n'est pas encore mariée) (Ngoie Kyungu 2009).

Dans un sens plus large, deux autres types de mélange linguistique peuvent être cités : « il s'agit de la fusion linguistique (code-mixing) qui produit les interférences linguistiques et de l'emprunt linguistique, même si le statut de l'emprunt linguistique connaît aujourd'hui une véritable évolution » (Kilanga, 2008 : 38). Il existerait un langage des chauffeurs et des Tchadiens[50] dans les arrêts de bus dans la ville de Lubumbashi. Ce langage serait calqué sur l'hindoubill[51] étudié par Sesep (1979). Ce métissage peut donner lieu à la création d'une variété linguistique autonome, c'est le cas de la composition qui peut être monolingue (contre-esquivage : « feinte, simulation ») ou bilingue (boucheman: bouche+man : « bavard, personne qui parle plus qu'elle n'agit »).

On relève aussi l'existence d'argots : selon Petit (2003 : 262-263), ces langages concernent les jeunes oisifs en ville, dont le vocabulaire est soumis aux humeurs de la mode. Mais ils peuvent également, au sens large, relever de groupes sociaux ou sociaux professionnels. Ce phénomène gagne de plus en plus de terrain, surtout dans le milieu scolaire. Nous allons à titre d'exemple donner le cas de termes tirés de l'argot des jeunes des carrières minières:

---

50 Ce sont des receveurs (aide-chauffeur).

51 L'hindoubill est le « lingala des jeunes » ou le « lingala des bandits », c'est-à-dire des délinquants. L'indoubill doit être considéré comme un sous code indépendant, régi par ses propres règles d'usage, de sélection et d'interprétation. Bien entendu ces règles s'intègrent dans le système de règles de l'ensemble de langues parlées dans la communauté urbaines (Sesep, 1979: 263-264).

- *boce* (argot, du français familier de Lubumbashi bossé) dont le sens est « chercher de l'argent par n'importe quel moyen ».

- *choquer* (français familier choquer) « se démener à la recherche de moyens de subsistance, se démener pour chercher de l'argent ».

- *lagos* ou l'ar dont le sens est « l'argent ».

- travailler pour *vailler*

I. 2. 3. 3. Présentation du kiswahili de Lubumbashi

Depuis un quart de siècle, la ville de Lubumbashi s'affirme comme la plaque tournante du trafic entre les grandes villes congolaises et celles de l'Afrique australe ; ce qui peut être à la base du multilinguisme et surtout de la pidginisation du kiswahili lushois. Certes, il est courant d'entendre la population parler le français, l'anglais, le kiswahili et plus récemment le ciluba sans oublier les langues ethniques. Ce qui est un phénomène nouveau à Lubumbashi c'est qu'en plus de sa situation diglossique, on assiste aussi à l'émergence des termes amalgamés, aux mélanges des codes des langues en contact. Du point de vue diachronique, Polomé[52]affirme que

« la langue mbemba aurait été la première à influencer fortement le swahili de Lubumbashi (SL). Le bemba aurait ensuite laissé sa place au luba qui aurait pris le relais ».

Ce qui explique l'influence du swahili sur le français à Lubumbashi avec la création des mots tels que **pimer** (mesurer) venant du verbe swahili **pima** ou bien encore **pinduler** (se retourner) du verbe swahili **pindula**. Il relève l'utilisation de plusieurs interjections et exclamatifs swahili dans le français comme **wapi** (où) correspond à l'exclamatif « comment ! ». Ces emprunts seraient liés à l'administration coloniale et à l'occidentalisation du mode de vie. Il faut mentionner également l'emprunt à l'anglais par l'intermédiaire des travailleurs venus de la Zambie : **komponi** (kampound), **tauni** (tawn), **bei cipi** (prix bas) ; des emprunts au luba et bemba **kalulu** (lièvre).

52Cité par Aurélia Ferrari et al. (2014 : 116).

Dans diverses études, Polomé (1995), Benabou (1982) et Rossé (1977) ont présenté le kiswahili de Lubumbashi comme étant une variété de kingwana, la « langue des hommes libres ».

« Les esclaves arabes sont arrivés au Katanga vers le XIXe siècle. Leurs descendants se nommaient wangwana « hommes libres » par opposition aux wasenji « sauvages, indigènes », et leurs langues, au contact des langues bantoues locales, ont donné naissance au « kingwana», une variété du swahili, née de l'influence exercée par les dialectes congolais kiuguja « langue des premiers traitants » qui se conservait purement dans le Maniema (à l'Est de la RD Congo) » (Rossé, 1977 : 12).

Selon Polomé, le kingwana et le swahili de Lubumbashi sont deux variétés distinctes, le kingwana ou « swahili du Congo » est la langue des Africains arabisés de Maniema, et du Nord-est). Tandis que le KL est un kiswahili simplifié, légèrement altéré par les dialectes locaux et où l'on retrouve quelques termes européens, exprimant des objets ignorés par les vocabulaires indigènes. Le kiswahili de Lubumbashi ou swahili potopoto[53] , comme le suggère Chaudenson (2003 : 58), est encore aujourd'hui utilisé à côté du français dans les avis publics, dans des documents officiels et dans la presse. Ce kiswahili dit potopoto est effectivement un mélange de toutes les langues entrées en contact avec le kiswahili tels que le kiluba (Katanga), le ciluba (Kasaï), le kibemba et le kinyarwanda (parlé par des locuteurs qui sont arrivés au Katanga pour travailler dans les carrières minières).

Le locuteur lushois est conscient que son kiswahili est différent de celui parlé, par exemple, au nord du Katanga qui partage des frontières avec la Tanzanie où l'on parle aussi le kiswahili bora « vrai swahili ». Selon Polomé « le kiswahili de Lubumbashi est un kiswahili qui a conservé pour le substantif le système compliqué des genres préfixaux du kiswahili de la côte orientale, en l'enrichissant même d'un genre diminutif (sg ka-, pl. tu-), tout en abolissant le mécanisme d'accord qui est le principe même de la classification nominale dans les langues bantu » (Manessy 1979 : 23). Ceci est paraphrasé par Aurélia Ferrari et al. (2014 : 115), selon qui le kiswahili de Lubumbashi est défini comme un « pidgin créolisé » qui reposerait non sur l'histoire commune avec celles des autres créoles mais sur des phénomènes linguistiques communs telle que la simplification des accords des classes et de la conjugaison.

53 Potopoto « la boue ». Ce mot fait penser à un kiswahili mélangé, le swahili des nouveaux venus à Lubumbashi.

Le kiswahili, en se répandant au nord-est et au sud de la RD Congo, a subi des variations linguistiques. Avec la colonisation, un autre problème survient. Non seulement le colonisateur apporte sa propre langue au niveau de l'enseignement, mais le statut du kiswahili se trouve considérablement renforcé par l'évangélisation.

À la veille de l'indépendance du Congo, la zone minière du haut-Katanga était devenue l'une des plus grandes concentrations urbaines de l'Afrique centrale. La population nouvelle se composait surtout de locuteurs luba[54] arrivés au Katanga pour des raisons professionnelles. Comme ils bénéficiaient d'une meilleure formation, ils occupèrent prioritairement les meilleurs emplois : l'enseignement, la comptabilité. À ce groupe des Luba, il faut adjoindre les Rwandais et les Burundais que les colonisateurs ont amenés au Katanga pour travailler dans les carrières minières. Shyirambere (1978 : 3) affirme que

« hier encore, ces paysans hutu du Rwanda, qui en quatre heures d'avion étaient transportés à la mine d'uranium de Shinkolobwe[55], se liaient d'amitié avec ceux qui, au Katanga, parlaient leur langue. Cependant, au bout de deux ans de séjour ils parlaient kiswahili».

De fait, la ville de Lubumbashi connaît deux variétés du kiswahili : d'une part le kiswahili standard, répandu par l'enseignement que certains appellent kiswahili bora. Cet enseignement se limite à apprendre la grammaire et la rédaction et n'aspire pas à faire du kiswahili une langue de la science, de la haute littérature et de la technologie moderne. Les programmes de la radiotélévision présentent le journal dans deux versions ; une version française et une en kiswahili standard (bien que la population ne saisisse pas le message du kiswahili standard) et en KL[56]. Et d'autre part, le kiswahili populaire est employé quotidiennement dans les discours lushois (Rossé, 1977). Ainsi avec les mouvements de population causés par la guerre, le swahili continue à subir l'influence des langues en contact au point que l'intercompréhension est sujette à caution entre un locuteur du kiswahili lushois et un locuteur du kiswahili de Kalemie (sud du Katanga). Considérons les quelques exemples ci-dessous :

54Les baluba sont des peuples venant du nord du Katanga parlant une langue autre que le kiswahili. Ce nom groupe deux peuples : les Baluba du Katanga et les Baluba du Kasaï. Leur langue est presque la même et porte leur nom « luba » différent par préfixes : ki-luba (Katanga) et ci-luba (Kasaï).

55 Carrière minière (riche en uranium et en plomb) située à 120 km de Lubumbashi.

[56] La RadioTélé Nyota.

Le kiswahili de Lubumbashi emploie **rincho** au lieu de **jicho** (l'œil) ; **rino** au lieu de **jino** (la dent) ; **wafwako** au lieu de **asante** (merci).

Cependant il est important, lorsqu'on mène une étude sur le kiswahili de Lubumbashi, de faire référence au kiswahili standard, ou kiswahili bora ; celui-ci s'avère être un élément incontournable pour mener des recherches. Gysels (1992: 44) affirme que :

« The bora form has been highly influenced by Shaba swahili[57] in the meanwhile. In its spoken version it is certainly not used consequently or as full code. Rather depending on the situation certain elements are adopted from it. Shaba is so deeply rooted in speech habits that even those who are supposed to fulfill gate keeping functions regarding the « high » variant very often tend to give it up in the course of conversation and continue in the local dialect ». .

Cependant, le KL joue un rôle très important dans l'intercompréhension interethnique. Il est davantage accepté pour deux raisons : tout d'abord il est impossible de l'identifier à une langue du terroir, ensuite le kiswahili qui fut la langue de commerce, est aujourd'hui une langue de communication formelle et informelle à Lubumbashi.

Il convient de signaler que le kiswahili de Lubumbashi (KL) comporte le système de classe nominal. Le système grammatical du KL est fortement marqué par ses structures propres. Un système de classes nominales et verbales différent tant sur le plan morphologique que syntaxique. Le fonctionnement des classes locatives est différent. Nous essayerons de représenter le KL dans un tableau, tout en relevant que ce n'est pas une tâche facile pour les raisons évoquées ci-dessus. Le tableau suivant emprunté à Rossé (1977:45-46) fournit les préfixes de la classe nominale du KL.

Classe	PREFIXES NOMINAUX	EXEMPLES
CL1 SINGULIER	m- ; mw- ; mu-	muntu « une personne »
CL2 PLURIEL	ba- ; be-	bantu « des personnes »
CL3 SINGULIER	mw- ; mu- ; m-	muchi « l'arbre »

57 Shaba est l'appellation de la province du Katanga pendant la deuxième République.

CL4 PLURIEL	mi- ; my-	michi « les arbres »
CL5 SINGULIER	Ji-, ri-, ki-, ø	ribwe « la pierre »
CL6 PLURIEL	ma-,bi-, m-	maibwe « les pierres »
CL7 SINGULIER	ki- ; ky ; ch-	kyakuria « la nourriture »
CL8 PLURIEL	vi- ; bi-, by-	byakuria « les nourritures »
CL9 SINGULIER	n- ; ny-	nguo « l'habit »
CL11	u- ; lu-	uso « le visage »
CL12 SINGULIER	ka-, ki-	katoto « le petit enfant »
CL13 PLURIEL	tu-	tutoto « les petits enfants »
CL14	bu-	bushiku « la nuit »
CL 15	ku-	kusoma « lire »
CL16	pa-	pale « là-bas »
CL17	ku-	kule « là »
CL18	mu-	mule « là »

Tableau : le système nominal du kiswahili de Lubumbashi

Voici quelques particularités du SL :

En SL les classes 10 et 19 ont disparu dans le liswahili de Lubumbashi. Les classificateurs de la classe16, 17 et 18 peuvent éventuellement servir de préfixes nominaux et déterminer des schèmes d'accord pour marquer les relations entre les divers constituants du syntagme nominal ainsi que ses rapports avec le syntagme verbal (Rossé ,1977 :46).

Des extra-préfixes précèdent le préfixe de classe habituel et peuvent indiquer une modification sémantique. Leur emploi n'exclut pas celui des classes ordinaires. C'est par exemple : CL1 **mwanamuke** (homme) / CL2 **banamuke** « femme-s ».

En ce qui concerne la CL1, les locuteurs de Lubumbashi recourent à la langue française pour désigner certains noms de la CL1 et CL2 : Français / **Bafrançais** (les Français), Zambien/**Bazambiens** (Zambien/ les Zambiens) ; Belge / **Babelges** (les Belges).

L'accord des adjectifs en KL ne respecte pas les règles grammaticales des classes nominales. En KL, la répartition des formes substantives en deux séries de classes préfixales, de singulier et de pluriel, subsiste, mais elle ne régit aucun mécanisme d'accord : l'adjectif, l'indéfini, le nom; les formes démonstratives proche **iyi** (« ceci »), lointain **ile** « ce…là », **uyu** (« ceci ») et lointain **ule** (« ce…là ») se référant à un être humain (Manessy, 2003 :12).

En kiswahili, le sujet est toujours intégré au verbe. Il apparaît sous la forme d'un préfixe accordé selon la classe du nom sujet. Le système verbal du KL n'est pas différent du SS, toutefois quelques points nécessitent une attention particulière. En ce qui concerne la marque du temps du passé en KL, trois formes subsistent : li- ; ri-et **nasha**. Ce qui correspond à **nilibeba** (j'ai pris) ; **niribeba** (j'ai pris); **nashabeba** (j'ai pris). En KL, la marque de la négation est présentée par les préfixes : ha- comme dans **hapana** (non, ne…pas) et shi-; **shitenda** (je ne pars pas).

CONCLUSION PARTIELLE

Ce chapitre a été consacré à la présentation générale du cadre humain et sociolinguistique de la R D Congo en général, et de la ville de Lubumbashi en particulier, en passant par la province du Katanga. Cette dernière est divisée en quatre districts. Parmi eux, le district de Haut-Lomami présente une homogénéité linguistique, car seul le kiluba est parlé. Par contre, le Haut-Katanga est marqué par une hétérogénéité linguistique, quinze langues y étant attestées.

Cette partie de la thèse montre que le rapport construit entre les pratiques linguistiques dépend des mouvements des locuteurs pour des raisons politiques, sociales, économiques, etc. Le parcours de la RD Congo est semblable à celui de la majorité des pays francophones d'Afrique. L'acquisition du français se fait prioritairement par voie scolaire. Le kiswahili est l'une des langues nationales la plus parlée de la ville. La politique linguistique congolaise consiste à favoriser le français comme seule langue officielle sur les plans politique, juridique, social et économique, bien qu'il cohabite avec les langues nationales et langues ethniques. Il s'agira tout au long de cette thèse de démontrer les représentations et les usages des locuteurs lushois vis-à-vis du français parlé et des langues en présence à Lubumbashi.

CHAPITRE II : CONSIDERATIONS THEORIQUES ET METHODOLOGIQUES

II. 0. INTRODUCTION

L'étude des attitudes et représentations linguistiques est, de plus en plus, tenue pour primordiale en sociolinguistique. Cette partie vise à présenter le cadre général de l'étude. Nous développerons quelques réflexions théoriques sur les notions de pratiques et représentations supposées nous éclairer sur la problématique de notre étude qui consiste à focaliser sur les attitudes langagières des Lushois afin de cerner leurs représentations sur les langues en présence. Tout au long de ce chapitre, nous allons développer les notions essentielles pour l'interprétation des résultats. Après avoir analysé la notion de représentation, d'autres concepts seront évoqués pour le besoin de la recherche.

II.1 CONSIDERATIONS THEORIQUES

II. 1.1. Approche variationniste

Nous situons notre travail dans un cadre des travaux de sociolinguistique variationniste de type labovien. Selon cette approche, l'étude linguistique doit prendre en compte les variables sociales ; le changement n'est pas seulement le fait du facteur temps, mais aussi de la structure sociale de la communauté étudiée. La théorie linguistique appelée variationnisme part de l'hypothèse que la variation langagière obéit à des régularités relevant de deux ordres : des contraintes linguistiques d'une part, des facteurs historiques et sociaux (extra-linguistiques) de l'autre (Gadet, 2003 : 67).

Dans le cadre théorique, les enquêtés sont sélectionnés selon les critères sociologiques et linguistiques, car l'identité linguistique et l'identité sociale sont indissolublement liées. Ce lien a été mis en évidence par les enquêtes menées dans les années 1960 par Labov. Ses travaux ont été remarquables sur le plan théorique par ses réflexions sur les causalités sociales, la notion de communauté linguistique, la prise en compte de l'évaluation des sujets, donc de leurs opinions. Il a démontré que la variation est structurée, non pas seulement en structure de surface mais aussi en structure profonde. Ses analyses aboutirent à une typologie des locuteurs en sécurité ou insécurité linguistique, notion introduite par l'auteur, montrant

les effets des attitudes sur les usages. Ces notions de sécurisation/insécurisation linguistique seront enrichies par les travaux de Nicole Gueunier, Emile Genouvrier et Abdelhamid Khomsi (1978).

Les études de Labov se fondent essentiellement sur les aspects phonétiques qui ont peu d'incidence sur la structure des langues, et sur des éléments relatifs aux attitudes des locuteurs (sécurité/insécurité linguistique). Cette notion sera traitée dans le chapitre suivant.

Toutefois, même si nous nous fondons beaucoup sur les travaux de Labov, rappelons que la variation ne s'observe pas seulement au seul niveau phonétique mais aussi au niveau du lexique, de la syntaxe et de la morphologie. Dans certaines situations de contact, et notamment de maintien de la langue, le lexique est le premier domaine à être touché. Le phénomène de l'emprunt est donc assurément à inclure dans celui de la variation linguistique. C'est pourquoi Calvet (1993) le considère comme « l'un des premiers objets de la sociolinguistique ».

Chez Labov (1976), les attitudes occupent une place importante : elles déterminent par exemple l'indice d'insécurité linguistique des locuteurs, qui est calculé en fonction de l'écart entre la perception qu'ils se font de leur usage d'une langue et de leur « image » de cette langue perçue comme idéale (1976 : 183-200).

Les travaux et les concepts les plus récents de la sociolinguistique permettent de faire avancer concrètement le problème de la variation et celui, plus vaste, des rapports entre le général et le particulier, dans le domaine des comportements cognitifs et langagiers, quotidien, en l'occurrence. Selon Windisch (2007 : 197-198), « étudier le contact langagier revient nécessairement à porter attention aux représentations qu'ont les uns des autres, les groupes en interaction, aux attentes, aux motifs, aux conflits, aux procédures et stratégies d'adaptation ou, au contraire, aux mécanismes de rejet, de résistance et de défense. Les contacts entre cultures et langues différentes sont, en effet, largement fonction des représentations réciproques, des stéréotypes, des préjugés, soit de tout un côté subjectif et vécu, côté que l'on cherche maintenant à cerner plutôt qu'à évacuer ».

L'étude de représentations sociales, que nous évoquons dans ce travail, vient à point nommé nous rappeler que ces dernières sont aussi réelles que des réalités matérielles et, par conséquent, aussi déterminantes. Dans une société complexe, comme celle qui est à la base de cette étude, un même individu peut se construire une multitude de réseaux très divers suivant

le domaine d'activités. Son milieu social ne représente qu'un facteur parmi de nombreux autres à déterminer ses activités quotidiennes.

II. 1. 2. Attitudes et representations

Les chercheurs sont unanimes pour considérer que les concepts d' « attitude » et de « représentation » appartiennent à la psychologie sociale. Ces notions ont, seulement par la suite, été empruntées par les sociologues (où elles sont utilisées pour étudier et comprendre les sociétés traditionnelles), puis par les sociolinguistes et didacticiens de langues.

Nous nous proposons donc de passer en revue, dans un premier temps, les définitions offertes par les dictionnaires littéraires et généraux, et dans un second temps, les définitions des ouvrages et articles de psychologie sociale, de sociologie et enfin de linguistique.

II. 1. 2. 1. Attitudes

Cette notion a été introduite en psychologie sociale par Thomas et Znaniecki (1918)[58] qui firent l'analyse de contenu de lettres et de récits de vie d'immigrants polonais arrivant aux États-Unis et en Europe. Ils relient valeurs sociales et attitudes psychologiques. Ils estiment que les conduites d'immigrants sont sous-tendues par des orientations communes envers certains objets clés de leurs vies (l'avenir, la famille …). Les premières sont considérées comme des éléments objectifs propres au mode de vie collectif et social d'un groupe et les secondes comme des tendances ou disposition à agir, mais propres aux individus membres de ce groupe.

La notion d'attitude est actuellement utilisée lors d'un sondage d'opinion, lors de recherches sociométriques ou lors d'expériences de laboratoire ou de terrain, pour ne citer que quelques contextes dans lesquels des attitudes sont étudiées.

Pour situer les recherches sur les représentations sociales, Doise (2007 : 241) a utilisé les grandes phases décrites par MC Guire (1985, 1986) comme point de repère. Car celui-ci a réussi à distinguer trois grandes périodes dans l'histoire des recherches sur les attitudes. Une première période (1920 et 1930) consacrée à la mesure des attitudes, une deuxième (1950-

[58] Cité par Mucchielli (2001 : 15).

1960) étudiant les processus de leur changement et une troisième utilisée actuellement pour développer une approche structurale et systémique des attitudes. L'attitude, en sciences sociales, est l'une des notions les plus importantes parmi celles qui sont examinées dans le champ de la psychologie sociale. Les définitions sont multiples en ce qui concerne ce concept. Selon les cas, c'est (plutôt) telle ou telle caractéristique qui a été plus spécialement mise en évidence. Dans ce contexte, et au terme de nos lectures qui y font référence, il nous est apparu que les différentes définitions, passées en revue, étaient insatisfaisantes.

Nous n'avons pas la prétention, dans les lignes qui suivent, de proposer une liste exhaustive des définitions mentionnées, depuis les premiers travaux jusqu'aux très récents, mais plutôt nous ferons référence à plusieurs d'entre elles afin d'approcher la notion dans toute sa complexité. Ainsi, ne faut-il pas voir dans les définitions qui seront proposées successivement une démarche d'inventaire, mais bien de construction progressive du sens autour de ce concept dont chaque propriété apparaît successivement dans différentes études. La diversité des points de vue nous apparait toujours comme une approche très utile pour mieux cerner la complexité de la réalité.

Thomas et Znaniecki (1918 : 23)[59] estiment que « l'attitude est un mécanisme psychologique étudié principalement dans son déroulement par rapport au monde social et en conjonction avec les valeurs sociales ». Leur définition associe d'entrée « attitude » et « valeur » et fait référence, en filigrane, à un processus intrinsèque d'évaluation qui semble bien être central dans l'attitude. Mucchielli (2001 : 15) propose une définition qui nous paraît précise. Il définit l'attitude comme « un état d'esprit ou une prédisposition générale psychologique envers quelque chose ; cette prédisposition oriente dans un certain sens toutes les interactions avec l'objet en question. Les attitudes organisent des conduites et des comportements plus ou moins stables, mais ne peuvent pas être directement observées. Elles sont généralement associées et évaluées par rapport aux comportements qu'elles génèrent ».

Notre démarche dans cette recherche appliquée à la langue n'est pas éloignée de cette préoccupation. Nous nous efforçons de comprendre quelle attitude les Lushois ont par rapport à la langue française, à leurs langues et à celles des autres, afin de mieux discerner les raisons de leur choix, souvent fondé sur les représentations sociales par rapport à leur apprentissage.

[59] Cité par Doise (2007 : 240).

II. 1. 2. 2. Représentations

La notion de représentation est au cœur de nombreuses recherches aujourd'hui, notamment en sociologie, en psychologie, en anthropologie et en histoire. Les chercheurs lui accordent différentes significations selon leurs attachements disciplinaires. C'est pourquoi toutes les sciences humaines ont recours à elle. Alors que la théorie de l'attribution devenait une pierre angulaire de la psychologie sociale américaine, un certain nombre de psychologues européens s'intéressent au sens commun, utilisant la notion de représentation sociale, un terme introduit en psychologie sociale par Moscovici (1961, 1976). Celui-ci s'est inspiré des représentations collectives de Durkheim (1895) pour parler à son tour des représentations sociales. Il définit les représentations comme étant une activité de connaissance grâce à laquelle se construisent le sens, le savoir et la vision du monde.

Dans cette perspective, on conçoit que les représentations sont acquises au sein de l'environnement social par l'influence de ce dernier sur le comportement d'un individu ou d'un groupe d'individus. La notion de représentation ayant été introduite dans le champ des sciences sociales. Les linguistes se sont naturellement emparés de cet instrument pour le tester dans leur champ. En linguistique et en didactique des langues, également, plusieurs courants ont recours à la notion de représentation.

Les sociolinguistes, en particulier, ont mené de nombreux travaux sur les attitudes et les représentations des sujets vis-à-vis des langues, de leur nature, de leur statut ou de leurs usages. L'emprunt de cette notion par les linguistes, les didacticiens, constitue en fait une véritable appropriation qui est aussi attesté par Boyer (2003 : 9), qui pense que « la notion de représentation, issue pour l'essentiel de la sociologie et de la psychologie sociale, est désormais devenue un concept transversal, que l'on retrouve dans plusieurs domaines des sciences de l'homme et de la société et qui a acquis, en particulier en (socio)linguistique et en didactique des langues-cultures (pour ce qui concerne plus précisément la démarche intellectuelle), un statut théorique de première importance ». La grande question qu'il faut se poser est celle de savoir pourquoi la représentation est sociale ?

Pour Guimelli (1994 : 12-13)[60], la représentation est sociale parce qu'elle est d'abord, « le résultat d'un ensemble d'interactions sociales spécifiques, et ensuite, parce qu'elle est

60Cité par Castellotti et Moore (2002 : 9).

partagée par les individus du même groupe, et enfin parce qu'elle marque la spécificité de ce groupe ». Par ailleurs, les représentations se caractérisent, par leur caractère dynamique : « elles circulent, se croisent et se cristallisent à travers une parole, un geste une rencontre de notre univers quotidien » (Moscovici, 1972 : 12-13). Moscovici a classé les représentations sociales en trois piliers, comme suit : « une dimension structurale (la représentation est un ensemble organisé) ; une dimension attitudinale (position évaluative vis-à-vis de l'objet de représentation) et un niveau d'information détenu par l'individu à l'intérieur de son (ou ses) groupe(s) d'appartenance à propos d'un objet donné » (1961).

Nous considérons cette réflexion sur les représentations sociales comme un fondement pour notre recherche. Tel qu'il est étudié traditionnellement, le contenu de représentations sociales est varié. Quand un individu s'exprime, il a recours à des idées, des opinions, des images ou des croyances qui ont une ample diffusion dans la société. En effet, ce n'est qu'à travers les entretiens que les représentations sociales des locuteurs sont mises en avant.

Qu'est-ce que la « représentation linguistique »? Comment s'articule- t-elle dans le champ linguistique ? La représentation est un terme en usage chez les sociolinguistes et ne couvre pas la même réalité que celui d'attitude. Lafontaine (1986) l'a circonscrit aux évaluations positives et négatives du locuteur, ce que Canut (1998) appelle discours épilinguistique. Par attitude linguistiques, *il faut entendre l'ensemble des manifestations subjectives vis-à-vis des langues et des pratiques langagières (représentation, mimiques, intonation, gestuelle*, … . *Et par représentation linguistique, notion qu'elle oppose aux attitudes, il faut entendre « une construction plus ou moins autonome, plus ou moins indépendante, selon les cas de la réalité observée* (Canut, 1996). Toujours est-il que: « les recherches, notamment en milieu scolaire, lient depuis longtemps les attitudes et les représentations au désir d'apprendre les langues, et à la réussite ou à l'échec de cet apprentissage. Différentes pistes d'analyse, ainsi que diverses démarches didactiques centrent leur réflexion à la fois sur l'élucidation et l'analyse des représentations attachées aux langues, dans la perspective de faciliter la mise en place de repositionnement plus favorable pour l'apprentissage » (Casttelloti et Moore, 2002:7).

II. 1. 2. 3. Attitudes et langue(es)

C'est à partir des années 1960 que les études portant sur les perceptions des locuteurs concernant leurs langues et leurs usages ont été principalement problématisées à travers la notion d'attitude, et ceci dans plusieurs directions. Les comportements linguistiques peuvent être expliqués par les images de langues, surtout si l'on s'intéresse aux valeurs subjectives accordées aux langues et à leurs variétés, et aux évaluations qu'elles suscitent chez les locuteurs. On peut retenir que l'attitude est généralement une disposition à réagir de manière favorable ou non à une classe d'objets, une prédisposition psychique latente, acquise, à réagir d'une certaine manière à un objet.

Les informations dont dispose un individu sur un objet particulier constituent ainsi son stock de croyances sur l'objet. Ces croyances peuvent être motivées par des informations objectives, comme elles peuvent s'appuyer sur des préjugés ou des stéréotypes. Elles peuvent aussi être modifiées et évoluer. Les attitudes organisent des conduites et des comportements plus ou moins stables, mais ne peuvent pas être directement observées. Elles sont généralement associées et évaluées par rapport aux comportements qu'elles génèrent.

Dominique Lafontaine (1986) [61] dans son analyse des attitudes linguistiques d'adolescents et enseignants belges distingue les attitudes des représentations : « pour elle, il y a d'abord les représentations, l'image mentale de la langue, puis les attitudes, les jugements qui en découlent. Elle affirme que les représentations sont des « savoirs naïfs », « ne constituent pas un simple reflet du comportement linguistique, mais une construction, plus ou moins autonome, plus ou moins indépendante, selon les cas, de la réalité observée » (1986 :14). Elle soutient que les attitudes comportent essentiellement une valeur évaluative et sont donc uniquement associées aux jugements sur les langues (1986 :19). Cet avis est aussi partagé par Gueunier (1997 : 247-248), qui affirme que « si représentations et attitudes linguistiques ont en commun le trait épilinguistique qui les différencie des pratiques linguistiques et des analyses métalinguistiques, elles se distinguent théoriquement par le caractère moins actif (moins orienté vers un comportement), plus discursif et plus figuratif des représentations, et, méthodologiquement par des techniques d'enquêtes différentes [i.e des interactions aussi naturelles que possible] ».

[61] Cité par Ledegen (2000 : 51).

« Les représentations que les locuteurs se font de leurs langues, de leurs caractéristiques, de leurs normes ou de leurs statuts des langues au regard des autres langues influencent les procédures et les stratégies qu'ils développent et mettent en œuvre pour les apprendre et les utiliser (Castellotti et Moore, 2002 : 7) ». Certains chercheurs, en l'occurrence Calvet, vont aussi dans ce sens en affirmant que « les représentations jouent un rôle central » (1999 :73). Herzlich (1972)[62] abonde aussi dans le même sens et considère que « l'attitude est la part la plus primitive du contenu d'une représentation puisqu'elle peut exister même si l'individu dispose d'une information réduite à propos de l'objet, et d'un champ d'éléments peu organisé ». La notion d'attitude, insuffisamment dégagée de ses origines théoriques, reste encore soumise à controverse.

En outre, signalons la confusion qui règne autour des notions « attitudes » et « représentations » linguistiques. Les auteurs sont unanimes pour reconnaître que le terme d'attitude linguistique est employé parallèlement et sans véritable nuance de sens, à représentation, norme subjective, évaluation subjective, jugement, opinion, pour désigner tout phénomène à caractère épilinguistique qui a rapport à la langue (Lafontaine, 1997 : 56).

Pour Castellotti et Moore (2002 :8), les deux notions présentent de nombreux points de rencontre et sont parfois utilisées l'une à la place de l'autre. Pour leur part, Billiez et Millet (2001 : 37) estiment que c'est l'imbrication de ces deux notions qui peut être à la base de cette confusion. Toutefois, il y a des chercheurs comme Boyer (2003 : 42), par exemple, qui pensent que « la notion d' « attitude » est incluse dans celle de « représentation »: pour lui, *toute représentation implique une évaluation, donc un contenu normatif qui oriente cette représentation soit dans le sens d'une stigmatisation, d'un rejet et s'agissant d'un individu ou d'un groupe, en fin de compte d'une discrimination*. Les représentations sociales sont des outils de compréhension et d'interprétation du monde parce qu'elles permettent d'identifier, d'expliquer, de comprendre et de maîtriser l'environnement. Qu'en est-il de leurs fonctions ?

62Cité par Roussiau et Bonardi (2003 : 16).

II. 1. 3 Fonctions des représentations

II. 1. 3. 1. Fonctions de cohésion sociale

Les représentations sociales se situent au cœur des interactions sociales et elles suscitent le positionnement d'un groupe par rapport à un objet précis. C'est pourquoi elles se forment toujours à travers un ensemble de communications sociales (intra et inter groupe): relations affectives avec eux, commentaires rapportés par d'autres personnes sur leurs actions, représentations données dans les médias …

D'une manière générale, on peut dire que dans l'ensemble des rapports sociaux, des principes ou schèmes organisent les prises de positions symboliques qui sont liées à des insertions spécifiques dans ces rapports. A ce propos Doise (2007 : 248) *trouve que les représentations sociales sont les principes organisateurs de ces rapports symboliques entre acteurs sociaux, il s'agit donc de principes relationnels qui structurent les rapports symboliques entre individus ou groupes, constituant en même temps un champ d'échange symbolique et une représentation de ce champ*.

II. 1. 3. 2. Fonctions identitaires

Les différentes fonctions identitaires des représentations sociales proposées par Baugnet (1998) permettent :

- *d'assurer la définition et l'expression de l'identité des individus et des groupes sociaux, puisqu'elles organisent l'environnement, les communications et les conduites sociales ;*
- *d'exprimer le groupe en son contour, le définir dans sa spécificité. Les représentations étant partagées, collectives, elles caractérisent le groupe extérieur et situent les individus et le groupe dans le champ social ;*
- *de rendre compte de l'élaboration d'une identité sociale et personnelle gratifiante, compatible avec le système de normes et des valeurs socialement et historiquement déterminées.*

Les représentations sociales pourraient être à l'origine des préjugés. Elles exercent sur tous les membres du groupe une influence qui les pousse à adopter la représentation sociale

dominante et, plus, à s'y conformer, lorsque cette représentation sociale concerne leur identité.

II. 1. 3. 3 La représentation en didactique

La notion de représentation est essentielle pour la didactique, mais celle-ci ne peut échapper à la nécessité de problématiser pour son propre compte l'usage qu'elle fait de cette notion. Les didacticiens se sont servis de ce concept de représentations dans leurs différentes investigations comme d'un concept fondamental. Dominique Bourgoin [63] a été la première à étendre la notion de représentation à la didactique de l'écriture. Pour elle, *les représentations évoluent de manière large et libre par rapport aux découpages habituels, elle définit les représentations comme :*

- *des savoirs spécifiques à un moment donné ;*
- *des rapports liés au savoir ;*
- *liées à la réalité ;*
- *objective .*

Il y a donc une relation didactique entre les sujets et les représentations. Belisle et Schiele (1997)[64] ont développé la notion de représentation comme forme de connaissance. Cette notion est très utile pour comprendre l'élaboration de certaines pratiques telles que les savoir-faire techniques, les mythes et les images. Ils distinguent entre trois dimensions : le cognitif ; le symbolique et l'idéologique. Ils s'intéressent au lien entre ces trois dimensions afin d'atteindre les objectifs recherchés par le chercheur ou l'enseignement.

Les représentations sont présentes à toutes les étapes de l'apprentissage, aussi bien dans le processus d'appropriation de l'objet nouveau que dans le résultat, c'est-à-dire la connaissance effective de l'objet. L'importance de la prise en compte des représentations dans l'éducation était déjà soulignée par Castellotti et Moore (2002).

Pour elle, l'utilité didactique des représentations repose sur plusieurs hypothèses :

- les représentations sont en relation avec les performances ;

63Cité par Barré-de-Miniac (2000 : 77)

64Cité par Barré-De-Miniac (2000 : 67).

- elles peuvent constituer des aides à la pratique et à l'apprentissage ;
- elles peuvent constituer des obstacles à la pratique et à l'apprentissage ;
- elles sont modifiables.

L'avis de Dabene (1987) mérite une attention particulière dans le sens où « les représentations des langues, de leurs normes, de leurs caractéristiques, de leurs statuts au regard d'autres langues influencent largement les procédures et stratégies que mettent en œuvre ceeux qui les apprennent ».

II. 2. METHODOLOGIE ET PROTOCOLE D'ENQUETE

II. 2. 0. INTRODUCTION

Notre étude porte sur le fançais à Lubumbashi : usages et représentations. Dans cette partie, nous commencerons d'abord par présenter les objectifs de la recherche et l'élaboration des axes, nous passerons ensuite à la présentation du cadre méthodologique et les modalités retenues pour la réalisation de notre recherche. L'enquête a porté sur les représentations et les usages du français dans la ville de Lubumbashi. Celle-ci a connu un important essor démographique depuis la fin du XIX° siècle en raison de l'intense activité industrielle et minière. Cet accroissement de la population a été alimenté dans la plupart des cas par l'arrivée de la population étrangère, venue d'abord essentiellement des autres provinces de la RD Congo , puis de l'Europe, de la Chine, du Pakistan, de l'Inde et d'autres pays d'Afrique, pour des raisons essentiellement minières. De ce fait, plusieurs mondes se côtoient dans cette ville aujourd'hui.

Notre recherche vise à mettre en lumière la pratique langagière à Lubumbashi. Nous voulons démontrer les rapports que les langues congolaises entretiennent avec le français. Voici nos objectifs :

- de chercher à décrire les attitudes linguistiques des locuteurs et d'expliquer la diversité de comportements langagiers observés à Lubumbashi ;
- d'examiner le statut et l'image des langues locales par rapport à la langue française. Ceci devrait nous permettre de cerner les attitudes des Lushois vis-à-vis du français, et de leurs propres pratiques.

La RD Congo étant caractérisée par un plurilinguisme et une situation de diglossie langues officielles/ langues locales, serait aussi intéressant de voir comment cet état de choses est géré dans un contexte urbain.

II. 2. 1. Élaboration des axes

Pour décrire telle ou telle variable, un certain nombre d'indicateurs a été retenu. Ces indicateurs seront exposés dans la présentation des résultats. En ce qui concerne les axes, chacun d'eux sera traité sur base d'une série de questions afin de rendre compte des indicateurs élaborés.

Axe_1 : Représentations des Lushois vis-à- vis des langues en présence

L'image que les acteurs sociaux ont de leurs langues dans leur interaction quotidienne, leurs différentes représentations sociales et linguistiques sont autant de modes pertinents de représentations de soi. Les représentations sociales permettent de mieux appréhender les liens qui nous unissent aux différentes composantes de notre société. En tant que telle, elle apparaît comme une sorte d'outils de gestion de notre environnement. C'est pourquoi dans chaque contexte, il est possible que les interactants sachent à priori quelles langues pourraient être utilisées dans une série de possibilités de choix. Devant les langues en présence, les locuteurs lushois opèrent un choix judicieux. Ces langues formeraient le noyau de l'interaction. Les membres utilisant les langues du noyau ne peuvent être que les membres du groupe. Devant cet état de chose, il est difficile de prévoir quel sera le penchant linguistique d'un locuteur lushois en début de production énonciative dans l'interaction.

Concrètement, il s'agit d'examiner les représentations des langues en présence dans la vie des élèves et des enquêtés adultes et, parmi ceux-ci, des gens qui ont appris le français sur le « tas ». Que représentent ces langues ? L'image que les Lushois ont de leur langue et de celle des autres permet de cerner l'intérêt porté à ces langues. Voici des indicateurs permettant d'analyser la représentation que les Lushois ont de leurs langues et de celles des autres :

-représentation des langues ethniques

Q5. Que pensez-vous de votre langue maternelle ?

Q6. Que pensez-vous de celle des autres ?

Q7. Que pensez-vous de ceux qui parlent la langue maternelle ?

-représentation de la langue officielle

Q8. Que représente pour vous la langue française ?

-représentation des langues nationales

Q10. Que représente pour vous la langue ciluba ?

Q13. Que pensez-vous du kikongo?

Q9. Que pensez-vous du lingala ?

Q14. Que représente pour vous la langue swahilie ?

Après avoir analysé leur représentation, qu'en est-il des pratiques des langues.

Axe 2 Evaluation des pratiques langagières

En ce qui concerne cet axe, nous nous sommes proposé d'analyser les pratiques et les représentations sous deux angles : d'une part en se demandant lequel de ces éléments conditionne l'autre, et d'autre part, nous voulons démontrer qu'ils peuvent se retrouver dans une même interaction. Parler des représentations engloberait les pratiques. Calvet (1999 :158), devant la définition dichotomique des pratiques et représentations propose de simplifier la complexité théorique et terminologique, à travers deux catégories : les pratiques et les représentations. Les premières seraient :

« ce que les locuteurs produisent, la façon dont ils parlent mais aussi la façon dont ils « accommodent » pour pouvoir communiquer, la façon dont ils adaptent leurs pratiques aux situations de communication », les secondes seraient : « la façon dont les locuteurs pensent des pratiques, comment ils se situent par rapport aux autres locuteurs, aux autres langues, comment ils situent leurs langues par rapport aux autres langues en présence : en bref tout ce qui relève de l'épilinguistique ».

-Pratique des langues ethniques

Q1. Parlez-vous la langue de votre père?

Q2. Parlez-vous la langue de votre mère?

-Utilité de la langue ethnique dans la communication quotidienne

Q4. Est-ce qu'elles sont utiles dans votre vie ?

-Sentiment provoqué par l'usage/non usage de cette langue

Q5. Quel sentiment avez-vous lorsque vous ne parlez pas la langue de votre père ou celle de votre mère?

La connaissance de l'écriture de la langue ethnique par les élèves

Q6. Savez-vous écrire la langue de votre père ou de votre mère ?

Si ces questions ont été posées aux élèves en ce qui concerne les langues ethniques qu'en est-il des langues nationales ?

-Pratique des langues à l'école

Q7. Quelles sont les langues que vous parlez dans la cour ?

Q8. Quelles sont les langues que vous parlez en classe ?

-l'attachement aux langues nationales

Q12. Aimeriez-vous parler le lingala dans votre vie ?

Q15. Aimeriez-vous parler le ciluba dans votre vie ?

-Désir d'introduire les langues nationales dans l'enseignement :

Q10. Souhaiteriez-vous que l'on développe les langues nationales à l'école ?

-Désir de remplacer le français par les langues nationales dans l'enseignement :

Q16. Souhaiteriez-vous que les langues nationales remplacent le français dans l'enseignement ?

Le développement des langues nationales en République Démocratique du Congo[65] :

[65] Cette question a été posée aux élèves parce qu'en République Démocratique du Congo les quatre langues nationales se partagent les pays en quatre régions : la région swahiliphone, lubaphone, kikongophone et lingalaphone. Il est possible de rencontrer des swahiliphone qui ne savent pas parler le lingala et vice-versa. Voici la quintessence d'une telle question. Nous voulons savoir si les élèves de Lubumbashi sont prêts à apprendre les autres langues nationales.

Q13. Souhaitez-vous que le lingala se développe en RD Congo ?

Q14. Souhaitez-vous que le kiswahili se développe en RD Congo ?

-Variété du kiswahili dans la ville de Lubumbashi

Q11. Pensez-vous que le kiswahili parlé à Lubumbashi est le même dans toutes les communes ?

-Localisation de l'usage du français

Q19. Dans quels lieux avez-vous appris le français ?

Eu égard à ce qui précède, quel est l'image des Lushois par rapport à leur langue et à la langue des autres ?

Axe3 Sécurité et insécurité linguistique

L'hétérogénéité du français dans la ville de Lubumbashi est perceptible dans les sentiments du locuteur par rapport à certaines pratiques et à leur compétence. La stigmatisation que les Lushois font de leurs usages et certaines de leur positions psychologiques sont attribuables au sentiment d'insécurité linguistique. A ce dernier, sont souvent associés les comportements suivants : une autodépréciation des pratiques linguistiques jointe à un souci constant de correction et la référence à un modèle extérieur. Le français est une langue discriminante à cause des efforts à fournir pour sa connaissance. Si l'on veut trouver la source de l'insécurité linguistique des Congolais, c'est dans l'histoire même de l'implantation de cette langue. L'acquisition du français s'est faite soit par l'école soit par le contact direct. Ce qui nous intéresse, c'est qu'il est l'un des facteurs d'expansion et d'implantation du français au Congo. Nyembwe Ntita (2009 : 6) soutient que « c'est le mode d'acquisition du français par le personnel de maison ou de service auprès des étrangers, Européens et non Européens, par les épouses et maîtresses des étrangers, par les garçons de café, de restaurant, de l'hôtellerie, par les chauffeurs de service, en un mot par tous ceux dont la vie se déroule en contact permanent et obligé avec des francophones ». Ces personnes finissent par être les locuteurs du français sans pour autant se débarrasser de ce « complexe colonisé », expression employée par Calvet, que nourrissaient les Africains et qui se reposerait sur le sentiment de ne pas être locuteurs légitimes de la langue française.

Pour Francard (1996: 94), « L'insécurité est la manifestation d'une quête non réussie de légitimité »; elle se caractérise par : « la sujétion linguistique par rapport à la France; l'auto-dépréciation des pratiques; le recours à des stratégies de compensations au sein d'un double « marché linguistique »; le pessimisme des « clercs » face à l'avenir du français ». Dumont croit reconnaître dans les productions des francophones africains cette même insatisfaction qu'il nomme « crispation linguistique ». Ce complexe se retrouve chez la plupart des locuteurs de variétés périphériques du français.

De façon globale, en Afrique, la notion d'insécurité linguistique a été repérée chez les Africains francophones dans divers travaux : Manessy (1975, 1979), par exemple, souligne que « la pratique du français des locuteurs africains se caractérise par une hypercorrection très fréquente qui serait une traduction de cette insécurité ». Quant à Lafage, dans un article de 1991, elle décrit la permanente insécurité linguistique dans la communication au quotidien des Ivoiriens en termes de « contradiction entre souplesse et adaptabilité ».

Prignitz (1994) relève aussi le sentiment d'insécurité linguistique des Burkinabés. Selon Moreau (1994), 73% des enquêtés sénégalais ont un sentiment très fort d'insécurité linguistique, ils déclarent que leur variété est « inférieure » à la norme standard.

Au niveau du terrain gabonais, Boucher (1998) observe dans les attitudes linguistiques le même sentiment d'insécurité linguistique chez un groupe de jeunes librevillois vis-à-vis de leur variété endogène. Enfin, Bretegnier (1996) évoque une insécurité bi-linguistique où le locuteur se retrouve insécure dans sa langue africaine et en français. En ce qui nous concerne, voici les différents indicateurs sur lesquels nous fonderons nos études afin d'apprécier la sécurité ou l'insécurité linguistique à Lubumbashi.

-Sentiment associé à la langue française

Q22 Êtes-vous satisfait de votre manière de parler le français ?

-Évaluation du comportement personnel

Q21 Avez-vous un accent quand vous parlez français ?

Q16 Parlez-vous bien ?

-Identification du vecteur du bon usage

Q19 Dans quels lieux avez-vous appris le français ?

Q17 Comment le français est-il parlé dans votre commune?

-Alternance de langue dans la ville de Lubumbashi

Q26 Est-ce qu'il vous arrive dans une conversation de mélanger les langues ?

Q27 Est-ce que le mélange des langues est une bonne chose ?

-Lieu de la bonne pratique du français

Q25 Où parle-t-on le meilleur français ?

Q26 Y a-t-il une différence entre le français parlé à Lubumbashi et le français parlé dans les autres villes du Congo?

Axe 4. Répertoire linguistique

Le locuteur qui doit choisir l'une ou l'autre langue de son répertoire linguistique ou du répertoire linguistique de sa communauté doit répondre à la question fondamentale formulée par Fishman (1965) « who speaks what language to whom and when? », traduite en français en ces termes : « qui parle quelle variété de quelle langue à qui ? Et quand ?, c'est-à-dire qui parle le français à qui et dans quelle situation ?

Selon Nyembwe Ntita (2009 : 6), la règle du choix de langue à utiliser en République Démocratique du Congo peut être énoncée en ces termes : « toute circonstance susceptible de privilégier une représentation de soi fondée sur les critères d'ascension et de valorisation sociale favorise l'emploi de la langue ou de la variété de langue considérée comme attribut de la couche sociale la plus prestigieuse en l'occurrence, le français ». La préoccupation est de savoir si pour chaque domaine ou contexte, le choix de la langue est exclusif ou alterné.

-Sentiment linguistique des Lushois à l'égard de l'anglais.

Q28 Souhaitez-vous que l'anglais se développe dans la ville de Lubumbashi ?

Q29 Souhaitez-vous que l'anglais remplace le français dans l'avenir ? Pourquoi ?

II. 2. 2 Choix et construction des variables

On entend par variable, l'ensemble constitué par les différentes façons de réaliser la même chose (un phonème, un signe …)… (Calvet, 1993 : 65). On distingue selon la typologie des sciences sociales deux cas de variables : indépendantes et dépendantes. Les premières sont celles dont on veut expliquer les variations, alors que les secondes sont celles dont on essaie de mesurer et de comprendre l'influence sur une variable dépendante (Singy, 1996 :66). Il existe une multitude de variables susceptible de décrire sociologiquement un individu. Toutefois, la prise en compte de ces variables est plus ou moins arbitraire.

II. 2. 2. 1. Variables indépendantes

Les hypothèses qui seront soumises à vérification dans notre travail sont liées à quatre traits classificatoires correspondant aux variables indépendantes.

II. 2. 2. 1. 1. Variable sexe

La variable sexe est une variable dite de fait dans la mesure où les données qu'elle présuppose sont directement accessibles (Singy, 1997 : 67). C'est une variable unidimensionnelle, basée sur un indicateur à deux valeurs : le masculin et le féminin. Pillon (1997 : 258) affirme « qu'on ne connaît pas de société humaine où le sexe des individus ne constitue pas un paramètre de différenciation sociale : dans toutes les structures sociétales connues, le sexe biologique détermine, pour une part qui peut certes être variable, le rôle social, le pouvoir économique et le pouvoir politique des individus ». Actuellement, plusieurs enquêtes sociolinguistiques menées sur le terrain démontrent que le facteur sexe joue un rôle important dans la société.

II. 2. 2. 1. 2. Variable âge

Dans la plupart des sociétés, l'âge est une donnée socialement pertinente. Il s'agit d' « une variable de fait quantitative et unidimensionnelle, faisant appel à un indicateur : l'appartenance à une tranche donnée » (Singy 1996 : 67). La variable âge a été en grande partie neutralisée dans la mesure où nous avons choisi d'enquêter sur des sujets de la ville de Lubumbashi étant en sixième année secondaire. Cette limite d'âge a été choisie de façon à obtenir une relative homogénéité par rapport à l'influence directe de la scolarisation. Nous

avons choisi trois catégories d'enquêtés : les uns encore soumis à l'obligation scolaire ou tout au moins qui fréquentent l'enseignement secondaire (17 à 22 ans), les autres, les adultes, déjà insérés dans le monde du travail, les étudiants et enfin, les personnes qui ont appris le français « sur le tas ». Bref, pour cette recherche, la population interrogée est limitée aux jeunes et aux adultes.

II. 2. 2. 1. 3. Variable lieu de residence

Il s'agit également d'une variable de fait et unidimensionnelle. Les enquêtés résident dans un espace géographique différent. Notre choix s'est porté sur la ville de Lubumbashi dans la mesure où nous sommes résidente, elle est la deuxième ville et la capitale économique de la R D Congo d'une part, elle est aussi une ville qui accueille un nombre non négligeable d'individus appartenant à diverses communautés linguistiques. Nous avons choisi les enquêtés dans les sept communes de la ville de Lubumbashi pour une meilleure représentativité de la population. Il s'agit[66] de communes de Lubumbashi, Rwashi, Katuba, Kenya, Kamalondo, Annexe, Kampemba.

II. 2. 2. 1. 4. Variable niveau d'études

Il s'agit également d'une variable sociologique. Notre choix a porté sur les élèves qui sont en sixième année secondaire, sur les adultes et sur les personnes qui ont appris le français sur le « tas ».

II. 2. 2. 1. 5 Variable catégorie socio-économique des parents[67]

La variable catégorie socio-économique des parents a posé de nombreux problèmes étant donné qu'en RD Congo les gens exercent souvent plusieurs professions. C'est pourquoi nous nous sommes contentée d'opérer une classification en catégories. Une grande partie de

---

[66] L'institut Tupendane (commune de la Rwashi), institut Nasi (Commune de Kampemba), Collège Imara (Commune de Lubumbashi), Institut Tuelimishe (Commune de la Kamalondo), Institut Tukankamane (Commune de la Katuba), institut Kilima (Commune de la Kenya), institut Kisima (Commune Annexe).

67 Cette variable n'a pas été exploitée dans notre étude à cause des différentes difficultés que nous avions connues lors du dépouillement des résultats. La plupart des élèves étaient incapables de distinguer les fonctions de leurs parents. Les élèves confondaient la fonction à l'entreprise.

la population lushoise se déclare « commerçante », mais la variabilité dans ce cas est difficilement mesurable : comment différencier « les dare-dares[68], les marchands pirates » qui vendent différents articles dans la rue, d'un vendeur de tissus extrêmement riche ? Il est donc souvent impossible de classer ces locuteurs, d'autant plus que nos enquêtés n'avouent pas toujours ces multiples activités, ce qui peut fausser les données. Devant cette difficulté de catégorisation, nous étions obligée de nous contenter de la variable Catégorie socio-économique (CSE) proposée par Canut (2002 :86) :

1°classe modeste (paysan, chômeur, …) ;

2° classe moyenne (commerçant, employé divers, cadre intermédiaire,…) ;

3° fonctionnaire[69] ;

4° enseignant ;

5° classe supérieure (profession libérale, cadre de l'industrie, de la banque et du commerce, haut fonctionnaire, etc.).

Labov a construit des index de classification sociale comportant de trois à six indicateurs. En ce qui nous concerne, trois paramètres seulement feront l'objet de notre recherche: le sexe, le niveau d'études et le lieu de résidence. Ces limitations sont motivées par le souci d'adapter l'instrument de recherche à la dimension de l'objectif, quitte à raffiner et à approfondir ultérieurement les recherches.

Il y a lieu de rappeler que, comme notre étude porte sur les représentations et les usages du français parlé à Lubumbashi et que l'ensemble de nos enquêtés est constitué d'élèves et de personnes qui ont appris le français sur le « tas » ; par ailleurs nous n'avons pas voulu exclure les étudiants pour éviter qu'ils ne soient pris comme représentatifs des

68 Vendeur ambulant.

69La singularisation des fonctionnaires dans la société congolaise est très différente de celle qui est décrite par Canut (op. cit. 67) en ce qui concerne la société malienne. Si tous les Maliens qui étudient ne le font que dans le but de devenir fonctionnaires d'État, cette position sociale extrêmement valorisée au Mali commence (très légèrement) à être concurrencée par les entreprises privées. En RD Congo par contre, le statut de fonctionnaire de l'État n'attire pas la population. Un fonctionnaire de l'État est souvent perçu comme un homme malheureux et misérable, incapable de nourrir sa famille.

locuteurs pris en considération par le contenu précis de l'enquête. Pour la même raison, nous avons pris en compte les enseignants dans la mesure où bien que leur situation vis-à-vis de la norme linguistique soit tout à fait particulière.

II. 2. 2. 2 Variables dépendantes

Les variables dépendantes présentent un caractère plus ou moins complexe qui incite à la prise en compte d'un grand nombre d'indicateurs. Ces indicateurs permettent d'appréhender les variables dépendantes et d'en objectiver les manifestations. Au regard des hypothèses qui sont soumises à vérification tout au long de cette recherche, trois variables dépendantes feront l'objet d'études:

- le rapport entre langues. Face au plurilinguisme ambiant que connaît la ville de Lubumbashi, il se trouve que chaque locuteur possède au moins deux à trois langues dans son répertoire linguistique. Il s'agit dans la plupart des cas de la langue officielle, de la langue nationale et de la langue ethnique. Ces langues entretiennent des rapports soit de complémentarité soit de compétition ;
- les contradictions à propos des représentations et usages des langues en contact. Ce « qui se vérifie par ce que les gens disent faire est, en fait, généralement, ce qu'ils pensent faire qu'on entend qu'ils disent, parfois aussi ce qu'ils aimeraient faire. Il arrive très souvent que les déclarations ne soient pas en corrélation avec les réalisations effectives » (Sol, 2009 : 46) ;
- la conscience normative. Les locuteurs présentent une très grande conscience normative. Ce qui se manifeste par leur auto-évaluation et la stigmatisation des pratiques linguistiques.

Les rapports sociaux jouent un rôle important dans la variété des langues. Et comme un individu vit rarement enfermé dans un seul groupe social, il n'y a guère de langue qui ne s'étende à des groupements différents. Une des tâches les plus importantes à effectuer reste de résoudre le problème que pose l'échantillonnage. Sur quelle population travailler ? Pourquoi ? Comment ? Telles sont les questions que l'enquêteur devrait résoudre avant de se lancer sur le terrain.

II. 2. 3. Échantillonnage

Le choix des locuteurs enquêtés dans notre étude a été effectué selon les critères objectifs comme l'âge, le sexe et le milieu de résidence. L'échantillon consiste à « sélectionner les catégories de personnes que l'on veut interroger, en expliquant la raison de ce choix, de déterminer des acteurs dont on estime qu'ils sont en position de produire des réponses que l'on se pose » (Blanchet et Goldman ,1992 : 50). Les sources d'informations devront être identifiées, d'où l'importance du choix de l'échantillon après que la population cible aura été identifiée. Ceci constitue un moment crucial de l'enquête. Pour Singy (1992 : 46) la question de la population et de l'échantillon est inséparable de la construction théorique de l'objet. A ce stade, quelques questions méritent d'être posées, à savoir : comment y parvenir et quel doit être le mode d'échantillonnage ?

En effet, l'ensemble des situations qui intéressent le sociologue constitue la population. Les situations sur lesquelles il travaille réellement et qu'il va soumettre à son questionnaire ou à son protocole d'observation constituent son échantillon (qui est très souvent un petit sous-ensemble de la population) (Martin, 2005 : 10). « Tout chercheur dispose de deux stratégies pour conduire son étude, soit il réalise une enquête exhaustive auprès de tous les individus de la population qu'il intéresse, soit il se contente d'examiner les morceaux, « sous ensemble » ou « fraction » appelés échantillon de cette population » (2005 : 11). Quant à nous, c'est cette dernière qui nous intéresse vu la situation sociolinguistique de la ville de Lubumbashi.

II. 2. 4. La taille de l'échantillon

A propos de la taille de l'échantillon, et prenant à témoin Blanchet et Gotman (1992 : 52-53), « l'échantillon nécessaire à la réalisation d'une enquête par entretien est, de manière générale, de taille plus réduite que celui d'une enquête par questionnaire, dans la mesure où les informations issues des entretiens sont validées par le contexte et n'ont pas besoin de l'être par leur probabilité d'occurrence. Ils ajoutent la détermination du nombre d'entretiens nécessaire à une enquête, particulièrement la taille de l'échantillon dépend, en premier lieu, du thème de l'enquête (faiblement ou fortement multidimensionnel) et de la diversité des attitudes supposées par rapport au thème, du type d'enquête (exploratoire, principale ou complémentaire), du type d'analyse projeté (recensement de thèmes ou analyse du contenu plus exhaustive), et enfin, des moyens dont on dispose (en temps et en argent) ».

Quant au mode de l'échantillonnage, dans l'enquête par entretien, on bâtit le plus souvent un échantillonnage diversifié, qui repose sur la sélection de composantes non strictement représentatives mais caractéristiques de la population. Cette diversité peut être elle-même définie en fonction de variables stratégiques, liées au thème et supposées, à priori, jouer un rôle important dans la structuration des réponses ; ou bien à partir des variables descriptives classiques de positionnement, telles que sexe, âge, catégorie sociale, etc. (Blanchet et Gotman ,1992 : 55). Les variables âge, sexe et lieu de résidence ont été prises en considération dans notre recherche car ce mode d'échantillonnage s'impose lorsqu'on ignore l'univers de référence dont il faudrait extraire l'échantillon, et lorsqu'on ne peut préjuger des dimensions structurales des comportements et des représentations à étudier (1992 : 55-56). Ceci constitue un moment crucial de l'enquête.

Plusieurs raisons ont dicté notre choix. Le choix de cette population relève d'un choix délibéré. Nous avons opté pour les écoles[70], sachant qu'elles sont le lieu d'usage par excellence de l'apprentissage du français et de confrontation des normes linguistiques. Si nous avons choisi ces écoles, c'est parce que beaucoup d'écoles de la ville de Lubumbashi étaient en grève. Notre intérêt s'est donc porté sur les élèves de la sixième année secondaire parce qu'ils sont en fin de leur parcours scolaire. Nous avons enquêté 388 élèves et 12 informateurs ont été interviewés. Par manque de données consistantes sur la catégorie des personnes qui ont appris le français « sur le tas », nous avons recouru aux étudiants, aux travailleurs et aux élèves. Nous avons tenu à mener nos recherches sur la population jeune, car celle-ci représente la tranche d'âge la plus importante à Lubumbashi. Ils sont reconnus comme agents privilégiés dans le processus de changement linguistique.

Une fois les hypothèses formulées, le choix de l'enquête arrêté, l'objectif et la fonction dans le dispositif de recherche définis, se posera la question de savoir quel corpus adopter?

II. 2. 5. Corpus et terrain d'enquête

Le terrain est considéré comme le « lieu » d'émergence du corpus. Celui-ci est supposé être recueilli et prélevé sur le terrain. N'importe quel chercheur peut prélever cela sans que l'incidence sur les résultats de la recherche en soit ressentie. Afin de mieux cerner cette notion par rapport à notre démarche, il est important d'établir une différence dans les

[70] Collège Imara, Institut Tusikilizane, Institut Uwezo, Institut Kilima, Institut Kazi Bora, Institut Agneau Immolé.

usages entre corpus et terrain. Il conviendrait de s'appesantir sur la notion de corpus, qui nous parait efficace dans l'étude des représentations.

II. 2. 5. 1. Corpus

Notre corpus est un ensemble des pratiques des locuteurs lushois. Un corpus est défini comme « étant un recueil d'énoncés enregistrés au magnétophone ou pris sous la dictée. Une fois constitué, ce recueil, considéré comme intangible, ne reçoit plus d'additions, et la langue est décrite en fonction de ce qu'on y trouve » (Martinet 1996 : 31). A cet effet, deux objections peuvent être formulées :

-« l'objection théorique qu'on peut faire à cette « méthode du corpus » est que des chercheurs opérant sur une même langue, mais à partir des corpus différents, peuvent aboutir à des descriptions différentes.

-l'objection pratique, elle est qu'à tout moment le descripteur peut ressentir le besoin de compléter ou de vérifier son information et que s'il se refuse à satisfaire ce besoin quand il le ressent, il écarte volontairement certains aspects de la réalité, nullement parce qu'ils ne sont pas pertinents, mais parce qu'ils lui avaient échappé tout d'abord » (Martinet 1996 : 32).

Le corpus a pour rôle de prouver, d'authentifier, et de montrer. Cela suppose une prise de distance, le corpus étant extérieur à celui qui l'a accueilli (Feussi 2006 : 159). C'est pourquoi il faut prendre des précautions pour que le corpus soit authentique.

L'ensemble des enregistrements forme un échantillon de six heures de conversations, transcrites d'après le protocole adopté par l'équipe de GARS et exposé par Blanche-Benveniste (2002)[71]. Toutefois, notre transcription semble quelque peu s'écarter de la méthode de GARS, les chevauchements des paroles n'ayant pas été signalés vu les murmures et les bruits.

71 Ce protocole se révèle efficace dans le domaine du lexique, de la syntaxe et des faits d'énonciation. Il laisse la liberté aux transcripteurs en reconnaissant que les transcriptions des enregistrements sont différentes selon les objectifs que l'on se fixe pour l'étude (2002 : 9).

Notre corpus est produit par des locuteurs bilingues au sens de Lüdi et Py (2002 : 131)[72]. Ceci n'empêche pas que les locuteurs puissent recourir à plusieurs registres de langue pour faire passer leur message. Ce point sera développé dans la transcription du corpus.

II. 2. 5. 2 Terrain d'enquête

Si la sociolinguistique se caractérise notamment par son ancrage de terrain, comme l'indiquent Blanchet et Gotman (1992), il convient alors de se demander ce qu'est le terrain. Auzanneau et Juillard (2002 : 240) conçoivent le terrain comme étant: d'une part un lieu géographique, [et] d'autre part un espace social dynamique, cadre tout autant que facteur déclenchant des rapports sociaux qui s'y expriment, en partie au travers des usages langagiers.

Elles procèdent en premier lieu à une fonctionnalisation du terrain en tant qu'espace physique d'investigation, et donc en tant que cadre. Puis le considérant également comme « espace social et dynamique » et « facteurs déclenchant » de rapports sociaux, le terrain ressortit aussi pour elles à l'objet de la sociolinguistique puisque des liens causaux existent entre les rapports sociaux et leurs expressions partiellement langagières. Le terrain peut être exploré non seulement dans ses aspects spatiaux, mais peut également être questionné dans sa dimension historique.

Le terme et la notion de « terrain » tels qu'ils sont utilisés en sociolinguistique sont issus de la tradition ethnologique. Dans ce cadre, dont l'objet est longtemps resté l'étude de lointaine et « exotique » altérité, le terrain est perçu comme étant « la réalisation de la proximité et de l'intimité de l'ethnologue avec son sujet (Copans 1999 :14). Le terme « terrain » couvrirait des domaines plus larges et serait appliqué à tous les aspects de la recherche qui ont trait à l'observation et à la collecte des données (Mahmoudian 1998 :7)[73].

Le caractère urbain constitue en fait la spécificité de notre terrain d'enquête. Le milieu urbain est considéré comme le lieu privilégié d'affluence de populations d'origines diverses, et donc de contact de cultures et de langues. Comme le souligne Calvet (1994 :11) « la ville, point de convergence des migrations et donc de différentes langues du pays est un lieu

72 Etre bilingue pour Lüdi et Py (2002) signifie être capable de passer d'une langue à l'autre dans de nombreuses situations si cela est possible et nécessaire, même avec une compétence considérablement asymétrique ». Nous nous inscrivons dans un courant de recherche actuel qui envisage le plurilinguisme individuel comme une source importante.

73 Cité par Feussi (2006 : 157).

d'observation privilégié pour le linguiste. Il qualifie l'agglomération urbaine de « lieu de coexistence » et de « métissage linguistique ». L'urbanisation est également synonyme d « 'unification linguistique », car elle nécessite une langue d'intégration à la ville pour les nouveaux arrivants et une langue de communication efficace pour les résidents. L'auteur souligne par ailleurs que : « les solutions linguistiques que la ville apporte à la communication sociale ont toutes les chances de s'imposer à l'ensemble du pays : telle une pompe, la ville aspire le plurilinguisme et recrache du monolinguisme, et elle joue ainsi le rôle fondamental dans l'avenir linguistique de la région ou de l'État » (1994 :136). La ville devient donc partie intégrante du vécu des locuteurs, elle détermine les pratiques sociales et doit être prise en compte en tant que telle. Voici les différentes communes de la ville de Lubumbashi[74] :

II. 2. 5. 2. 1. Commune Lubumbashi

C'est la commune du centre de la ville où habitent la plupart des familles aisées de la ville. Les langues les plus parlées sont le swahili et le français. Elle a une population de 185. 491 habitants. Elle est constituée de quartiers[75] : Gambela I, Gambela II, Kalubwe, Kiwele, Lido golf, Lumumba, Makutano, Mampala, Baudouin et Makomeno.

II. 2. 5. 2. 2. Commune Kenya

Elle fut la première extension créée en 1929. On y trouve une formation des petites bandes aux limites variables et placées sous la direction d'un Caïd. Des groupes de délinquants qui errent jour et nuit à travers la commune, raison pour laquelle elle est appelée communément commune « rouge ». La commune de la Kenya contient le grand marché de la ville et le stade de l'État.

II. 2. 5. 2. 3. Commune Annexe

Créée en 1957, la Commune Annexe est une commune essentiellement rurale de la ville de Lubumbashi. Sa population est 116.986 habitants. Elle est la plus grande commune de la ville de Lubumbashi. Avec une mauvaise infrastructure, elle est celle qui accueille

74 L'appartenance des locuteurs aux différentes communes se reflète dans nos enquêtes, comme nous le verrons plus loin.

75 Les quartiers à leur tour sont subdivisés en cellules, et celles-ci se subdivisent en avenues.

la population la plus pauvre de la ville. On y trouve des quartiers tels que : Kalebuka, Kasapa, Kasungami, Kimbembe, Kisanga, Luwowoshi, Munwa, Naviundu.

II. 2. 5. 2. 4. Commune de la Kampemba

Le nom « Kampemba » est constitué du préfixe singulier de la classe 12 (CL 12) du kiswahili ka- exprimant le diminutif et d'un nom pemba signifiant « kaolin »[76]. La commune de la Kampemba est subdivisée en sept (7) quartiers que voici : Bel-air I, et II, Bongonga, Industriel, Kafubu, Kampemba et Kigoma.

La Commune Kampemba est issue de la commune Elisabeth, l'actuelle commune de Lubumbashi. C'est une commune de l'est de la ville de Lubumbashi. Sa population est de 306. 591 habitants[77]. Elle a une superficie de 48Km2. Dans le souci d'offrir à la population blanche un beau cadre dans la ville de Lubumbashi, Marron, le gouverneur de la province du Katanga, par l'arrêté N° 106/F/F/ du 8/09/ 1943, créa un quartier résidentiel traversé par différentes plantes le long des avenues, d'où le surnom du quartier « de Bel-air ».

Vers les années 1970, le conseil de la ville émet l'idée du découpage de la ville en commune et le quartier Bel-air devient la commune Kampemba, nom du ruisseau qui la traverse. Elle est entourée par toutes les communes sauf celle de la Katuba. Elle renferme le ¾ des entreprises, des industries et usines de la ville. Autrefois habitée par les colons blancs, elle garde encore son infrastructure. Cette commune attire les habitants de la ville de Lubumbashi de par sa beauté. Elle est reconnue comme étant la commune la plus propre et la plus paisible de la ville. Les militaires et la police sont logés dans cette commune. A sa création trois appellations étaient proposées à savoir :

Bel-air ;

Dilungu ;

Kambemba ;

---

76 Le kaolin chez le peuple Muluba caractérise la joie et la prospérité. Le kaolin est utilisé dans les circonstances comme l'intronisation du Chef, [lors de] la venue des nouveau-nés.

77 Recensement 2003.

De ces trois propositions, c'est la dernière qui a été retenue parce qu'elle fait penser à la rivière qui la traverse.

II. 2. 5. 2. 5. Commune Katuba

C'est une commune du sud-ouest de la ville de Lubumbashi. Elle fut créée en 1950 pour répondre à l'urbanisation croissante de la ville. Elle est communément appelée « grand pays » ; c'est la commune la plus peuplée de la ville de Lubumbashi. Sa population est de 405 habitants. Son infrastructure laisse à désirer. Elle abrite beaucoup de résidents d'origine kasaïenne. Les langues les plus parlées restent le kiswahili et le ciluba. La plupart des dignitaires katangais sont issus de cette commune. Elle est réputée grâce à ses activités culturelles. On y trouve les quartiers : Bukama, Kaponda, Kinyama, Kimilolo, Kisale, Lufira, Musumba, Mwana Shaba, Nsele, et Upemba.

II. 2. 5. 2. 6. Commune Kamalondo

Avec une population de 29. 937 habitants (2001), la commune de la Kamalondo est la première commune créée dans la ville de Lubumbashi, la ville ayant été scindée en deux communes au début du XX° siècle : elle était réservée aux résidents blancs. Et au sud-est le quartier Albert (devenu Kamalondo). Elle était habitée régulièrement par les communautés étrangères africaines. La plus importante était la communauté ouest-africaine jusque fin 1980. Actuellement, elle est caractérisée par la vente de bière et par l'insalubrité. Elle est un lieu de rencontre et des festivités où le tapage diurne et nocturne cohabite avec la population. Cette commune comprend deux quartiers : Kitumaini et Njanja.

II. 2. 5. 2. 7. Commune Rwashi

C'est une commune du nord-est de la ville. Elle fut créée en 1956 en vue de répondre à l'urbanisation croissante de la ville. C'est une commune constituée majoritairement de la population Bemba. Sa population est de 148. 900 (2001). Elle est réputée comme commune à vocation culturelle grâce à la fabrication d'objets en malachite. Elle comprend les quartiers : Bendera, Kalukuluku, Matoleo, Shindaika et Kawama, Kongo et Lwano.

II. 2. 6. Technique d'enquête et protocole d'enquête

Un questionnaire ne décrit jamais exhaustivement une pratique et, lorsqu'il approche trop précisément cette activité, les données seront ensuite regroupées pour éviter l'éparpillement et rendre possible l'analyse statistique. Le réel auquel renvoie l'objet de l'enquête est soumis à quatre principales transformations qui constituent le temps de recherche : la délimitation opérée par la définition de l'objet ; la sélection des éléments jugés pertinents au travers des questions ; le tri par l'activité du codage et de recodage des informations recueillies ; la lecture d'une partie seulement des données. Singy (2006 : 19) avoue que « l'enquête est un long jeu de reconstruction ».

Dans notre recherche, nous avons procédé, au préalable, à une pré-enquête pour tâter le terrain et y puiser des indices significatifs. Cette stratégie méthodologique nous a permis, dans un premier temps, de dégager un ensemble d'observables. Ainsi notre questionnaire d'enquête sociolinguistique a été élaboré à la fois sur base des données recueillies à partir de l'échantillon des jeunes soumis à la dite pré-enquête ainsi que par interaction (observation participante). En effet, nous avons soumis aux élèves une vingtaine de questionnaires corroborés par une vingtaine d'entretiens.

II. 2. 7. Méthode de recueil des données : questionnaire et entretien

Étant donné que notre travail porte à la fois sur les représentations et les pratiques linguistiques, nous avons envisagé d'associer deux techniques à savoir : le questionnaire et l'entretien.

II. 2. 7. 1. Questionnaire

Le procédé de questionnaire consiste à poser une série de questions pour réunir les informations. Les informations ainsi obtenues doivent être exploitées dans le but d'infirmer ou de confirmer les hypothèses soulevées.

Pour Freyssinet-Dominjon (1997 : 62), le questionnaire d'enquête « est un test, composé d'un nombre plus ou moins élevé de questions ou items, présenté par écrit au sujet et portant sur ses opinions, sentiments, jugements, ainsi que son comportement dans des circonstances précises ». En considérant le questionnaire comme un test, on fait ressortir deux traits spécifiques de la technique de construction des données. L'auteur renchérit en soutenant que « le caractère uniforme de la situation qui fait que les mêmes questions sont posées de la même manière à toutes les personnes interrogées. Cette standardisation de la situation est un

gage d'homogénéité des informations collectées au regard de l'exigence scientifique de fidélité de l'instrument, propriété selon laquelle les résultats ne changent pas quand celui-ci est manipulé par des personnes différentes. Le caractère rigide de la technique et ses effets parfois négatifs sur la validité des réponses obtenues par imposition d'un cadre de référence artificiel aux yeux des répondants » (1997 : 63).

Le questionnaire reste pour nous la meilleure technique la plus utilisée pour l'étude des représentations. Cette technique est la plus importante dans la collecte des données. Plusieurs raisons peuvent l'expliquer. Selon Abric (1994), « contrairement à l'entretien – méthode essentiellement qualitative-, le questionnaire permet d'introduire les aspects quantitatifs fondamentaux dans l'aspect social d'une représentation : analyse quantitative du contenu permettant par exemple de repérer l'organisation des réponses, de mettre en évidence les facteurs explicatifs ou discriminants dans une population ou entre des populations, de repérer et de situer les positions respectives des groupes étudiés par rapport à ces axes explicatifs, etc. (…) ». Un autre avantage –non négligeable- du questionnaire a trait à sa standardisation, qui réduit à la fois les risques et subjectifs du recueil (comportement standardisé de l'enquêteur) et les variations individuelles de l'expression des sujets (standardisation de l'expression des enquêtés : thèmes abordés, ordres des thèmes, modalités de réponse).

Pour le besoin de notre travail, nous avons utilisé le questionnaire à choix multiple afin d'examiner les rapports entre les différentes langues en présence à Lubumbashi. Le questionnaire est constitué de vingt neuf questions fermées[78] et semi-fermées[79] ; il nous permettra de saisir la situation actuelle des langues dans la pratique déclarée et de recueillir des informations sur les attitudes des élèves. Il était demandé aux élèves de déterminer la situation réelle du français à Lubumbashi, son usage dans la vie au quotidien, la cohabitation

78 Une question fermée se définit comme une question dont toutes les éventualités de réponses est prévue et proposée explicitement. Elle revêt plusieurs formes, simplement alternative ou à choix multiple que celui-ci soit forcé ou libre. Les questions fermées appellent de la part du sujet une réponse positive ou négative, les réponses à ces questions sont fixées à l'avance.

79 Les questions semi-fermées prennent la forme des questions à choix multiple où un ensemble de réponses préétablies est suggéré, le sujet choisit la réponse la plus conforme à son point de vue. Quant aux questions ouvertes, elles sont posées sans suggestion de réponse, elles sont appropriées aux questionnaires portant sur les opinions les attitudes, les représentations.

du français avec les autres langues nationales. Lorsque le questionnaire ne nous permettait pas de savoir comment se construisent les représentations, nous complétions notre dispositif en faisant appel à une autre méthode d'enquête. Les questions étaient consacrées aux langues ethniques, à savoir l'emploi de ces langues, l'attitude des locuteurs par rapport à ces différentes langues, et leur représentation, etc., ensuite il y avait des questions sur les langues nationales et enfin sur le français et l'anglais. Étant donné les disponibilités temporelles réduites des élèves pour répondre à l'enquête, un questionnaire écrit avec un nombre raisonnable de questions, 29 au total, était nécessaire.

II. 2. 7. 2. Entretien semi-directif

Nous avons procédé aussi par l'entretien semi-directif. Il est considéré par Jacques Bres (1999 : 53) comme « un merveilleux outil de recueil des données ; sa médiation permettrait d'atteindre la parole des informateurs en court-circuitant les pratiques sociales dans lesquelles elle se construit au quotidien : le détour de l'interview irait plus rapidement- sinon plus droit au but- que l'observation directe desdites pratiques ». L'entretien semi-directif semble être le meilleur dont nous disposons pour faire produire des discours. Cet axe dans les recherches est primordial, comme le note Boyer (1996 : 14), « l'entretien étant l'un des outils de recueil des données privilégiées en Sciences Humaines et Sociales, il constitue une des enquêtes directes grâce auxquelles un enquêteur peut espérer obtenir effectivement les informations par un ou des sujets tiers, en réalisant l'interview lui-même ou en s'en remettant à un assistant plus proche de l'enquêté ». L'entretien reste incontournable dans toute étude de représentation. Ainsi, avant d'être un outil de recherche, l'entretien est une interaction verbale, un événement de discours (speech event), au sens défini par Hymes (1968). C'est d'ailleurs cet aspect discursif que Labov et Fanshel mettent en avant dans la définition qu'ils en donnent : un entretien est un « speech event » dans lequel une personne A extrait une information d'une personne B, information qui était contenue dans la biographie de B (Labov et Fanshel 1977). L'entretien reste, en sociolinguistique, un modèle privilégié de recueil des données langagières authentiques, depuis les enquêtes menées sur l'île de Martha's Vineyard et dans le Lower East Side par Labov.

Dans le souci d'obtenir des informations plus détaillées de la part des nos enquêtés, nous nous sommes proposé de repérer les représentations des Lushois autour de leurs langues et surtout autour de la langue française à travers l'entretien semi-directif. Celui-ci nous a permis de recueillir les données qualitatives. L'entretien semi-directif permet aussi de

relativiser certains résultats et de faire ressortir des points sensibles chez les enquêtés. Afin de bien mener notre recherche et d'avoir un bon traitement des données, il s'est avéré judicieux de limiter le nombre d'enquêtés. Un nombre élevé d'enquêtés peut constituer un obstacle à l'analyse même. Nous avons interviewé 20 personnes dont 12 entretiens ont été pris en considération. Aussi ne sert-il à rien de collecter un nombre élevé des données qui ne seront pas utilisées plus tard. C'est le cas des 8 autres interviews écartés pour raison de la qualité et du discours entièrement en kiswahili. Les informateurs ont été interviewés, selon leur convenance, les uns à leur domicile et les autres au travail.

Nous avions mélangé les questions afin d'éviter la monotonie dans celles qui concernaient la même variable dépendante. Le questionnaire étant une somme ordonnée de questions structurées, la rigueur de sa forme évoque des images très concrètes. Le plus souvent, le questionnaire contribue à l'opération de construction des données. Le premier volet était consacré aux langues ethniques, à savoir l'emploi de ces langues, l'attitude des locuteurs par rapport à ces différentes langues, etc. Le deuxième volet concernait les langues nationales, leur emploi et leur représentation. Et le troisième volet, concernait la langue française, il s'agissait de déterminer la situation réelle du français, son emploi dans la vie au quotidien, les attitudes vis-à-vis de cette langue, de ses locuteurs, les justificatifs fournis.

II. 2. 8. Formes des questions

Nous avons retenu, d'une part, la forme des questions ouvertes, afin de laisser le plus de latitude possible aux enquêtés, sans les influencer et de permettre l'expression du plus grand nombre et de la plus large variété de formulations des représentations. D'autre part, nous avons retenu la forme des questions fermées pour la première catégorie de nos enquêtés constituée par des élèves. Ghiglione et Matalon (1998 : 101) distinguent :

- « les questions ouvertes auxquelles le sujet répond comme il le désire, donne les détails et les commentaires qu'il juge bons, et utilise son propre vocabulaire, ce qu'il dit étant en général intégralement noté par l'enquêteur ;
- les questions fermées, où l'on présente au sujet, après avoir posé la question, une liste préétablie de réponses possibles, parmi lesquelles on lui demande d'indiquer celle qui correspond le mieux à celle qu'il souhaite donner. »

II. 2. 9. Formulation des questions

En ce qui concerne la formulation des questions, les suggestions de Ghiglione et Matalon (1998, 106 : 122) ont retenu notre attention en ce sens que :

(…) le vocabulaire doit être simple ;

on s'efforcera d'éviter les termes vagues ;

il faut veiller à une structure logique de la question. Les négations dans les phrases interrogatives, et surtout les doubles négations, peuvent être sources d'ambiguïté, d'incompréhension et d'erreur ;

il ne faut en aucun cas introduire deux idées dans la même question**.**

Ce sont ces principes de formulations qui nous ont, dans la perspective de l'entretien de pré-enquête, aidée à élaborer nos questions**.**

II. 2. 10. Élaboration du questionnaire

Pour élaborer notre questionnaire, nous nous sommes inspirés de la thèse de Bagouendi (2007) sur l'enquête du français au Gabon. D'autres travaux nous ont aussi apporté leur part d'inspiration, notamment ceux de Sol (2009) et Badibanga (2008). Toutefois, nos recherches s'écartent des autres par leur remodelage aux problèmes linguistiques particuliers de la ville de Lubumbashi. Le questionnaire ne permettant pas de savoir comment se construisent les représentations, nous avons complété notre dispositif en faisant appel à une autre méthode d'enquête: les entretiens.

Les entretiens ont rempli leur fonction et les éléments recueillis ont permis de contribuer à l'élaboration d'un premier prototype du formulaire de questionnaire.

Selon Freyssinet-Dominjon (1997 : 62), « l'élaboration du questionnaire s'apparente à une opération de traduction. A partir d'une problématique ou d'un faisceau d'hypothèses de recherche, il s'agit de traduire les questions à résoudre en questions de questionnaire, de transformer les questions que le chercheur se pose en question qu'il pose. Dans bien des cas, cette « traduction » consiste à passer de l'abstrait au concret et du général au particulier. En d'autres mots, de chercher les indicateurs matériels à propos desquels s'expriment des opinions ou des attitudes ».

II. 2. 11. Déroulement de l'entretien

Toutes les personnes interviewées ont été sollicitées directement par nous-mêmes. Afin de focaliser l'attention du locuteur sur les thèmes de notre recherche, il était utile de préciser le caractère linguistique de l'enquête. Les événements politiques de 1960 et 1990[80] ont fait qu'à Lubumbashi, interroger quelqu'un sur ses pratiques linguistiques, relèverait du tribalisme. Il a donc été question de nous présenter et de dire succinctement quelques mots sur la recherche pour mettre la personne interrogée en confiance. La présentation des questions aux interviewés n'était pas ordonnée et ne respectait pas automatiquement l'ordre d'entretien, cela afin d'avoir une diversité de réponses. Notre intervention consistait à inciter l'interlocuteur à argumenter sa prise de position. Comme l'entretien était bilingue, nous laissions libre cours à la construction du récit de l'interviewé.

En ce qui concerne la réalisation pratique des entretiens, nous avons utilisé un dictaphone pour pouvoir enregistrer automatiquement. La caractéristique principale de l'entretien est qu'il constitue un fait de parole[81]. En tant que processus interlocutoire, l'entretien est un instrument d'investigation spécifique, qui aide donc à mettre en évidence des faits particuliers. C'est pourquoi l'enquête par entretien est un instrument privilégié de l'exploration des faits dont la parole est le vecteur principal. Ces faits peuvent concerner les systèmes de représentations (pensées construites) et les pratiques sociales (faits expériences). L'enquête par entretien est ainsi particulièrement pertinente lorsqu'on veut analyser le sens que les acteurs donnent à leurs pratiques, aux événements dont ils ont pu être les témoins actifs ; lorsqu'on veut mettre en évidence les systèmes de valeurs et les repères normatifs à partir desquels ils s'orientent et se déterminent. Sa spécificité est de rapporter les idées à l'expérience du sujet, elle donne accès à des idées incarnées, et non pas préfabriquées. Le corpus transcrit sera joint en entier à l'ensemble du travail sous forme d'annexe avec le questionnaire.

---

[80] Evènement politique, qui consistait à refouler les Kasaïens dans leur territoire.

81 Le terme biographie souligne le caractère vécu de l'information recueillie, par opposition à une information recueillie en direct sur un évènement, et qui serait restituée sans avoir été préalablement assimilée et subjectivée.

II. 2. 12 Durée de passation

Notre souci était d'éviter les questionnaires fastidieux qui entraineraient une perte considérable de temps, car l'enquête se déroulait dans des écoles. Comme certaines écoles menaçaient d'aller en grève, la durée de passation variait entre 35 à 45 minutes. Nous pensons que la durée acceptable d'un questionnaire dépend beaucoup de l'intérêt que nous portons au thème et de la manière dont il est abordé, et aussi des conditions de passation.

Freyssinet-Dominjon (1997 : 78) soutient « qu'il importe de pouvoir évaluer à l'avance la durée de passation d'un questionnaire, car elle est indispensable pour l'organisation du travail d'enquête ». Elle est également utile pour en informer la personne sollicitée qui hésite à se prêter à l'interview. En fait, la durée de passation d'un questionnaire est avant tout d'ordre psychologique et dépend de la qualité du questionnaire et, dans les enquêtes orales, de la compétence de l'enquêteur. Pour Boukous (1999 :19) « élaborer un questionnaire aussi bref que possible permet d'économiser la durée de la passation et celle du traitement ; un nombre important des questions implique généralement un nombre proportionnel de questions, de recherche, d'hypothèses et de variables, ce qui contribue évidemment à alourdir la recherche. Les sujets sont plus enclins à répondre quand le questionnaire est court et précis. Il est donc préférable d'éviter de bourrer le questionnaire en éliminant les questions dont les réponses se trouvent dans d'autres sources et celles qui font double emploi. La durée raisonnable d'une passation à domicile dans une salle de classe ou dans un lieu tranquille peut atteindre une heure, en revanche une passation effectuée dans des conditions moins favorables, par exemple dans la rue ou dans un lieu de travail, ne devait pas accéder un quart d'heure ».

Quant à la langue du questionnaire, nous avons eu à recourir à la reformulation des questions en kiswahili quand les enquêtés ne comprenaient pas leur signification. On a dû alors adapter ces questions à leur compréhension. Afin d'apporter des éléments de réponses pertinentes pour une bonne exploitation des données. Il s'agissait d'éviter, comme le recommande Boukous (1999 : 20), toute interférence sémantique potentielle liée à une absence de compréhension ou à une compréhension erronée des questions.

II. 2. 13. Entretien préliminaire

Dans cette partie, nous avons tenté de repérer les représentations de notre communauté-cible préalablement au recueil des données issues de l'enquête à grande échelle et par questionnaire, ceci pour éviter de projeter dans le concept même du questionnaire nos propres représentations. Pour ce faire, nous avons procédé par entretien (donc verbal) comme le recommande Singly (2001 :69) « procéder au préalable à des entretiens afin de recueillir la palette des catégories mentales et des mots utilisés par des personnes dont le profil social correspond à celui des individus de l'échantillon pour l'enquête quantitative ».

Ce faisant, nous nous sommes inspirée du protocole décrit par Labov dans le cadre d'une enquête sur les représentations des jeunes new-yorkais et Bagouendi (2007).

II. 2. 13. 1. Objectifs opérationnels de l'entretien préliminaire

Il s'agissait de vérifier que :

- les questions proposées étaient pertinentes afin de livrer les réponses nécessaires ;
- les questions n'étaient pas de nature à induire ou à dérouter ;
- déterminer les représentations les plus souvent citées afin de pouvoir élaborer l'une des questions.

II. 2. 13. 2. Informations recherchées

Les informations recherchées étaient :

- les représentations sociales : sur la langue française, les langues nationales et les langues ethniques ;
- la situation du français à Lubumbashi : valeur, poids, rang et statut ;
- pratiques, attitudes et représentations des locuteurs lushois sur leurs langues et sur celles des autres
- les éléments d'une stratégie de multilinguisme.

II. 2. 14. Recueil des données

Les données ont été recueillies sous deux catégories. La première concerne la catégorie scolarisée et la seconde est constituée des non scolarisés, mais ayant appris le français sur le « tas ». Ces données ont été obtenues au cours d'un questionnaire et d'un entretien oral. Ce dernier a été enregistré et transcrit intégralement. Par ailleurs, le fait que les données aient été enregistrées à l'école, à domicile et au lieu du travail influence incontestablement la nature des réponses produites. Ces données ont néanmoins une valeur et une signification sociale propre. En écrivant cela, nous sommes tentée de nous écarter de la tendance, qui s'est développée à la suite des travaux de Labov (1976), à considérer comme dénuées de valeur les observations réalisées en milieu scolaire, et même, plus généralement, en contexte surveillé.

Pour nous, l'objet de la recherche linguistique, loin de se limiter aux comportements observés en situation informelle, doit être élargi à la description de toutes les contraintes exercées sur les productions linguistiques, dans tous les contextes, formels et informels, tendus ou détendus, scolaires ou non scolaires. Comme le note Bourdieu (1982 : 67) : « Rien n'autorise donc à voir la « vraie » langue populaire dans l'usage de la langue qui à cours à cet îlot de liberté ou l'on donne licence (mot typique des dictionnaires) parce qu'on est entre soi et qu'on n'a pas à se « surveiller ». La vérité de la compétence populaire, c'est aussi que, quand elle est confrontée au marché officiel, comme celui que représente, sauf contrôle exprès, la situation d'enquête, elle est comme anéantie ».

Dans le cas de notre enquête, le choix de l'école et des bureaux comme terrain de « recueil », paraît non seulement défendable, mais inévitable. Pour notre part, nous nous intéressons en priorité aux représentations et pratiques étroitement liées à la réalité scolaire et non scolaire susceptible à tous moment d'investir dans la façon dont nos enquêtés comprennent les situations linguistiques, y produisent des réponses, réagissent et classent les productions des autres locuteurs. Dans cette optique, en ce qui concerne le questionnaire, nous avons appliqué la méthode quantitative, tandis que la méthode qualitative est réservée aux entretiens.

D'autre part, comme à partir d'un certain nombre d'entretiens, les informations recueillies nous apparaissaient redondantes et semblaient n'apporter plus rien de nouveau, nous étions

tentée de ne pas aller au-delà. Et c'est après avoir jugé ce point de « saturation » que nous avions pu effectivement considérer la campagne d'entretien comme close.

II. 2. 15. L'analyse quantitative

Les données quantitatives porteront sur les réponses apportées par le questionnaire. Nous avons opté pour cette méthode quantitative parce qu'elle nous permet d'obtenir des données descriptives par une méthode statistique. La méthode quantitative est utile dans les phases de vérification des hypothèses. Les données qui seront quantifiées porteront : d'une part sur les répertoires linguistiques des élèves, de la pratique des langues, en d'autres termes, il s'agira d'étudier les compétences multilingues. Les données quantifiées concerneront, d'autre part, la notion de la sécurité et insécurité linguistique et l'utilisation de l'alternance codique.

II. 2. 16. L'analyse qualitative

L'entretien est considéré comme un outil majeur de repérage des représentations. Si nous avons adopté dans notre recherche l'analyse quantitative, c'est parce qu'elle correspond à une procédure plus intuitive mais aussi plus souple, plus adaptable, à des indices non prévus à l'évolution des hypothèses. Comme la méthode quantitative a l'avantage d'assurer une représentativité, la méthode qualitative, quant à elle, est celle qui convient à l'étude des comportements linguistiques à l'échelle des groupes sociaux. Nous allons tenter, dans notre travail, d'expliquer comment les jugements de valeur chez les locuteurs lushois font partie de la conscience linguistique. Quelles représentations existent sur chacune d'elles ? Quelles attitudes les acteurs ont-ils vis-à-vis de leur propre pratique et vis-à-vis de la pratique des autres ? Quelle est la fonction de ces langues dans l'interaction quotidienne à l'intérieur des différentes communautés qui y vivent ? Nous essayerons d'apporter les réponses à ces questions par les analyses que nous effectuerons dans ce travail de recherche.

II. 2. 17. Traitement et analyse des données

II. 2. 17. 1 La transcription des entretiens

La transcription est au service de l'étude, et le choix de la quantité et de la qualité des matériaux transcrits doit donc être subordonné aux hypothèses de recherche. Tous les systèmes de transcription présentent des points de ressemblance et de différence. Souvent, il

arrive que l'on hésite entre plusieurs transcriptions, mais les objectifs de l'étude déterminent les conventions à adopter pour redonner aux énoncés tout leur sens. Préalablement à l'analyse, les enregistrements sonores sont transcrits. « Transcrire c'est choisir une manière de coder, c'est composer un code de communication visant à transcoder un message existant dans une matérialité sonore en une matérialité scripturale » (Maurer, 1999 : 150). Cette activité conditionne l'analyse. Souhaitant étudier la dynamique des langues de la population lushoise, il était impératif que nous disposions de transcription de pratiques langagières produites par les mêmes sujets dans des situations et à des moments différents. Après avoir choisi quoi transcrire, se pose la question de comment transcrire.

II. 2. 17. 2. Choix et mode de transcription

Nous avons fait le choix du système de transcription en rapport avec les objectifs de notre recherche. La transcription choisie dans notre étude est la transcription orthographique qui vise avant tout à livrer le contenu des discours. Les éléments suprasegmentaux, bien qu'informations précieuses, ne font pas l'objet d'une attention particulière. En ce qui nous concerne, notre préoccupation est d'analyser des productions relatives aux représentations linguistiques des locuteurs lushois.

Cette transcription orthographique nous fournit des éléments de production de sens qui nous serviront dans l'analyse. Souvent, il nous est arrivé d'hésiter entre plusieurs transcriptions, mais les objectifs de notre étude déterminent les conventions à adopter pour redonner aux énoncés tout leur sens. Selon Bilger (1997: 184) « le texte retranscrit ne représente pas uniquement celui qui a été dit par le locuteur ou les locuteurs, il représente aussi celui qui a été interprété par le transcripteur, et ce travail interprétatif va pouvoir lui donner ce que nous avons appelé « les multi-transcriptions », autrement dit, une seule et même séquence sonore va pouvoir recevoir des versions graphiques concurrentes ». Il est connu de tous que la fidélité étant en matière de transcription une mission impossible. Pour pouvoir résoudre le problème du transcripteur, nous nous sommes proposé de suivre les trois principes de Maurer (1999 : 154) qui ont guidé notre pratique de transcription.

En prenant partie d'une transcription orthographique, nous avons en premier lieu exclu le recours à la transcription phonétique. En effet, son coût de réalisation la rend inutilisable pour un corpus de plusieurs heures d'enregistrements. Sa technicité ne favorise pas non plus la lisibilité du corpus. De plus la légitimité scientifique et technique conférée par

fidélité de la représentation en API, peut avoir pour corollaire pervers un accroissement de la distance perçue par le lecteur par rapport aux dires, notamment à l'effort cognitif que nécessite le bilinguisme français /API. Comme notre étude porte sur les pratiques et représentations du français parlé à Lubumbashi, le système qui répond le mieux, c'est celui de la transcription orthographique. Ce sont les conventions orthographiques qui seront utilisées dans la présente recherche pour rendre quelques caractères de l'oralité. Pour plus de précision possible et pour une transcription complète non seulement de façon littérale, mais aussi avec les indications des hésitations, des pauses, des rires, des insistances, la transcription orthographique répond mieux.

Nous avons essayé de prendre garde à transcrire nos propos comme ceux des autres sujets, c'est-à-dire en appliquant les mêmes règles de transcription, sachant que ce n'est pas toujours chose facile. Bien que, dans l'idéal, il serait précieux de transcrire, tout le matériau verbal recueilli, cette option est impossible à appliquer. Tout ne pouvait pas être transcrit intégralement. Il fallait donc choisir et exclure. Quant à nous, nous avons exclu une partie d'enregistrement qui était totalement en kiswahili afin de ne pas alourdir la transcription. Il nous semble, en effet, important de soulever ici les difficultés de transcription de certains propos tenu en langue ethnique de nos locuteurs comme des proverbes et des adages. Pour ce, nous avons recouru à une personne qui maîtrise ces langues [82] pour la traduction et la transcription. Les passages d'alternance codique ont été retranscrits tels quels en ce sens que nous avons tenu à ce que les énoncés des enquêtés marqués par un ensemble d'interférences et d'interlangues entre le français et le swahili ou les autres langues en présence soient écrits en gras et traduits littéralement dans le corps du travail même.

II. 2. 17. 3. Conventions de transcription du corpus

L'intégralité des textes du corpus a été rédigée en italique, la taille de la police est de douze. Concernant les emprunts aux autres langues, en l'occurrence les mots en kiswahili, en lingala et les proverbes en d'autres langues sont rédigés en « italique », police « Times New Romam », caractère « gras », suivie de leurs transcriptions en parenthèses. Ainsi les extraits d'entretiens qui constituent les corpus sur lesquels nous travaillons ont été transcrits selon les conventions de transcriptions suivantes :

82 Nous avons recouru à Monsieur Nawej Kataj (Professeur à l'Université de Lubumbashi au Département d'Histoire) pour la transcription des proverbes ruund et ciluba.

Pause : +

Pause longue : ++

Interruption : ///

Incompréhension : xxx

Amorce d'un mot : trait d'union

Hésitation orthographique : (…)

Numéro téléphone : *C*

Gras : les îlots swahili

Multiples transcriptions : /…,…/[83]

(Rire) : commentaire

II. 2. 17. 4. Analyse des données

II. 2. 17. 4. 1. Diversité des données

Pour le besoin de nos recherches, nous avons retenu deux sortes de données : les premières données ont fait l'objet d'une étude quantitative dont les résultats seront exposés dans la seconde partie (chapitre V). Les secondes données et les entretiens ont été sélectionnés en fonction de nos objectifs. Les extraits de discours choisis visent à expliciter les interprétations, la réalité des usages linguistiques et les représentations linguistiques. Le contact avec le terrain d'étude et nos informateurs, nous a permis d'élaborer des interprétations et de choisir des démarches adaptées aux situations.

A partir des hypothèses forgées sur le terrain, l'objet se construit peu à peu par une élaboration théorique. Nous avons opté pour une démarche qualitative en nous appuyant sur les paroles des personnes enregistrées et pour une démarche quantitative en nous appuyant sur les 388 élèves qui ont répondu à notre questionnaire.

[83] Lorsque deux transcriptions nous paraissent légitimes, nous utilisons des transcriptions multiples et aussi lorsqu'on entend mal la différence entre les mots.

II. 2. 17. 4. 2. Analyse statistique

Une analyse statistique, scientifiquement fondée, permet de valider ou de tester des hypothèses ou de suggérer des pistes de recherche. Par rapport à l'analyse des statistiques, l'enquête présente, dans ce cas, deux avantages : elle permet d'observer des relations au niveau des individus, et d'obtenir des informations plus riches sur chacun. Lorsque nous traitons de l'analyse statistique des réponses, nous nous référons naturellement aux réponses à des questions fermées. Pour que les réponses aux questions ouvertes puissent être exploitées de la même manière, il faut les coder, c'est-à-dire regrouper les réponses que nous avons recueillies, en un petit nombre de catégories qui sont ensuite traitées de la même façon que les réponses aux questions fermées.

Les résultats quantitatifs que nous obtenons sont des résultats globaux aux questions. Ils donnent:

- une répartition des réponses selon les variables. C'est une analyse comparative qui permet de définir les relations qu'entretiennent certaines variables ;

Nous avons choisi de visualiser nos données à l'aide de tableaux où sont représentés les grandeurs numériques (effectifs, pourcentages). Pour toutes les valeurs de chaque variable, on fournit le nombre de sujets qui présentent cette valeur. On obtient des proportions.

Voici les variables extralinguistiques que nous représentons et classifions dans ce tableau selon l'ordre de l'entretien :

Codes	Age	Sexe	Profession	Niveau d'études
Sylvain (L1)	45 ans	H	Infirmier	A1[84]
Ursule (L2)	40 ans	F	Militaire	Néant

84 Gradué à l'Institut Technique Médical (BAC +3).

André (L3)	28 ans	H	Étudiant	Troisième Graduat (Département de Latin)
Claudine (L4)	36 ans	F	Enseignante	Spécialisation en Coupe et Couture Professionnalisation (CCP)
Joël (L5)	25 ans	H	Étudiant	Troisième Graduat (Statistiques)
Dorisca (L6)	24 ans	F	Étudiante	Deuxième Graduat (Faculté de Droit)
Lola (L7)	58 ans	F	Femme de ménage	Néant
Dieudonné (L8)	66 ans	H	Chef de division au service de rémunération à l'Université de Lubumbashi	A1[85]
Patient (L9)	19 ans	H	Étudiant	Diplômé en Agriculture
Caleb (L10)	29 ans	H	Étudiant	Première licence (Département de français)
Fiston (L11)	18 ans	H	Étudiant	Deuxième Graduat (Latin)
Jacques (L12)	35ans	H	Enseignant	Licencié en Psychologie

[85] Quatre ans de professionnalisation.

Tableau 1 Représentation des enquêtés.

H= homme F=Femme

Malgré le fait qu'ils appartiennent à la même ville de Lubumbashi, il n'en demeure pas moins que chaque informateur, comme on le voit dans le tableau, présente déjà des particularités.

CONCLUSION PARTIELLE

La présentation de notre recherche n'est pas exhaustive des différents objectifs que poursuit notre recherche sociolinguistique. Il n'est pas question, ici, de présenter toute la littérature faite sur l'enquête sociolinguistique. Nous avons exposé les méthodes et les moyens que nous avons utilisés pour recueillir les données qui serviront tout au long de cette recherche. Le corpus ainsi recueilli est présenté sous forme d'interviews entre l'enquêtrice et l'enquêté incluant des questions et des réponses d'ordre sociolinguistique et métalinguistique. En parlant des langues et leurs usages, nos enquêtés nous ont livré leurs expériences, leurs difficultés, leurs valeurs et leurs sentiments. Chaque enquêté n'a pas manqué de se référer à son propre vécu sociolinguistique pour nous faire part de ses pratiques et représentations.

Le chapitre suivant, traitera de l'hétérogénéité linguistique de la ville de Lubumbashi en contact avec les langues en présence.

CHAPITRE III : HETEROGENEITE LINGUISTIQUE DE LA VILLE DE LUBUMBASHI

III. 0. INTRODUCTION

La ville de Lubumbashi peut être considérée comme une ville construite sur la diversité. Vu sa position géographique, elle accueille au quotidien des hommes venant d'horizons étrangers divers[86]. Le mouvement de population est donc intense. La ville de Lubumbashi peut être décrite comme ville se peuplant grâce aux migrations polygénétiques « endogènes » et « exogènes » (Calvet, 2000 : 11). Les travaux de Ngoie Kyungu (2009) et de Kilanga (2008), montrent bien que le monolinguisme est rare dans la ville de Lubumbashi. Les communautés vivant dans cette ville sont essentiellement plurilingues, car elles alternent leurs langues familiales, les langues nationales, les langues ethniques et la langue officielle, le français. Celui-ci, dans leur vie quotidienne, partage les locuteurs entre leur vie privée (langue traditionnelle, vernaculaire) et leur vie publique (les interactions à l'extérieur du groupe en français). A Lubumbashi, l'utilisation du français montre le respect ou une appartenance à une certaine classe sociale. Le plurilinguisme est donc remarquable sur la ville. C'est pourquoi le kiswahili (langue véhiculaire) parlé à Lubumbashi, contient un certain nombre d'emprunts des langues en présence. En effet, l'image de répertoires plurilingues est préférée par tous les Lushois, étant donné que toute la population connait et pratique différentes langues en présence. Le Lushois alterne facilement les langues à l'intérieur des mêmes interactions, utilisant le code-switching pour mettre en avant différentes facettes de son identité en construction, et cela en liaison avec son milieu urbanistique et le contact avec les autres cultures. On pourrait penser dès lors à un modèle de ville construite sur l'hétérogénéité linguistique.

86 Cfr Chapitre I.

III. 1. LE FRANÇAIS

La République Démocratique du Congo est un cas typique de la diversité linguistique, une « tour de Babel » ; c'est l'image souvent utilisée, en effet, par ceux qui s'intéressent à la réalité de ce pays de 60 millions d'habitants disséminés sur 2 645 000Km² de leur immense territoire et qui ont à leur disposition au moins de 250 langues.

Le domaine linguistique de ce pays constitue l'un des terrains les plus privilégiés où la violence symbolique s'est exercée sur le colonisé et le terrain d'affrontement et idéologique dont l'enjeu a été à la recherche d'une politique linguistique susceptible de faciliter le contact entre la civilisation supérieure et la civilisation inférieure. La préoccupation était celle de savoir, devant les affrontements et les divergences observées autour de la politique linguistique de la République Démocratique du Congo, quelle langue serait en mesure de mieux civiliser les Congolais.

A en croire Sesep (2009 : 51), deux options restaient certaines :

- « soit l'utilisation d'une ou de plusieurs langue(s) européenne(s),
- soit l'utilisation d'une ou de plusieurs langue(s) congolaise (s)».

Les avis ne sont pas unanimes à ce propos. Deux points de vue méritent d'être énoncés à ce stade, à savoir le point de vue européaniste et le point de vue indigéniste :

« Le premier point, les colonisés n'ont « ni langues, ni dialectes ». Ils disposent tout au plus d'une « nébuleuse d'idiomes » qu'on ne pourrait prendre pour modèles normatifs ni au niveau du code oral ni à celui de l'écriture. Et le second, Dekoster (1951 : 7)[87] pense que si l'on veut amener les Noirs (…) à un degré de civilisation avancée, il faut les instruire par les moyens d'une langue de diffusion mondiale ».

Le français reste, malgré tout, la seule langue de communication à l'échelle de tout le Congo. Le français, en tant que langue officielle, peut être défini en rapport avec un certain développement des fonctions administratives et étatiques et, dans certains cas, notamment celui des pays nouvellement indépendants, en rapport avec la définition de la « langue

[87] Cité par Sesep (2009 : 51).

nationale » par l'État, pour qui, justement, le choix d'une « langue officielle » se pose (Baggioni (1997 : 192).

Quant aux États qui ont acquis plus ou moins récemment leur indépendance après une colonisation européenne, la question du choix de la langue officielle a souvent abouti à la proclamation d'une ou de plusieurs langues nationales distinctes de la langue officielle. Les langues dites nationales, sans les attributs de la langue officielle, sont alors réduites parfois à des fonctions emblématiques. La langue officielle est la langue de l'ancien colonisateur dans la plupart des cas.

Pour Bitjaa Kody (2004 : 536), la langue officielle est une langue désignée dans la constitution d'un pays comme langue des institutions publiques. Elle est utilisée dans les activités gouvernementales, administratives, juridiques et éducatives. Elle sert aux échanges formels dans la vie publique.

Le français reste la seule langue officielle en RD Congo. Toutefois, selon Ngalasso (1990 : 389), avant la constitution de la CNS (1992)[88], le statut de langues en RD Congo demeurait flou, dans la mesure où il n'avait jamais fait l'objet d'une quelconque proclamation législative ou constitutionnelle. Ainsi les différentes constitutions promulguées en RD Congo à ce propos restent contradictoires. C'est le cas du projet de constitution de la RD Congo (1999) qui attribue le statut de langue officielle à la langue française et anglaise. Ce texte fait de l'anglais une langue officielle au même titre que le français. Cette politique du bilinguisme qui définit le français et l'anglais comme tels a posé des problèmes en ce qui concerne son application. Pour y palier, la nouvelle constitution de la RD Congo du 18 février 2006, en son titre premier, premier chapitre et section première apportera la solution, en attribuant au français le statut de langue officielle. Ainsi, la politique congolaise, telle que présentée dans ces textes constitutionnels manque d'un réel engagement.

Certes, ces relations jouent un rôle très important dans la société congolaise. A Lubumbashi par exemple, la langue française est associée à l'urbanité et la citadinité. La pratique du français est un idéal à poursuivre. La population lushoise s'approprie le français au point que leur discours l'influence suite au contact avec les langues locales. Bref, pour un Lushois, les langues nationales relèvent du domaine dit de « la langue de la cité », domaine des langues ethniques ; celles-ci sont exclusivement des langues parlées en famille. Parler un

[88] La Conférence Nationale Souveraine.

« dialecte » à Lubumbashi devient donc gênant, les locuteurs craignant d'être associés aux « broussards », comme déjà mentionné.

L'image du français auprès de la population congolaise en général et lushoise en particulier, reste positive. Nos enquêtés considèrent le français comme la langue du savoir, du bien être… comme nous l'évoquerons plus loin. Il demeure une langue de prestige pour un Lushois. Celui-ci peut même aller plus loin en reniant sa culture originelle. Il recourt pour cela à la langue française de manière spontanée, soit en parler multilingue, soit en parler unilingue. S'agissant du français au contact des langues en présence, à Lubumbashi, il se vehicularise et même se vernacularise ; car il ne se limite plus aux secteurs officiels ou aux seuls domaines formels. Son appropriation et sa présence dans la rue pourrait en constituer une preuve.

III. 2. LANGUES EN PRÉSENCE À LUBUMBASHI

III. 2. 1. Langues nationales

Il est difficile de ne proposer qu'une seule définition pour ce concept, car il recouvre des réalités historiques, géographiques, et géopolitiques très différentes. Pour Baggioni (1997 : 189) « parler d'une langue nationale n'implique pas une même signification dans l'Europe du XVI° siècle qu'à l'époque contemporaine. Et ce qu'on nomme langue nationale aujourd'hui au Mali (en Afrique noire pour la plus grande partie des nouveaux pays indépendants) n'a pas grand-chose à voir avec les langues nationales de la défunte URSS ou avec des langues nationales des États souvent anciens de l'Union Européenne ou de nouveaux Etats issus de l'ex-Yougoslavie, (…). On peut établir un rapport entre la langue nationale et l'État-nation, différent de celui que les langues communes entretenaient avec les Etats territoriaux. Ce qui est visé par le projet commun aux politiques d'extension d'une langue nationale dans un espace national donné, c'est l'uniformisation linguistique horizontale et verticale de la communication sociale.

La langue nationale est aussi considérée comme celle qui est parlée par l'ensemble de la population d'une nation. Elle marque la citoyenneté ou l'appartenance nationale des individus sur le plan politique et mondial (Bitjaa Kody, 2004 : 536). Cependant, cette dénomination en RD Congo nous renvoie plus aux langues « locales », « maternelles » et

« ethniques ». Or en France, le concept de langue nationale désigne la langue qui est imposée à l'ensemble de la population du pays comme langue de communication obligatoire dans l'administration et dans les écoles qui sont par ailleurs chargées de l'enseignement de cette langue nationale à tous les citoyens.

Le choix de la langue nationale aboutit souvent à sélectionner d'une part la langue officielle [89] et d'autre part, une ou plusieurs langues nationales. La RD Congo en est une qui a plus de langues nationales, dont seules quatre langues ont un statut de langue nationale selon les différentes constitutions.

Ces langues sont généralement dotées d'un champ fonctionnel diversifié. Chacune d'elle est utilisée selon qu'il s'agit dans la situation formelle (l'administration, la justice, le système éducatif, la presse) l'informelle, etc. selon qu'on se retrouve dans telle ou telle province. Voici ce que stipule la nouvelle constitution promulguée depuis le 18 février 2006 en son titre premier, chapitre premier, section première :

La République Démocratique du Congo est dans ses frontières du 30 juin 1960, un État de droit, indépendant, souverain, uni, et indivisible, social, démocratique et laïc (…)

Sa langue officielle est le français.

Ses langues nationales sont le kikongo, le lingala, le swahili et le ciluba. L'État en assure sa promotion sans discrimination. Les autres langues du pays[90] font partie du patrimoine culturel congolais dont l'État assure la protection.

III. 2. 1. 1. Kiswahili

Selon J. Van Der Kerken[91], pour des raisons pratiques, si le gouvernement désire intervenir dans la question des linguae francae, s'il veut assurer à l'une de ses langues une meilleure prééminence à côté des autres, s'il entend voir adopter une seule lingua franca pour

---

[89] La langue officielle n'est pas toujours une langue autochtone, mais souvent celle de l'ancien colonisateur.

90Les langues ethniques.

91 Cité par Badibanga (2008 : 253).

toute la colonie, le kiswahili semble avoir de très loin, le plus de chance de devenir la « lingua franca » principale et unique de la colonie rwanda-urundi.

C'est dans cette optique que Gelders (312-313) reconnaît au kiswahili les qualités intrinsèques et extrinsèques pour lesquelles il le recommande comme une lingua franca. Il affirme que la conversion du Congo au kiswahili serait une bonne chose : son « aire s'étendrait ainsi d'un océan à l'autre, unissant des pays que lient déjà des affinités ethniques, des similitudes climatiques et économiques un régime politique identique au point de vue international, celui de l'acte de Berlin, de nombreuses vicissitudes historiques, la communauté de résidence à l'islam (…) ». Plus loin, il poursuit : « qu'avons-nous à craindre ? N'appartenant pas en propre à un groupe ethnique puissant, le kiswahili ne peut susciter ni danger, ni appréhension, ni rancune ». Le kiswahili sera parlé à travers toute la RD Congo pendant la troisième République, il devient la langue de l'armée, de la politique et même de l'administration dès l'entrée de l'AFDL.

III. 2. 1. 2. Lingala

Le lingala tire son origine des Bobangi d'entre le fleuve Congo et l'Oubangui. Dans son expansion, Le lingala s'est répandu par le commerce le long du fleuve et par les migrations de l'armée. Il s'est véhicularisé dans le sud, zone bantu, en gardant ou en ajoutant des traits caractéristiques propres aux langues bantu qu'il a recouvertes. Le lingala n'a pas perdu ses liens structurels avec la famille linguistique d'origine. En son sein, le lingala de Makanza reste toujours du lingala à Kinshasa ou à Brazzaville.

Pour Edema, le lingala s'est pidginisé en zone non bantu pour ainsi prendre le nom de Bangala. Celui-ci serait né de la confluence linguistique des locuteurs parlant des langues de familles linguistiques différentes (bantu, Soudan central et l'Adamawa oubanguien). Le Bangala serait un pidgin. Il se serait formé à la fin du XIX° siècle et qui aurait connu une phase de stabilisation entre 1910 et 1964. Une question reste pendante, c'est celle de savoir si le Bangala devrait être pris comme un dialecte du lingala ou plutôt être considéré comme une langue à part entière, car il ne respecte pas les règles du lingala. Les points suivants méritent d'être élucidés (Edema 1989):

- « du point de vue de son mode d'acquisition du début, le lingala, découlant d'une interlangue, était caractérisée par un type d'apprentissage non guidée, inachevée, dans une situation non institutionnelle (famille ou école). Ce qui a contribué à la

maintenance des interférences beaucoup plus fortes que les locuteurs natifs du lingala étaient éloignés ;

- la morphologie nominale du bangala est radicalement différente de celle du lingala dans la mesure où elle n'utilise que peu d'affixes et que ces derniers ne distinguent que fort rarement le singulier du pluriel, à telle enseigne que l'on ne saurait parler ici d'une langue à classes du modèle bantu. On va vers une simplification ou une disparition des classes d'accord. Pour ne donner qu'un exemple, la lexie **mw≠ana** « enfant » a pour pluriel possible **bamw≠ana**, **Bab≠ana**, **B≠ana** là où le lingala n'a qu'un seul. La plupart des nominaux ne laissent plus apparaître le préfixe du singulier;
- le lexique est certes en grande partie commun avec celui du lingala mais parfois avec, pour des mots de mêmes formes, de sens différents. Il comprend également des termes d'origine swahili, arabe, anglaise, française, manbgetu, logo, zande, etc ».

Dans le souci de promouvoir les langues congolaises et de pratiquer une unification linguistique, le lingala fut l'une des langues congolaises que le colonisateur voulait élever au rang de langue officielle du Congo, mesure assez tardive parce que datant de 1918. La représentation que l'on se faisait généralement de cette langue était peu flatteuse. Les avis sont partagés à ce propos :

Pour Jonche (1933 : 521), « le lingala est un mélange de dialectes indigènes parmi lesquels dominent, à côté du kikongo et du kiswahili, le kibangi, le lokundo, le ngombe, dialectes morphologiquement apparentés. Il trouve que le lingala littéraire n'a pas la souplesse, la richesse de nuances, la variété de formes grammaticales du kiswahil »i. quant à Hulstaert (1936 : 86) nous renseigne aussi sur les préjugés qui pesaient sur le lingala original : « De nombreux Européens partent de ces postulats que le lingala, par exemple, est la langue « civilisée », qu'elle est un idiome parlé par une importante tribu congolaise, que les indigènes de cette tribu parlent « patois » et le « lingala » des livres ou des centres est la vraie langue littéraire.

Du fait de la concentration des pouvoirs à Kinshasa, le lingala, langue de la capitale, a acquis un prestige inattendu à l'intérieur du Pays. Le présidentMobutu a fait d'elle, la langue de l'armée congolaise. Elle est marquée par la brutalité et la violence, pour s'attirer la sympathie, les populations se sont mises à parler le lingala. Mais le facteur le plus important intervenu dans la propagation du lingala est la musique. Le domaine musical présentait un

débouché important pour beaucoup de jeunes chômeurs. Il constituait, d'autre part, une occasion de distraction et d'évasion pour les jeunes.

L'attrait de la musique prenait une grande partie des jeunes lushois. La musique était en majeure partie lingala. A Lubumbashi, la musique était en kiswahili (Mwenda wa Bayeke).

Le lingala était aussi une langue d'activités politiques : les rassemblements populaires et les meetings politiques se tenaient en lingala, pendant le règne du président Mobutu. Plus les meetings attiraient plus les jeunes, plus le mépris envers eux augmentait chez les adultes lushois. Le lingala est présent à Lubumbashi depuis le 19ième siècle par l'entremise des Bangala de la Force Publique. Le lingala a connu une expansion fulgurante après l'indépendance, spécialement sous Mobutu (la deuxième République).

Le foisonnement politique de 1997, avec l'arrivée de Mzee Laurent Désiré Kabila[92], a favorisé considérablement l'entrée rapide du lingala parmi les intellectuels lushois. Le lingala a cessé d'être cette langue des voyous et des illettrés comme elle fut dans le temps, mais plutôt la langue de la capitale, langue qui éveille, etc. Durant cette période, beaucoup d'étudiants kinois venaient poursuivre les études universitaires à Lubumbashi parce que celles-ci étaient organisées par rapport à celles de Kinshasa. En fait, la réalité est que même des personnes qui ne parlaient pas le lingala en comprenaient quelques mots ; le lingala a pris de l'envol. Malgré tout le mépris dont l'entouraient les intellectuels lushois et les personnes adultes, le lingala s'est imposé à Lubumbashi.

III. 2. 1. 3. Ciluba

Le ciluba est la langue véhiculaire de la province du Kasaï. Au départ, elle était une langue ethnique et vernaculaire des Baluba du Kasaï. Son choix comme langue nationale a été porté par les missionnaires et les colonisateurs à cause du nombre élevé des locuteurs. En effet, comme nous l'avons dit précédemment, le ciluba est entré en contact avec le kiswahili grâce à la volonté du colonisateur. En effet, avant l'indépendance, le colonisateur recrutait les Kasaïens dans leur province pour travailler dans les carrières minières au Katanga. Ensuite, c'est à partir des années 1928, date à laquelle le chemin de fer a été mis en service, que le ciluba entre en relation avec le kiswahili de manière permanente grâce au trafic ferroviaire. En arrivant au Katanga et en jouissant des commodités de la ville, les

92 Feu Président de la République Démocratique du Congo.

Kasaïens avaient développé du mépris à l'égard de ceux qui vivaient au Kasaï. Ceci est attesté par des chansons populaires comme :

« ba Kasaï bamuliya mpanya (les Kasaïens mangeurs des rats)

ba Kasaï bamuliya bilulu (les Kasaëns mangeurs des chenilles)

Certaines recherches à l'époque coloniale sur le ciluba font état d'une idéologie admirative suivant les déclarations suivantes : la langue ciluba est la plus facile, la plus simple, la plus expressive, la plus mélodieuse des langues bantu. La langue est riche en terminologie, son rythme est parfait et équilibré. Le ciluba, au même titre que le kiswahili, se prête bien à l'enseignement et à la littérature. Si tels sont les faits internes, qu'en est-il des faits externes du ciluba?

Selon De Clercq (1934 : 162)[93], « le ciluba est parlé par des groupements des populations très divers, intelligents, laborieux, entreprenant et manifestant une forte volonté de vivre. Cette langue, reflète cette volonté tenace de vivre et d'arriver à être quelque chose qui anime tout le Muluba du Kasaï ».

Le prestige de cette langue viendrait de son usage par ses locuteurs dès leur arrivée à Lubumbashi dans le but de travailler et de rechercher le mieux être. Le ciluba est aujourd'hui dominant dans la ville de Lubumbashi. Il a pris de l'importance avec les Kasaïens émigrés du Kasaï. En plus de ce critère social, le culturel explique la véhicularisation du ciluba, en particulier par la musique : la multitude des chansons religieuses en ciluba diffusées à Lubumbashi font de lui une langue pratiquée et à la mode.

III. 2. 1. 4. Kikongo

Le kikongo (6 millions de locuteurs) est une langue parlée par les Bakongo[94] vivant en Angola, en République du Congo et en RD Congo. Il s'écrit avec l'alphabet latin. Le Capucin, italien frère Bonaventura da Sardegna, fut le premier à écrire une grammaire kikongo en 1645. Le kikongo est une langue méconnue de la population lushoise. Il est

93 Cité par Badibanga (2008 : 252).

[94] Les peuples qui parlent le kikongo.

considéré comme un dialecte par le peu des Katangais qui la connaissent. Cette langue est entrée en contact avec le kiswahili par la volonté du colonisateur. Les Bakongo sont venus au Katanga travailler dans les carrières minières et dans le chemin de fer.

Ngalasso (1990 : 459-462), affirme que « les missionnaires catholiques (…) adoptent dès le départ une position franchement négative vis-à-vis de ce parler qu'ils considèrent comme une langue bâtarde, en raison de son origine récente en tant que langue commerciale, c'est-à-dire un pidgin dépourvu d'assise culturelle, parce que non liée à une culture particulière ». Cette langue est ignorée de nos enquêtés. Elle a plus un caractère ethnique que le statut d'une langue nationale selon nos enquêtes.

Quelqu'un qui parle le kikongo, je le considère comme un doctrinaire c'est quelqu'un qui respecte vraiment les us et coutumes (L10).

III. 2. 1. 5. Langues ethniques

Il existe un ensemble de termes pour désigner les langues ethniques: langue maternelle, langue vernaculaire, langue ethnique, langue de minorité, langue locale, langue autochtone, langue indigène, dialecte…. Ces qualificatifs montrent quelquefois la dévalorisation de ces langues. Les langues ethniques sont acquises soit automatiquement, soit par apprentissage direct. Elles servent de moyens aux communications intra-ethniques. Elles sont de plus en plus abandonnées au profit des langues internationales telles que le français et l'anglais.

En ce qui nous concerne, nous passerons en revue les différentes constitutions congolaises afin de rendre compte du statut des langues ethniques. En dehors de la charte coloniale et les différentes constitutions de 1964 à 1974 qui ont fait clairement allusion à ces langues, qu'en est-il des autres langues? Comme on le remarquera ci-dessous, la constitution de la Conférence Nationale Souveraine (CNS) (1992) est muette à ce propos: « la République Démocratique du Congo est un État souverain, uni, démocratique, social et laïc […]. Ses langues officielles sont : le français, le kikongo, le lingala, le kiswahili, et le ciluba. »

Il apparaît clairement que les langues ethniques ne figurent pas dans cette constitution. Cependant, le statut de ces langues apparaît d'une manière floue dans le projet de constitution

de la RD Congo (1999) : « …les autres langues du pays font partie du patrimoine congolais dont l'État assure la protection et la promotion… ».

Parler des langues ethniques en ces termes démontre combien le législateur congolais se retrouve devant l'embarras du choix vu le nombre même de ces langues. Ce discours montre que le statut des langues ethniques est en perdition et que l'État congolais doit les protéger. La constitution de la transition va plus loin en ce qui concerne les langues ethniques. On se rend compte que ces langues sont négligées au point que le législateur congolais n'y fait même pas allusion. Quant à la nouvelle constitution, les langues de la RD Congo sont reconnues et hiérarchisées. Les langues ethniques occupent la dernière position.

A Lubumbashi, toutes les langues sont inscrites dans un rapport de force. Leur cohabitation ne peut pas générer une homogénéité sociale. Les langues ethniques servent de liens entre les grands-parents, les parents et les petits-enfants. Elles sont en recul dans la ville de Lubumbashi. Sur la vingtaine de langues ethniques recensées au Katanga, certaines langues bénéficient sans aucun doute d'un usage étendu par le fait qu'elles sont parlées par un groupe important de locuteurs. Pour toute la ville, cinq langues ethniques katangaises sont pratiquées sans complexe par une partie des locuteurs. Il s'agit du kiluba, kisanga, kibemba, hemba et du ruund. Celles-ci sont les langues privilégiées de la province du Katanga. Il est impossible de dénombrer avec exactitude les locuteurs de ces langues. Comme nous le verrons plus loin, leur pratique se fait parfois au profit d'un mélange de langues, kiswahili/langues ethniques. L'usage de ces langues se fait surtout dans un milieu informel. Les villages restent les lieux par excellence où ces langues sont pratiquées aisément. En ville, c'est souvent lorsqu'on veut afficher ou affirmer son appartenance à une communauté linguistique, qu'on recourt davantage à sa langue ethnique. Ces langues sont également à la base du tribalisme et du clanisme dans la ville. Ces maux rongent la ville de Lubumbashi au point de créer la division entre la population. En effet, il n'est pas étonnant d'entendre des questions telles que : « il est d'où ? », « il est de quelle tribu ? ».

III. 3. LANGUES COMME INSTRUMENT DE COMMUNICATION À LUBUMBASHI

La ville de Lubumbashi a une longue vocation minière et industrielle. Elle attire les jeunes congolais en raison de sa position géographique sur les franges frontalières avec les pays de l'Afrique australe. C'est une ville de transit vers de multiples destinations. Bien que frappée par la crise, l'attraction de la ville de Lubumbashi se lit à l'engouement des migrants étrangers qui deviennent de plus en plus nombreux. Suite à ce mouvement de migration, les langues, on le sait, ne sont pas nécessairement identiques sur tout le territoire où elles se parlent. Les différences peuvent aller jusqu'à rendre aléatoires les tentatives de communication. On dira dans ce sens que la langue connaît plusieurs dialectes, et toute description devra spécifier de quel dialecte il est question (Martinet, 1996 : 30).Toutes les langues n'ont pas le même niveau de standardisation. Ce qui suppose que certaines de ces langues ont un alphabet établi, une tradition écrite, une littérature, et ont fait l'objet d'études linguistiques. Cependant plusieurs d'entre elles restent encore orales.

III. 4. LANGUES DANS LES COMMUNES DE LUBUMBASHI

En 1920, avec la création des entreprises minières au Katanga, une partie considérable de la main d'œuvre provient de recrutement dans la province du Kasaï (les Baluba du Kasaï) et dans le nord de la province du Katanga (les Baluba du Katanga). Cet afflux des travailleurs a participé à la propagation des différentes langues dans la ville. Les familles se sont installées selon leurs affinités. C'est le cas des Kasaïens qui s'installèrent dans la commune de la Katuba et dans la commune de Lubumbashi à cause de l'entreprise Gécamines. Cette population occupe une grande partie de la population lushoise. Cette forte présence s'expliquerait par le fait que les Kasaïens s'installent avec les femmes et les enfants sans aucun projet de retour vers la région d'origine.

Les Baluba du Katanga se sont plus installés dans la commune de la Kenya et la commune de Lubumbashi. Les Balamba, originaires de la ville, se situent dans la commune de la Rwashi. Les autres communes étaient plus occupées par les étrangers et de la manière suivante : la commune de Kamalondo était occupée par les communautés sénégalaises, maliennes et somaliennes ; quant à la commune de Lubumbashi, on trouve les Européens qui sont les plus nombreux, les Asiatiques et quelques communautés africaines et Congolaises.

La pluralité ethnique de Lubumbashi suppose une coexistence dans les communes de plusieurs langues ethniques, puisqu'à chaque ethnie correspond une langue. Actuellement, avec le mouvement de migration que Lubumbashi connaît, le ciluba serait la deuxième langue véhiculaire de la ville après le kiswahili. Le ciluba rivaliserait avec le kiluba et avec les quatre langues ethniques citées ci-haut. Il est parlé dans presque toutes les communes. Et il rivaliserait avec le kiswahili dans les communes de la Katuba et Annexe. Les chaînes des Radios Télévisions Jua, Kyondo, RTNC et Wantanshi participent à la promotion du ciluba, mais aussi à celles de certaines langues ethniques[95] dans la ville de Lubumbashi en diffusant le journal en « ciluba facile » et les émissions en kiluba, kilamba et hemba. Bon nombre de chansons diffusées dans ces chaînes sont en kiswahili de Lubumbashi, en kiswahili du Kenya et de la Tanzanie, en anglais et en kilamba de la Zambie.

Curieusement, au lieu du kiswahili, c'est le français qui joue le rôle de la pratique de communication interethnique soit entre originaires d'un même groupe soit entre originaires et étrangers. L'appropriation du français dans la ville de Lubumbashi s'expliquerait par le fait que c'est la langue du bien-être. C'est la langue qui offre le plus de possibilités de contacts et par là même, le plus de chance à participer à la civilisation urbaine.

III. 5. LANGUES ETRANGERES A LUBUMBASHI

Si l'on considère actuellement la situation des langues étrangères parlées en raison de leur statut de langues internationales, on trouve plusieurs idiomes représentés à divers titres.

En effet, l'histoire de leur implantation dans la ville de Lubumbashi varie et leur mode d'acquisition change selon le cas. On distingue :

- le français, langue majoritairement enseignée, qui est la langue officielle ;
- l'anglais, généralement la deuxième langue enseignée, qu'il est massivement implanté depuis 1997 à la faveur de l'activité minière ;
- le chinois, langue non enseignée qui est en vogue dans les carrières minières grâce à l'arrivée massive des Chinois ;
- l'italien, qui est une langue parlée par quelques religieux et religieuses et enseigné à l'Université ;
- L'arabe, langue enseignée à l'Université.

[95] Le kiluba, le kitabwa, kilamba et le hemba.

La ville de Lubumbashi est caractérisée par une intégration des étrangers. Si entre Congolais, l'instrumentalisation des sentiments primordiaux conduit à la violence, l'altérité est vécue autrement lorsqu'il s'agit d'un étranger. Son acceptation est facile. Ceci est fondé sur le fait que l'étranger ne jouant pas un rôle politique n'est pas un concurrent sur le champ politique. Par ailleurs beaucoup d'ethnies se répartissent dans des frontières voisines. Ce qui joue en faveur de l'intégration facile des Babemba (Zambie), des Lunda (Angola), …par exemple, lorsqu'ils se retrouvent à Lubumbashi. Sans oublier les Maliens et les Sénégalais, bien qu'ils apprennent la langue locale, leur langue n'est pas oubliée. A cette catégorie d'étrangers, il faut ajouter les Asiatiques, les Européens et autres. Certains ne connaissant pas les langues locales imposent leur langue (anglaise et chinoise) aux autochtones.

Comme partout ailleurs, la langue anglaise exerce une nette domination linguistique et culturelle des médias, éducatif, économique, etc. C'est une langue qui est largement diffusée à Lubumbashi par la chanson (sous l'influence des pays de l'Afrique du sud et du Nigeria), le cinéma, la télévision,…et enfin, il est un objet d'apprentissage (scolarité et cours du soir). L'anglais est très majoritairement enseigné dans les établissements scolaires en tant que langue étrangère pas très loin de la langue française. Le projet de constitution de la RD Congo 1999 dans son titre I, chapitre 1, art. 7 place l'anglais au même titre officiel que la langue française. Ce projet n'est jamais entré en vigueur.

III. 6. ANGLAIS À LUBUMBASHI

La présence de l'anglais dans le pays en général et à Lubumbashi en particulier n'est pas un phénomène singulier à ce pays : elle concerne le monde entier, parce que l'anglais est une langue très répandue dans le monde. En R. D. Congo, il fait l'objet d'un grand engouement pour des raisons politiques, économiques et culturelles liées à la proximité des pays anglophones voisins. Ntita et Matabishi (2007 : 110) affirment que « Sur les neuf pays qui partagent les frontières avec la RD Congo, cinq ont l'anglais comme langue officielle : la Zambie, le Soudan, la Tanzanie, le Rwanda[96] et l'Ouganda. Ces deux derniers sont intervenus en RD Congo dans les années 1990 lors de la guerre dite de libération». Il importe de signaler que dans l'histoire sociolinguistique du pays, l'officialisation de l'anglais par le président Laurent Désiré Kabila (1997-2001) n'a pas fait long feu : le projet de constitution du 10 février 1999 qui stipulait que l'anglais faisait partie des langues officielles de la RD Congo

[96] Pays francophone avant le régime de Paul Kagame, aujourd'hui anglophone (1994).

était d'ailleurs mort-né, car ce projet n'était ni promulgué et ni appliqué. Habitué à la coexistence linguistique, la monnaie congolaise a opté plutôt pour l'utilisation de trois langues à savoir : le français, l'anglais et le kiswahili. Alors que les billets émis à l'occasion du cinquantenaire de l'indépendance de la RD Congo ne portent plus les inscriptions en anglais mais uniquement en français et en quatre langues nationales (2007 : 112).

L'anglais fait son entrée dans un paysage linguistique diglossique ou même triglossique, car il doit concurrencer les langues ethniques, les langues nationales et la langue officielle, toujours vivace dans sa fonction de langue de culture.

Nos enquêtes révèlent que l'anglais est la langue prestigieuse de la RD Congo. La prolifération des entreprises minières et des organisations non gouvernementales qui ne jurent que sur l'anglais tout en faisant de cette langue une condition sine qua non pour être embauché, c'est un facteur à prendre en considération. Il n'est pas étonnant de lire sur les offres d'emploi : « la maîtrise de l'anglais à l'écrit et à l'oral et la maîtrise des outils informatiques sont des atouts ». C'est ce qui explique que certaines personnes suivent des cours d'anglais dans des centres de formations pour le perfectionnement de la langue. L'anglais reste la langue internationale par excellence, la langue de ceux qui nourrissent les ambitions sur le plan des affaires et pour sortir du pays. Ces locuteurs déclarent leurs préférences pour l'anglais.

Que pensez-vous de l'anglais dans la ville de Lubumbashi ?(Q19)

> *Bon l'anglais c'est une langue qui est en train d'être accueilli à bras ouvert bon je ne saurai pas vous dire c'est dû à quoi + peut-être parce qu'il y a un grand mouvement des anglophones qui visite Lubumbashi par le Sud du Katanga et ensuite les activités commerciales et tout ça il y a plusieurs centres de formations en anglais des plaques publicitaires et la plupart tu vois des gens apprendre l'anglais que je n'entendais pas dans la rue autrefois + actuellement tu peux voir des gens deux jeunes gens en train de parler anglais et puis il fait le chemin ensemble* (L1).

> *Pour le moment on les considère hein les les gens qui parlent l'anglais + ce n'est plus comme avant maintenant pour les tests d'embauches on demande aux gens aussi si vous parlez anglais français ou swahili* (L5)

L'anglais est aussi la langue des jeunes lushois.

Bon l'anglais pour moi je pense que c'est comme le lingala la langue des voyous parce qu'il y a beaucoup de mots argots et c'est la langue des jeunes (L7)

Le français ne se définit pas par rapport à l'anglais. Les avis des informateurs montrent nettement les limites de l'influence de l'anglais dans la ville. Même si l'anglais est de plus en plus sollicité et se propage au point de gagner du terrain sur la langue française, le prestige de l'anglais n'ébranle pas encore les bases du français. D'ailleurs, à Lubumbashi, on s'identifie davantage au français qu'à l'anglais, parce qu'on considère le français comme un élément du patrimoine culturel. Prenons l'exemple des missions évangéliques protestantes américaines qui prennent en charge les enseignements en anglais et se généralisent dans la ville. De nos jours, certains parents scolarisent leurs enfants dans un système éducatif anglo-saxones afin de faciliter leur immersion dans la culture et la langue anglo-saxonne. Ils aimeraient avoir des enfants qui possèdent une compétence linguistique en anglais pour leur permettre d'étudier en dehors du pays (en Afrique du Sud et en Chine pour la plupart).

Voici la question posée aux enquêtés : Souhaitez-vous que l'anglais remplace le français ? (Q. 21).

Les avis sont partagés. Pour les uns, il n'est pas possible de supprimer le français ou de le remplacer par l'anglais. Les enquêtés sont conscients du rayonnement du français dans le monde entier.

Non parce que moi j'aime bien le français+et quand on chante en français moi je suis très content+j'aime les gens qui parlent bien français qui prononcent ça bien c'est pourquoi moi je n'aime pas que l'anglais remplace le français en tout cas ***apana*** (non) (L12).

Hum c'est difficile de le dire mais prendre la place je ne pense pas + la langue le français plutôt c'est déjà la langue officialisée donc l'anglais ne peut pas prendre la place du français (L5).

Jamais jamais l'anglais ne peut pas prendre cette place les gens parlent plus français mais ceux qui veulent parler anglais parce qu'ils veulent voyager dans les pays anglophones soit travailler dans les mining[97] *bon les gens parlent français* (L7).

Pour les autres :

> *Quand même l'anglais est une langue qui commence à prendre de l'ampleur dans la ville de Lubumbashi tantôt c'est dans l'informatique tantôt dans les entreprises minières +bon y penser oui mais pas tellement parce que une langue née vieillisse et meurt je ne pense pas que l'anglais peut prendre la place du français je ne confirme pas mais attendons voir dans quelques années* (L11).

> *En tout cas c'est la crainte que j'ai l'anglais est en train de venir avec une vitesse de croisière et je dis donc pour moi je dirai cela par la naissance des mining qu'il y a ici +la venue brusque je peux dire la venue brillante des Chinois et des Indiens et l'anglais devient pour nous comme une langue véhiculaire donc une langue qui nous permet d'entrer en contact+ la crainte qu'on a est que l'anglais peut remplacer le français ici chez nous à Lubumbashi* (L10).

Certains Lushois affirment que l'anglais va remplacer le français dans l'avenir. L'anglais est la langue incontournable dans le monde entier. Connaître l'anglais est l'un des critères dans le marché de l'emploi congolais. La présence des centres d'apprentissage d'anglais dans la ville pourrait être classée parmi les éléments qui prouvent que l'anglais prendrait la place du français à Lubumbashi.

> *Oui l'anglais va prendre la place du français parce qu'il y a beaucoup de centres de formations + bon moi ce qui parle l'anglais ce sont les étrangers et aussi des hommes intelligents hein* (L2)

> *Mais quand même quelqu'un qui s'exprime en anglais quand même moi je vois que quand même l'anglais aussi c'est bien + il faut connaître l'anglais parce que ça nous aide à connaître beaucoup des histoires*[98] *+ ici à Lubumbashi il y a beaucoup de centres là où on apprend les gens à s'exprimer en anglais on a l'anglais en informatique aussi dans les mining*[99] *aussi* (L4)

---

98 sic

99 sic

L'avancée de l'anglais depuis quelques années peut s'expliquer également par le fait que les Américains et les Chinois diffusent et imposent l'anglais à des fins économiques (dans les entreprises minières, pour la plupart). Le cas le plus frappant est celui de la MONUC (Missions d'Observation des Nation Unies au Congo), devenu MONUSCO (Mission d'Observation des Nations Unies pour la Stabilisation du Congo) depuis octobre 2010. La plupart de son personnel vient des pays anglophones. Elle recrute les personnes qui maîtrisent l'anglais.

> *L'anglais commence à gagner du terrain parce que dans les temps on ne parlait pas anglais pour le moment plusieurs centres de formations d'anglais + l'anglais est maintenant au top + ouais les mining aussi sont à la base parce que plusieurs personnes qui travaillent au mining sont étrangers alors pour mieux collaborer avec eux les travailleurs qui sont doués aimeraient aussi parler anglais pour être en communication parfaite avec leur chef* (L9)

Les enquêtés attribuent l'avancée de l'anglais à la position géographique de la ville de Lubumbashi. L'anglais est une langue universelle et internationale qui permet une intercompréhension.

> *Oui l'anglais ça devient maintenant la langue la langue internationale là où nous partons l'anglais va dominer parce que tout ce qui se passe maintenant c'est l'anglais + euh nous sommes à côté des pays anglophones qui parlent anglais par exemple la Zambie on parle l'anglais+ il y a beaucoup de Sud africains qui se déplacent qui viennent ici on s'exprime en anglais mais là il n'y a pas de problème + c'est pourquoi l'anglais domine et c'est là où nous filons c'est là où nous allons + de mon côté je pense que l'anglais et le français vont toujours marcher ensemble mais pour le moment l'anglais commence à dominer alors on ne sait pas prochainement* (L9).

> *Oui en ce que moi je pense pour notre ville de Lubumbashi l'anglais va prendre de relève du français parce que euh regardez tous les pays limitrophes de Lubumbashi ce sont des pays anglais + alors il y a plusieurs Congolais qui naviguent plusieurs pays pour faire leur business l'anglais petit à petit il est en train de gagner du terrain à Lubumbashi* (L5)

L'anglais est aussi la langue du progrès scientifique et technique. Dans certains domaines, la connaissance de l'anglais est exigée.

Bon il y a d'abord la mondialisation il y a aussi les entreprises+ beaucoup d'entreprises qui naissent aujourd'hui sont des entreprises anglaises et américaines ce qui nous poussent à apprendre la langue anglaise (L5)

Oui parce que la plupart des gens ***bamingi apa sasa ni anglais*** *(beaucoup ne parlent que l'anglais) parce que non anglais* ***djo ina permettre leo actuellement mu ville ya Lubumbashi kupata kazi mbele*** *(l'anglais permet que l'on trouve le travail dans la ville Lubumbashi) pour trouver du travail à Lubumbashi il faut d'abord parler l'anglais et effectivement car la plupart des investisseurs qui sont venus au Katanga c'est l'anglais au Congo en général au Katanga en particulier ce sont des expatriés qui parlent l'anglais mais* ***leo nashibote tunasha kweka mukicwa que ni anglais français aina tu na nani avenir munene mu Lubumbashi parce que quand unangaliya ma centre ya anglais*** *(aujourd'hui à Lubumbashi nous sommes conscient que c'est l'anglais qui développe le pays et non pas le français c'est ce qui explique la présence des centres d'informatiques) tu vas trouver au moins chaque mois des gens qui terminent en anglais* ***iko naenda kubeba ampleur mu ville ya Lubumbashi*** *(l'anglais prend de l'ampleur dans la ville de Lubumbashi) + oui sur ça oui j'accepte pourquoi vue* ***vile tuko nenda na maisha et ma document ile tuko napata*** *(le développement et les documents que nous recevons [au Congo]) la plupart des catalogues c'est écrit toujours en anglais* ***iko écrit plus mu anglais que mu français*** *(c'est écrit plus en anglais qu'en français) en tout cas sur 100% au moins 10% de français le reste c'est toujours en anglais (*L12)

Selon Durant, « l'anglais est utilisé dans les séminaires, les conférences, les colloques et les congrès scientifiques internationaux. Cette situation atteint son apogée dès 1994 par l'interdiction de l'utilisation des langues autres que l'anglais pour toute communication écrite ou orale dans des congrès et conférences organisés par des sociétés scientifiques et savantes » (1997 : 244). Il en va de même pour les publications scientifiques à vocation internationale qui n'acceptent même plus des résumés rédigés dans les langues autres que l'anglais. Cependant, dans les pays francophones, les publications peuvent être en français mais, les résumés doivent être en anglais et en français.

Au regard de nos enquêtes, il y a des facteurs qui ont milité pour que l'anglais atteigne son statut actuel. A cet effet, quatre grands thèmes ressortent des explications données par les enquêtés :

-les paramètres économiques ;

-l'expansion géographique ;

-le paramètre scientifique et technologique ;

-le paramètre diplomatique.

III. 7. LANGUES DANS LES MÉDIAS À LUBUMBASHI

Les recherches effectuées par Damone et Kambaja (2012) affirment qu'avec plus de 150 programmes et plus de 600 passages hebdomadaires à l'antenne entre février 2009 et décembre 2010, on peut dire que le kiswahili occupe une place importante dans les médias de Lubumbashi. Cette situation est différente selon qu'il s'agit de la presse audiovisuelle ou de la presse écrite. La constitution de la RD Congo ne mentionne nulle part les langues devant être utilisées dans les médias. Néanmoins, les médias sont bilingues (français /kiswahili, lingala /swahili). Quelques particularités méritent d'être élucidées.

La télévision nationale congolaise diffuse 70% de ses programmes en français et 20% en langue nationale, plus particulièrement en kiswahili et quelques émissions en quatre grandes langues ethniques (kiluba, kibemba, kihemba et rund). A la télévision, le journal est en français de 19h00 à 19h30, tandis qu'à la radio nous avons deux versions : le kiswahili standard et le français ;

- à la Radio Télévision JUA, chaîne privée, les langues nationales priment sur la langue française. Il faut signaler qu'il n'y a aucune émission en langue ethnique ;
- quant à la Radio Télévision Kyondo, chaîne privée, sur un total de 38 heures hebdomadaires d'émissions, 35 heures sont réservées à la langue officielle tandis que 2 heures sont prévues pour une émission en kiswahili et une heure en kiluba. A la télévision, le journal est en français de 7H00 à 7H30 ; de 13H00 à 13H30 et de 20H00 à 20H30 ;
- la Radio Télévision Mwangaza utilise la langue officielle pendant 30 heures et le kiswahili pendant 5 heures, aucune langue ethnique n'est utilisée; le journal est en kiswahili, en français et récemment en anglais ;

- la Radio Télévision Nyota utilise une seule langue nationale, le kiswahili[100], et la langue officielle et l'anglais. La radio possède un volume total de 26 heures d'émissions avec 21 heures pour les émissions en langue officielle et 5 heures seulement pour la langue nationale (kiswahili).
- La Radio Télévision Héritage présente le journal en français. Les émissions sont en français, en swahili et en lingala (émission musicale).

Le paysage médiatique de Lubumbashi est caractérisé par une surreprésentation des médias audiovisuels et une faible représentativité de la presse écrite aussi bien en termes de visibilité que d'influence[101]. La presse écrite, presque invisible, est entièrement en français. Aucune publication n'est faite en langue nationale ; l'une des raisons en est que les jeunes ne savent pas lire le kiswahili. Certains médias, principalement les radios, organisent des émissions en anglais pour élargir leur audience d'écoute. La Radio Télévision Mwangaza (RTM) et la Radio Télévision Nyota (RTN) diffusent le journal télévisé en anglais à la télévision. La liste actualisée de l'ACP de Lubumbashi fait état d'une cinquantaine de maisons d'éditions[102]. Les plus anciennes sont vieilles d'une dizaine d'années. Toute la presse écrite a choisi le modèle hebdomadaire, bihebdomadaire, mensuel, bimensuels et nullement le modèle quotidien. En outre, très peu de journaux paraissent régulièrement. Ils produisent plus de deux numéros annuels. Voici ceux qui paraissent encore : Ultimatum, L'enquêteur, L'éveil, La griffe, Chombo Chetu et Quiproquo, ce dernier étant le seule organe qui paraît toutes les semaines. Plusieurs raisons peuvent être évoquées pour expliquer cette situation : l'absence totale d'entreprise de presse, le manque de subventions, le propriétaire qui est le directeur de publication et aussi l'unique membre de la rédaction ne tire que quelques numéros à la fois qu'il distribue aux sociétés et entreprises qui ont sponsorisé la parution du numéro par leurs annonces publicitaires. Comme résultat, il ne reste souvent qu'un numéro à

---

[100] Le journal en KL et en KS.

[101] La liste des médias lushois dressée par l'antenne locale de l'Agence Congolaise de Presse (ACP) affiche une colonne beaucoup plus longue de journaux que de radios et télévisions.

102Femme congolaise, le Cor, Mwangaza, Agora, Hisope, Les Immortels, Chombo Tshetu, la Fraternité, Top Manager, les Ardents, la Noblesse, A la pointe, la Flèche, le Comptoir, Mukuba, Tanganika News, la Nouvelle Dépêche, La cible, Nyota ya Congo, la Grogne, Eveil du Matin, Libre et Débat, le Cyclone, la Griffe, le Patriote Original, le Lushois, Bulletin de la société civile, Esther, Carte Blanche, Eureka, Quiproquo, Ultimatum, les Temps Forts, Tribun du Peuple, Trompette Lushoise, Bulembe, l'Essor du Katanga, Inter Midi, la Tolérence plus, Njanja, la Rosée, la Vérité. la Concorde, la Prospérité Lushoise, la Nation, Goéland et l'Enquêteur.

la disposition du vendeur attitré, lequel l'expose à la consultation des passants et des « parlementaires debout[103] »

L'une des résolutions des actes du « Premier Séminaire des linguistes du Zaïre » consistait en la promotion des langues ethniques et des langues nationales par les médias. Malheureusement, les objectifs n'ont pas été atteints. Les actes du premier séminaire des linguistes constituent le document le plus important à la politique linguistique de la RDC en termes d'ambitions. Ceci se justifie par l'engagement du gouvernement, et le nombre et la qualité des participants ont fait de ces assises le plus important évènement dans ce domaine. En vue d'atteindre les objectifs, les séminaristes avaient pris un certain nombre de résolutions, parmi lesquelles la décision de reformer l'orthographe du français, d'utiliser le français comme véhicule d'instruction, d'en assurer l'enseignement dans les écoles, et d'intensifier son utilisation dans les médias, etc. Cette dernière décision n'a pas réussi par manque d'une bonne stratégie de politique linguistique. Les médias doivent participer vivement à la promotion des langues nationales et ethniques pour aboutir à une véritable complémentarité voire à un partenariat langues officielles-langues congolaises-langues ethniques, tout en excluant l'idée de supériorité des unes sur les autres. Ngalasso (2000) soutient que : « si l'usage des langues européennes demeure essentiel dans les relations internationales et d'abord interafricaines, rien ne justifie aujourd'hui l'exclusivité de cet usage dans le domaine de la vie publique interne et dans le programme de développement où l'apport de chacun dans la langue (ou les) langues qu'il maîtrise s'avère indispensable. Quels qu'en soient les mérites, l'unitarisme linguistique au niveau officiel n'est pas une panacée ; quand il est fondé sur l'exclusion des langues nationales, il ne peut être que pernicieux et dangereux. Il serait certes absurde de vouloir substituer à l'usage des langues européennes, aujourd'hui bien implantées dans le paysage linguistique africain, celui des langues autochtones ; il serait plus réaliste de « faire avec » les unes et les autres, dans la perspective d'un bilinguisme culturel (valorisant toutes les composantes), qui est autre chose que le bilinguisme colonial actuel caractérisé par la diglossie ».

A cet effet, la prise en compte des langues nationales ou ethniques dans le monde médiatique demeure un acquis pour l'avenir de ces langues. Actuellement, il existe plusieurs chaînes de radio et de télévision à Lubumbashi qui transmettent le journal et quelques

[103] Expression pour désigner les intellectuels (jeunes et adultes) qui, au lieu d'acheter un numéro, préfèrent le lire chez le vendeur et discuter ensuite entre eux et sur place du contenu de l'actualité.

émissions en anglais. Il s'agit de la Radio Télévision Nyota, Mwangaza et RTNC Kinshasa. La promotion de l'anglais à Lubumbashi est aussi faite par la diffusion des cinémas nigérians et de la musique zambienne, kenianne, tanzanienne.

CONCLUSION PARTIELLE

Au terme de cette partie, il convient de souligner que l'hétérogénéité linguistique de la ville de Lubumbashi que nous venons de décrire nécessite une adaptation et une gestion particulière de la part de différentes institutions du pays. Le français continue à être l'outil majeur dans le domaine éducatif. Certaines langues locales ont pris de la place sur le terrain formel, ces dernières années. Mais, aucune mesure n'est prise de la part des autorités politiques et administratives pour l'insertion des langues locales à l'école. Afin que des solutions puissent être suggérées, l'enseignement des langues à Lubumbashi devrait prendre en compte des connaissances sur la situation sociale et sociolinguistique.

DEUXIEME PARTIE : INTERPRETATION DES RESULTATS

Le chapitre quatre portera sur les représentations des enquêtés par rapport aux langues qu'ils parlent. Il sera question, ici, d'analyser les représentations sur la manière dont les locuteurs évaluent la valorisation ou stigmatisation des différentes langues. Par ailleurs, nous passerons à l'analyse des déclarations qui renseignent sur les représentations que se font les locuteurs de leurs langues et celles des autres. Enfin, pour clore ce chapitre, nous analyseront les représentations et le comportement langagier des enquêtés.

Ensuite, dans le cinquième chapitre, l'évaluation des pratiques langagières: valorisation et stigmatisation des locuteurs lushois.

Dans le cinquième chapitre, nous présenterons l'analyse de la sécurité et insécurité linguistique. L'enquêté évaluera son accent et celui des autres.

Enfin, le septième chapitre abordera l'alternance codique à Lubumbashi. Il sera question d'analyser, d'une part, la manière dont les enquêtés choisissent les usages variés, que ce soit par le procédé de l'alternance codique ou par le mélange codique dans les différents réseaux de leur vie quotidienne : à savoir la communication dans le réseau familial, celle du réseau professionnel et le réseau institutionnel. L'analyse portera sur les choix et la gestion des différentes langues du répertoire linguistique des enquêtés. Nous nous intéresserons aussi à la conscience linguistique qu'ils révèlent dans le choix des langues en présence.

CHAPITRE IV. REPRESENTATIONS DES LUSHOIS VIS-A-VIS DU FRANÇAIS ET DES LANGUES EN PRESENCE A LUBUMBASHI

IV. 0. INTRODUCTION

Dans ce chapitre, comme l'indique le titre, il est question d'aborder la problématique des représentations des langues en présence à Lubumbashi. Cette étude est fondée sur des objets d'analyse qui concernent certains phénomènes sociolinguistiques inhérents à une situation spécifique de Lubumbashi.

Après avoir passé en revue quelques réflexions théoriques liées au champ d'investigation de notre travail, ainsi que les définitions sur les concepts clés comme les représentations sociales et les attitudes, nous passons maintenant à l'analyse des réponses recueillies par les questionnaires et les entretiens.

Les analyses et les argumentations qui vont suivre, seront bâties à partir des données linguistiques collectées dans le corpus. Ce dernier renferme les représentations que se font les enquêtés de l'autoévaluation de leurs compétences linguistiques. Plus pratiquement, il sera question, ici, des déclarations représentationnelles émises par les locuteurs sur leurs pratiques.

La représentation qu'un individu a d'une langue influencera ses choix linguistiques, ses motivations à utiliser ou à ne pas utiliser une langue étrangère ou nationale, ses sentiments en tant que membre d'une communauté. En effet, les représentations que les Lushois se font des langues en présence posent les problèmes de rapports entre le français et les langues congolaises[104]. Il existe des rapports de force entre le français et les autres langues en présence. Ceci est extériorisé par les informations recueillies auprès des locuteurs lorsqu'il s'agit de parler de leurs langues. Ces informations se présentent sous forme d'images, de stéréotypes et des clichés déterminant la manière dont les langues sont perçues. « D'une part, les images associées aux langues se présentent comme des témoins de la manière dont sont perçues les situations sociales ; elles permettent d'autre part de mieux comprendre le soubassement et les enjeux de la non-diffusion des langues, de leur maintien ou de leur disparition » (Moreau 1990 : 407).

104 Appelées parfois langues tribales, et actuellement nommées ethniques.

Parfois, ces images sont à la base d'une série d'attitudes qui est au centre des motivations qui déterminent le choix d'une langue. Les arguments que les locuteurs avancent sur telles ou telles autres langues dépendent de nombreux critères d'appréciation tels que les critères économiques, sociaux, tant de la langue en question que du milieu où elle s'exerce. Ainsi, la langue qui sera adoptée par les locuteurs est celle dont l'image répond le mieux aux critères de la société.

En ce qui nous concerne, les représentations porteront sur la langue française, les langues nationales et langues ethniques. Les informations recueillies sur le français et sur les autres langues en présence montrent la valorisation et la stigmatisation de ces langues par la population lushoise.

IV. 1. LES REPRESENTATIONS DE LA LANGUE OFFICIELLE : LE FRANÇAIS

En RD Congo, le français et les langues congolaises ne sont pas sur un pied d'égalité. Ils ont des statuts différents et se trouvent en rapport de diglossie comme stipule l'article 1° de la constitution, alinéa 7[105].

Le français, en tant que langue officielle, est donc une langue qui jouit d'une situation de valorisation en RD Congo. Cette langue officielle est celle qui, dans les limites territoriales de cette unité, s'impose à tous les ressortissants comme la seule légitime en R D Congo. Les représentations de la langue française varient d'un locuteur à l'autre. Elles peuvent être classées selon qu'il s'agit d'une appréciation de type esthétique, de son histoire (externe en l'occurrence), de son passé et de son apport dans la société. Ces représentations peuvent aboutir à la valorisation ou à la stigmatisation de la langue française.

IV. 2. LA VALORISATION DU FRANÇAIS

La valorisation que certains locuteurs accordent à la langue française dépend des avantages sociaux et économiques qu'ils associent à cette même langue. La place que les locuteurs lushois lui attribuent transcende celle de toutes les autres langues pratiquées. Trois

105 Sa langue officielle est le français. Ses langues nationales sont le kikongo, le ciluba, le lingala et le kiswahili. L'État en assure la protection sans discrimination. Les autres langues du pays font partie du patrimoine culturel congolais dont l'État assure la protection.

indicateurs principaux méritent d'être pris en considération, si l'on doit mesurer la force dominatrice du français : d'abord le français est la langue officielle, la langue de l'administration, de la politique, de la diplomatie, de la science, de la culture, de la presse, etc. Le français constitue le champ fonctionnel et étendu de la langue ; ensuite, sa force démographique fait d'elle la langue majoritaire dont les usagers ne cessent de s'accroître et de se diversifier ; et enfin, il a son impact sur les langues congolaises et dans les milieux populaires congolais.

La langue française joue donc un rôle très important à Lubumbashi. L'image que la population lushoise a du français demeure encore celle de l'époque coloniale, où le français et ses locuteurs restent des « modèles » qu'il faut atteindre et imiter.

IV. 2. 1. Presentation des reponses

A travers le français s'expriment des jeux à la fois politiques et culturels qui partagent les locuteurs lushois. Cette situation a contribué à construire des représentations sociales de la langue française, elles aussi contradictoires : tantôt dénoncée comme langue du colonisateur, celle-ci bénéficie en même temps du prestige conféré à une langue perçue comme langue de la promotion sociale, comme langue de l'avenir, comme langue d'ouverture sur le monde occidental, sur la culture universelle, comme le déclarent les enquêtés à qui nous avons demandé : « Que représente pour vous la langue française ? »

Voici le relevé intégral des réponses formulées par les enquêtés[106] :

Thèmes[107]	Exemples
langue d'unité nationale	*euh la plupart des grandes émissions dans notre pays ici les grandes informations que ça soit dans la presse écrite ou audiovisuelle les grandes émissions les grands sujets se traitent en français (*L1*).*
langue de prestige	*celui qui parle la langue française elle est supérieure aux autres langues parce qu'elle est la mieux parlée*

[106] Il s'agit de réponses formulées des informateurs et non les avis des élèves dont les réponses seront analysées au chapitre suivant.

[107] Ces thèmes sont obtenus des propos des informateurs.

	partout (L6).
langue internationale	*alors c'est la langue française qui est un peu parlée partout dans tous les pays francophones le français devient une langue internationale pour tout le monde* (L8).
langue des intellectuels	le français c'est la langue des intellectuels, des savants (L2).
langue des étrangers	*donc toutefois quelqu'un qui parle français je le considère comme un étranger* [108](L4).
langue d'ouverture	*le français c'est la langue qui nous ouvre au monde au travail à une bonne vie parce que#avec le français tu vas travailler sans problème ici à Lubumbashi* (L11).
langue de communication	*avant je pensais que le français était la langue des blancs actuellement non c'est une langue qui facilite la communication* (L9).

Tableau 2: La valorisation de la langue française

Au regard de ce tableau, il découle clairement que plusieurs valeurs ont été attribuées à la langue française : le français est la langue d'unité nationale, la langue de prestige, langue des intellectuels, une langue internationale,…. Les informateurs se sont forgé les images valorisantes de la langue française, à force de la pratiquer. Les représentations valorisantes des locuteurs lushois sont des idées partagées entre les individus par le biais des interactions sociales. En effet, qu'est-ce qui fait que les enquêtés valorisent les pratiques du français ? Tout au long de ce travail, nous tenterons de répondre à cette préoccupation.

IV. 2. 2. Le français : langue d'unité nationale

Une déclaration symptomatique, datant de 1964, affirme que grâce au français, l'élite congolaise a accédé à une unité linguistique, bien que cette unité n'intéressât qu'une infime

[108] Dans le langage lushois, être un étranger c'est un signe de valorisation. La ville de Lubumbashi est connue pour son hospitalité légendaire.

minorité. La population lushoise voit cependant, dans le français, le moyen le plus acceptable d'unifier le pays sur le plan linguistique. Selon elle, c'est le « ciment » de l'unité du pays, d'autant plus qu'il n'est pas une langue imposée aux Congolais par les Congolais. Il joue le rôle d'intercompréhension. Ainsi, pour cette catégorie, le français sert non seulement de langue de culture, mais il est aussi important pour l'unité du pays, car il est souvent le seul point commun entre les ethnies. Les informateurs sont pleinement conscients de cette situation.

> *Euh la plupart des grandes émissions dans notre pays ici les grandes informations que ça soit dans la presse écrite ou audiovisuelle les grandes émissions les grands sujets se traitent en français* (L1).

IV. 2. 3. Le français : langue de prestige

Le français est pour tout Congolais une langue de prestige et une langue des évolués matériellement stables. Le prestige qui entourait l'utilisation du français depuis la période missionnaire et coloniale est resté le même, s'il ne s'est pas accentué. La politique coloniale y est pour beaucoup, dans cette situation. Elle a réussi à convaincre les « masses de leur infériorité» non seulement linguistique mais aussi et surtout culturelle. Ce qui a conduit au reniement, jusqu'à l'heure actuelle, de leurs langues autochtones. Pour reprendre les termes de Kremnitz (1983 :83), « il s'agit de la haine de soi, qui signifie que le locuteur impliqué dans le conflit linguistique et culturel en nie l'existence et essaye de se rapprocher de la langue dominante […] et d'abandonner ses propres valeurs et son identité sociale d'origine […]. Le fait de nier leur existence, donc de fuir la nécessité de peser le pour et le contre, peut être considéré comme un comportement dangereux, voire nocif… »

Nous pouvons affirmer avec Mackey (2000) que le prestige représente une force dans la dynamique des langues. Dans la mesure où il peut renforcer son statut, comme force attitudinale, la mémoire collective du prestige d'une langue associée au grand moment de son histoire, et de sa littérature, peut engendrer un sentiment de fierté et de solidarité chez ses locuteurs. Elle peut également motiver un désir de conserver la langue en lui attribuant des domaines d'usages élevés et exclusifs. Comme l'écrit Calvet, la « glottophagie » est un processus inhérent à toute domination coloniale. On peut le constater à différents niveaux: discours sur les langues, organisation de la communication sociale, système des emprunts, nomination de l'autre, culpabilisation linguistique, etc. Et, à l'heure de la décolonisation, plus

de cinquante ans après les indépendances, le processus survit sous d'autres formes, en particulier dans certaines politiques linguistiques.

Plusieurs arguments ont été avancés pour que le français soit imposé comme langue du pouvoir, langue d'Etat. C'est en raison des facteurs historiques, sociaux, de son statut de langue internationale que le choix du français se justifie.

Ainsi donc, pour mieux vivre dans la société congolaise, il fallait bien maîtriser la langue française. C'est d'ailleurs dans cette optique qu'il faut situer le sens de l'ordonnance présidentielle n°1974 du 17 octobre 1963 qui généralisait l'enseignement du français à tous les niveaux.

Il existe à Lubumbashi certaines communes, où le fait même de parler le français peut déjà désigner une « supériorité ». Il est alors aisé d'envisager que dans cette ville, certaines personnes désireuses d'afficher un statut social élevé aient voulu surévaluer leur niveau en français. Parler français à Lubumbashi est un signe à la fois de promotion sociale et d'une meilleure instruction comme en témoignent les locuteurs :

> *Bon la langue française représente parce que pour moi c'est une langue d'ouverture + celui qui parle la langue française elle est supérieure aux autres langues parce qu'elle est la mieux parlée partout* (L7).

> *Mais premièrement c'est quelqu'un qui mérite du respect et puis surtout s'il parle un bon français non là on apprécie on l'admire enfin* (L5).

Le recours fréquent au français est le produit d'une recherche de positionnement social, car le français est aussi le médium privilégié dans certaines situations, dans certaines occasions dans lesquelles des Lushois peuvent se trouver entre eux. Il est une langue de première utilité. Pour citer Boyer (1992 : 37) :

« On oublie trop souvent, tant les normes ont été intériorisées, que, pour une grande partie des enfants de France, ce français élémentaire enseigné était en réalité une langue étrangère traitée comme une langue maternelle et inculquée par des moyens plus répressifs les uns que les autres. La langue dominante, langue de prestige, dont l'usage était nécessaire à la promotion sociale, … ».

Un enquêté évoque l'avenir et l'accès à de nombreuses professions : selon lui, l'apprentissage du français assure une réussite sociale :

Le français c'est la langue qui nous ouvre au monde au travail à une bonne vie parce que#avec le français tu vas travailler sans problème ici à Lubumbashi (L11).

IV. 2. 4. Le français : langue étrangère

Le français est venu en RD Congo par superposition, suite à l'implantation des locuteurs alloglottes dans un milieu extra-local. Ce français était parlé par les Européens vivant au Congo à l'époque coloniale. Selon Bal (242 :243) « quoi qu'on fasse quoi qu'on dise le français reste pour les Noirs la langue étrangère. Ils ont toujours le sentiment d'appartenir à une autre culture que la langue française ne peut ni concevoir ni exprimer. Langue étrangère ! Oui ! Mais langue nécessaire nous allions dire indispensable pour plusieurs raisons ». Ceci est paraphrasé par cet enquêté :

> *… Donc toutefois quelqu'un qui parle français je le considère comme un étranger + oui puisque dans notre ville de Lubumbashi les gens les gens n'aiment pas encore leurs langues+ propres langues ils s'abonnent toujours dans la langue française c'est comme ça que moi je considère ces gens là comme ça* (L3).

Pour certains Congolais, le français reste une langue étrangère. C'est pourquoi l'enquêté ci-dessous change de code pour signifier qu'il est obligé de s'exprimer en français puisque c'est une langue officielle.

Ah là je suis tellement bien quand je vois une personne qui s'exprime en français je vois que c-c-c'est comme si un blanc qui s'exprime très bien ***aina yetu ni ya benyewe ndjo pale tukonaruwamo tu (****le français n'est pas notre langue c'est pourquoi on s'efforce de s'exprimer correctement)* (L4)

Bien que le français soit considéré par certains Congolais comme une langue étrangère, ce français est parvenu à la phase d'imprégnation. « C'est un français « tellement apprivoisé, tellement domestiqué par les Congolais que non seulement la notion même d'étranger en serait effacée, mais aussi que ceux-ci pourraient aisément le manipuler sans obligatoirement faire référence aux imposteurs » (Edema, 1998 :144).

L'idée d'appropriation de la langue française est aussi partagée par d'autres Africains ; chez les Sénégalais, par exemple, le français fait l'objet de ressentiment en tant que langue de l'ancien colonisateur, langue soupçonnée de véhiculer des valeurs étrangères, mais d'autre

part on l'accepte pour son utilité présente, à condition qu'elle porte des marques de Sénégalité (Frei 2008 :19).

De même pour les Malgaches :

« [Le bien dire ne s'évalue plus par une langue importée de la « métropole » (le français littéraire), mais par rapport à des sanctions qui se positionnent comme telles. […] Ainsi l'appropriation semble se faire sur une sorte de repli positif sur soi. Le français n'est plus à représenter comme un héritage de la colonisation, générateur souvent de souffrance, mais comme un outil de travail, de relation et de développement (Frei, 2008 :21).

Les locuteurs lushois sont conscients que le français est une langue étrangère et la nécessité d'adapter ou d'échanger une langue dans un domaine ou dans une région peut engendrer un conflit entre les usages. Du côté des usages, le conflit peut avoir lieu entre les éléments d'une langue ou entre ses variétés, entre la création et l'importation de nouveaux éléments, entre la stabilité d'une langue face à une autre et l'évolution vers une symbiose des deux.

IV. 2. 5. Le français : langue des intellectuels

Les personnes interrogées associent également le français au savoir. A l'époque coloniale, la connaissance de la langue française correspondait à la connaissance tout court, critère unique pour être collaborateur des agents coloniaux. Selon Manessy (1994), la connaissance du français devait donc être réservée à une petite élite qui, ayant fait la preuve de ses aptitudes intellectuelles dans tous les domaines, serait admise à participer à un rang subalterne aux tâches de direction propres aux civilisateurs. La désignation d'un génie même dépendait de l'éloquence et de l'habileté dans la meilleure plume. Le français est également la langue du monde intellectuel. Il est apparu qu'à Lubumbashi, les normes et les valeurs en vigueur justement assimilaient le français à une langue de distinction, de culture, faisant le plus souvent office de signe extérieur de richesse, c'est-à-dire de marquage social élitaire.

La langue française représente pour moi la langue des intellectuels + pour moi quelqu'un qui parle français il est intellectuel et puis la langue française n'est pas seulement la langue des blancs elle est une langue qui fait circuler le message facilement pour tout le monde (L9).

Peu importe le sens qu'on peut donner à ce mot, intellectuel, il a un contenu qu'on ne peut lui enlever dans la ville de Lubumbashi, c'est celui de l'instruction. Un intellectuel est

défini, en général, comme quelqu'un qui a été à l'école et qui a obtenu un diplôme. Du reste, le niveau des études faites et le parchemin obtenu lui confèrent une considération importante.

Quand je vois une personne parler français je vois que cette personne elle est intellectuelle + elle est passée au banc de l'école parce qu'elle parle français et pour moi le français ce n'est pas seulement la langue des blancs comme on pense (L6).

Ici, les enquêtés identifient la langue française à la langue d'intellectuel qui offre l'avantage de donner des ouvertures. La scolarisation des élèves en français, même des plus petits, est un signe de bonne vie chez de nombreux parents. Pour ces enquêtés, le fait de passer sur le banc de l'école prouve qu'on est déjà intellectuel.

Le français est considéré comme la langue de l'école. Cette langue s'est propagée à travers des terres lointaines mais son extension ne s'est pas faite sans peine car l'école, au début de son implantation en terre africaine, n'a pas laissé une image favorable de cette institution. Inculquer la civilisation européenne aux enfants arrachés de force à leur famille a sans doute posé quelques difficultés. Cependant, des idées nouvelles ont rectifié la mission principale de l'école (apprendre et éduquer) et ont permis de changer son image, la rendant humaine et en faisant un milieu utile et agréable pour tous. Désormais l'école n'est plus un milieu de déracinement, d'acculturation mais plutôt un milieu où l'apprentissage est de rigueur. L'école a trouvé sa place dans la société congolaise sans oublier les difficultés de l'enseignement congolais[109], plus particulièrement celui du français. A la question de savoir ce qui rend l'apprentissage du français difficile, les hypothèses de réponse sont à chercher dans la pédagogie et la formation des enseignants. L'école est le principal moteur d'apprentissage du français, mais en dehors d'elle, l'école comment le français est-il acquis ?

« L'acquisition extra-scolaire du français en RD Congo se fait de deux manières : l'acquisition dès le jeune âge concerne les tout-petits et parce qu'elle correspond à un contexte socioculturel différent. Cette forme d'acquisition n'est pas nouvelle, mais c'est sa résurgence et sa relative généralisation dans les foyers des couples scolarisés qui le sont. Les enfants qui acquièrent le français comme leur première langue de communication sont

[109] Les enseignants non qualifiés, les matériaux didactiques quasi inexistants, le minerval exorbitant,… tels sont les difficultés auxquelles l'enseignement congolais est confronté.

souvent ceux qui sont issus des familles scolarisées habitant la ville et les centres semi-urbanisés. Et l'acquisition par contact direct avec les francophones » (Nyembwe 2009 : 6).

L'auteur renchérit (2009 : 6-7) et propose ce qui suit :

- « La connaissance et la pratique du français par les deux parents et surtout la mère de famille ;
- L'augmentation du nombre des scolarisés de niveau supérieur ;
- L'exercice d'une activité professionnelle hors du foyer par la mère de famille ;
- La mixité des mariages et leur augmentation parmi les personnes scolarisées ;
- La catégorie socioprofessionnelle du père de la famille ;
- L'évolution généralisée vers la consommation des biens et services importés
- L'environnement médiatique francophone des radios, des chaînes de télévision et des sociétés de télécommunication cellulaire ».

A ce propos, il a été demandé aux enquêtés : A quel âge avez-vous commencé à parler le français ?

Cette question nous permettra d'évaluer l'apprentissage des adultes, afin de savoir si le français a été appris en milieu scolaire ou extra-scolaire.

Ah j'ai commencé en famille parce que je ne sais pas vous dire à quel âge je ne sais pas c'est quand j'étais bébé parce que personne ne m'a jamais appris dire bonjour hein + je pense que je disais bonjour aux gens euh depuis la toute petite enfance (L1).

Bon j'ai commencé dans la famille d'abord et puis à l'école bon dès le bas âge d'abord j'ai appris à parler français (L5).

Bon je l'ai commencé à la maison un peu euh euh je l'ai amélioré à l'école (L6).

Les trois locuteurs (L1, L5, L6) construisent leurs réponses de la même manière. Ils ne donnent pas l'âge exact, mais tous sont unanimes pour dire qu'ils ont commencé à parler le français à la maison (dans la famille). Le locuteur ci-dessous va plus loin en évoquant plutôt une « francophonie précoce ».

Hum en tout cas j'ai connu la francophonie précoce j'ai commencé à parler français depuis la famille comme on nous a élevé dans un milieu francophone (L10).

A Lubumbashi, le français ne s'apprend pas seulement dans la famille comme on vient de le voir. Certains locuteurs affirment qu'ils ont commencé à parler le français à l'école à l'âge scolaire (6ans).

Moi j'ai commencé à parler le français trop tard là moi j'ai commencé à parler le français à partir euh euh même quand j'étais en première année secondaire j'ai appris le français à l'école oui (L3).

Miye ah français nirifunda (*moi ah j'ai étudié le français) non j'ai appris le quoi le français à l'école* **mutoto sana (***trop jeune) + j'ai commencé à le parler à l'école primaire hein quand j'avais six ans* (L4).

Mais le français ça s'apprend à partir de l'école primaire disons à partir de l'école maternelle jusqu'au secondaire et jusqu'à l'Université à la faculté des Lettres et dans toutes les facultés (L8).

Les locuteurs qui ont répondu à la question précédente, ont encore donné leur avis à propos de cette question : Pensez-vous que le milieu des parents soit important pour qu'un enfant parle bien le français ?

Ouais ouais les enfants qui naissent dans les villes euh parlent beaucoup plus facilement le français que ceux qui naissent à l'intérieur du pays ça c'est l'expérience personnelle + euh parce que il y a des collègues et même des collègues on avait rencontré à l'école primaire et secondaire quand ils viennent de l'intérieur ils ont difficile hein à parler couramment français+ il leur faut du temps pour parler (L1).

Oui en ville les enfants s'expriment très bien avec leur maman et leur papa là bas il n'ya pas de problème tandis que dans des communes hein il faut avoir une maman instruite alors cette maman s'exprime chaque fois avec son bébé ou bien avec son enfant en français quand papa arrive alors tout le monde en français bonjour papa comment ça va en ce moment là l'enfant va s'adapter mais si sa maman parle toujours swahili swahili swahili c'est difficile que l'enfant s'adapte en français c'est pour cette raison que l'instruction est nécessaire l'éducation est nécessaire il faut avoir une maman bien instruite pour bien parler avec ses enfants (L8)

Comme ici à Lubumbashi oui quand les parents travaillent on laisse plus les quoi les enfants à l'école dès l'âge de deux ans par exemple mais dans les cités c'est bizarre (L7).

Pas forcément il est important si les parents ont étudié euh si les parents ont beaucoup étudié bien les enfants vont bien parler aussi + ils vont grandir dans leur environnement par ricocher l'enfant va parler leur français + par exemple quelqu'un qui n'a fait que l'école primaire je me demande quel genre de français que les enfants vont parler (L10).

Les réponses formulées ci-haut démontrent que l'acquisition du français peut se faire par contact indirect ou direct. C'est ce dernier contact qui nous intéresse, car « c'est le mode d'acquisition du français par le personnel de maison ou de service auprès des étrangers, Européens ou non Européens, par les épouses ou les maîtresses des étrangers, par les garçons de café, de restaurant ou d'hôtellerie, par les chauffeurs de service, en un mot, par tous ceux dont la vie se déroule en contact permanent et obligé avec les francophones. Ces personnes finissent par être locuteurs français » (Nyembwe, 2009, 7). Les personnes qui ont acquis le français par le contact direct l'utilisent occasionnellement. Leur pratique est faible. Leur usage se limite au contexte où l'essentiel de la communication est de faire passer le message

Il y a très longtemps je ne me rappelle pas ***nirifundaka (****J'avais appris)* *quand je travaillais chez Monsieur Dupont* (L7).

Voici les représentations des locuteurs lushois en ce qui concerne l'enseignement de la langue française. Lorsque nous demandons aux informateurs : « Que pensez-vous de l'enseignement du français en RD Congo ? », les avis divergent comme suit :

Euh à mon avis il y a une certaine lassitude une certaine baisse + euh l'enseignement de la langue française hein bon partout je suis passé j'ai remarqué ça à notre époque + moi je dois vous avouer que j'ai écrit ma première lettre en troisième année primaire+ une lettre correcte j'ai écrit une lettre à mon père en troisième année primaire une lettre sans faute + actuellement c'est euh il y a d'une part euh la démotivation des formateurs + euh les formateurs n'ont pas tous les moyens +on a pas mis tous les moyens à sa disposition pour qu'ils donnent français comme il se doit euh ça du côté d'abord du formateur + euh bon vous savez le monde a évolué

actuellement aussi les enfants d'aujourd'hui ce sont les enfants que nous n'avons pas été nous autres hein + euh bon aujourd'hui les enfants apprennent beaucoup de choses à travers la télévision les médias nous nous avons grandi sans télévision nous avons rencontré la télévision à un certain âge + euh actuellement l'enfant il voit des films à la télé il n'a pas le temps de répéter ses leçons de français à la maison euh le papa ou la maman qui doit peut-être lui faire répéter est occupé elle est partie chercher à manger pour l'enfant bon elle rentrera que le soir fatigué + elle n'a pas le temps de faire la répétition avec l'enfant + or moi j'aurai voulu que si on doit maintenir la langue française dans ce pays il faudra qu'on fasse des promotions qu'on fasse des ateliers des formations de formateurs d'abord hein qu'on fasse des vulgarisations qu'on sensibilise la population à parler cette langue correctement qu'on y mette aussi des moyens (L1).

Ah l'enseignement en français en RDC moi je vois que l'enseignement de français en RDC est bafoué + pourquoi c'est bafoué hein les enfants nos enfants à nous quand nous regardons les enfants ne s'expriment pas en français les enfants s'expriment trop en swahili et nos enfants aiment bien le swahili par rapport à s'exprimer en français + l'enseignement est trop bas l'enseignement est trop bas il faut quand même une formation en langue français[110] (L4).

Le français est une langue dont l'acquisition est difficile. Les activités du programme de français (orthographe, grammaire, dictée, compréhension de texte, conjugaison, rédaction, dissertation, etc.) sont parfois ressenties comme de véritables épreuves pour les apprenants. Alors que la société véhicule de nombreuses idées sur les méthodes d'apprentissage de la langue française, on comprend que la difficulté touche surtout le français écrit, domaine faisant le lien entre plusieurs savoirs fondamentaux visant la maîtrise de la langue.

«Qui dit enseignement du français suppose d'une part un guide et un guidé, d'autre part une matière et partant, un programme, lequel doit être suivi dans un cadre de référence bien précise, c'est-à-dire, avec des manuels appropriés. Le guide, ici l'enseignant, est supposé maîtriser la matière qu'il est appelé à transmettre à ses disciples qui, dès le départ, se trouvent dans une situation de bilinguisme solidement établi, qui parlent le français en classe (juste pour se faire comprendre) mais qui dans la cour et à la maison recourent à la langue

110 Sic

véhiculaire satisfaisant le mieux leurs besoins de communication quotidienne. » (Kilanga, 2009, 10-11).

-Le rôle de l'école

L'école joue particulièrement un rôle important dans le processus de détermination de la norme. C'est elle qui joue le rôle d'institution normative de référence. Pour vérifier cette donnée, la question suivante a été posée. Pensez-vous que l'école en RD Congo soit un lieu où l'on peut apprendre le français ?

> *Bon d'abord en RDC depuis l'école maternelle on apprend en français hein + on vous apprend bonjour monsieur bonjour Madame c'est à l'école jusqu'au niveau supérieur à l'Université nous apprenons tout en français+ je pense que euh c'est le seul endroit indiqué jusque là à apprendre le français hein + bon actuellement j'apprécie certaines initiatives privées des centres d'apprentissages de la langue française+ par exemple pour certaines mamans à la Kamalondo j'ai vu un centre qui récupérait toutes les mamans que si vous vous sentez bien vous voulez parler français vous n'avez jamais parlé français vous êtes une femme mariée vous êtes une femme qui vend au marché il y avait un centre pour elles* (L1).

Cet informateur estime que la R D Congo a une bonne compétence en français, étant donné que le français est appris depuis l'école maternelle. Le français est la langue de communication, la langue de scolarisation et la langue de l'enseignement. A côté des écoles, l'informateur relève la présence des centres d'alphabétisation à Lubumbashi.

> *Là c'est une question difficile pourquoi c'est une question difficile parce que en RDC d'abord nous parlons mal le français hein et puis nous avons la plupart de nos français sont accentués dans nos langues maternelles alors c'est très difficile de penser que l'école le Congo soit un lieu où l'on peut apprendre le français nous avons d'abord plusieurs langues+ hum plusieurs ethnies et chaque ethnies le français est d'abord basé sur chaque langue maternelle alors c'est très difficile que le Congo soit au moins +ah l'école je dirai oui ou non ah l'école d'abord c'est là où nous apprenons le français pour apprendre le français en RDC on peut passer par l'école et mainant aujourd'hui avec tout ce que nous avons connu avec tout ce que nous avons connu comme professeur de français à l'école je dirai non +parce que si je prends aujourd'hui un psychologue qui donne français est ce qu'il donne ça bien par*

rapport à un francophone hum si vous allez quelque part vous allez trouver un D6[111] *qui a terminé dans les années 2000 qui ne parle pas bien français mais il donne le cours de français à l'école qu'est-ce qu'il va donner comme français hein il va leur apprendre si c'est dans leur langue maternelle ou quoi c'est pourquoi je dis oui ou non hein* (L12).

L8 explicite le rôle de l'école en ces termes :

Oui oui je peux vous assurer que le français commence depuis l'école maternelle + hein donc je vous assure que le français commence depuis l'école maternelle les petits enfants là commencent à s'exprimer en français hein+ Oui on peut encore améliorer alors cette amélioration nous demandons toujours aux gens qui donc qui sont à la faculté des Lettres c'est eux qui savent comment améliorer cette langue et transmettre aussi aux autres alors c'est très nécessaire.

Les locuteurs pensent qu'on peut apprendre le français en dehors de l'école.

Pas forcément on peut apprendre le français ailleurs + le travail par exemple quelqu'un peut parler anglais mais pour le besoin de son travail il lui faut le français en étant travailleur il peut chercher quelqu'un qui peut lui apprendre le français (L10)

Euh à mon avis il y a une certaine lassitude une certaine baisse + euh l'enseignement de la langue française hein bon partout je suis passé j'ai remarqué ça à notre époque + moi je dois vous avouer que j'ai écrit ma première lettre en troisième année primaire+ une lettre correcte j'ai écrit une lettre à mon père en troisième année primaire une lettre sans faute + actuellement c'est euh il y a d'une part euh la démotivation des formateurs + euh les formateurs n'ont pas tous les moyens +on a pas mis tous les moyens à sa disposition pour qu'ils donnent français comme il se doit euh ça du côté d'abord du formateur + euh bon vous savez le monde a évolué actuellement aussi les enfants d'aujourd'hui ce sont les enfants que nous n'avons pas été nous autres hein + euh bon aujourd'hui les enfants apprennent beaucoup de choses à travers la télévision les médias nous nous avons grandi sans télévision nous avons rencontré la télévision à un certain âge + euh actuellement l'enfant il voit des

[111] C'est celui qui a le baccalauréat.

films à la télé il n'a pas le temps de répéter ses leçons de français à la maison euh le papa ou la maman qui doit peut-être lui faire répéter est occupé elle est partie chercher à manger pour l'enfant bon elle rentrera que le soir fatigué + elle n'a pas le temps de faire la répétition avec l'enfant + or moi j'aurai voulu que si on doit maintenir la langue française dans ce pays il faudra qu'on fasse des promotions qu'on fasse des ateliers des formations de formateurs d'abord ++hein qu'on fasse des vulgarisations qu'on sensibilise la population à parler cette langue correctement qu'on y mette aussi des moyens (L1)

Pour L6, les enseignants ne sont pas à la hauteur de leurs tâches :

L'enseignement du français chez nous en RDC il a baissé parce qu'on prend n'importe quel professeur de français + ces derniers temps on ne prend pas seulement les professeurs qui ont fait le français mais on peut prendre même un professeur de droit pour donner le français c'est pour cela que le français a baissé au Congo.

L4 abonde dans le même sens, en ces termes :

Ah l'enseignement en français en RDC moi je vois que l'enseignement en français en RDC est bafoué + pourquoi c'est bafoué hein les enfants nos enfants à nous quand nous regardons les enfants ne s'expriment pas en français les enfants s'expriment trop en swahili et nos enfants aiment bien le swahili par rapport à s'exprimer en français + l'enseignement est trop bas l'enseignement est trop bas il faut quand même une formation en langue français[112]

Toutefois, d'autres informateurs lushois soutiennent que l'école est un endroit idéal pour apprendre le français.

Oui je suis sûr parce qu'il y a ces gens là qui viennent de leurs parents qui ne sait[113] *pas s'exprimer en français ils parlent swahili + puis il va à l'école ils commencent à s'exprimer en français(L3).*

Oui oui en RDC le seul milieu qui est très bon pour apprendre le français c'est l'école donc tu peux apprendre le français à la maison en parlant mais à l'école on va

112sic

113sic

t'ajouter beaucoup de choses donc à l'école tu apprendras plus que ça + c'est la base ça c'est le verbe donc le bon français c'est à l'école (L9).

Oui l'école primaire secondaire et autre c'est vraiment un lieu meilleur pour apprendre le français (L11)

L1se montre encore plus confiant:

Bon d'abord en RDC depuis l'école maternelle on apprend en français hein + on vous apprend bonjour monsieur bonjour Madame c'est à l'école jusqu'au niveau supérieur à l'Université nous apprenons tout en français+ je pense que euh c'est le seul endroit indiqué jusque là à apprendre le français hein + bon actuellement j'apprécie certaines initiatives privées des centres d'apprentissages de la langue française+ par exemple pour certaines maman à la Kamalondo j'ai vu un centre qui récupérait toutes les mamans que si vous vous sentez bien vous voulez parler français vous n'avez jamais parlé français vous êtes une femme mariée vous êtes une femmes qui vend au marché il y avait un centre pour elle.

Certains informateurs témoignent, pour le moins, du malaise que ressent la population lushoise à l'égard de l'enseignement congolais. Il ne faudra pas s'étonner dès lors que les résultats scolaires ne soient pas bons. A cela s'ajoutent d'autres difficultés liées au mode de recrutement des enseignants, au manque des matériaux didactiques. En effet, nombreux sont ceux qui sont recrutés pour faire face à la situation, mais sans qu'ils aient reçu une formation suffisante.

Ici en RDC j'aimerai que cette langue ne soit pas limitative hein+ je veux qu'on apprenne le français partout il faut qu'on augmente un peu le matériel didactique les séminaires des enseignants + vous voyez un enseignant qui ne maîtrise pas lui-même le français ça sera difficile de le transmettre aux élèves (L11)

Il en découle que ces enseignants, qui se trouvent au centre du système éducatif sans motivation ni vocation ne font pas assez d'effort pour parler le français à leurs élèves.

-Quelle langue enseigner ?

A travers cette question nous souhaitons savoir quelles sont les valeurs que les enquêtés lushois attachent aux langues en présence. La problématique de la langue à enseigner à l'école est un débat auquel sont confrontés les pays plurilingues. Chaque pays

opère son choix à partir des enjeux. Parmi eux, faudrait-il soit se débarrasser du système éducatif colonial, soit opérer un choix judicieux parmi les langues locales? Bien que certaines personnes interrogées se montrent très critiques vis-à-vis du système éducatif congolais pour les raisons évoquées (chapitre I), quand on les interroge sur la ou les langues dans laquelle ou dans lesquelles elles préfèrent scolariser leurs enfants, elles répondent quasi-unanimement : le français. Les Lushois se montrent plus réalistes, car ils savent pertinemment que c'est le français qui constitue la langue de la promotion sociale. Les raisons qui empêchent d'envisager des cours de langues congolaises sont nombreuses. Seules les déclarations orales des entretiens nous donneront des justifications.

> *Non ça je ne souhaite pas pourquoi parce que nous avons quatre langues nationales nous allons commencer à parler quelle langue+ nous allons commencer à enseigner dans quelle langue +parce qu'il y a d'autres qui vont parler en ciluba d'autres vont commencer à étudier en swahili d'autres en kikongo quand on est dans une classe il y a beaucoup d'élèves beaucoup de langues il y a ceux qui parlent le swahili+ prenons nos quatre langues là il y a ceux-là qui parlent le swahili le kikongo d'autres en lingala et en ciluba mainant le professeur va commencer à parler quelle langue+au moins j'aurai souhaité qu'on y mettent les langues nationales dans l'enseignement par exemple celui qui parle le swahili peut commencer à étudier le ciluba ou celui qui parle en kikongo va commencer à étudier euh ceux qui connaissent le swahili peut commencer à étudier en ciluba ainsi de suite* (L1).

Il est reconnu que la langue est indissociable de l'identité. Chaque peuple doit disposer de sa langue et de sa culture.

-Le lieu d'apprentissage du français

Il convient de rappeler que malgré l'officialisation du français par les gouvernements africains, le français ne s'est pas développé partout de la même manière en Afrique d'expression française. Le lieu d'apprentissage du français le met en contact avec des langues africaines, qu'elles soient officielles ou non. Les élèves donneront leur avis au chapitre VIII (p. 249).

IV. 2. 6. Le français : langue des civilisés

Ce terme nous renvoie plus à un statut social privilégié proche de celui des Blancs, à l'aisance matérielle. Historiquement, parmi les visées de la colonisation figure la conviction d'aller civiliser les Noirs, peuple sans culture, sans art, sans science, estimait le colonisateur. Pour réussir cette entreprise, la formation des cadres était nécessaire, bien que les colonisés leur ressemblent sans pour autant les égaler.

Kalulambi (1993 : 114) donne le profil des colonisés : « le seul point commun de ces acteurs relevant de professions hétéroclites, est l'instruction qu'ils ont reçue et qui les confond par leur degré d'implication dans la production socioculturelle. En effet, éduqués le plus souvent dans le respect des représentations, idées et valeurs occidentales, ces acteurs ont été socialisés et scolarisés dans un système où la réalité sociale prédominante fut celle de l'environnement missionnaire colonial (école et travail) où ils ont passé le plus de leur temps (…) le caractère fondamental de ces évolués n'était pas seulement qu'ils savaient parler français et imiter le mode de vie occidental, mais qu'ils avaient délibérément fait un choix de pousser les masses « indigènes » vers le modèle de vie occidental ».

> *Ne pas connaître la langue française pour un Lushois est un signe d'une infériorité, d'un non évolué … ; ce phénomène n'étant pas isolé ou propre à quelques individus, il rend compte de l'attitude de stigmatisation, de frustration, d'un rejet de soi de sa culture et de sa langue* (L11).

> *Pour moi j'ai de l'estime pour quelqu'un qui parle français c'est la langue des civilisés* (L10).

Pour exprimer l'idée d'une langue civilisée, le locuteur ci-dessous change de code, recourt à la langue kiswahili.

> *Bon la langue française représente parce que pour moi c'est une langue d'ouverture + celui qui parle la langue française elle est supérieure aux autres langues parce qu'elle est la mieux parlée partout* ***ni muntu tu anajuwa vraiment civilisation*** *(c'est quelqu'un qui connait la civilisation) voilà voilà* (L4)

Le français représentait à l'époque coloniale en RD Congo, le monde « civilisé » auquel sa connaissance donnerait accès. Maîtriser la langue française était un motif de fierté et de valorisation individuelle. Le français était perçu comme la langue par laquelle il fallait

passer pour accéder au monde du travail rémunérateur, pour faire partie des grands, pour accéder à la culture et à la civilisation, pour tout dire, pour se valoriser. Il s'inscrit encore aujourd'hui comme l'un des indices de l'appartenance à la classe dominante. Il permet de renforcer cette image sociale dans certaines circonstances et entre dans des cadres de catégorisation sociale et géographique. Géographique, parce qu'elle semble ne toucher qu'une frange de la population lushoise et qu'elle est considérée comme inaccessible par une partie de la population.

IV. 2. 7. Le français : langue d'intercompréhension

Le français est la langue qui permet la communication avec le reste de la communauté lushoise. Dans un contexte multilingue comme le nôtre, le français devient une langue véhiculaire. Ainsi, « dans toute l'Afrique francophone, le français peut être considéré comme une langue véhiculaire. A Lubumbashi, le français facilite l'intercommunication entre plusieurs communautés géographiquement voisines ou non mais ne parlant pas les mêmes langues. Pour Edema (1998b), « cette véhicularité du français en RDC paraît à la fois interne et externe. Par véhicularité interne du français, nous voulions faire comprendre que le français développe des variétés linguistiques, si mineures soient-elles, qui distinguent ses locuteurs. La véhicularité interne fait du français une langue différenciée à l'intérieur d'une même communauté linguistique ». Langue différenciée, le français pourrait, à la longue, aboutir à des dialectes identifiables dont la véhicularité serait la conséquence. A partir des traits sociolinguistiques variés, la véhicularité interne sert à localiser le locuteur par rapport à son milieu d'origine, son substrat, sa profession, son niveau d'études. Dans cette perspective, nous avons demandé aux locuteurs s'il y a une différence entre le français parlé à Lubumbashi et le français parlé dans les autres villes du Congo, et laquelle ? Les locuteurs répondent en ces termes :

> ***Ah binakuya biakwachana chana aba banasema ibi aba banasema ibi français inachana*** *(C'est différent il y a ceux qui disent ceci et les autres aussi disent cela, le français est différent) oui le français est différent+ le français qu'on parle au Kasaï est différent du français qu'on parle à Lubumbashi à Kin ou au Kasaï + chaque personne qui parle français donc utilise donc il y a plus les dialectes de sa tribu* (L7).

> *Oui il y a une différence parce que les gens du Kasaï* ***beko nasema kikasaï mufrançais bikonguvu kubashikiya*** *(Il s'exprime en ciluba tout en parlant français.*

C'est difficile de les comprendre) tu peux entendre même pour parler le français leur ton euh la prononciation n'est pas bien vraiment (L6).

La majorité des locuteurs congolais ont acquis le français par l'enseignement à l'école et accessoirement par l'alphabétisation. Les locuteurs lushois attestent que le français parlé dans d'autres villes est différent de celui de la ville de Lubumbashi.

Oui oui parce que#ici le français parlé au Katanga parce que il y a la langue hein ça se diffère + nous nous exprimons très bien tandis que les gens qui viennent de Kasaï du Kasaï plutôt et à Kinshasa ça se diffère ils s'expriment ***mubaya sana (****très mauvais)* *c'est comme s'ils s'expriment dans leurs langues mais* ***shituko nasema bien sana par rapport yabo (****nous parlons mieux qu'eux*) (L4)

Ce locuteur estime qu'il est capable d'identifier un locuteur par rapport à sa province :

Oui euh il y a une différence moi personnellement je sais identifier quelqu'un par sa manière de parler français + je sais dire celui-là c'est #un Kinois celui-là c'est quelqu'un qui vient de Bandundu celui-là c'est quelqu'un qui vient du Bas-Congo celui-là vient du Kasaï par la manière dont #il prononce les mots français hein +il y a certains mots quand il les prononce je dis celui-là il doit être du Kasaï celui-là il est Kinois hein + les langues telles que le lingala le ciluba le kikongo influencent aussi le français euh ont une grande influence sur le français (L1).

La véhicularité est externe quand le français sert d'ouverture avec un locuteur extérieur, le premier mobile de son utilisation étant de briser une barrière linguistique possible (Edema, 1998b : 128). La langue française permet aux locuteurs d'échanger entre eux, d'entrer en contact avec les autres, dans le but de les comprendre et de se faire comprendre d'eux.

Les enquêtés ont formulé les représentations qui associent principalement le français à la distinction et à la langue qui facilite la communication. Dumont (1990) utilise l'expression « français langue africaine » comme titre de l'une de ses études en sociolinguistique africaine. Il constate que le français a pris une place non seulement importante dans la communication usuelle et, qu'en outre, il s'est adapté aux besoins de ses utilisateurs.

Pour apprécier le degré d'intercompréhension à Lubumbashi, il convient de considérer les liens qui existent entre les groupes sociaux et les variétés des langues. Le

succès ou l'échec de la communication ne dépendent pas des seuls facteurs internes de la structure linguistique. Le découpage de la communauté en groupe y joue un rôle important. La langue sert aussi à signaler l'appartenance du sujet parlant à un groupe social ou à le démarquer d'un autre groupe. Dans ce cas, il est difficile de recourir à des langues congolaises au-delà de sa province. Il y a des cas où un locuteur ne consent qu'à employer tel idiome pour signifier qu'il est de telle origine et qu'il en est fier , surtout en cas de plurilinguisme. Dans certaines situations conflictuelles, comme c'est le cas à Lubumbashi, le locuteur peut se refuser à utiliser la langue de l'autre de crainte de perdre sa langue, ou de se considérer comme inférieur à son partenaire. En pareil cas, le français joue un rôle important, et il est le moyen par excellence pour entrer en contact avec deux ou plusieurs personnes n'appartenant pas à la même province. Il apparaît comme une solution au problème du plurilinguisme que pose la ville de Lubumbashi. Et les Lushois s'identifient dans la langue française parce qu'elle permet l'intercompréhension. D'où l'image d'appartenance à la francophonie.

> *Oui alors si je vois quelqu'un qui parle en français il fait partie de la francophone euh de la francophonie + alors c'est la langue française qui est un peu parlée partout dans tout les pays francophones le français devient une langue internationale pour tout le monde* (L8).

> *Le swahili euh j'aime beaucoup parler le swahili parce que le swahili sera compris par tout le monde celui qui a étudié et celui qui n'a pas étudié + si tu le parles en swahili il t'écoute facilement c'est pourquoi je préfère parler le swahili toutefois pour les étrangers et les gens d'autres tribus je vais utiliser le français parce que c'est une langue universelle* (L9).

IV. 2. 8. Le français : langue des Blancs

Cependant, le français est aussi, pour certaines personnes interrogées, lié à la race. Le terme utilisé est d'ailleurs révélateur d'un certain malaise. Le français est considéré comme une langue des Blancs. Il est vrai que c'est une langue qui nous permet d'entrer en contact avec le monde extérieur. Bien qu'elle soit indispensable, pour certains, elle reste la langue des Blancs. Nous avons relevé quelques réflexions exprimant ce sentiment :

> *Ah là je suis tellement bien quand je vois une personne qui s'exprime en français je vois que c-c-c'est comme si un blanc qui s'exprime très bien mais* ***ata vile ni langue tu ya bazungu barileta djo ya madomination yabo na ma calcul yabo ni biabo*** (même

alors c'est une langue des Blancs venus au Congo pour leur domination et leurs affaires c'est leur langue) (L2).

Le locuteur, lorsqu'il s'exprime en français il loue la langue. La phrase en kiswahili exprime un dénigrement. La présence d'un Blanc est un signe de domination, d'escroquerie, … Ceci est dû à la dégradation des conditions de vie des Congolais, à la présence des ONG, etc.

Pour Nyembwe (2009), le français en RDC n'est pas une langue totalement étrangère même si de nombreux enfants -surtout dans les milieux ruraux- n'ont de contact en français qu'à partir de l'école primaire. Toutefois, à partir des années 80, à cause de la conjonction simultanée de deux facteurs, à savoir la dégradation des conditions de vie des fonctionnaires et agents de l'État en général et des enseignants en particulier, et de la naissance d'une classe moyenne favorisée par le trafic de diamants, la langue française a perdu de son prestige (Badibanga, 2010 : 267). D'où la stigmatisation suivante : **Swahili ni nyama ya tembo kila mutu anachuna yake** (le swahili n'est pas l'apanage de quelqu'un), expression qui a son sens dans les provinces du Kivu et du Maniema.

Falanse kifalanga to (le français n'est pas synonyme de richesse, d'argent). Cette réalité a son sens d'être dans la province du Kasaï.

On peut donc dire, au regard de ce qui précède, que quels que soient les différents avis avancés par les informateurs, actuellement « le français congolais : c'est le français parvenu à la phase d'imprégnation ».

Les uns valorisent les différentes langues en présence à Lubumbashi, les autres, en revenche, les stigmatisent.

IV. 3. STIGMATISATION DE LA LANGUE FRANÇAISE

Les études de Trimaille et Billiez (2000), Binisti et Gasquet-Cyrus (2001), Robillard (2003a) ont montré, chacune à sa manière, que le poids de l'image sociale stéréotypée des locuteurs pèse souvent sur leur évaluation et sur leur façon de parler, au point parfois de provoquer des distorsions des perspectives. La stigmatisation de la langue française à Lubumbashi est très complexe. Cela peut s'observer car, les uns valorisent le français, comme nous venons de le constater au chapitre précédent, et les autres le stigmatisent. Le tableau ci-dessous montre combien certains informateurs lushois stigmatisent le français.

IV. 3. 1. Présentation des réponses

Voici le relevé intégral des réponses formulées par les enquêtés :

Thèmes	Exemples
Langue plus difficile et normée	*Oui le français est difficile dans ce sens qu'il a beaucoup de règles le français a beaucoup de règles comparativement à l'anglais oui il est difficile* (L10).

Tableau 3 : La stigmatisation de la langue française.

IV. 3. 2. Le français : langue difficile et très normée

Les locuteurs présentent la langue française comme étant difficile. Cette évaluation négative est accompagnée d'un raisonnement différent. L'appréciation de la langue qui est considérée comme difficile dans son apprentissage démontre qu'à Lubumbashi l'apprentissage du français se fait plus à l'école que dans la famille. Les enfants ne bénéficient pas très souvent de l'aide des parents dans l'apprentissage, y compris pour l'activité métalinguistique et pour le travail scolaire. L'enfant découvre la langue uniquement à l'école et se rend compte que cette langue est soumise à un certain nombre de règles ou de normes qu'il pense ne pas maîtriser. C'est ce qui justifie cette représentation de la langue française comme, une langue difficile et très normée.

> *Par rapport à toutes les autres langues hein parce que le français il y a des principes des règles à suivre bon c'est difficile mais c'est bien de le connaître* (L5).

> *Oui le français est difficile dans ce sens qu'il a beaucoup de règles le français a beaucoup de règles comparativement à l'anglais oui il est difficile* (L10).

Incontestablement, les enquêtés ont conscience que le français est soumis à un nombre de règles et de normes qui le rendent compliqué. Toutefois, si certains enquêtés soutiennent que la langue française est difficile, d'autres par contre, trouvent que le français est facile. Et son apprentissage est de rigueur.

Bon il y en a qui dit[114] *que c'est une langue difficile peut-être parce qu'ils l'apprennent maintenant pour moi euh le français c'est pas c'est pas difficile ce n'est pas une langue difficile pour moi* (L1).

Non le français n'est pas difficile c'est question seulement que la personne t'apprenne la prononciation euh euh la conjugaison à partir du verbe être jusque là pour que tu puisses maintenant avoir la directive de parler français (L3).

Certains locuteurs pensent que le français n'est difficile que si l'on n'a pas fait de bonnes études.

Non ce n'est pas difficile c'est difficile à quelqu'un qui n'a pas étudié mais si vous avez étudié alors ce n'est pas difficile c'est facile (L8).

Non le français n'a jamais été difficile en mon humble avis parce que ça s'apprend euh il y a des gens qui arrivent à la[115] *maîtriser comme il faut* (L11).

Cependant, une seule personne s'approprie la langue française et soutient que le français est facile par rapport à l'anglais.

Non ce n'est pas difficile le français est très facile par rapport à l'anglais (L4).

Au regard de ceci, les avis des informateurs sont mitigés. L10 et L5 soutiennent que le français est difficile, mais il faut le connaître, ajoute L10. Quant à L11, le français est facile parce on peut l'apprendre.

Quelle que soit l'évolution politique qui a marqué la RDC, il y a une constance dans le statut et les rapports de force entre le français et les langues locales en présence. Le français reste la langue dominante de ce pays. Ce qui permet de mesurer cette force dominatrice, c'est son impact sur les langues congolaises et dans les milieux populaires congolais.

IV. 4 REPRÉSENTATIONS DES LANGUES NATIONALES

La représentation des langues nationales à Lubumbashi est ambivalente, comme celle de la langue française évoquée ci-haut. Elles sont soit valorisées soit stigmatisées. Pour

114 Sic

115 sic

Mufwene (1989), la valeur de marché d'une langue dépend largement de la structure de population de ses locuteurs :

« Une langue peut être hautement appréciée dans un Etat mais pas dans un autre (exemple l'anglais comme vernaculaire au Etats-Unis et en Chine). Elle peut avoir beaucoup de valeur dans un domaine ethnographique mais pas dans un autre (exemple l'anglais comme langue parlementaire et comme langue de culture vernaculaire en Jamaïque ; ou le cas du français à Kinshasa) ».

IV. 4. 1. Présentation des réponses

Thèmes	Exemples
Langue d'ouverture	*Moi je trouve que c'est une langue d'ouverture ils sont très ouverts avec leur langue ils ne se gênent pas avec leur langue* (L9).
Langue de respect	*Le swahili c'est notre langue nationale c'est une langue de politesse une langue de respect par rapport au lingala* (L6)
Langue de gentillesse	*La langue kikongo c'est la langue de la gentillesse et ce sont les gens calmes* (L2)
Langue de politesse	*La langue swahili est la langue de politesse les gens qui parlent swahili est*[116] *posé il n'est pas agité* (L2)
Langue courageuse	*C'est bien de parler le lingala parce que c'est la langue des courageux des gens qui sont éveillés dans la vie* (L11).
Langue du pouvoir	*Le swahili c'est la langue du pouvoir actuellement elle est parlée par une bonne partie de la RD Congo presque la grande partie de l'Est du pays*(L1).

116 Sic

Langue internationale	*C'est une langue internationale une langue qui traduit la politesse par rapport au lingala et une langue qui ne s'écrie pas en public comme le ciluba* (L11).

Tableau 4: Valorisation des langues nationales

IV.4. 2. Valorisation des langues nationales

IV. 4. 2. 1. Langue de l'identité culturelle

Les langues restent présentes dans le patrimoine culturel congolais. Certaines langues sont conçues comme étant la propriété d'une tribu, d'un peuple ou d'une ethnie, quel que soit le lieu où ils habitent, y compris la diaspora des peuples sans Etat. D'autres langues sont territoriales, nationales et même supranationales. L'une peut se transformer en l'autre et vice-versa. Ainsi donc, une langue ethnique peut devenir une langue territoriale, c'est le cas du ciluba. C'est ainsi que certaines langues vernaculaires ont réussi à se transformer en grande langue véhiculaire. Elles peuvent donc être considérées à la fois comme des véhiculaires et comme des vernaculaires (au sens domestique) selon Calvet (1997 : 292). Une langue qualifiée de véhiculaire, peut sur un même espace, devenir vernaculaire, si une autre langue remplissant des fonctions sociolinguistiques beaucoup plus élevées s'impose à elle. C'est le cas de cetains locuteurs qui considèrent le kikongo comme une langue nationale ou comme une langue maternelle.

> *Le kikongo aussi c'est une langue nationale* ***bo banyewe bakongo banasemaka ni kiakwabo*** *(eux-mêmes disent que c'est leur langue maternelle*) (L6).

> *Le kikongo aussi parce que ce sont des langues maternelles* (L7).

Nous confirmons avec Calvet (dans Moreau, 1997 : 292) que le vernaculaire est « comme une langue utilisée dans le cadre des échanges informels entre proches du même groupe, comme par exemple dans le cadre familial, quelle que soit sa diffusion à l'extérieur de ce cadre (qu'elle soit ou non véhiculaire) ».

Ce sont les rapports de force qui déterminent la répartition des langues de l'Etat à chaque moment de son histoire. Les langues nationales sont des langues des racines, des

sources et du terroir. Elles symbolisent d'une part l'appartenance à une même communauté et, d'autre part, l'identité culturelle.

Chaque langue en RD Congo véhicule la culture d'un peuple ou de la communauté qui la parle. La diversité linguistique implique forcément la diversité culturelle. Nous affirmons avec Renaud (2006 : 44) « que rien n'est donc plus dangereux que de chercher à rompre le cordon maternel qui relie un homme à sa langue. Lorsqu'il est rompu, ou gravement perturbé, cela se répercute désastreusement sur l'ensemble de sa Personnalité». Tout ceci justifie amplement le respect dû à toutes les langues du monde et la nécessité d'une action destinée à les protéger de l'extermination...Ainsi, préserver sa langue, c'est préserver son identité.

La langue nationale comme indice de l'identité culturelle subsiste dans l'espace congolais en étroite corrélation avec le kiswahili. Celui-ci participe au renforcement de l'identité katangaise. Le kiswahili constitue le pivot de son identité culturelle.

Les études menées par Muyaya et Mukendi (2002: 62) soutiennent que les Kasaïens refoulés du Katanga, une fois arrivés au Kasaï, ont préféré conserver le kiswahili comme langue d'identification par rapport à leurs frères du terroir qu'ils considèrent comme « peu ouverts». Après avoir perdu leurs biens matériels à la suite des troubles, ils ont conservé un bien culturel qui est la langue. Ainsi le kiswahili, qui n'était qu'une langue dont l'aire géographique se limitait à l'ancienne province du Kivu, une partie de la Province orientale et au Katanga, s'est répandu au Kasaï avec l'arrivée massive des refoulés. Aujourd'hui, le kiswahili est parlé à côté du ciluba et des autres langues locales non seulement dans des grands centres, mais aussi dans plusieurs autres villages environnants ou lointains.

Le kiswahili est une langue qui marque une identité culturelle du *Muswahili*. Celui qui est fier de s'identifier en tant que tel. Tout comme le ciluba marque une identité du peuple Muluba.

> *Quelqu'un qui parle le ciluba je le prends comme un Congolais parce que le ciluba c'est une langue nationale qui représente la force le courage* (L6).

L'identité d'un groupe est notamment définie par des caractères linguistiques. De manière générale, le langage est un élément important dans la pensée identitaire. Il apparaît comme un moyen assez efficace pour matérialiser ou repérer, même pour un bref moment, une identité. Il peut s'agir d'une expression corporelle, du silence qui, dans certains contextes, sont expressifs. Le discours reste une piste pertinente de construction d'une identité dont il

constitue un prolongement (Feussi, 2009 : 226). La langue devient donc un moyen de se valoriser, de se socialiser pour franchir les frontières interactionnelles entre l'un et l'autre.

> *Bon quand quelqu'un parle kikongo directement je me souviens euh euh de la province du Bas-kongo alors quelqu'un qui vient de Massamabimba euh de Boma ou bien de Banana+ alors c'est là où on s'exprime librement en kikongo et aussi à Kinshasa on s'exprime en kikongo + le kikongo même c'est une langue nationale alors on ne peut pas ridiculiser cette langue c'est aussi importante* (L8).

Les discours ci-dessus relèvent d'un choix conscient et participent à la construction de l'identité culturelle. Le discours étant un moyen de se définir et de définir l'autre, c'est un message qu'on voudrait transmettre à l'autre. Par le langage, l'individu matérialise les différentes stratégies identitaires qui permettent son rattachement social à un pôle identitaire, qui change en fonction des situations, de ses peurs, ses humeurs, des différents participants au cadre interactionnel, de ce qu'il pense de lui-même, de l'autre, bref du contexte.

> *Pour le ciluba c'est comme une langue comme toute autre langue alors celui qui s'exprime il n'est pas important plus que les autres+ il est toujours égal à tout le monde c'est une langue comme on peut parler le swahili comme on peut parler le lingala mais c'est toujours la même chose si quelqu'un parle le ciluba soit il n'est pas intellectuel ou soit il n'est pas important il ne surpasse pas les autres +ce n'est pas le cas de ceux qui parlent swahili et lingala ils font la course des langues + le ciluba c'est une langue nationale alors que chacun peut parler sans problème* (L8).

A en croire Feussi (2009 : 228), « parler c'est dévoiler son identité, c'est revendiquer une identité, c'est aussi octroyer une identité. Parler c'est donc dire, mais surtout faire, néanmoins c'est aussi ou surtout se dire, étant donné que dans le fil de l'interaction, on affirme en négociant son identité ». Devant cet état de choses, l'écoute reste un élément incontournable dans l'échange, ce qui permettra de mesurer le degré accordé au discours de l'autre, soit la dévalorisation, soit la valorisation soit encore le rejet. C'est aussi ce qui lui permettra de comprendre quel statut identitaire lui réserver dans l'interaction.

IV. 4. 2. 2 Langue de confidence

La notion de confidence a une importance particulière dans le quotidien des Lushois. Une question revient régulièrement à la rencontre d'inconnus à Lubumbashi. « Il est d'où ? » ou bien « tu es d'où ? ». La ville de Lubumbashi se caractérise par une forte convivialité à l'égard de L'étranger. Tandis qu'à l'égard d'un Congolais, l'acceptation est difficile. C'est pourquoi deux tendances contraires entraînent les langues en deux directions opposées. L'une est la tendance à la différentiation ; le développement du langage aboutit à une segmentation de plus en plus fragmentaire ; le résultat est un émiettement, qui augmente au fur et à mesure de l'emploi de la langue : des groupes d'individus livrés à eux, seraient fatalement condamnés. La tendance à l'unification rétablit l'équilibre. Les langues nationales, langues de confidence, marquent la convivialité. Des réticences, du moins de la part des autres provinces, découlent surtout du fait que certains peuples vivent en vase clos, la plupart d'eux ne parlant que leur langue.

> *le lingala c'est aussi une langue très importante et qui est souvent utilisé par les militaires et les policiers + moi je peux encourager mes enfants à parler lingala s'ils sont à Kinshasa mais du fait que nous sommes ici à Lubumbashi alors les enfants s'intéressent en swahili et puis français mais le lingala là c'est après mais ici quand nous disons que le lingala c'est la langue des militaires et des policiers c'est juste c'est leurs langues+ c'est leurs langues on voit du côté de l'hindoubill disons la langue des voyous+ là leur lingala c'est pas la même chose comme les militaires et les policiers ils pensent alors chez eux hindoubill ça veut dire il y a plusieurs mots qu'on a ajouté et ça devient maintenant un lingala troublé + donc un lingala alors consommé avec beaucoup de mots avec beaucoup de langues là bas* (L8).

Pour le locuteur L1 le ciluba est une langue de confidence parce que c'est une langue qui s'adresse à une catégorie de personnes. Celles-ci peuvent communiquer entre elles sans gêne.

bon franchement honnêtement moi parmi les quatre langues nationales c'est que j'aurai bien voulu maîtriser le ciluba et le kikongo parce que je parle quand même très bien le ciluba pas très bien mais je peux parler quand même + bon le ciluba pour moi comment dirais-je moi je pense que le ciluba c'est pour moi une langue qui s'adresse à une catégorie des gens de communiquer entre eux + ce que j'apprécie chez eux c'est que c'est une catégorie des gens qui ne se gêne pas de parler dans leur langue hein partout où il est le Muluba tu l'identifies directement ++ s'il rencontre quelqu'un qui parle en ciluba il le parle en ciluba plutôt qu'en

français et d'autres langues + moi je trouve que c'est une langue d'ouverture ils sont très ouverts avec leur langue ils ne se gênent pas avec leur langue (L1)

IV. 4. 2. 3. Langue international

Pour Muyaya et Mukendi (2002 : 65) le kiswahili est la langue de toutes les races. Il suffit de l'observer par exemple à Lubumbashi pour se rendre compte que plusieurs Blancs manient du bon kiswahili avec toute l'expressivité des locuteurs natifs. Les Lushois sont conscients que le kiswahili est une langue internationale.

> *Euh les gens qui parlent swahili par exemple comme ici à Lubumbashi quand les gens parlent swahili c'est une langue qui est internationale le swahili ici $$$ c'est une langue internationale c'est une langue qui est posée d'abord les gens sont censés comprendre comment cette langue doit se passer* (L3).

> *Oh le swahili c'est en moi parce que c'est la première langue que j'ai parlée quand je suis né+ quand j'ai commencé à parler je pense que les premiers mots je les avais articulés en swahili+ euh c'est une langue euh pour moi vraiment le swahili c'est une langue que je respecte beaucoup hein + je donne aussi beaucoup du poids au swahili pas seulement parce que c'est ma langue mais parce que euh c'est une langue actuellement internationale qui est en train de euh de presser le monde des médias+ j'étais tellement surpris de l'entendre dans certaines radio telle que France Inter organise maintenant des émissions propre en swahili et d'autres langues mais la Deutsch Welle est venue bien avant + mais la RFI je suis en train de suivre plusieurs émissions en swahili donc le swahili pour moi quelqu'un qui parle swahili tout de suite je me dis que je suis devant mon frère et je ne me gêne pas* (L1).

A Lubumbashi, le kiswahili est la langue de toutes les races. Il suffit d'observer dans la ville pour se rendre compte que plusieurs races manient convenablement le kiswahili. C'est le cas des Européens et des Chinois. Il en est de même pour la plupart des Libanais qui ont acquis non seulement l'expressivité, mais aussi la rapidité et le ton (Muyaya et Mukendi 2002 : 65).

Le swahili euh j'aime beaucoup parler le swahili parce que le swahili sera compris par tout le monde celui qui a étudié et celui qui n'a pas étudié + si tu le[117] *parles en swahili il t'écoute*

117sic

facilement c'est pourquoi je préfère parler le swahili toutefois pour les étrangers et les gens d'autres tribus je vais utiliser le français parce que c'est une langue universelle (L9).

IV. 4. 2. 4. Langue de pression

Toute personne habitant une région des langues en contact, subit, à divers degrés, des pressions linguistiques selon la puissance et l'attraction de ces langues (Makcey, 1976 : 89). A Lubumbashi, il est de coutume d'entendre les gens interpeller les autres à parler le kiswahili, dans un milieu public ou dans un bus, sous prétexte que nous sommes au Katanga. Les extraits suivants le montrent :

> *Ici au Katanga je préfère qu'on parle en public en français tandis qu'en famille qu'on parle le swahili et les langues familières parce que tout le monde n'a pas étudié pour parler le français dans la famille* (L10).

> *Mais le swahili parce que c'est notre langue à Lubumbashi ah* ***tuko kwetu bantu bale beko nakuya baseme swahili parce que tuko kwetu (****Nous sommes chez nous et les gens qui viennent chez nous doivent faire l'effort de parler notre langue) quand même*(L4).

IV.4. 2. 5. Langue du pouvoir

Avec la guerre de libération, le kiswahili a connu une expansion prestigieuse. Ceci lui a valu des dénominations telles que : langue du libérateur, langue du pouvoir[118]. A Kinshasa principalement, siège du pouvoir, tous ceux qui ont appris le kiswahili font usage de cette langue pour entrer dans les faveurs des tenants du pouvoir.

> *Le swahili c'est la langue du pouvoir actuellement elle est parlée par une bonne partie de la RD Congo presque la grande partie de l'Est du pays* (L1).

IV. 5. STIGMATISATION DES LANGUES NATIONALES

118 Le kiswahili a accompagné l'armée de l'ADFL (Alliance des Forces démocratiques de Libération) à travers tout le pays pour faire son intrusion triomphale dans la capitale en date du 17mai 1997. A cette date, comme l'AFDL remplaçait le parti politique M.P.R. (Mouvement Populaire de la Révolution) de l'ancien président MOBUTU, le kiswahili s'est imposé au détriment du lingala. Le swahiliphone devient plus prestigieux que le lingalaphone.

La stigmatisation que les locuteurs congolais manifestent envers les langues nationales est une attitude courante. C'est prouvé par les études de Badibanga (2009 : 266-267) sur les langues à Kananga. Envers le kiswahili, la plupart des Kanangais manifestent un grand mépris. Ils traitent les locuteurs de cette langue des « biwelewele » (idiots). Ils ne sont pas non plus tendres vis-à-vis du lingala. S'ils confondent les locuteurs du lingala avec ceux du kikongo, tous traités indifféremment (et péjorativement) de « forestiers », de « riverains », ils s'acharnent davantage sur le lingala, considéré par eux comme une langue discourtoise dont les locuteurs seraient des « voleurs » des « bandits ». Quant au ciluba, les communautés exolingues, surtout non kasaïennes, considèrent ses locuteurs ciluba comme des vantards, des incultes. Si telle est la représentation des Kanangais en ce qui concerne les différentes langues nationales, qu'en est-il des Lushois ?

IV. 5. 1. Présentation des réponses

Thèmes	Exemples
Langue du tribalisme	*Pour le kikongo moi personnellement je le considère ce sont des gens qui sont trop tribales + ils sont tribales comment parce que#eux aiment vivre seulement en communauté kongo pour bien s'exprimer leur langue* (L9). *Bon pour moi* ***ni bavillageois*** *(ce sont des villageois) quelqu'un qui parle le ciluba je les prends comme des villageois hein* ***ni malangues ya umukini (****Ce sont les langues du village)*(L7).
Langue des illettrés et des illétrés	*Pour moi celui qui parle le swahili je le considère comme quelqu'un qui n'a pas étudié* (L7). *En tout cas l'impression que j'ai de cette langue c'est la langue des voyous qui n'inculque pas le respect elle tutoie facilement* (L10).

Langue de la musique et de l'armée	*c'est la langue de la musique congolaise et de l'armée*[119] (L11). [le lingala]

Tableau 5: stigmatisation des langues nationales

IV. 5. 2. Langue du tribalisme

Pour le Kasaïen du terroir, est Katangais toute personne ayant séjourné longtemps dans la province du Katanga (Muyaya et Mukendi 2002 : 65). Le sentiment d'acculturation à la « katangaïté » est fortement soutenu par les Katangais de deux dernières franges puisque, culturellement ils se sont détachés de leurs collectivités tribales. Ainsi, ce fait aggrave en plus la discordance entre l'appartenance tribale et l'appartenance linguistique.

> Bon quand *quelqu'un parle kikongo directement je me souviens euh euh de la province du Bas-kongo alors quelqu'un qui vient de Massimanimba euh de Boma ou bien de Banana+ alors c'est là où on s'exprime librement en kikongo et aussi à Kinshasa on s'exprime en kikongo + le kikongo même c'est une langue nationale alors on ne peut pas ridiculiser cette langue c'est aussi importante* (L8).

Le locuteur (L8) réduit le kikongo à une langue d'un village de Bas-Congo. Tout en reconnaissant son caractère de langue nationale.

La stigmatisation des langues nationales par certains Lushois porte une justification parce qu'à Lubumbashi, on considère toute personne venant des autres provinces (surtout la province du Kasaï) comme des « broussards », des « villageois », etc. Or, les langues nationales permettent d'établir un lien entre les ressortissants d'une même province.

> *Euh le kikongo aussi moi je le vois comme des villageois* (L4).

119 A Lubumbashi, l'image, les représentations que la population a de l'armée et de la musique est négative. Lorsqu'on traite le lingala de la langue de l'armée et de la musique, c'est une stigmatisation. Le lingala est une langue nationale. La musique et l'armée n'ont pas une bonne réputation au Congo-Kinshasa. Etre musiciens au Congo-Kinshasa veut dire être un voyou, être dans l'armée c'est aussi être un voyou, un voleur, un escroc. Ceci est dû au comportement qu'ils affichent dans la société.

Quand quelqu'un parle le ciluba ***ni villageois na kukasaï kwenye nikumukini*** *(Ce sont des villageois et même au Kasaï c'est le village) moi je vois que vous êtes des villageois* (L4).

Là c'est vrai que c'est notre langue nationale mais je les prends surtout pour des villageois hein les gens qui parlent ciluba ce sont les villageois pour moi(L5).

Signalons que pendant les troubles ethniques de 1993 entre les Katangais et les Kasaïens, il était difficile ou [voire] même impossible de parler le ciluba à Lubumbashi. Toutes les émissions radiotélévisées en cette langue étaient supprimées de la grille des programmes de la Radio Télévision Nationale Congolaise (RTNC). Toutefois, à partir des années 2008 la Radio Télévision Jua (R T J) a innové en intégrant dans le programme de ses émissions le journal en ciluba.

En effet, le ciluba, langue véhiculaire du Kasaï, a été au départ la langue ethnique et vernaculaire des Baluba du Kasaï. Son choix comme langue nationale a été l'œuvre des missionnaires et agents coloniaux. Quelques critères ont été retenus pour que cette langue figure parmi les langues nationales : le nombre des locuteurs et leur ouverture à l'Occident. Pour Badibanga (2008 : 6) « le luba-kasaï a d'emblée, et délibérément, épousé les valeurs et les intérêts du Blanc, de « l'homme fort », comme l'écrit Biya Muya (1985)[120]. Les missionnaires ont d'ailleurs reconnu en eux une de ces tribus clé de la RD Congo ».

IV. 5. 3. Langue des voyous et des illettrés

Langue de pouvoir et de promotion sociale pendant la période du feu président Mobutu, le lingala était une langue imposée à la population congolaise. Langue de l'armée et de la musique congolaise, elle n'a pas gardé la même force partout au Congo. A Lubumbashi, par exemple, le lingala est plus parlé par les jeunes et les militaires. Comme ces derniers sont caractérisés par l'illettrisme, la violence, l'impolitesse, … il y a vingt ans, toute personne qui parle le lingala à Lubumbashi était considérée comme un voyou, un illettré et un impoli.

Le lingala est considéré comme la langue des voyous ici chez nous nous ***langue ya bantu basho na heshima abana boka abafundake masomo*** (le lingala c'est la langue des irrespectueux, des gens sans éducation, sans instruction sans peur) (L2).

120 Cité par Badibanga (2008 : 6).

Ah lingala moi je vois que c'est la langue des délinquants des voyous et des illettrés aussi (L4).

Bon le lingala ça dépend ça dépend hein mais parfois on a euh des doutes sur les personnes qui parlent le lingala on les prend pour les voyous pour des personnes bon comment je peux dire là ça dépend + il y a le lingala parlé par les jeunes hein là ça se diffère des adultes donc les jeunes ont leur façon de parler lingala et parfois ce n'est pas un bon ce n'est vraiment pas poli et puis c'est un peu voyous (L5).

Pour moi langue lingala représente pour moi c'est une langue utilisée trop dans l'armée + euh c'est pas une très bonne langue parce qu'en lingala il y a euh euh c'est pas une langue vraiment respectueuse c'est une langue très bizarre il n y a pas beaucoup de formules de politesses dans la langue lingala les gens qui parlent lingala ils ne sont pas posés ils sont très insolents (L9).

Parmi toutes les langues nationales de la RDC, le kikongo semble être méconnu de la population katangaise. Il en est de même des locuteurs de cette langue. Le kikongo occupe la quatrième place parmi les langues nationales. Il est considéré dans la représentation lushoise comme une langue des villageois, un dialecte, une variété du lingala.

Euh le kikongo ***shibajuwe ata*** *(Je ne le connais même pas) aussi moi je le vois comme des villageois* ***banatoka kubakongo kuvillage*** (Ils viennent chez du Bas-kongo, c'est au village) (L4).

Quelqu'un qui parle le kikongo je le considère comme un doctrinaire c'est quelqu'un qui respecte vraiment les us et coutumes (L10)[121]

Un autre aspect qu'il convient de relever dans les propos des informateurs (L10) c'est l'aspect traditionnaliste qu'on attribue à la langue kikongo.

Les différentes représentations des langues nationales stigmatisantes ou valorisantes que les enquêtés ont de leurs langues et de celles des autres prouvent à suffisance que la langue constitue le pivot de leur identité culturelle. « Rien n'est donc plus dangereux que de chercher à rompre le cordon maternel qui relie un homme à sa langue. Lorsqu'il est rompu, ou gravement perturbé, cela se répercute désastreusement sur l'ensemble de sa Personnalité»,

[121] Le locuteur veut dire que le Mukongo respecte beaucoup sa tradition.

soutient Raymond Renard (2006 : 44)[122]. Dans les lignes qui suivent, nous allons voir comment les enquêtés se représentent-ils les langues ethniques, étant donné que la langue est l'âme de la culture, à la fois moteur et produit de la culture.

IV. 6. REPRÉSENTATIONS DES LANGUES ETHNIQUES

Ces langues sont utilisées entre les proches du même groupe, comme dans le cadre familial et dans le cadre du village. Elles servent à la communication intra-ethnique[123]. A la question : Que pensez-vous de votre langue maternelle[124] ? Voici les réponses valorisant les langues ethniques.

IV. 6. 1 Présentation des réponses

Thèmes	Exemples
Langue d'ouverture	*La langue qui aide de m'ouvrir hein en dehors de ma langue de m'ouvrir aux autres quoi* (L1).
Langue de compréhension	*quand je suis par exemple je fais mes recherches en français je prends je traduis d'abord le mot en ma langue maternelle pour me donner maintenant le sens correct en français oui* (L3).
Langue d'identité culturelle	*si je suis devant euh mes amis et mes collègues kasaïens qui savent parler en ciluba alors on s'exprime librement on est content et fier de chez nous* (L8).
Langue de confidence	*Ma langue maternelle est bien mais je ne sais pas la parler parce qu'on ne m'avait pas appris ça + mais moi*

122 Cité par Kilanga (2006 : 44).

123Au Katanga en général, et à Lubumbashi en particulier, le terme « ethnique» fait peur et fait penser au tribalisme. Car, c'est une province qui a connu les affres de guerre tribale. Parler d'une ethnie, c'est réveiller la hache de guerre enterrée. C'est pourquoi dans notre questionnaire nous avons sciemment évité le mot « ethnique ». Par exemple, parlez- vous la langue de votre père ou de votre mère ?

124 Il s'agit de la langue première qui est évoquée dans le contexte de l'enfance, souvent en relation avec la mère et désignée par le syntagme **langue maternelle**.

	je vois aussi que c'est bien soit il faut connaître sa langue ethnique parce que#un jour vous pouvez aller vous pouvez se retrouver dans votre village je ne sais pas vous allez parler votre la langue (L4).

Tableau 6: Représentations des langues ethniques

IV. 6. 2. Valorisation des langues ethniques

Les langues ethniques sont des langues à tradition orale. Si le locuteur ne les maîtrise pas, il sera considéré par les aînés comme un égaré de la culture et sera mis à l'écart de la conversation. Soutient cet enquêté :

> ***Kubale abasemake langue maternelle yabo*** (pour ceux qui ne parlent pas leur langue maternelle) *en tout cas* ***banasha kupoteya*** (ce sont des égarés) *c'est très difficile ce sont des gens* ***bale banakomeleya mu*** (qui ont grandi au) *centre ville des enfants perdus* ***abana na*** **(**ils n'ont pas la) *possibilité* ***ya kurudiya mumamikini yabo kwenda kuyuwa*** (de rentrer dans leurs villages pour apprendre) *langue maternelle* ***yabo*** (leur langue maternelle) *mais* ***langue maternelle yetu iko*** (notre langue maternelle est) *très utile dans la vie* (L12).

IV. 6. 2. 1. Langues ethniques: langues d'ouverture

La présence de plusieurs groupes ethniques sur la même aire géographique a développé des stratégies verbales d'identification de telle sorte que la différence ou l'écart possible entre les groupes est marquée. Les langues ethniques sont considérées comme des langues qui nous ouvrent au monde. Les sentiments et les comportements à l'égard des langues ethniques varient donc selon nos enquêtés :

> *Franchement moi je trouve moi je suis de ceux qui voudraient mieux avoir l'occasion de parler toutes les langues de mon pays et d'ailleurs parce que ça me permet aussi de connaître bien la culture des autres et de me familiariser un peu avec les autres + de m'ouvrir hein en dehors de ma langue de m'ouvrir aux autres quoi* (L1).

Pour ce L1, les langues ethniques restent les langues qu'il faut valoriser pour la connaissance des valeurs culturelles et l'échange culturel avec les autres.

Les langues ethniques jouent le rôle des langues d'ouverture, car elles permettent aux enquêtés de comprendre un message en français, soutient le L3. Lorsqu'un problème est posé en français, le locuteur le traduit dans sa langue ethnique pour une bonne compréhension du message.

> *Oui euh ma langue maternelle est très très posée là dans quel sens c'est puisque ça m'a donné un sens de faire les recherches + quand je suis par exemple je fais mes recherches en français je prends je traduis d'abord le mot en ma langue maternelle pour me donner maintenant le sens correct en français oui+ je trouve ma langue maternelle est la plus importante par rapport aux autres langues + c'est puisque ma langue m'a donnée une influence très capitale raison pour laquelle ça m'a aidée jusqu'à nos jours oui* (L3).

IV. 6. 2. 2. Langues ethniques : langues d'identité culturelle

Le renforcement de l'identité culturelle peut se justifier à travers les langues ethniques. Le cas le plus remarquable est celui de certains peuples qui, arrivés à Lubumbashi, ont préféré conserver leurs langues ethniques comme leur identification par rapport à leurs frères du terroir. N'étant plus sur le sol de leurs ancêtres, ils conservent un bien culturel : leur langue. Au sein de chaque groupe, la langue est le ciment, le lien entre les générations.

> *Oui ma langue maternelle pour moi ça m'intéresse beaucoup et même si je suis devant euh mes amis et mes collègues kassaïens qui savent parler en ciluba alors on s'exprime librement on est content et fier de chez nous* (L8).

> *Euh moi je sens un rapprochement ça me rapproche de mes origines d-d- des origines pour moi oui* (L1).

> *Bon tout d'abord l'impression que j'ai c'est de personnes qui n'ont pas beaucoup étudié c'est l'impression que j'ai premièrement deuxièmement quant on voit ils connaissent leur culture* (L10).

> *Oui je parle ma langue ethnique ma langue ethnique selon ma culture la culture Kuba a donné une culture qui est très étendue dans notre contrée dans notre royaume par exemple le royaume Kuba + on nous a montré comment à travers la culture comment faire le tissage du raphia euh comment fabriquer l-l- le tissus pour xxx*(L3).

Les villages sont les lieux originels de toutes ces langues ethniques. Les personnes qui y vivent en permanence ont un lien étroit avec la langue du village qui a le privilège d'être parfois la seule langue de communication dans le coin. Dans ce contexte villageois, la langue ethnique assume une fonction grégaire. Et celle-ci n'est pas ignorée des locuteurs lushois.

> *Ma langue maternelle est bien mais je ne sais pas la parler parce qu'on ne m'avait pas appris ça + mais moi je vois aussi que c'est bien soit il faut connaître sa langue ethnique parce que#un jour vous pouvez aller vous pouvez se retrouver dans votre village je ne sais pas vous allez parler votre la langue* (L4).

> *Oui elle est utile dans ma vie parce qu'un jour je peux aller dans notre village alors pour bien communiquer là bas il faut parler ma langue* (L9).

> *Elle est meilleure par rapport à certaines langues +je pense que si toutes les personnes arrivent quand même à apprendre ma langue ethnique ça sera une bonne chose* (L11).

Les langues ethniques utilisent le plus souvent des expressions imagées pour éduquer les sociétés. Les proverbes jouent un rôle très important dans les différentes sociétés traditionnelles. Les maximes et dictons sont omniprésents dans les échanges langagiers entre les membres d'une société. C'est aussi un moyen par lequel on reconnait un sage, car l'homme d'expérience en connaît une multitude adaptée à chacune des circonstances de la vie. Van Der Veen ajoute que les sociétés africaines se distinguent nettement de la société occidentale moderne, où l'on a, surtout en milieu urbain, pour diverses raisons sociologiques et autres sans doute, de moins en moins recours aux expressions proverbiales et imagées" (1995 : 5)[125].

> *Je n'ai pas de problème je me sens alaise on dit chez nous* (rire) ***kuikala ne mukaji umwe ni kufua disu dimwe*** (avoir une seule femme c'est être borgne*) il faut parler toutes nos langues maternelles/// oui c'est comme on dit* ***sela babidi, ufwe luka*** (épouse deux femmes tu mourras très vite) (rire). (L8).

L'image de la langue maternelle est représentée par une femme. L'enquêté considère la langue maternelle comme quelque chose d'innée. Parler une seule langue sans parler

125Cité par Boucher, K. (1999).

sa langue maternelle, c'est être borgne selon cet enquêté. Dans la tradition kasaïenne, avoir une seule femme, c'est être borgne. Il faut vivre avec deux ou trois femmes pour choisir sexuellement la meilleure. La polygamie est autorisée dans leur culture. Or, la seconde partie du proverbe **-sela babidi, ufwe luka-** rejoint une facette de la perception de la langue maternelle. Epouse deux femmes, tu mourras très vite. Si tu maîtrise deux langues, tu ne seras pas capable de les manier de la même façon, et tu ne seras pas capable de porter ta culture, tu seras superficielle[126]. Dans la culture kasaïenne, si tu prends en mariage deux ou plusieurs femmes, tu auras beaucoup de problèmes, ce qui peut entrainer la mort. Toutefois, cette culture recommande aux hommes la polygamie pour avoir beaucoup d'enfants, signe de richesse.

IV. 6. 2. 3. Langues ethniques : langues de confidence

La langue ethnique, étant une langue de confidence, permet aux personnes d'une même ethnie de communiquer aisément. Cette langue implique la « confiance » qui repose sur une complicité de longue date. Selon Kerbrat-Orécchioni et Traverso (2007 : 14) la confidence fait partie d'une composante importante de la familiarité, c'est-à-dire l'exercice de la liberté de pénétrer les réserves d'un autre, et particulièrement d'accéder à une information secrète sur lui-même, le cas extrême étant ici la relation entre le patient et l'analyste. La confidence est un acte relationnellement fort, dont les effets concernent surtout la construction de la relation « horizontale » si la confidence se déroule entre amis, elle vient confirmer et renforcer cette relation de proximité : si elle se produit entre inconnus, elle crée immédiatement un rapprochement socio-affectif (que symbolise souvent le rapprochement de corps)… (2007 : 15).

Outre le fait de parler le français presque instinctivement, ne pas parler sa langue ethnique pose un problème de conscience à la population. Au niveau de la société il est difficile, en l'absence de langue ethnique, d'avoir le statut d'ancien, de la génération des grands-parents. Ne pas parler sa langue à cet âge peut être interprété comme un refus d'assumer ses responsabilités d'adulte envers son groupe car cela fait du non locuteur un être incomplet. C'est pourquoi, les plus gênés s'estiment honteux d'avoir su s'adapter à une culture

[126] La traduction que nous avons donnée n'explique pas fidèlement les propos de l'enquêté, car les réalités africaines s'expriment mieux en langues africaines. L'idéal serait d'exprimer ces réalités en langues africaines de façon à les rendre de manière adéquate, car toute traduction demeure toujours une trahison de la pensée originale.

venue d'ailleurs et de rejeter leur identité linguistique. De la même manière lorsque la confidence s'inscrit dans un contexte collectif, elle présuppose en même temps qu'elle instaure une certaine solidarité entre les membres du groupe : c'est à ce propos de la notion d'équipe que Goffman aborde la notion de confidence dans la présentation de soi (1973a : 153-4)[127].

> *Oui ma langue maternelle pour moi ça m'intéresse beaucoup et même si je suis devant euh mes amis et mes collègues kassaïens qui savent parler en ciluba alors on s'exprime librement on est content et fier de chez nous* (L8).

> *Bon elle est bonne parce qu'elle peut m'aider le jour où je serai dans mon village + ma langue maternelle je l'aime parce que c'est ma langue je dois l'aimer et le connaître + il faut que je parle ma langue maternelle c'est ça* (L6).

La langue ethnique renforce les liens entre les ressortissants.

> *Notre langue maternelle est très bien la langue des secrets +**ju yanini*** (pourquoi*) parce que **inatonesha ma origine ya bintu biamingi mu mafamille yetu*** (ils nous apprends les origines des choses dans nos familles) *pourquoi on utilise ceci **tunafanyaka dju yanini ivi*** (pourquoi nous faisons cela) *on mange ceci pourquoi comment est-ce que **ba ancetres yetu barianzaka kuvivre*** (nos ancêtres vivaient) ***djo origine ya langue yetu djo buzuri bwa langue yetu maternelle*** (c'est l'origine et la beauté de nos langues maternelles*) il y a des choses que nous pouvons le dire que dans nos langues c'est la langue des secrets/// hein la langue maternelle **iko na bénefice sana*** (est bénéfique*) dans notre vie* (L11).

La réponse de L11 mérite d'être interprétéed'avantage. Le locuteur soutient que les langues ethniques solidifient les relations, car elles permettent une bonne compréhension du message et permet au peuple de connaître sa culture. C'est par elles qu'un peuple aprends ses origines. D'une part, certains enquêtés ont valorisé les langues ethniques : ils trouvent que ces langues véhiculent la culture. D'autre part, les langues ethniques sont stigmatisées. Nous le verrons dans ces lignes.

127 Cité par Kebrat-Orecchioni et al. (2007 : 14).

IV. 7. STIGMATISATION DES LANGUES ETHNIQUES

Si le locuteur est fasciné par sa langue ethnique, nous sommes parfois confrontés à des phénomènes tels que le chauvinisme exacerbé contre une langue donnée ou alors l'ethnocentrisme culturel. Dans cette perspective, les langues ethniques sont menacées d'effacement dans leur grande majorité au profit des langues nationales et du français. Les études menées, par ailleurs, sur les représentations que les locuteurs se font de leur langue ethnique ont révélé l'existence d'une aversion pour l'apprentissage des autres idiomes pratiqués dans la communauté. Il y a tout un ensemble des termes significatifs servant à évoquer la réalité des langues ethniques : langue maternelle, langue vernaculaire, langue ethnique, langue de minorité, langue locale, langue autochtone, langue indigène, dialecte, patois, parler. Tous ces qualificatifs témoignent que les systèmes linguistiques ne sont pas valorisés, car trop de nomination tue la nomination. C'est ainsi que leur cohabitation entraîne le mépris de l'autre pour de raison d'incompréhension, de méfiance, de peur de l'autre, car on se connaît mal.

> *Par rapport à moi je crois que les autres langues maternelles embêtent* **tunasha paka *kuipenda*** (nous devons toujours l'aimer) parce que **jo kumakwetu** (c'est nous) (L7[128]).

> *C'est bien dans leurs coutumes aussi + la langue maternelle des autres bon ce n'est pas bien pour moi + c'est bien aussi pour eux quand il le parle ils se sentent aussi alaise* (L6).

> *Bon parfois je le trouve bizarre mais je comprends les personnes qui parlent ces langues* (L5).

Il est vrai que le premier contact passe par l'expression linguistique et la perception de la langue de l'autre est l'élément sur lequel va porter la nomination de l'autre. Dans le patrimoine de chaque groupe, il est transmis et conservé des noms qui servent à se désigner et à désigner l'autre. Ainsi donc, la diversité des groupes correspond à un ensemble de vocables dont parfois le sens échappe à la mémoire collective, on se sert de noms parfois

[128] Pour ce locuteur, les langues maternelles des autres locuteurs gênent, mais les lushois sont obligés de les porter à cœur.

péjoratifs. Ceci est attesté par le discours d'André. Il nomme tous ceux qui sont hors de son groupe et qui ne parlent pas sa langue : « des pygmées »[129].

> *Non donc les gens comme les gens comme dans notre contrée nous avions dans le royaume des gens qui parlent une même langue mais nous avions des différences quand la différence là la différence se trouve à partir d'où la différence se trouve à partir de la prononciation + nous nous pouvons prononcer comme ça eux prononcent autrement mais quand nous prononçons eux n'écoutent pas donc leur langue là comme on les appelle chez nous nous les appelons les « patcwha »** automatiquement ce sont les pygmées patcwa** signifie pygmées + les gens là très les gens qui vivent en brousse là comment on a alors on les appelle patcwa** pour que les gens comprennent que ce sont les pygmées*(L3).

La dénomination péjorative ou le rejet de nos langues ethniques peut toutefois freiner le développement de nos sociétés. Elle peut porter sur la langue (« barbare »), sur la religion (« païens ») et sur la culture (« sauvage »). Ceci nous amène à la réflexion selon laquelle, à Lubumbashi, le fait de s'habiller, de manger peut conduire à une frustration au point de rejeter son identité. Ainsi, avons-nous posé la question :

Peut-on reconnaître l'appartenance ethnique selon son l'habillement?

> *Oui par conjoncture oui parfois je peux prendre l'exemple des luba + ils aiment bien les tissus en jaune tous les gens qui mettent les tissus en jaune sont considérés comme des baluba (L11).*

> *Oui on peut reconnaître la langue d'une personne par sa manière de s'habiller parce que chez nous au Katanga nous avons plusieurs tribus et nous qui habitons le Katanga nous savons voir si quelqu'un s'habille de cette manière ah ce type il vient de là si celui-ci s'habille comme ça il vient de là ah donc la façon de s'habiller peut directement te classer dans ta tribu (L9).*

Pour marquer l'insistance, les informateurs L2 et L4 ont recours à l'alternance codique :

129 Terme péjoratif pour désigner la population de petite taille.

Oui ici chez nous oui les Baluba s'habillent très mal avec les Balamba dès qu'on les voit on peut dire c'est lui souvent ***ni manguo ya marangi mingimingi*** *(*ce sont des vêtements des différentes couleurs) ***marouge mavert majaune*** (les couleurs rouge, vertes et jaunes) ///(rire) (L5).

Oui on peut reconnaître la personne ***malamingi par mafaçon yabo yakujabiller*** *(souvent par leur façon de s'habiller)+ ici à Lubumbashi et aussi par sa façon de parler parce que si vous voyez tu peux prendre comme exemple euh les baluba + les baluba peuvent commencer une phrase en français il termine avec le swahili euh le kiluba + leur façon de s'habiller aussi il peut s'habiller le rouge vert le rouge jaune il y a aussi les Lamba + les Lamba aussi pour connaître les Lamba on peut voir l'habillement aussi les Lamba s'habillent avec les chaussettes + une femme avec les chaussettes en pagne mais avec les chaussette****s***(L4).

Oui ici chez nous oui les baluba s'habillent très mal ***djo vile bantu banasemaka*** *(c'est ce que les gens disent) mais avec les Balamba dès qu'on les voit on peut dire c'est lui+ on dit toujours* ***tshilamba bwanga bwa lwendo***[130] (l'habillement valorise l'homme**)** (L2).

A la lumière des réponses, apparaît une relation très amusante établie entre le style vestimentaire hétéroclite et l'alternance codique des locuteurs en question. L4 emploie un langage dédaigneux contre les Baluba, sans toutefois les citer. Il recourt à l'alternance codique pour s'exprimer. Il est allé plus loin en affirmant que les Baluba sont reconnus par leur façon de parler. Quant à L2, il ne veut pas s'affirmer, il recourt à l'alternance pour cacher son point de vue. Le proverbe ciluba signifie que c'est par l'habit qu'on connait le moine.

A Lubumbashi, on peut identifier un peuple de par son habillement et sa façon de parler.

La dernière réponse est mitigée :

Non non en tout cas l'habillement non mais peut-être la couleur euh il y a des gens qui viennent de l'intérieur de notre province + ce sont des personnes qui préfèrent des

130 On peut traduire ce proverbe par l'habillement est un fétiche pour le voyage. L'habillement joue un rôle capital dans la culture kasaïenne, il correspond à une circonstance.

couleurs vives et ont le sens dans leur habillement c'est pour cela que ce qui prouve l'appartenance tribale de quelqu'un c'est un peu ça (L10)

Pour L10, chaque couleur a un sens d'une ethnie à l'autre. Certaines ethnies prèfèrent une couleur vive tansdis que d'autres ne le prefèrent pas.

[Rire] /// *Tout d'abord pour les habillements moi je dis non non* ##### (L8)

IV. 7. 1. Langue ethnique : langue d'identité culturelle

L'appartenance ethnique est parfois à l'origine de stigmatisation. Les clichés rattachés à une langue ethnique véhiculent des considérations stéréotypées qui peuvent pousser un locuteur à ne pas pratiquer sa langue ethnique publiquement de peur d'être rattaché à son ethnie considérée socialement comme « barbare ». L5 n'aime pas publiquement pratiquer sa langue parce qu'elle est considérée, à Lubumbashi, comme la langue du « village » et des « sauvages ».

Q1. Parlez-vous votre langue maternelle ?

Non

Q2. Est-elle utile dans votre vie ?

Oui

Q3. Quel sentiment éprouvez-vous de ne pas parler votre langue maternelle?

Bon je n'éprouve aucun sentiment hein aucun de parler ma langue ciluba

Q4. Que pensez-vous de votre langue maternelle ?

Oui je ne la connais pas d'abord je ne la connais pas on dit qu'elle est elle est sauvage je ne peux pas parler ça devant tout le monde.

Cet extrait permet de comprendre que cet enquêté présente un raisonnement illogique à propos de sa langue maternelle. Ce locuteur ne parle pas sa langue maternelle, néanmoins, il affirme que cette langue est utile dans sa vie. Ce qui est illogique. Il n'éprouve aucun sentiment de ne pas parler sa langue. En elle-même, la langue n'est pas stigmatisée, mais c'est le regard que la société lushoise porte sur le ciluba. Comme nous l'avons montré ci-haut, les représentations et les stéréotypes que les Lushois portent sur cette langue est le

résultat de leur passé tourmenté par la haine tribale. Une des implications de cette pratique sociale est pour le locuteur une certaine honte, une gêne à pratiquer sa langue en cas de conflits linguistiques. En effet, c'est avant tout avec les grands parents que l'on parle en langue ethnique surtout s'ils vivent au village. Ces langues sont utilisées par les anciens et plus souvent au village. Les enquêtés ont développé et ont montré l'utilité de ces langues dans le rapport avec la génération des grands parents et avec les personnes âgées en général :

> *Elle est utile parce qu'elle me donne la chance de communiquer avec les gens de mon coin hein les oncles les tantes grand-père tout et tout* (L1).

> *Euh bon quand je trouve quelqu'un qui parle sa langue maternelle pour moi je vois il est villageois parce qu'ici on parle beaucoup en swahili + si on voit quelqu'un qui parle kikasaï on le considère comme si c'est quelqu'un qui est venu fraîchement du Kasaï signe du village ici chez nous* ***kwakuwaona mafaçon yakusema tu verras que ni village tu*** (par leur manière de s'exprimer tu verras que ce sont des villageois) (L6).

Certains enquêtés pensent que les langues ethniques ne peuvent être pratiquées que dans certaines circonstances et pas dans d'autres. Leur champ de pratique est limité. La gestion des situations plurilingues conduit souvent à des choix douloureux et exige un effort réel et un coût communicationnel important. Dans le cas d'un pays plurilingue, il se pose souvent le problème de choix d'une langue nationale ou officielle ou encore une langue de contact intercommunautaire dans une entité politique plurilingue. Or, tous les choix ne se valent pas. Le recours à une langue qui a la plus grande extension sociale facilite des échanges intercommunautaires .On peut soit exiger que les sujets se dotent tous de compétences bilingues, soit exiger que l'administration soit bilingue

Ceci est paraphrasé par les propos suivants :

> *Euh les personnes qui parlent les langues maternelles c'est bien mais d'autre part il faut voir où parler cette langue maternelle c'est pas n'importe où qu'on peut se présenter on commence à parler la langue maternelle non il faut voir où le parler et où ne pas la parler* (L9).

> *Euh bon si ça ne dépendait que de moi j'aurais voulu que ça soit la langue la plus parlée hein parce que dans ma province elle est quand même parlée euh par plusieurs territoires+ elle est parlée dans plusieurs territoires de ma province euh bon elle est*

aussi divulguée + ça me fait aussi du bien quand j'entends dans certaines émissions utiliser ma langue maternelle + Je ne dis pas que ma langue maternelle est la meilleure (L1).

Au contraire, certains locuteurs pensent qu'il faut promouvoir les langues ethniques. Leur pratique doit être effective pour que les jeunes puissent apprendre ces langues. Dans la situation actuelle, les jeunes natifs de Lubumbashi ignorent leur langue ethnique sous prétexte qu'ils vivent en ville. L'apprentissage de ces langues demeure impossible. Aucun établissement ne le prévoit. Les associations socioculturelles qui sont censées jouer ce rôle, sont politisées. Elles sont devenues des lieux où les hommes et les femmes vont à la quête du pouvoir. Parler sa langue ethnique, dans un espace francophone comme le Congo, relève avant tout d'une appropriation affective, puisque d'un point de vue fonctionnel, il est possible de poursuivre sa vie sans langue ethnique. Ne pas parler sa langue revient à perdre une aptitude langagière, ce qui est ressenti comme regrettable par le locuteur ci-dessous. L'incapacité d'utiliser sa langue confrontée aux attentes du groupe immerge les individus dans des comportements humiliants.

Toutefois même quand ici à Lubumbashi euh quand je parle même français en terminant français si je n'utilise pas le quoi le quoi même un mot de ma langue maternelle je me sens toujours coincé + Suite a quoi c'est suite à notre culture que nous sommes abonnés depuis l'enfance + on a grandi avec ça jusqu'à nos jours alors c'est cela qui m'excite toujours de parler dans ma langue maternelle jusqu'à n'importe où je vais parler (L3).

IV. 7. 2. Langue ethnique : langue à tradition orale

Si le français est la langue de l'écrit et de l'oral, les langues ethniques sont essentiellement des langues à tradition orale au Congo. Il va de soi que la langue orale précède de la langue écrite, car l'oral existe avant l'écrit dans la communication entre les êtres humains. Selon Benveniste C-B et Jeanjean, (1997 : 22-43) « toutes les langues ont des formes orales, mais elles n'ont pas toutes des formes écrites : on peut parler des sociétés de l' « oralité » ou des langues dites « sans écriture ». L'écrit et l'oral ne sont pas tout à fait identiques ; on peut dire que l'écrit est plus stable, autrement dit moins flexible et moins perméable aux changements linguistiques ». L'oral, pour sa part, change plus ; quelques-uns de ces changements sont temporaires, ce sont des formes « à la mode » qui disparaissent assez vite. Bref, l'oral joue le rôle d'un facteur évolutif dans le développement linguistique.

Il semble évident que la langue parlée et la langue écrite présentent de nombreuses différences syntaxiques et grammaticales. Ceci se vérifie par le fait que la syntaxe de l'oral est moins structurée (par comparaison à la norme linguistique); elle comporte notamment moins de subordonnées et plus de phrases incomplètes, tandis qu'à l'écrit, il est facile de trouver les formes déictiques ou d'organisateurs pragmatiques, des marqueurs métalinguistiques entre les énoncés et des phrases nominales lourdes des compléments. La langue parlée manifeste facilement plus d'hésitations, de répétitions, d'ellipses, de pauses et des faux départs, tandis que la langue écrite donne l'impression d'une précision plus poussée. Une phrase énoncée à l'oral peut avoir sa signification par le destinataire, mais à l'écrit, en revanche, il existe une exigence de « contextualisation de la référence en français écrit » qui découle « de la règle sociolinguistique plus générale de coopération » (Reichler-Béguelin et al. 1988 : 21-22).

Il est important de préciser qu'à Lubumbashi certains enfants apprennent simultanément le français et la langue ethnique de leurs parents.

La question posée à ce sujet est : Savez-vous écrire la langue de votre père ou de votre mère ? Les résultats sont partagés.

-variable sexe :

Réponses	Femmes	Hommes	%
Oui	55 (14%)	100 (26%)	155 (40%)
Non	100 (26%)	132 (34%)	232 (60%)
Total	155 (40%)	232 (60%)	387 (100%)

Tableau 7 : la pratique des langues ethniques

Les enquêtés, constitués des élèves, sont peu nombreux à avoir déclaré pouvoir écrire leur langue ethnique. Il apparaît clairement dans le tableau que 40% des élèves savent écrire leur langue contre 60% qui ne le savent pas dont 14% des femmes et 26% des hommes savent écrire la langue de leurs parents, 26% des femmes contre 34% des hommes ne savent pas l'écrire.

On peut donc observer que les langues ethniques ne sont pas situées dans la culture de l'écrit comme peut l'être le français. L'absence de code orthographique établi rend difficile l'écriture des langues ethniques. Ecrire les langues ethniques reste rare voire impossible à Lubumbashi. Il n'existe, du reste, que peu de textes écrits. Les langues ethniques sont réputées présentes à l'oral dans l'environnement familial. Ces langues sont parlées par des vieux et rarement par des jeunes.

L'apprentissage du français a longtemps été dominé par l'écrit et la prévalence de l'écrit est typique au français. La différence qui pourrait exister entre l'écrit et l'oral va au-delà de la norme. La langue écrite et la langue orale s'opposent bien sur le plan syntaxique que morphologique et lexical à tel point qu'on peut aboutir à deux codes indépendants. Ils peuvent s'influencer mutuellement, mais la chose qui les différencie c'est qu'ils ont chacun leurs règles et leurs systèmes de fonctionnement. Le problème que pose l'oral est complexe. Il n'a pas été codifié comme l'écrit, tandis que l'écrit est codifié depuis longtemps à travers la grammaire. Cette grammaire est prescriptive et normative. Les variantes sont saisies comme des écarts qui sont tolérés, au pire considérés comme des fautes. La norme de l'écrit est circonscriptible, tandis que la norme de l'oral est plus complexe. Pour établir une véritable norme orale, il faudrait codifier non seulement la syntaxe, la morphologie et le lexique de l'oral mais aussi la prononciation. En se fondant sur l'argument de Girard et Lyche (2004) « la norme orale ne dispose pas de support objectif si ce ne sont les enregistrements, les

enquêtes, mais elle passe alors obligatoirement par le filtre auditif de l'enquêteur-auditeur. » Bref, si l'on reconnait à l'écrit une grande stabilité, la construction d'un corpus à l'oral s'avère bien plus problématique du fait de la constante évolution de l'objet étudié.

IV. 8. REPRÉSENTATIONS ET COMPORTEMENTS

Par « comportement », nous entendons non seulement la production du discours ou des textes parlés ou écrits, mais tout usage de la langue y compris la lecture et l'écoute.

La dynamique d'une langue en tant que comportement dépend de son utilisation. Plus une langue est pratiquée, plus elle devient utile, une langue non pratiquée devient inutile et également désuète selon Mackey (2000). Pour être pratiquée, il faut qu'une langue soit utilisable. Le fait qu'une langue soit utilisable dans un domaine ne veut pas dire qu'elle soit également utilisable dans d'autres domaines. Le comportement langagier n'est pas univoque. Certaines personnes parlent une langue qu'elles ne peuvent pas écrire et vice versa (Mackey, 2000).

En ce qui concerne les élèves, par exemple, le comportement linguistique en milieu scolaire est complexe. A l'école, on utilise la langue pour la langue, parfois avec l'espoir lointain de pouvoir s'en servir comme comportement extra-scolaire pourvu que l'on ait réussi à supporter de longues heures de pratique parfois ennuyeuse. En milieu extra-scolaire le comportement linguistique a souvent un effet social. En apprenant ce comportement linguistique dans ce milieu, on apprend ce qu'il faut dire dans une situation donnée et comment il faut le dire ; et on apprend tout cela ensemble comme unité de comportement social (Mackey, 2000 : 385).

Dans cette perspective, il est important de signaler l'impact de la conscience plurilingue sur le comportement langagier des élèves. Selon Kilanga (2010 : 83)

« un élève a appris le kihemba comme première langue en famille dans son village. A son entrée à l'école à l'âge de six ans, il apprend le kiswahili dans un centre rural à l'école primaire; à partir de la troisième année primaire, il apprend quelques rudiments de français; après sa sixième primaire, il se déplace pour le chef-lieu de sa province où il entre en contact avec les langues des autres groupes ethniques (le kibemba, le kiluba, le kisanga, le Ciluba). Au secondaire, il apprend le latin, le grec, l'anglais en plus du français ».

Le profil linguistique de cet élève est complexe et le plurilinguisme a un impact réel sur son comportement linguistique. Nous remarquons que cet élève a la maîtrise à la fin de ses études secondaires du français, kiswahili, kihemba, comprend l'anglais, le kibemba et partiellement le kiluba et le kisanga et maîtrise la culture gréco-latine. L'intéressé est conscient d'être le siège de plusieurs langues.

CONCLUSION PARTIELLE

Notre objectif dans la présente étude était de décrire les déclarations représentationnelles à travers les données fournies par les questionnaires et les entretiens des locuteurs lushois. Ces derniers valorisent ou stigmatisent leur langues ou la langue des autres et affirment qu'ils ne communiquent pas exclusivement en français ou en kiswahili, en public et dans la famille, et leurs pratiques sont bilingues. Dans ce sens, les réalisations langagières représentées par les Lushois sont issues d'un mélange des langues en présence. Dans le chapitre suivant les locuteurs lushois évalueront leurs pratiques langagières.

CHAPITRE V : ÉVALUATIONS DES PRATIQUES LANGAGIÈRES: VALORISATION ET STIGMATISATION

V. 0. INTRODUCTION

Nous tenterons de décrire, dans ce chapitre, les pratiques langagières de la population lushoise. Avant d'entrer dans le vif du sujet, pour Calvet (1999 : 158) les pratiques seraient :

Ce que les locuteurs produisent, la façon dont ils parlent, mais aussi la façon dont ils « accommodent » pour pouvoir communiquer, la façon dont ils adaptent leurs pratiques aux situations de communication.

Quelques questions méritent d'être soulevées à savoir : les locuteurs lushois pensent-ils les pratiques avant de les réaliser ? Leurs pratiques influencent-elles leur production ? Si tel est le cas, qu'en est-il des pratiques langagières ?

Pour Boutet (2002 : 459) « d'un point de vue empirique, « pratique langagière » renvoie aux notions de « production verbale », d' « énonciation », de « parole », voire de « performance », mais il s'en distingue d'un point de vue théorique par l'accent mis sur la notion de « pratique » : le langage fait partie de l'ensemble des pratiques sociales que ce soit des pratiques de production, de transformation ou de reproduction. Parler de « pratique », c'est donc insister sur la dimension praxéologique de ces activités ».

D'après Calvet (1998 : 26), « il existe une distinction entre les usages et les représentations linguistiques. Les représentations touchent à trois facteurs : celui de la forme des langues, (comment il faut parler), celui du statut de langues (ce qu'il faut parler) et celui de leur fonction identitaire (ce que la communauté d'appartenance parle). Dans tous les cas, le linguiste dispose essentiellement de deux moyens d'accès à ces représentations : les évaluations et l'observation ». Les évaluations sont décrites soit comme des auto-évaluations ou des hétero-évaluations. Elles concernent les pratiques des locuteurs (ce qu'ils disent parler), leurs jugements sur ces pratiques (comment ils pensent parler) et sur les situations (valeurs accordées aux langues, ainsi que les rapports entre pratique de telle ou telle autre langue). Les observations, quant à elles, permettent de vérifier les évaluations. Les évaluations et les attitudes lushoises feront le point dans les lignes qui suivent.

V. 1. L'AUTO-ÉVALUATION DES COMPÉTENCES

Pour Ardoine[131], l'auto-évaluation est définie comme étant la procédure selon laquelle on demande aux formés de s'évaluer eux-mêmes en précisant les critères qu'ils choisissent. L'auto-évaluation intervient lorsque le sujet fait des jugements sur sa propre façon de parler et peut signifier l'évaluation subjective des compétences. Etant donné que le cours de français est enseigné dès l'âge scolaire, les individus ont une idée intériorisée de ce que peut être le « bon usage » ou le « mauvais usage » du français. Ainsi, deux types d'auto-évaluations peuvent être pris en considération :

L'auto-évaluation assistée, laquelle se caractérise par l'intervention du « facilitateur » à certains niveaux de processus : définition des objectifs, des critères d'évaluation, du bilan de l'action concrète ;

L'auto-évaluation combiné à une co-évaluation… ce type d'auto-évaluation se caractérise par une pluralité de jugements (les facilitateurs, les partis) dont l'individu est partie prenante.

Nous pensons cela important, car l'auto-évaluation permettra aux locuteurs d'évaluer leur compétence devant telle ou telle autre langue en présence.

On peut également imposer les critères ou les déterminer au cours de discussions préalables avec l'ensemble de la population concernée. La perception de sa langue et de la langue de l'autre entraîne nécessairement des transformations plus ou moins longues et des absences de transformations dans les usages, lorsque les lectes sont en contact. Ces transformations proviennent des paramètres très variant, mais un de ces paramètres, épilinguistique et une de ses conséquences, l'insécurité linguistique, ne doivent pas être évincés (Canut, 2002 :118).

C'est la question des identités qui joue (l'identité individuelle, communautaire, identité étatique, politique, etc.) et se rejoue lors de chaque interaction langagière entre diversité et unité, entre sa langue et la langue de l'autre dont on veut se différencier, mais dont on doit parfois inévitablement se rapprocher aussi. Les locuteurs sont conscients de

131 Cité par Muyaya et Mukendi (2002 : 146).

l'hétérogénéité linguistique même s'ils tentent de la réduire, surtout si cette dernière position s'impose à eux comme un devoir, voire un droit, légitimé par un groupe dominant auquel ils veulent appartenir.

Les interactions sont ainsi conçues comme les lieux de rencontres et des affrontements entre les locuteurs marqués socialement et dont les comportements et les attitudes linguistiques sont forcément pour une part liés avec la représentation qu'ils ont de l'organisation sociale stratifiée, donc leur interlocuteurs, etc. Les comportements et les attitudes sont ainsi envisagés en regard du positionnement des interlocuteurs, positionnement qui agit en regard des paramètres de la situation de communication dans laquelle ils sont engagés, qui en redéfinissent constamment les enjeux et les modalités, et dans le cadre d'une organisation sociale particulière, stratifiée, etc., qui participe à la définition des enjeux et modalités d'interaction**.**

V. 2. L'AUTO-EVALUATION DES ELEVES

Une question a été posée aux élèves, de porter un jugement sur le degré de satisfaction par rapport à leur compétence en français. Voici la teneur de la question :

Le français que vous parlez, vous satisfait-il ?

En réponse à cette question, deux réponses sont possibles à savoir :

-variable sexe:

	Hommes (%)	Femmes (%)	Total %
Oui	169 (44%)	82 (21%)	251 (65%)
Non	63(16%)	73(19%)	136 (35%)
Total	232(60%)	155(40%)	387 (100%)

Tableau8: l'autoévaluation des élèves

Les réponses des enquêtés sur leur compétence en français donnent les résultats suivants : 44% des hommes sont satisfaits de leur pratique, contre 21% des femmes. En revanche, 16% des hommes ne sont pas satisfaits de leur pratique contre 19% chez les

femmes. La maîtrise de la langue suscite l'admiration dans le quotidien des élèves et ils attachent de l'importance à acquérir le profil de bon locuteur de français.

A cette question, nous avons enregistré des réponses mitigées de la part des enquêtés. Voici l'auto-évaluation des enquêtés qui affirment être satisfaits de leur manière de parler le français.

Oui je suis satisfait parce que même avec le peu là on m'écoute (L6).

Parler français mais oui oui bon euh du moment où chaque fois que je m'exprime en français les gens n'ont pas difficile à m'écouter à m'entendre je pense que je prononce les termes français distinctement les phrases + je respecte la phonétique française je pense que ça me suffit (L1).

Oui je suis satisfait à moitié parce que à moitié pourquoi parce que je n'ai pas cet accent des français hein mon soucis est que ***ni parler comme Bafrançais djo soucis yabo nyanze kusema na prononciation ya ba français*** (je parle comme les français c'est mon souci de parler et de prononcer des mots comme les français) (L12)

Parmi les enquêtés, certains ne sont pas satisfaits de leur manière de parler le français et souhaitent perfectionner la langue.

Non je ne suis pas satisfaite (L8).

Non pas encore j'aime bien parler plus que ça + parler parfaitement un peu français quoi (L5).

Pas satisfait donc je voulais atteindre l'idéal je ne suis pas encore satisfait raison pour laquelle je fournis beaucoup d'efforts pour m'efforcer de bien parler (L10).

*Jusqu'ici non je ne suis pas satisfait je cherche à améliorer (*L11).

V. 3 LA DYNAMIQUE DES ATTITUDES

Dans un sens large, le terme « attitudes linguistiques » est employé parallèlement et sans véritable nuance de sens, à représentation, à norme subjective, à évaluation, à jugement et à opinion pour désigner tout phénomène à caractère épilinguistique qui a trait au rapport de la langue (Lafontaine 1997: 56-57). L'attitude linguistique est définie comme étant l'ensemble des manifestations subjectives vis-à-vis des langues et des pratiques langagières

(représentations, mimique, intonations, gestuelles, …). Les études sur les attitudes linguistiques ont, au fil du temps, fait l'objet de plusieurs critiques. On leur a reproché de manquer de nuances, de se dérouler dans des contextes non définis ou éloignés de la communication naturelle, ou de prendre trop peu en compte le statut social des locuteurs évalués et des sujets interrogés (Lafontaine1997 : 59).

Cette étude permet de mettre au jour les raisons pour lesquelles les individus ou les groupes sont prêts ou non à adopter, voire à apprendre, telle variante ou telle variété linguistique, ou encore telle langue (dans le cas de bilinguisme ou d'apprentissage de langue seconde). Nous affirmons avec Houdebine (1996 : 22) que l'objet principal de ces études est de permettre de dégager une partie de causalité de la dynamique linguistique et langagière. D'où la nécessité d'étudier les comportements et les attitudes des locuteurs, d'observer les productions et de ne pas se contenter de recueillir les paroles des sujets afin de dégager leurs représentations, celle-ci pouvant varier selon les situations, les interactions.

V. 3. 1 Attitudes vis-à-vis des langues en presence

La mention et l'usage éventuel des langues ethniques, des langues nationales ou de la langue officielle est naturellement un fait qui sépare totalement les enquêtés. Il est notoire que les attitudes à l' égard du langage peuvent avoir une incidence sur le comportement ou la politique linguistiques d'une communauté : maintien ou abandon d'une langue, adoption d'une autre langue, modification de la norme, etc. La première constatation que nous avons faite au sujet des attitudes de nos enquêtés vis-à-vis des ces langues en présence, c'est que la notion du statut de chaque langue est bien clarifiée par la constitution. Or dans la plupart des cas, les attitudes des locuteurs peuvent être favorables ou défavorables à leur propre langue ou envers les langues des autres.

V. 3. 1.1 Evaluation

V. 3. 1. 2 Attitudes des Lushois vis-à-vis des langues en presence

L'attitude d'un locuteur en face de ses langues et envers les individus qui les parlent influencera son comportement à l'intérieur des différents milieux qu'il fréquentera. Son attitude peut à son tour être influencée par les réactions qu'a son auditeur envers lui. Dans certaines situations, il peut éviter d'utiliser l'une de ses langues parce qu'il a honte de son accent, par exemple, ou parce qu'il ne maîtrise pas la langue. Le locuteur aura une attitude

négative à l'égard de cette langue. Il peut arriver que dans certaines circonstances le locuteur affiche une attitude négative ou positive envers sa langue ou celle des autres.

V. 3. 1. 3 Attitudes des Lushois vis-à-vis de la langue officielle

Il s'agit de faire ressortir dans cette partie les valeurs symboliques du français à Lubumbashi. Certains enquêtés ont exprimé un jugement hostile à l'égard du français. Ils le perçoivent comme l'instrument d'oppression, comme le symbole de la domination coloniale ou comme une langue étrangère. Comment les enquêtés se représentent-ils le français ? Quelques indicateurs vont nous aider à faire ressortir les attitudes des Lushois par rapport à la langue officielle. Pour y arriver, voici la question qui a été posée à ce propos : Aimez-vous le français ?

-appréciation de la langue française

Pour saisir tous les jugements possibles, les avis sont mitigés comme on le remarque dans ce tableau.

Variable sexe:

	oui	Non	Total %
Hommes	144(37%)	107(28%)	247 (64%)
Femmes	89(23%)	51(12%)	136 (36%)
Total	233 (60%)	154 (40%)	383(100%)

Tableau9: l'appréciation du français

En croisant ces données avec la variable sexe nous obtenons des résultats suivants : sur un total de 60% des élèves qui aiment le français, il y a 37% des hommes et 23% des femmes qui sont favorables à la langue française. 40% des élèves n'aiment pas la langue française, dont le pourcentage le plus élevé chez les hommes 28% contre 12% chez les femmes. Ce sont les femmes qui présentent un pourcentage faible : 12%, qui n'aiment pas le français. La variable sexe révèle l'existence d'attitudes différentes des hommes et des femmes face au comportement social. Proportionnellement par rapport au nombre total de personnes des deux sexes, les réponses semblent se distribuer d'une manière assez équilibrée; à la limite, ce sont même les femmes qui l'apprécient davantage (car 89 sur 136 personnes, tandis que chez les

hommes c'est 144 sur 247. Toutefois, les études de Bangouendi (2007 : 258) ont montré que les élèves gabonais qui déclarent aimer le français donnent 32% des garçons qui aiment beaucoup le français contre 35% filles. Inversement au Gabon, les garçons sont moins portés que les filles à aimer le français.

Les filles comme les garçons sont familiarisés au français. Mais les réponses des filles très positives sont porteuses de signification. Les filles admettent qu'elles sont à l'aise face à la langue française alors que les garçons semblent monter un plus grand désintérêt. En dehors du fait que ces résultats rejoignent la tendance générale selon laquelle les femmes sont plus attirées par les formes valorisantes de la langue, l'explication est aussi à chercher dans de nombreux facteurs qui caractérisent le terrain étudié. En se plaçant dans le contexte gabonais et on peut tenter une explication telle que: dans les familles gabonaises, l'éducation des enfants est faite généralement par les femmes et il n'est pas rare de voir les femmes élever seules leur progéniture. La scolarisation des femmes et leur niveau social sont un atout pour le développement des familles car elles mettent en place des stratégies linguistiques (elles parlent en français aux enfants afin de les préparer à la langue de socialisation, à l'école), des stratégies d'éducation (elles sont favorables à l'école dès la petite enfance), des stratégies liées aux apprentissages (elles veillent aux devoirs, à faire travailler les enfants). Il y a beaucoup plus de motivation de la part des femmes, elles sont impliquées dans les études de leurs enfants. Les représentations positives qu'elles nourrissent à l'égard du français sont transmises ainsi que les représentations socioculturelles que peut procurer la connaissance du français dans un pays où il est la langue des dirigeants.

Les femmes estiment que c'est par les études qu'elles acquerront une place respectable dans une société d'hommes. La langue des études étant le français, son usage et son apprentissage se font avec le plus grand soin. Les attitudes en faveur du français sont caractéristiques des femmes et touchent les femmes de tous les milieux. Leur adhésion au français est aussi une façon de s'ouvrir au monde moderne, ce n'est pas un phénomène de mode linguistique mais une réelle adhésion à une vie plus prometteuse.

-Dépréciation du français

Pour expliquer les représentations dévalorisantes des Lushois par rapport au français, nous avons recouru à la question,

Etes-vous d'accord avec ceux qui soutiennent que la langue française participe à l'échec de notre pays ? Si oui comment?

Certains enquêtés soutiennent que la langue française a une part de responsabilité dans la gestion chaotique de la politique congolaise.

> *Oui c'est vrai c'est puisque le français a dominé toutes les langues de notre pays + donc vous voyez un enfant qui évolue qui ne connaît pas même un mot de sa langue maternelle donc nous en tant que les jeunes en tant que les Congolais les Africains nous apprenons toujours à nos enfants à écrire toujours en français étant donné que nous avons nos langues propres qui pourront nous permettre comment avancer mais nous utilisons le français c'est pourquoi le français a dominé toutes les langues là et il est à la base de l'échec de notre pays* (L3).

Pour certains enquêtés c'est l'incompréhension qui est à l'origine des difficultés que le pays connaît actuellement. A cela, il faut adjoindre la non maîtrise de la langue française.

> *Oui parce qu'on ne comprend pas bien en français alors ici aussi c'est français + tout c'est français même les télévisions radios et puis le pays en désordre donc il faut parler swahili parce que là même les gens qui n'ont pas étudié comprend le pays va comment* (L2).

Toutefois, certains enquêtés attribuent cet échec à la mauvaise foi des Congolais, au manque d'organisation de la « res publica » et à l'illettrisme de certains.

> *Bon moi je ne partage pas avec ceux qui disent que c'est le français qui est à la base de l'échec de notre pays + ce que nous connaissons comme crise politique et économique dans notre pays c'est pas dû au français c'est la mauvaise foi seulement* (L11).

> *En tout cas je ne suis pas de cet avis ceux qui le disent ce sont des gens qui sont complexés s'ils sont en face des personnes qui parlent mieux français et bien ils sont complexés et dit le français n'avance pas le pays* (L10).

> *Non je ne suis pas de cet avis bon les gens qui peuvent dire ça ce sont des gens qui ne savent pas parler le français* (L6).

V. 3. 1. 4 Attitudes des Lushois vis-à-vis des langues nationales

Les langues nationales, bien qu'elles partagent le pays en zones ou régions, n'attirent pas toujours la sympathie des locuteurs, mais au contraire, elles peuvent être à la base de beaucoup de maux qui rongent la société congolaise. Quelques indicateurs nous aideront à faire ressortir certaines attitudes négatives ou positives qu'entretiennent les locuteurs par rapport aux langues nationales.

- Dépréciation pour les langues nationales dans l'enseignement

En fait, le souhait d'introduction des langues nationales dans le système scolaire a été exprimé par les parents de façon officieuse. Relativement à cette problématique, une question a été posée aux élèves en ces termes : Souhaiteriez-vous que l'on développe les langues nationales à l'école ?

Variable sexe:

	Oui	Non	Total
Hommes	108 (28%)	125 (33%)	233(60%)
Femmes	7 3 (19%)	81 (21%)	154 (40%)
Total	181 (47%)	207 (53%)	387 (100%)

Tableau 10: les langues nationales dans l'enseignement

Les résultats qui ressortent de ce tableau montrent la disparité des réponses selon les sexes. 28 % d'hommes souhaitent que les langues nationales soient apprises à l'école et 19 % des filles sont favorables à l'apprentissage des langues nationales à l'école. Les filles (21%) n'admettent pas que ces langues soient développées à l'école contre 33% des garçons. Bref, 53% d'élèves sont défavorables à ce que les langues nationales s'apprennent à l'école. 47% sont favorables à cet apprentissage. Seules les déclarations orales des entretiens nous donneront des justifications, pour l'instant faisons une lecture statistique de la question et observons la tendance qui apparaît clairement.

Variable géographique:

	Lubumbashi	Kamalondo	Katuba	Kenya	Kampemba	Rwashi	Annexe	Total
Oui	20 (5%)	37 (10%)	15 (4%)	28 (7%)	17 (4%)	41 (11%)	22 (6%)	180 (47%)
Non	31 (8%)	27 (7%)	38 (10%)	29 (7%)	41 (11%)	9 (2%)	32 (8%)	207 (5 3%)
Total	51 (13%)	64 (17%)	53 (14%)	57 (14%)	58 (15%)	50 (13%)	54 (14%)	387 (100%)

Tableau 11 : le développement des langues nationales à l'école

La particularité de cette variable concerne les élèves des Communes Kamalondo (10%), Kenya (7%) et Rwashi (11%) qui présentent un pourcentage au dessus des autres et souhaitent que les langues nationales se développent à l'école. Les Communes Katuba (10%), Kampemba (17%), annexe (13%) et Lubumbashi (13%) présentent un pourcentage élevé et veulent que les langues nationales se développent à l'école.

Il est certain que d'une manière générale, pour être en mesure de fournir un rendement maximum en matière d'instruction et surtout d'éducation, l'enseignement doit être dispensé dans une langue familière à l'apprenant, affirme Kilanga (2010 :48). Or, il est connu de tous que le kiswahili est la langue familière de la ville de Lubumbashi. Elle est la langue de grande diffusion. Elle est comprise et pratiquée par les élèves sans difficulté. Curieusement, au regard des résultats, les élèves lushois se nourrissent d'une attitude négative à l'égard de l'apprentissage des langues nationales à l'école. A travers cette réponse, nous avons estimé d'interroger les élèves s'ils pouvaient souhaiter que les langues nationales remplacent le français dans l'enseignement. Un autre tableau croisé va détailler le souhait des élèves de voir ces langues enseignées.

Variable géographique:

	Lubumbashi	Kamalondo	Katuba	Kenya	Kampemba	Rwashi	Annexe	Total
Oui	4 (1%)	31 (8%)	10 (2%)	16 (4%)	11 (2%)	16 (4%)	6 (2%)	94 (24%)
Non	47 (12%)	33 (9%)	43 (11%)	41 (10%)	47 (13%)	34 (9%)	48 (12%)	293 (76%)
Total	51 (13%)	64 (17%)	53 (13%)	57 (14%)	58 (15%)	50 (13%)	54 (14%)	387 (100%)

Tableau 12 : le remplacement du français par les langues nationales à l'école

La variable origine géographique montre visiblement que 24% des élèves sont favorables que les langues nationales remplacent le français dans l'enseignement, tandis que 76% des élèves ne sont pas favorables quant au remplacement du français dans l'enseignement congolais. Cet avis n'est pas partagé par les élèves de Libreville, où 87% des élèves ont répondu positivement au désir de recevoir un enseignement en langue ethnique, selon Bagouendi (2007 : 157). Les attitudes négatives des élèves peuvent trouver une explication au chapitre V (sur La stigmatisation des langues nationale) de notre travail. Quelle est l'image que les locuteurs lushois ont du kiswahili ? La R. D. Congo ne forme pas une unité linguistique. Les différentes réglementations scolaires que le pays connaît jusque-là ne sont que théoriques[132].

132 Voir le chapitre I. aménagement linguistique.

V. 3. 1. 4. 1. Attitudes envers le ciluba

Les sentiments d'un individu pour la langue déterminent ses attitudes pour elle. Le jugement que la population lushoise porte sur la langue ciluba est le résultat de leur relation historique.

Les Katangais sont entrés en contact avec les Kasaïens[133], avec la présence au Katanga des Zanzibarites de la Force Publique au XIXème siècle, lors de la mise en service du chemin de fer B.C.K. (Chemin de fer du Bas-Congo au Katanga) en 1928. Dès lors, le ciluba est entré en contact avec le kiswahili de manière permanente étant donné la régularité du trafic sur cette voie. La présence la plus significative du ciluba au Katanga, plus précisément à Lubumbashi, date des années 1945. En cette année, les Kasaïens sont arrivés au Katanga pour travailler dans les carrières minières. Un autre mouvement important est celui des années 1960 qui a provoqué l'arrivée massive des Kasaïens à la recherche du bien-être. Ce mouvement a créé un sentiment de mépris et de peur de la part des Katangais à l'égard des Kasaïens et de leur langue et vice-versa. L'image utilisée par le gouverneur de la Province du Katanga(1990) peut bien illustrer cette peur. S'adressant à ses **batoto ya mama** (les enfants de ma mère), il disait : si vous rencontrez un serpent et un Kasaïen, laissez partir le serpent, mais attaquez le Kasaïen (Muyaya et Mukendi, 2002 : 76). Ces propos ne pouvaient qu'engendrer un sentiment de frustration et de stigmatisation chez les Kasaïens. C'est pourquoi pendant cette époque, il était presque impossible de parler le ciluba dans les lieux publics. A Lubumbashi, le ciluba avait perdu du terrain en nombre de fonctions et/ ou en nombre de locuteurs. Ceci est attesté par les études menées par Muyaya (1994). Sans vouloir entrer dans le détail, deux questions ont été posées :

Avez-vous peur de parler le ciluba ?

	Enquêtés	Total %
Oui	102	55%
Non	50	25%

[133] Nous faisons allusion à la ville de Kananga, dont les études ont été menées par Badibanga (2008), et de la ville de Mbuji-Mayi.

Oui et non	37	20
Total	189	100%

Tableau 13: le ciluba à Lubumbashi

Muyaya (1994) montre que sur un total de 189 enquêtés, 102 ont répondu « oui », 50 ont dit « non » tandis que 37 ont avancé « oui » et « non » à la fois.

Avec qui parlez-vous encore le ciluba ?

Quant à la seconde question, les enquêtés ont donné la réponse comme avec ma femme, mes enfants, avec mes intimes et mes amis kasaïens.

A cet effet, il fallait s'attendre à une diminution en nombre de fonctions et en nombre de locuteurs. D'autre part, les refoulés ont préféré, au Kasaï, s'identifier comme Katangais. Ils ont refusé ipso facto de parler ciluba. En venant au Kasaï, ils ont créé au Katanga une diminution du nombre de locuteurs lubaphones (Muyaya et Mukendi, 2000 : 76).

Ce conflit avait pour motif, dans les deux camps, la recherche d'un espace vital. En effet, se sentant envahis et étouffés at home par les Kasaïens, les Katangais ont engagé la guerre pour rendre le Katanga viable et plus vital pour les Katangais **Katanga yetu** (notre Katanga) et obligé les autres à faire de même avec leurs territoires longtemps abandonnés. Ainsi, certaines expressions étaient d'usages (2000 : 18). Dans le même ordre d'idée, les Katangais ont présenté l'image des Kasaïens qui avaient envie de rentrer sur la terre de leurs ancêtres. D'où la chanson :

munacha Katanga ya mikuba (Vous avez laissé la richesse (le cuivre) du Katanga) ;

munaenda kuKasaï ya mateso (En allant au Kasaï où i y a la souffrance);

sinkosa ya Kyungu wala Nguza (La faute n'est ni de Kyungu[134] ni de Nguz[135] ;

ninkonsa ya kile kya machafu.(C'est la faute du joufflu (c'est-à-dire Etienne Tshisekedi[136]).

[134] Ancien gouverneur de la province du Katanga (1990-1993) à l'époque des troubles entre les communautés katangaises et kasaïennes dans le parti politique UFERI (Union des Fédéralistes et des Républicains indépendants) .

[135] Ancien 1°ministre (1990-1993) et Président de l'UFERI.

A la question de savoir : Que représente pour vous la langue ciluba ?

Les enquêtés, connaissant les relations conflictuelles que les Katangais entretiennent avec les Kasaïens, engendrent les attitudes négatives qu'il convient d'exposer.

Quand quelqu'un parle le ciluba moi je vois que vous êtes des villageois (L4).

Là c'est vrai que c'est notre langue nationale mais je les prends surtout pour des villageois hein les gens qui parlent ciluba ce sont les villageois pour moi (L5).

Au-delà de la frustration, il y a le rejet de l'autre et le sentiment que sa manière de parler n'est pas bonne.

Pour moi les gens qui parlent le ciluba je les considère comme les gens normaux ils n'ont jamais eu honte de parler leur langue + ils parlent partout le ciluba ils ne se gênent pas avant de parler leur langue le ciluba ça se parle à voix basse mais ça se crie dans les groupes de prières (L9).

Toutefois, signalons que les préjugés des années 60 ont réapparu avec plus de force lors du deuxième refoulement des Kasaïens en 1994. Les jeunes kasaïens refoulés, une fois sur leur terre et n'ayant pas la connaissance du ciluba, se sont vus purement et simplement humiliés par les jeunes kasaïens natifs. Nous sommes en présence de deux groupes de Kasaïens : dont l'un vivant au Katanga[137], revenu du Kasaï ignorant la culture et la langue kasaïenne et l'autre habitant le Kasaï et maîtrisant parfaitement le ciluba.

Ainsi, voici la question posée aux locuteurs à ce propos : Aimeriez-vous parler le ciluba dans votre vie ?

Variable géographique:

	Lubumbashi	Kamalondo	Katuba	Kenya	Kampemba	Rwashi	Annexe	Total

136Président national de l'UDPS (l'Union pour la Démocratie et le Progrès Social).

137 Signe du bien-être.

Oui	18 (4%)	17 (4%)	28 (8%)	20 (4%)	14 (3%)	21 (5%)	20 (5%)	138 (36%)
Non	33 (9%)	47 (13)	25 (6%)	37 (10%)	44 (12%)	29 (7%)	34 (9%)	249 (64%)
Total	51 (13%)	64 (17%)	53 (14)	57 (14%)	58 (15%)	50 (12%)	54 (14%)	387 (100%)

Tableau 14: l'amour du ciluba

La variable origine géographique signale que bien que les réponses sont majoritairement négatives à toutes les origines, les enquêtés de la commune Katuba ont plus que d'autres un désir considérable de parler le ciluba. Ceci s'explique par le fait que cette commune enregistre ces deux dernières années l'affluence des personnes venant du Kasaï. Il y a un écart entre les deux réponses : les réponses positives restent très élevées, de l'ordre de 53% à 47%. Est-ce que le recul de la pratique du ciluba est plus marqué dans les autres communes ? Une étude sur l'état des lieux de cette langue par commune pourrait mieux éclairer notre observation. Pour l'instant, on constate que le ciluba a tendance à avoir plus de locuteurs parmi les élèves de Lubumbashi à cause du mouvement de rentrée de la population kasaïenne. Ceci est attesté par Mukendi (1999) quand il affirme que dans les transactions commerciales, le ciluba est la langue du plus grand nombre des locuteurs.

V. 3. 1. 4. 2 Attitudes envers le kikongo

Si le kikongo[138] est une langue ignorée de la population lushoise, il en est de même de ses locuteurs. Cette ignorance remonte à fort longtemps. Pour les locuteurs lushois, est Mukongo toute personne habitant le nord du pays. Les Lushois vont plus loin en traitant ces

[138] Curieusement, pour le kikongo nous n'avons pas demandé aux élèves s'ils voulaient pratiquer cette langue comme nous l'avions fait avec les autres. Nous nous contenterons des avis des enquêtés à cette question.

peuples de « broussards », expression dénigrante dans l'imaginaire lushois. Leur langue est considérée comme sans importance.

Il en découle que le kikongo est considéré dans la représentation populaire comme un dialecte, une variété du lingala. Le discours des enquêtés illustre cela.

Euh le kikongo aussi moi je le vois comme des villageois (L4).

Quelqu'un qui parle le kikongo je le considère comme un doctrinaire c'est quelqu'un qui respecte vraiment les us et coutumes (L10).

Pour le kikongo moi personnellement je le considère ce sont des gens qui sont trop tribale + ils sont tribale comment parce que#eux aiment vivre seulement en communauté kongo pour bien s'exprimer leur langue (L9).

Certains locuteurs ignorent que le kikongo est une langue nationale. Ils le considèrent comme une langue maternelle[139].

Le kikongo aussi parce que ce sont des langues maternelles (L7).

Cette ignorance est aussi partagée par la population kanangaise (Kasaï occidentale). En 1964, lors de la réunification de la RD Congo, après la fin de l'Etat Indépendant du Katanga, symbolisé par la réouverture du chemin de fer (Bas-Congo-Katanga) le Président Kasavubu fut accueilli à Mutefu[140] et à Kananga (Luluabourg à l'époque), au rythme d'une chanson populaire dont le refrain ci-après :

Kasavubu[141] wa Bakongo ba beena mayi

Kassavubu wa Bakongo

Mwana'a Bakongo ba beena mayi

Babanyiee, babayaaya…

Traduction : Kasavubu (de la tribu) des Bakongo, peuple riverain.

---

[139] Au sens des langues ethniques, tribales, …

[140] Localité et gare de la SNCC située à 67 km de Kananga.

141Kasavubu fut le président de la RD Congo et originaire de l'actuelle province de Bas-Congo.

Kasavubu de la tribu des Bakongo

(Vous êtes) fils des Kongo, riverains [des cours d'eau.].

Fait étonnant, la chanson ne fait allusion ni à ses études, ni à sa carrière politique, encore moins à ses fonctions. Elle évoque par contre son origine ethnique : Mukongo.

V. 3. 1. 4. 3. Attitudes envers le Kiswahili

Dans la perspective de la mondialisation, l'anglais et le français ont tendance à occuper une part majeure dans la ville de Lubumbashi en ne laissant presque une petite place pour les autres langues comme le kiswahili. Dans ce cas, la plupart des gens instruits de Lubumbashi, qui veulent éviter la marginalisation, sont attirés par les grandes langues internationales et non par le kiswahili. Certains peuples présentent des attitudes négatives envers le kiswahili. C'est surtout à la suite des troubles interethniques. Les refoulés du Katanga ont été désignés par le terme « beena Katanga [142] » ce qui signifie que, dans l'entendement du Kasaïen de terroir, on devient aussi Katangais par le maniement du kiswahili. Comme nous l'avions dit ci-haut, il existe, à ce sujet, dans la culture kasaïenne une chanson bien connue ((Badibanga, 2009 : 313).

Le Kasaïen du terroir, est aux yeux du refoulé, de « **mwena Katanga** » ou du « **muswahili**[143] » un indigène, un villageois. Cette attitude dévalorisante est aussi observée par les Katangais eux-mêmes à l'égard du kiswahili.

Pour moi celui qui parle le swahili je le considère comme quelqu'un qui n'a pas étudié (L10).

Il est curieux de constater qu'une telle réponse soit donnée même par ceux qui pratiquent le kiswahili. Il faut avoir à l'esprit que c'est autrui qui est ici jugé plutôt que soi-même.

Quoi qu'il en soit, d'autres réponses soulignent d'abord la nécessité d'établir une distinction claire entre le kiswahili parlé par les jeunes et celui des parents.

---

[142] Les originaires du Katanga.

143Un swahiiphone.

Oui il y a la différence + oui bon les jeunes aussi parlent comme ils apprennent à parler comment les gens parlent ils entendent seulement comme ça mais pendant que grammaticalement il y a le swahili grammatisée[144] *comme nos professeurs utilisent il y a une différence entre le swahili des jeunes et des adultes (L3).*

Il y a une nette différence une nette différence parce le swahili parlé que parle les grandes personnes c'est pas celui qui est parlé par les jeunes hein + actuellement les jeunes ont comment on peut le dire c'est un swahili mélangé hein+ il y a de l'anglais du français du lingala là dedans il y a plusieurs langues dans le swahili que les jeunes parlent actuellement mais les vieux essayent de se faire comprendre dans la langue swahili quand il veut quand ils parlent swahili c'est mieux que le swahili mais les jeunes c'est un mélange de plusieurs langues voilà (L1).

Non il n'y a pas une différence entre le swahili parlé par les jeunes et les adultes + mais les jeunes de la Kenya parlent le swahili comme des voyous parce que ça se diffère aussi des jeunes il y a des jeunes comme les jeunes de la Kenya qui s'expriment comme des voyous et tandis que des jeunes qui se trouvent comme par exemple euh Katuba Kamalondo aussi ce sont des jeunes qui s'expriment aussi comme toujours comme des voyous + quand vous voyez comme à la euh c'est quel quartier euh Golf euh Texaco là il y a une différence et Commune de Lubumbashi aussi (L4).

V. 3. 1. 4. 4 Attitudes envers le lingala

Les Lushois en général ont une attitude négative du lingala et de ses locuteurs. Il y a une expression dénigrante dans l'imaginaire lushois pour désigner les locuteurs de cette langue : « kinoiserie ». Il découle de cette péjoration le mépris de leur langue considérée comme langue des voyous et de l'armée. Les discours évoquent très souvent des interprétations négatives du lingala, comme dans les exemples suivants. Selon eux, cette langue n'est pas une langue de Lubumbashi, c'est une langue de la capitale, Kinshasa.

Le lingala est considéré comme la langue des voyous ici chez nous[145](L2).

144 Sic

145 Il s'agit de la ville de Lubumbashi.

Les locuteurs lushois refusent de parler le lingala de peur qu'ils soient confondus aux militaires et aux policiers, car le lingala c'est la langue de l'armée selon certains Lushois.

Non je ne veux pas parce que ça m'intéresse peu +ici au Katanga les gens qui parlent le lingala ce sont des militaires et les policiers (L6).

Cette attitude méprisante est due à la différence de deux civilisations : kinoise et lushoise. Cette différence s'exprime à travers les langues et le comportement. Les locuteurs lushois traitent les Kinois de délinquants, d'insolents et de voyous.

Ah lingala moi je vois que c'est la langue des délinquants des voyous et des illettrés aussi (L4).

Le lingala est une langue qui suscite à Lubumbashi à la fois le rejet par les adultes et l'attrait par les jeunes, le mépris et l'admiration.

Bon le lingala ça dépend ça dépend hein mais parfois on a euh des doutes sur les personnes qui parlent le lingala on les prend pour les voyous pour des personnes bon comment je peux dire là ça dépend + il y a le lingala parlé par les jeunes hein là ça se diffère des adultes donc les jeunes ont leur façon de parler lingala et parfois ce n'est pas un bon ce n'est vraiment pas poli et puis c'est un peu voyou (L5).

Bien que la jeunesse lushoise soit attirée vers les langues qui semblent offrir des avantages, tel que le lingala et l'anglais, elle n'a pas toujours la possibilité de les utiliser, car on est né et on vit dans un contexte linguistique. On est contraint d'apprendre la langue de la famille, celle du milieu, et celle de l'État. Si cela correspond à une seule langue, à deux langues ou à plusieurs, dépend souvent de ceux qui nous gouvernent, en dernière instance de l'État, de son histoire, de son organisation et du contrôle qu'il exerce sur le comportement de ses citoyens. L'État peut imposer une langue, l'interdire ou la tolérer. De sa part, le citoyen peut embrasser la politique, lui résister, la tolérer ou la propager.

Nous avons voulu connaître le jugement des Lushois interrogés sur le lingala, car cette langue est importante en tant que langue nationale. Les sentiments qu'a un individu pour une langue déterminent ses attitudes quant à cette langue. Pour saisir tous les jugements possibles, voici la proposition de réponse à la question « Aimeriez-vous parler le lingala dans votre vie ?

	Lubumbashi	Kamalondo	Katuba	Kenya	Kampemba	Rwashi	Annexe	Total
Oui	30 (8%)	44 (11%)	39 (10%)	37 (10%)	43 (11%)	35 (9%)	40 (10%)	268 (69%)
Non	21 (5%)	20 (5%)	14 (4%)	20 (5%)	15 (4%)	15 (4%)	14 (4%)	119 (31%)

Tableau 15: Le penchant du lingala

Les élèves déclarant aimer le lingala constituent une majorité de 69% contre 31% qui n'aiment pas parler le lingala. Ces résultats globaux pourraient s'expliquer par le fait que le lingala est une langue qui intéresse la jeunesse de Lubumbashi.

A la lumière des déclarations faites lors des entretiens, nous allons explorer les valeurs qui touchent à la sensibilité des enquêtés.

> *Oui je parle le lingala parce que c'est une langue nationale du Congo je le parle parce qu'il y a d'autres#informations qui ne se passent qu'en lingala alors je dois les écouter pour communiquer avec d'autres frères qui ne sont pas de ma province et qui ne parlent pas lingala+ le lingala c'est la langue des voyous pour ce qui le font pour ceux qui prend le lingala pour une langue des voyous+ moi je parle lingala en tant que# une langue nationale et je parle lingala en bon et du forme je ne mets pas de l'argot là dedans (*L9)

Toutefois, certains enquêtés, les adultes en particulier, donnent un avis contraire à propos du lingala.

C'est ce que je vous ai dit dans une des questions le lingala moi je n'aime pas parler pourquoi parce que je le considère comme une langue beaucoup plus focalisée sur les insultent parce que quand ***tunabeba leo hein banaweka bajoueurs baseme debat*** (on peut prendre aujourd'hui les joueurs et on organise un débat) *non débat contradictoire* ***mu lingala*** *(un débat contradictoire en lingala) vous allez sentir que il n y a que des insultes là-bas* ***matushi djo inasha kuregner mule*** *(*c'est plein d'insultes là-bas*) pour dire que* ***ni polémique*** (c'est la polémique) *mais ce qui me pousse me prouve que je n'aime pas parler le lingala par rapport* ***ya ile malangues trois*** *(*de ces trois langues) *parce que nous avons quatre langues* ***mu Congo*** *(au Congo) notamment swahili, lingala, kikongo* ***na ciluba*** *++ euh le ciluba par rapport* ***ya iyi trois langue lingala mishipendake*** (de ces trois langues je n'aime pas le lingala) *beaucoup plus les injures* (L12)

L'idée de vouloir que le lingala se développe dans tout le pays n'est soutenue que par les élèves à travers cette interrogation : souhaitez-vous que le lingala se développe en RD Congo ?

Variable géographique

	Lubumbashi	Kamalondo	Katuba	Kenya	Kampemba	Rwashi	Annexe	Total
Oui	12 (3%)	33 (9%)	21 (5%)	29 (7%)	19 (5%)	14 (4%)	40 (10%)	168 (43%)
Non	39 (10%)	31 (8%)	32 (8%)	28 (7%)	39 (10%)	36 (9%)	14 (4%)	220 (57%)

Tableau 16 : le développement du lingala en RD Congo

Les élèves aimant parler lingala, comme ils l'attestent précédemment, mais ils ne veulent pas que le lingala se développe dans la RD Congo. 43% souhaitent que le lingala se développe dans le pays contre 57% qui ne souhaitent son développement.

CONCLUSION PARTIELLE

Les pratiques langagières à Lubumbashi sont évaluées d'un locuteur à un autre. L'évaluation peut être valorisante ou stigmatisante. Les attitudes que les Lushois présentent sur le les langues nationales et les langues ethniques sont positives pour les uns et négatives pour les autres. Ce chapitre a mis le locuteur face à lui-même à partir de ses déclarations.

CHAPITRE VI : SECURITE ET INSECURITE LINGUISTIQUE

VI. 0. INTRODUCTION

Ce chapitre est consacré à l'évaluation et à l'auto-évaluation des compétences des locuteurs lushois. Nous examinerons l'idéal linguistique que construisent nos enquêtés, tout en signifiant les modalités d'évaluation des usages légitimes ou illégitimes, car la notion de la « sécurité/insécurité linguistique » permet de porter un nouveau regard sur les situations de contact linguistique en les envisageant du point de vue des rapports qu'entretiennent les locuteurs d'un espace sociolinguistique donné avec les normes qui fondent la (les) communauté (s) en présence de la façon dont ces locuteurs envisagent, (de) légitiment, (de) construisent, négocient, transmettent, (dé) jouent ces normes, se positionnent par rapport à elles en interactions, et par là-même, agissent sur la délimitation et la construction de la communauté linguistique » (Bretegnier, 2002 : 123).

Pour mieux cerner cette notion, nous revisiterons les notions de normes (Bretegnier et al. 2002) et de communauté linguistique (Canut 2006).

Notre objectif n'est pas de passer en revue toutes les approches de la sécurité linguistique. Elles constituent une base sur laquelle nous interrogerons nos propres données en quête du courant théorique susceptible de correspondre à notre objet d'étude. En parcourant les travaux, nous fonderons notre étude sur les avis de ceux qui pensent que la méthodologie utilisée par Labov (1976) peut être considérée comme un modèle de l'IL, tout en nous accordant sur le fait qu'il existe un décalage entre la réalité des pratiques langagières et les phénomènes de représentation. Nous attirons l'attention sur la nécessité de ne pas confondre les représentations sociolinguistiques avec les pratiques langagières, surtout quand on étudie un phénomène comme l'IL. Etant donné que ce phénomène ne peut pas être uniquement conçu dans l'opposition usage correct/ usage personnel et représentation de cet usage, nous ne nous limiterons pas à la conscience normative. Les attitudes et les comportements des locuteurs des langues en présence seront observés. Dans un premier temps, nous essayerons de donner une brève présentation du cadre théorique de la notion d'insécurité linguistique. Les recherches sur la sécurité linguistique sont menées à partir des trois enquêtes, à savoir l'enquête sociolinguistique du type labovien, les analyses du contenu des discours épilinguistique et l'analyse conversationnelle.

L'étude de l'insécurité linguistique est relativement récente puisqu'elle remonte aux années 1960. L'insécurité linguistique a fait l'objet de plusieurs études. Au sein de l'école variationniste, les travaux de Labov sont les plus remarquables. Inscrit dans une approche variationniste en observant un changement linguistique en cours dans la communauté new-yorkaise (la réalisation de phonème /r/), Labov a étudié les écarts entre l'auto-évalutaion (ce que les locuteurs prétendent prononcer) et les performances effectives (ce que les locuteurs prononcent effectivement). Parmi les classes étudiées, celle qui manifestait le plus haut degré d'insécurité linguistique est la classe de la petite bourgeoisie. Ce qui amène cette classe à adopter des comportements et des attitudes linguistiques qui la distinguent des autres classes en lui conférant un rôle important dans le changement linguistique, lié à sa position sociologique.

La théorisation de l'insécurité linguistique a ouvert des horizons nouveaux et a connu trois grandes périodes : la première est celle où la notion de conscience linguistique est étudiée par les spécialistes de psychologie, dans le cadre du bilinguisme franco-anglais du Canada dans les années 60. La seconde période est marquée par les travaux de William Labov et de ses successeurs en Amérique du Nord et en Europe. Nicole Gueunier et al. (1978)[146] ont été les premiers à appliquer dans le monde francophone les travaux de Labov et ont considéré que la notion d'insécurité linguistique se mesure à l'aune du plurilinguisme et de la diglossie. La dernière période est celle du premier essai de théorisation de l'insécurité linguistique principalement focalisée sur la Belgique (Francard, 1993a). Cet essai est à la base de nouvelles études par l'exploration des terrains qui non encore exploités par les chercheurs tels que les milieux enseignants, étudiants, et scolaires, car considérés comme non représentatifs. Depuis lors, le domaine d'étude propre à l'insécurité s'étend considérablement. Les chercheurs sont allés plus loin en s'accordant ainsi sur la nécessité de prendre en compte d'une part, la dimension représentationnelle propre à l'apparition de l'insécurité linguistique et, d'autre part, son caractère dynamique : ainsi, l'insécurité linguistique est décrite comme une donnée situationnelle et négociable dans l'interaction de tel ou tel groupe sociolinguistique. Il y a insécurité linguistique lorsque le locuteur a, d'une part, une image nette des variations légitimes mais que, d'autre part, il a conscience de ne pas s'y conformer en tous points. La sécurité est par contre assurée quand l'usager conforme naturellement ses

[146] Il s'agit d'une analyse des attitudes face à la norme dans quatre milieux urbains : Tours, Lille, Limoges et Saint-Denis-de-la Réunion.

énoncés à la norme (et dans le cas où il ne le fait pas, mais sans qu'il n'ait une conscience nette de déroger à une règle) (Francard, 1993 : 6).

Il nous a paru intéressant de nous focaliser sur les études sociolinguistiques inspirées par Labov. Ces études analysent la variation à la fois du point de vue interne (c'est-à-dire en tenant compte des variables linguistiques) et externe (c'est-à-dire en tenant compte des variables interactionnelles et sociales), ce qui permet de déceler un sentiment de malaise par rapport à sa propre façon de parler, susceptible de causer un sentiment d'insécurité linguistique. Pour notre part, c'est la variation externe qui sera exploitée et les perspectives suivantes seront abordées : comment peut-on appréhender l'insécurité linguistique chez les locuteurs lushois? Comment évaluent-ils leurs compétences ? Quelle est leur norme de référence ? Il est tout à fait légitime de penser que les locuteurs puissent présenter différentes attitudes linguistiques vis-à-vis de la norme. Tout en sachant que c'est au contact d'un groupe socialement dominant que naissent, dans un groupe dominé, des formes d'insécurité linguistique (Francard, 1993 : 12). Les locuteurs scolarisés manifesteraient une auto-évaluation plus négative de leur maîtrise de la langue française. Car, « …un jeune issu de la classe ouvrière ou de la petite bourgeoisie ne parvient jamais à une entière sécurité : même à trente ou quarante ans, il se préoccupe encore de modifier sa norme de prestige pour satisfaire aux critères les plus récents » (Labov, 1976 :207).

VI. 1. L'APPROCHE SOCIOLINGUISTIQUE DE LABOV

La notion de l'IL est née avec Haugen en 1962. Il utilisait la notion de l'IL en référence à des situations dans lesquelles il y a eu la coexistence des différentes normes. Influencé par le structuralisme européen, Labov reprend la théorie de Haugen tout en donnant la première définition portant sur les différentes ponctuations et relie ses travaux à la sociologie. Il crée le concept sécurité linguistique (SL) qu'il définit comme « le nombre d'items pour lesquels un locuteur distingue entre sa prononciation et la prononciation correcte » (Labov 1969). Il rétablit le rapport entre un jugement de normativité et une auto-évaluation. Toutefois, la démarche labovienne présente quelques limites. D'abord, elle fige l'identité des locuteurs dans une catégorisation fondée sur des critères socio-économiques ; ensuite, elle nie la spécificité des situations de discours. La communauté linguistique, chez les variationnistes, est envisagée comme fondée et unifiée par le partage de normes linguistiques et d'attitudes envers ces normes. Labov (1966) est le premier à parler d'IL en

mettant en rapport, dans son optique corrélationniste, la stratification sociale des variables linguistiques (phonologiques). Schématiquement, Labov corrobore cette stratification en cernant d'abord le groupe qui élabore et représente les normes, ensuite, au milieu, ceux qui cherchent à se conformer à cette norme, et enfin, ceux qui sont peu concernés par la question linguistique et par la promotion sociale.

La notion d'IL semble n'avoir été conçue que pour mettre au jour le rôle joué par la petite bourgeoisie dans le processus de diffusion de nouvelles normes. Il apparaît également chez Labov une absence de définition théorique et construite de la notion de l'IL parce que ses études sont davantage centrées sur les traits linguistiques liés à la prononciation et ses phénomènes sont décrits dans un contexte unilingue (Tupin : 2002 : 80). Baggioni (1993 : 17-18)[147] « pense que ce manque de conceptualisation vient de l'origine : une absence, chez Labov, d'une théorie sociale et de la communauté linguistique d'où résulte une « timidité sociologique » et la coexistence un peu floue d'une « définition restreinte de l'IL » (c'est-à-dire un sentiment, repérable dans les discours épilinguistiques, au moyen d'analyses de discours et de contenus »).

Labov demeure quand même le précurseur. Pour lui « l'IL est un état caractéristique des locuteurs des groupes sociaux intermédiaires qui, cherchant la voie de la promotion sociale, s'efforcent de se conformer aux modèles linguistiques véhiculés par les catégories sociales supérieures dont ils cherchent à être identifiés comme membres légitimes » (1966).[148] Celui qui semblerait apporter la lumière à ce propos, c'est Robillard (1996) qui mène une analyse très précise des textes originaux de Labov (1966). Il s'interroge très explicitement sur le « concept » IL. En effet, les violons ne se sont pas accordés entre chercheurs. La question est de savoir si l'IL est un « concept » ou un « phénomène ». Robillard conclut que même s'il ne s'agit pas d'un concept dûment estampillé, c'est « un objet de recherche précis » (« quoique difficile à manipuler »). Pour lui, « cette difficulté de manipulation s'explique parce que c'est un objet hétérogène, divers : à la fois « sentiment » (psychologique) et « comportement » (linguistique), à la fois observable/ descriptible qualitativement et

147 Cité par Bretegnier (2002 : 123).

148 Gueunier a comparé la situation tourangelle, réputée la plus monolingue en France, la situation de Tours ou il faut tenir compte du stéréotype de cette ville comme l'endroit où est supposément parlé le « vrai » ou le « bon » français, alors qu'en Picardie, à Limoges et à Saint-Denis de la Réunion, on obtenait les résultats inverses.

évaluable quantitativement, à partir des variables linguistiques précisément isolables » (Robillard 1996). Il soutient que l'objectif de l'ouvrage de Labov n'est pas la description de l'IL, mais celle de la variation dont Labov est en train de montrer qu'elle n'est pas « libre », mais de contrainte, par des facteurs de nature sociale.

Ce qui pourrait être un véritable concept d'IL apparaît dans les écrits scientifiques de Labov (1976 : 199-201) c'est à ce seul ouvrage que se réfèrent les études postérieures (Gueunier, Genouvrier et Khomsi, 1978, Francard, 1993).

VI. 2. LE CONTEXTE GÉOPOLITIQUE ET LA DIGLOSSIE

Quelques années plus tard, Gueunier et al. (1978) s'intéressent à l'IL dans l'espace francophone et proposent une démarche proche de celle de Labov. Leurs recherches ont mis en évidence l'hypothèse d'une relation privilégiée entre l'IL et la situation de diglossie. Ils mettent la notion d'IL à l'épreuve de l'analyse comparative de quatre situations francophones. Ses recherches sont axées sur des thèmes suivants : la norme (Gueunier, et al. 1978), le continuum créole acrolectal-français régional à partir des corpus oraux (Gueunier, 1980, 1983), l'évaluation des compétences en français (Gueunier, 1994). Elle a mené ses recherches dans la continuité des sociolinguistes variationnistes américains bien que les travaux qu'elle a menés sur le terrain s'en détachent par ailleurs. Outre les recherches sur la phonétique, Gueunier et son équipe prennent également en compte les autres aspects de la langue. En travaillant sur diverses situations de diglossie, en France métropolitaine d'une part, et à la Réunion d'autre part, Gueunier[149] a cru pouvoir repérer une corrélation entre l'IL et la diglossie. Elle s'est rendu compte que les déterminants qui l'emportaient sur tous les autres, c'était l'âge, le sexe, l'appartenance sociale ou la scolarisation. Quant à Francard, ses travaux montreraient au contraire que les sujets les plus insécures ne sont pas dialectophones mais, de façon apparemment paradoxale, et les ainés, les plus scolarisés. Pour Francard :

« […] leur scolarité leur a permis de prendre la mesure de fossé qui sépare la légitimité des usages linguistiques attestés dans leur communauté –et qu'ils pratiquent sans se l'avouer- et celle de bon usage véhiculé par l'institution scolaire. Par l'école, ils sont devenus porte-parole d'un ostracisme qui les frappe eux-mêmes » (1989 : 151).

149 Cité par Lignée (2002 : 273)

Ce que nous pouvons retenir ici, c'est que les deux enquêtes sont séparées par une dizaine d'années pendant lesquelles la croissance de la mobilité géographique a pu faire de sorte que l'influence discriminante de la région diminue par rapport à l'école.

Pour vérifier la corrélation entre la diglossie et l'IL, il faut connaître les compétences linguistiques des enquêtés dans chacune des variétés en contact :

« si j'avais maintenant à refaire ce type de recherche, je fabriquerais des tests oraux et écrits, en compréhension, en production, tenant compte des variables phonologiques, morphologiques, syntaxiques et lexicales… je tâcherais d'enregistrer des conversations « naturelles » dans les deux variétés afin de distinguer si l'on a vraiment affaire à une corrélation entre IL et pratique d'une variété minorée ou entre IL et opinion sur celle-ci » (Gueunier, 2002 :42-43).

A ce propos, deux inconvénients sont à relever, selon Tirvassen (2002) : d'une part, le temps de passation est plus long, ce qui rend le test peu maniable pour l'enquêteur et fatigant pour le locuteur et peut être source d'IL. D'autre part, l'outil s'adressait primitivement à des locuteurs libanais dont le français est la deuxième langue, voire la troisième langue, une langue apprise à l'école, en milieu formel, tandis que pour les locuteurs natifs du français, qu'ils soient Belges ou autres, il s'agit de l'acquisition qui est d'abord orale, en milieu informel.

La scolarisation pourrait avoir un impact sur le sentiment de sécurité/ insécurité linguistique. L'intérêt des recherches linguistiques sur les locuteurs (scolarisés et non scolarisés) comme terrain d'enquête repose sur plusieurs considérations. Des études linguistiques qui se sont déjà intéressées à la sécurité et insécurité linguistique ont permis de mettre en relation cette notion et l'école. Dans le prolongement des travaux de Labov (1966), Gueunier et al. (1978) et Bourdieu (1982) qui ont traité la notion de la SL et IL, Francard (1993) est le premier à souligner l'importance de la scolarisation comme facteur déterminant de l'émergence de l'IL. Selon lui, l'IL va de pair avec le taux de scolarisation des informateurs. Le lien entre l'IL et l'école est confirmé par Tirvassen (1996) dans la mesure où celle-ci privilégie l'usage d'une seule variété de langue, la variété standard au détriment des autres. En bref, Baggioni (1996 : 19) pense que « cette notion ne désigne pas essentiellement le degré de conscience des locuteurs vis-à-vis de leurs performances linguistiques. On peut imaginer qu'un locuteur parfaitement sûr de sa compétence avec un fort taux d'IL est inversement un locuteur très culpabilisé sur sa compétence avec un faible

taux d'Il ». La question qui se poserait dans le cas de notre enquête est de savoir si nos enquêtés entrent dans une catégorie de diglossie[150] (pas strictement au sens de Ferguson), et dans ce cas là comment ils se situent par rapport au phénomène de l'IL ? L'appartenance ou non à un système de diglossie ne pourrait-elle varier selon les sujets parlants? La diglossie ne s'estompe-t-elle pas dans certains contextes de valorisation des langues locales?

Oui l'appartenance ou non à un système de diglossie varie selon les sujets parlants. Surtout si le choix est laissé au sujet, s'il veut ou ne veut pas appartenir à la société de la langue dominante. Il faut dire que cette liberté est relative, puisque l'Etat met tous les atouts sociaux du coté de la langue dominante et de ses locuteurs. A la question de savoir si la diglossie ne s'estompe-t-elle pas? Cette question a un double volet dans des société tells que le Gabon et le Cameroun où les langues locales sont valorisées. Tandis que dans la société congolaise les langues locales occupent la dernière place, de part la constitution congolaise.

[150] Pour Ferguson, la diglossie est l'existence d'une variété « haute prestigieuse » et d'une « variété basse » sentie comme inférieur constitue le fondement même de la théorie de diglossie telle quel'on établit Fergusson et ses disciples.

VI. 3. L'INSECURITE LINGUISTIQUE ET L'AIRE FRANCOPHONE

Labov associe le phénomène de l'IL à la survalorisation des formes linguistiques prestigieuses de la petite bourgeoisie en 1976. Les attitudes linguistiques sont expliquées à partir de la catégorisation sociale.

Bourdieu (1982) s'inscrit aussi dans la tradition labovienne en mettant l'accent sur le rapport social dominant/dominé qui existe entre les variétés de langues en contacts et les locuteurs qui les utilisent. Il met en lumière les aspects socialement discriminatoires du langage à travers le concept d'habitus, « qui n'est pas moins lié au marché par ses conditions d'acquisitions que par ses conditions d'utilisations » (1982: 83). Du moment où l'utilisateur de la langue n'est pas légitime à prononcer un énoncé, ce dernier est « voué à l'échec » (1982 : 109). Ce qui se traduit par des comportements linguistiques instables, signe d'IL. Geuenier soutenait plutôt une question de différences géographiques. C'est avec Francard que débute le véritable essor de la théorisation de l'IL (1989).

Plusieurs chercheurs, dans le domaine de la sociolinguistique, ont tenté de donner plus de rigueur théorique et méthodologique à cette notion. Le nombre des travaux ne cessent de s'accroître. Certains sociolinguistes déplorent que la recherche sur l'IL semble s'enrichir au niveau méthodologique et au niveau des études des cas particuliers (Moreau, 1996 : 111).

Lors du colloque de Louvain-la-Neuve sur l'IL, Francard (1993a) introduit l'IL comme « une prise de conscience par les locuteurs d'une distance entre leur idiolecte (ou leur sociolecte) et une langue qu'ils reconnaissent comme légitime parce qu'elle est de la classe dominante, ou celles d'autres communautés où l'on parle un français « pur », non abâtardi par les interférences avec un autre idiome, ou encore celle des locuteurs fictifs détenteurs de la norme véhiculée par l'institution scolaire. L'IL est la manifestation d'une quête non réussie de légitimité » (ibid.: 13)[151]. La première partie de la définition présente une vision partagée par William Labov et Pierre Bourdieu. Cette attitude traduit pour eux les tensions qui existent entre les classes sociales. Michel Francard, quant à lui, définit son objet d'enquête sur les données uniquement qualitatives. Dans son étude consacrée aux francophones belges, ce phénomène linguistique est à mettre en relation avec la pratique d'une langue et le taux de scolarisation des locuteurs. Pour lui, l'IL ne se manifeste pas automatiquement chez un

[151] Cité par Tupin (2002 : 81).

locuteur de langue « minorée », mais elle est en rapport avec la connaissance et la conscience qu'a le locuteur de la norme linguistique de référence » (1993).

Plus le locuteur en a conscience, plus il a conscience également du fait que ses énoncés en sont éloignés, et donc plus il est en IL. Francard[152] procède à une tentative d'une véritable conceptualisation de l'IL en introduisant le variable « taux de scolarisation » qui déclenche la conscience linguistique du locuteur par une confrontation avec la norme langagière scolaire.

Le degré de conscience du locuteur vis-à-vis de ses propres performances linguistiques et sa place dans la hiérarchie sociale sont centraux dans cette approche. Bourdieu reprend le même paradigme structuraliste mais, en étendant la notion d'IL au lexique et à la syntaxe. Cependant, il ne tient pas compte des interactions entre les locuteurs, en cohérence avec son courant théorique (structuro-fonctionnaliste) et, par conséquent, développe un modèle dichotomique mettant en scène des rapports du type « dominants/dominés ». « Les locuteurs de la langue dominée, considérée comme telle parce qu'elle ne possède ni le capital économique ni le capital culturel, sont maintenus dans cet état de domination avec leur propre complicité, ce qui se traduit notamment dans leur discours par des corrections, ponctuelles ou durables, auxquelles les dominés se soumettent, consciemment ou inconsciemment, les aspects stigmatisés de leur prononciation, de leur lexique, de leur syntaxe ; ou dans le désarroi qui leur fait « perdre tous leurs moyens », les rendant incapables de « trouver leur mot », comme s'ils étaient soudain dépossédés de leur propre langue » (Bourdieu, 1982 : 38).

VI. 4 NORME

La réflexion sur la norme a connu un renouvellement théorique en France dans les années 1970 avec A. Rey. Dès 1972, dans son article précurseur, A. Rey se penchait sur la notion de norme. Sans s'appuyer sur aucun travail de terrain, il distinguait trois normes :

- « norme objective, interne au système que le descripteur met en valeur ;

- norme subjective, que l'on trouve dans les attitudes et les discours métalinguistiques des locuteurs ;
- norme prescriptive, c'est-à-dire les interventions normatives sur l'usage (il faut parler comme ceci et non comme cela) constituant un pseudo système » (Calvet, 1999 : 8).

Le mot norme renvoie en français à deux sens différents. D'une part, elle désigne l'idée de moyenne, de fréquence, et d'autre part, celle de soumission à un jugement de valeur à une règle. Dans cette publication d'A. Rey (1972) on voit un travail exemplaire. Il relie la description et l'analyse objective des variantes à la situation sociale des locuteurs chez qui elles sont observées et aux critères d'évaluation de ces locuteurs. Pour lui, « les attitudes des locuteurs envers l'usage de leur langue sont le fondement social des attitudes normatives et la norme commune de ces locuteurs constitue le ciment de la communauté linguistique ». Ce qui est intéressant chez lui, c'est quand il pose que « la nécessaire prise en compte du sujet dans l'approche linguistique est complexe, en ce sens qu'elle implique deux dimensions, la dimension individuelle et la dimension collective, de la même façon que la nécessaire prise en compte de la communauté sociale implique la prise en compte des phénomènes intralinguistiques et extralinguistiques »(Calvet, 1998).

Dans notre étude, nous nous focalisons tout particulièrement sur la norme subjective, car elle se dégage de la description des attitudes des locuteurs : attitudes spontanées ou enquêtées lors des entretiens, tests ou questionnaires, (discours sur la langue). Pour notre part, nous nous inscrivons dans la perspective d'Houdebine (1983 : 17) qui entend par « normes subjectives » : « les jugements de valeurs individuels sur la langue, la façon dont l'individu évalue les productions linguistiques d'autrui et les siennes propres, ainsi que les représentations qu'il se fait de différents phénomènes linguistiques ».

Les normes subjectives désignent une réalité sociolinguistique et relève des représentations et des attitudes des locuteurs ou encore de l'imaginaire linguistique. Il est question ici que le locuteur s'interroge sur sa façon de parler et celle des autres. Pour nous, chercher les attitudes des locuteurs lushois par rapport à la norme, c'est analyser la construction de leurs normes subjectives dans leur relation tant à la norme prescriptive qu'à la norme objective[153]. Sachant que le but de notre recherche en cette matière n'est pas de

153 Caractérisée par un trait de pluralité qui la rapproche du système, et par un trait d'unification qui la lie au constant travail de sélection et de codification par lequel on standardise les langues (Rey, 1972 : 16).

vérifier ou d'infirmer une définition considérée comme achevée. A en croire Ledegen, la langue standard, le français en l'occurrence, prend sa source dans une des normes objectives d'A. Rey.

Le degré affirmé d'adhésion ou même de l'attachement à la norme ne suffit pas à l'analyse de l'attitude. La question reste aussi de s'interroger sur la façon dont les enquêtés se situent eux-mêmes par rapport à la norme, s'ils pensent qu'ils y conforment leur comportement linguistique ou en demeurent très éloignés. Les questions suivantes nous ont aidée à déterminer ce point :

- Avez-vous un accent quand vous parlez français ?
- Parlez-vous bien?
- Dans quels lieux avez-vous appris le français ?
- Comment le français est-il parlé dans votre commune?
- Etes-vous satisfait de votre manière de parler le français ?
- Existe-t- il plusieurs types de français à Lubumbashi ? Lesquels?
- Dans quelle commune ici à Lubumbashi parle –t- on un bon français ? Pourquoi?

Le français est souvent présenté comme une des langues les plus standardisées du monde et l'attachement à la norme se traduit chez ses locuteurs par les aspects suivants : le goût pour une image de la langue unifiée et homogène, le respect des formes de prestige, le rejet des « fautes » et de ce dont on dit que ce n'est pas du français […], la mobilisation pour la « défense » de la langue […], et la prégnance du modèle de l'écrit, seul truchement réflexif sur la langue pour la plupart des locuteurs, en bref, l'adhésion à « l'ideology of the standard » dont Mirloy & Mirloy 1985 ont décrit les linéaments (Gadet, 1996b : 76).

Pour mieux comprendre cette standardisation du français, il est important de rappeler les grandes lignes qui se sont développées sur plusieurs siècles. Les évènements majeurs de l'histoire qui mériteraient d'être cités se trouvent illustrés dans les ouvrages de Balibar (1985), de Cerquiglini (1991) et Lodge (1997)[154]. Les moments les plus importants de l'histoire reste l'institution officielle du français pour remplacer le latin dans les fonctions « hautes » ; la naissance de l'Académie Française (1634) marque un accroissement de la

[154] Cité par Ledegen (2000 : 24).

maîtrise du pouvoir politique sur la langue ; enfin la Révolution et la formation de l'Etat-Nation instaure la diffusion intense de la langue nationale et en même temps l'éradication des dialectes en France … Ainsi naît la langue standard. Peut-on définir ce français standard ? La réponse à cette question passe par une discussion du code écrit et code oral.

Dans cette perspective, la question suivante a été posée aux enquêtés Préférez-vous le français à l'oral ou à l'écrit ? Pourquoi ?

Euh bon moi à l'oral comme à l'écrit j'écris très bien le français comme je le parle aussi bien+ euh parce que je vous ai dit tout à l'heure que le français pour moi c'est une langue euh une langue intellectuelle pour moi hein en tant que#intellectuel je réfléchis en français et je préfère transmettre mon message en français (L1).

Les deux tu peux avoir parlé le français il faut aussi écrire (L2).

Je préfère le français écrit pour s'habituer à connaître comment écrire un autre mot en lisant tu connais même si tu écris une lettre à quelqu'un même quand quelqu'un te lit même la personne qui te lit se sente que non il y a une personne qui m'a écrit (L3)

Je préfère tous les deux à l'oral ou écrit parce qu'à l'oral tu peux être parce qu'on peut vous euh vous faites l'examen lorsque vous allez terminer l'examen soit on vous retient comme un candidat là bas vous allez passer devant et vous commencerez à vous exprimer + on commencera à vous poser quelques questions et vous allez vous exprimer tandis que français à écrit là quand on vous pose l'examen vous êtes condamner toujours à écrire (L4)

Les enquêtés donnent des opinions différentes. Pour les uns, c'est l'écrit qu'ils préfèrent pour les autres, l'écrit et l'oral sont importants. Parmi les enquêtés, aucun n'a opté pour le français oral.

VI. 4. 1. Attitudes devant la norme en milieu de sécurité et d'insécurité linguistique

Pour apprécier l'attitude des locuteurs lushois par rapport à la norme, il est impérieux de savoir d'abord dans quelle mesure les locuteurs ont ou non conscience de cette notion. Cette connaissance peut nous aider à voir ensuite si les attitudes observées correspondent au degré de conscience préalablement affirmé et sont déterminées par les locuteurs. Nous

savons qu'à ce niveau, Labov (1972) a plus insisté sur la stratification sociale. Sur ce point, nous convenons avec Labov (1996) que le degré de la conscience d'une norme est corrélé à la catégorie sociale : plus celle-ci s'élève, plus la conscience de la norme est forte au point de vue de la stratification sociale. Nous voulions aussi vérifier si l'on retrouve sur ce point l'originalité reconnue par Labov aux classes moyennes.

Selon Rey (1972)[155], « la norme objective est caractérisée par un trait de pluralité qui la rapproche du système, et par un trait d'unification qui la lie au constant travail de sélection et de la codification par lequel on standardise les langues ».

Dans la description de la dynamique linguistique, il faut mettre en avant plan la connaissance que possèdent les locuteurs des langues qui les entourent. Pour Canut (1996 : 33) « cette connaissance n'implique pas une compétence dans les langues en question, mais une sorte de « conscience » du plurilinguisme du lieu où ils résident, villes, régions ou pays, afin de mieux comprendre les raisons de leurs attitudes et de leurs usages. A travers le questionnaire, tout d'abord, il est intéressant de repérer les langues connues par les locuteurs, puis, grâce aux tests de reconnaissance, de savoir jusqu'où les langues sont diffusées ».

La conscience de la norme, surtout orale, est en corrélation avec l'élévation du niveau social. Devant cet état de fait, il existe tout un ensemble d'attitudes, des sentiments de locuteurs face aux langues, aux variétés des langues et à ceux qui les utilisent, qui rendent superficielle l'analyse de la langue comme un simple instrument. Les attitudes linguistiques ont des retombées sur le comportement linguistique.

Les normes, qu'elles soient auto-évaluatives ou évaluatives de groupe, entraînent toujours des réactions et des changements du comportement qui se caractérisent par un refus ou une acceptation d'une nouvelle langue ou par une résistance à cette langue. Ainsi, les sujets appartenant à un même groupe socio-économique, géographique ou sexuel peuvent avoir des attitudes et des comportements différents. Ces attitudes seront déclinées sous plusieurs formes, telles que l'évaluation ou la dévaluation de soi ou des autres. L'hétérogénéité du français à Lubumbashi est perceptible dans le sentiment des locuteurs, par rapport à leurs usages, à leurs pratiques et à leurs compétences. La stigmatisation que les locuteurs font de leurs usages et de leurs positions sociales est facilement attribuable au

[155] Cité par Gueunier (1978 : 72).

sentiment d'insécurité linguistique. Nous nous inscrivons dans la perspective de Canut (1996) [156] « où l'IL est une conséquence langagière discursive ou linguistique (d'hypercorrection, hypocorrection) », du rapport à l'autre, des images que les interlocuteurs construisent les uns des autres, naît la tension générée par une perception d'hétérogène qui se heurte à une volonté d'homogénéisation ».

Dans cette perspective, une question nous a paru susceptible de donner une information sur la conscience de la norme chez les élèves[157]. La question a été ainsi formulée : Avez-vous un accent[158] ?

Variable sexe:

Variable /Sexe	Oui	Non	Total
Hommes	109 (28%)	127 (33 %)	236 (61%)
Femmes	61 (16%)	90 (23%)	151 (39%)
Total	170 (44%)	217 (56%)	387 (100%)

Tableau 17 : évaluation de l'accent des élèves

Nous avons construit ce tableau selon la variable « sexe ». Cette variable nous a posé problème, car nous nous sommes trouvée en présence d'une majorité de garçons par rapport aux filles[159]. Au regard de ces résultats, la plupart des garçons (33%) déclarent ne pas avoir d'accent, contre 23% chez les filles, tandis que 28% des garçons et 16% des filles reconnaissent avoir l'accent. En conclusion, 44% d'élèves affirment qu'ils ont un accent et 56% nient leurs accents. Ces résultats trouvent une explication dans le contexte lushois. Ces Lushois ont toujours l'impression de bien parler sans accent. C'est ce qui va cultiver chez eux

156 Cité par Bretegnier (2002 : 23).

157 Dans cette partie de la recherche nous allons exploiter les données obtenues à partir des questionnaires proposés aux élèves (cfr p. 86).

158 Cette question nous servira encore ultérieurement pour vérifier l'auto-évaluation des enquêtés.

159 Ceci s'explique par la situation socioculturelle de la ville de Lubumbashi où les parents encouragent plus l'instruction des garçons au détriment des filles. Pour eux, la place de la fille est au foyer. Malgré les efforts et les moyens que l'UNICEF a mis à la disposition de la ville de Lubumbashi pour l'instruction des filles, ces efforts demeurent limités en général. Toutefois, il y a lieu de reconnaitre quand même des avancées au niveau de l'école primaire, quant au niveau secondaire, il y a encore beaucoup à faire. Ceci se vérifie dans notre enquête.

le sentiment de valorisation, dont l'implication directe est un sentiment de supériorité par rapport aux différentes provinces du pays. A ce propos, Francard (1996 : 9) remarque qu': « un locuteur interrogé sur ses performances langagières peut en donner une image biaisée, influencée notamment par le savoir prescriptif qu'il a intériorisé tout au long de sa scolarité ».

Canut (1996 : 3) va plus loin en invoquant le complexe linguistique qui correspond alternativement à la dévalorisation et à la valorisation. Ainsi présenté, ce paradoxe parait illogique de sa propre variété et peut entraîner l'instabilité et l'insécurité linguistiques évaluatives en zone de contacts de langues, en milieu urbain le plus souvent.

Nos résultats confirment les travaux de Trudgill (1974 : 97)[160]où la variable sexe montre des attitudes différentes des hommes et des femmes face au comportement social. Selon Bourdieu (1982 : 35), « le plus souvent les femmes sont plus promptes à adopter la langue légitime (ou prononciation légitime) : du fait qu'elles sont vouées à la docilité à l'égard des usages dominants et par la division du travail entre les sexes qui les spécialise dans le domaine de la consommation, et par la logique du mariage qui est pour elle la voix principale, sinon exclusive, de l'ascension sociale, et où elles circulent de bas en haut, elles sont prédisposées à accepter, et d'abord à l'école, les nouvelles exigences du marché des biens symboliques ».

-Variable âge :

Les enquêtés adultes nient de posséder un accent en survalorisant la conformité de leurs pratiques langagières à la norme:

> *Non moi je n'ai pas un accent + je viens de connaître le français depuis l'école primaire tandis les gens qui viennent du Kasaï peut s'exprimer par exemple peut connaître le français à l'école secondaire soit il y a d'autres qui viennent d'apprendre à parler le français à l'Université* (L4).

> *Personnellement je ne pense pas parce que quand je vous parle + maintenant que je vous parle je ne sais pas si vous me direz si je suis Congolais, Sénégalais ou hein [Rire] maintenant que je vous parle j'ai un accent ou pas* (L1).

160 [160] Cité par Calvet (1993 : 50).

Ah je ne sais pas mais les Kasaïens et les Kinois ont des accents qui abîment le français (L2).

Non je ne connais pas je ne maîtrise pas ma langue maternelle ce qui m'aide un peu de ne pas avoir l'accent (L5).

Hum pas tellement jusque là non je n'ai pas d'accent+ vous savez Lubumbashi c'est un centre urbain nous sommes influencés par n'importe quelle langue+ mes accents peut-être ont dû à une certaine négligence et parfois c'est dû au lapsus linguae en soit c'est pas du tout grave mais c'est plus grave chez les femmes (L11).

Dans certaines familles lushoises, l'instruction demeure une chimère. Les parents privilégient plus l'instruction des garçons au détriment des filles. Du coup, certaines femmes se retrouvent dans un sentiment socialisé d'aliénation comme le stipule Swiggers (1993) l'IL peut être défini comme un sentiment socialisé d'aliénation d'une part par rapport à un modèle qu'on ne maîtrise pas/plus, d'autre part par rapport à sa propre production, qu'on veut refouler ou forclore.

Devant un tel fait, les femmes peuvent traduire un sentiment à la fois dans les attitudes explicites et dans un comportement linguistique ; par exemple le mélange inapproprié de registres, l'hésitation dans l'emploi de formes et le manque d'aisance au niveau discursif.

Certains enquêtés ont la conscience de posséder l'accent :

Effectivement euh voyons voir oui je sens que euh j'ai un peu d'accent + pour le jugement que je porte à mes accents c'est à partir des cours que nous apprenons les cours de la phonétique et orthophonie du français (L10).

Oui j'ai un accent la façon je ne sais pas la façon dont je suis en train de transformuler[161] *une phrase de formuler une phrase comme ça + je constate maintenant je dois être limité avec un point d'interrogation soit avec un point d'exclamation soit un point final ou il y a une virgule des choses comme ça* (L3).

L'enquêté (L3) semble avoir une idée incomplète des éléments affectés par son accent.

[161] Sic.

Certains enquêtés reconnaissent avoir un accent, mais estiment qu'ils sont incapables de s'évaluer. Les locuteurs (L3) et L9 sont allés plus loin en estimant que ce sont les autres qui peuvent les juger.

> *[Rire] ce que vous me posez comme question c'est juste + j'accepte quelqu'un qui vient du Kasaï quand il s'exprime oui vous entendrez toujours le ton il ne manquera pas le ton donc de sa langue maternelle [Rire]+ et moi quand je parle je pense que les autres m'écoutent et c'est les autres là qui doivent juger alors ce n'est pas à moi de me juger [Rire]+ oui mais quand moi je parle ce n'est pas à moi donc de m'apprécier c'est les autres qui doivent m'apprécier ce n'est pas moi* (L7).

> *Oui oui j'ai un accent parce que le français est une langue avant de la parler donc il faut avoir un très bon accent pour que ton auditeur aie la facilité à te comprendre c'est ça+ personnellement je ne peux pas juger mon accent c'est mon auditeur qui doit me juger parce que c'est lui qui est en train de l'entendre* (L9).

On pouvait bien laisser aux enquêtés la liberté d'invoquer eux-mêmes les critères relatifs à leur accent, comme cela a été fait pour d'autres questions. Nous avons choisi de procéder par l'entretien à la manière de Gueunier (1978 : 75). Dans une conversation de ce genre, il est nécessaire de doser de manière à peu près équivalente les questions d'apparence vagues et les questions précises dans le souci d'arriver à un juste milieu entre l'interrogatoire qui n'aurait pas donné lieu à un style assez vernaculaire, et la conversation à bâtons rompus qui n' aurait pas donné d'information assez précise .

La formulation des questions ouvertes donnait aux informateurs toute liberté d'invoquer les facteurs sociaux, scolaires, culturels et situationnels et permettait de dégager les modèles concrets par lesquels les Lushois se représentent la norme. Nous avons estimé que chaque élève a déjà regardé au moins la télévision ou a déjà écouté la radio. Une question a été formulée en ces termes :

Comment trouvez-vous le français parlé dans les média lushois?

	Très mauvais	Mauvais	Assez bon	Bon	Très bon
Garçon	30 (8%)	14 (4%)	57(15%)	90 (23%)	41(11%)
Fille	7 (2%)	13 (3%)	65 (17%)	51(13%)	15 (4%)

Total	37 (10%)	27 (7%)	122 (32%)	141(36%)	56 (15%)

Tableau 18: évaluation des pratiques des médias

On observe que les médias sont des vecteurs de diffusion du français. Pourtant, la langue parlée des journalistes, considérée par le public comme étant la langue de référence, n'est pas épargnée. 36% des élèves affirment que le français des journalistes est bon, 32%, qu'il est assez bon, 15% un français très bon, 10%, qu'il est très mauvais et 7% qu'il est mauvais. En réalité, la pratique du français des journalistes loushois est bonne. Une fois déterminée, la pertinence et la définition de la notion de norme aux yeux des enquêtés interrogés, il reste à évaluer le degré d'attachement ou d'adhésion à la norme dont ils pouvaient faire preuve. Toutefois, le terrain médiatique est inégalement réparti. Tout ce qui concerne la presse écrite se fait uniquement en français. Les langues locales ne participent que très faiblement dans les médias oraux. Dans les domaines spécifiques comme les rites culturels, le religieux, les coutumes et la chanson, les langues locales prennent la tête.

VI. 5. L'ÉVALUATION

Selon Houdebine (1993 : 33) : les évaluations renvoient de fait à des « modèles » ou normes ou encore représentations comme disent les psycho-sociologues. L'évaluation implique, bien entendu, des hiérarchisations linguistiques ou langagières, qui sont toutefois plus ou moins impliquées dans la production discursive (Canut, 2002 : 107). Voici comment se déroule le fonctionnement épilinguistique proposé par Canut (2002 :108).

Interaction : lectes/production linguistique d'autrui

Catégotisations

↓

Evaluation

↓

Identification/différenciations

↓

hiérarchisation

– +

↓

Positionnement

(reparage >comportement/discours)

+ incluant - incluant

←→

Face à autrui

Discours/stigmatisations

MARQUEURS LINGUISTIQUES (repérages)

↓

DENOMINATION

Figure : Fonctionnement épilinguistique : catégorisation et nomination

Dans les sociétés monolingues, les productions épilinguistiques des locuteurs vont plus dans le sens d'une homogénéisation linguistique. Ceci s'explique par le simple fait que toutes les hétérogénéités, qu'elles soient linguistiques ou sociolinguistiques, sont dévalorisées ou interdites, même si dans la pratique, il existe des résistances à cette homogénéisation forcée (pratique d'autres langues, création de pidgin, etc. ou dans les pratiques épilinguistiques : résistance des Occitans et Catalans, etc) (Canut 2002 : 113). Tandis que dans les sociétés où l'hétérogénéité, le plurilinguisme n'est pas considéré comme un phénomène d'anomalie, la tentative d'homogénéisation dans les discours épilinguistiques est beaucoup moins forte. Ce qui donne plutôt lieu à des valorisations de sa langue:

> *Oui euh ma langue maternelle est très très posée là dans quel sens c'est puisque ça m'a donné un sens de faire les recherches + quand je suis par exemple je fais mes recherches en français je prends je traduis d'abord le mot en ma langue maternelle pour me donner maintenant le sens correct en français oui+ je trouve ma langue maternelle est la plus importante par rapport aux autres langues + c'est puisque ma langue m'a donnée une influence très capitale raison pour laquelle ça m'a aidée jusqu'à nos jours oui* (L3).

Cette tentative peut donner lieu à des minorations de sa langue :

…je vous ai dit tout à l'heure que j'avais des penchants sur toutes les quatre langues nationales bien que je respecte le swahili ma langue mais j'ai du penchant sur le kikongo + c'est personnellement c'est naturel euh la manière dont on articule les sons en kikongo ça m'attire et je sens très bien quand quelqu'un me parle en kikongo+ je me sens très bien (L1).

Louis-Jean Calvet, (1996 : 69) [162] introduit un élément capital qui est celui de l'insécurité statuaire. Dans la situation de plurilinguisme, comme la nôtre, nous nous accordons avec lui pour dire que « les locuteurs peuvent être sécures dans leurs langues mais insécures quant aux rapports entre cette langue et les autres ». Ce qui est le cas de Lubumbashi où certains affirment que la langue française est difficile.

[162] Cité par Lignée (2002 : 283).

L'IL de statut[163] fait partie également des représentations linguistiques liées à l'histoire et donc au prestige de la langue, à l'identité ; représentations véhiculées par une institution (Etat, système éducatif, etc.). Dans ce cas, nous parlerons plus de l'imaginaire linguistique collectif que de l'imaginaire individuel alors que l'insécurité de compétence paraît être générée par les représentations que le locuteur se fait de sa propre compétence dans la langue.

Labov, à travers ses études, donne un sens restreint à la notion de la SL/IL, dans la mesure où il la résume essentiellement en termes de degré de conscience/inconscience des locuteurs vis-à-vis de leur performance linguistique et de leur appartenance sociale. En d'autres termes, la classe sociale à laquelle les individus appartiennent joue un rôle important parce que les locuteurs sont répertoriés comme ayant plus ou moins conscience de l'écart existant entre leur propre façon de parler et la norme de référence et comme étant plus ou moins motivés à combler cet écart.

A travers un questionnaire, il peut paraître ardu, voire impossible, de se rendre compte de ces faits. La seule chose qui peut attester ces faits reste l'interaction verbale, car pendant l'entretien le locuteur extériorise ses représentations, ses sentiments linguistiques dans lesquels l'enquêteur peut repérer les trace de l'IL. Cependant l'approche interactionnelle convient mieux pour mesurer les traces de l'IL.

163 Lignée (2002 : 283).

VI. 5. 1 Auto-évaluation des compétences

Comme l'écrit Francard (1998) : c'est au contact d'un groupe socialement dominant que naissent, dans un groupe dominé, des formes d'insécurité linguistique. Il y a auto-évaluation lorsque le sujet émet des jugements sur sa façon de parler et cela peut signifier l'évaluation subjective des compétences. L'auto-évaluation des compétences met en exergue une valorisation des pratiques. Nous affirmons avec Leconte (1997 : 192) [164] que « la représentation des compétences s'établit par rapport à une norme que le sujet a intériorisée comme étant le « bien parlé » ou la « langue pure ».

Souvent, nous percevons les productions linguistiques en fonction de la norme prescriptive. La langue normée se veut homogène et tire sa légitimité de l'école. C'est pourquoi dans un pays aussi scolarisé que la France, où la notion de correction linguistique est une notion profondément intériorisée, il n'est pas impossible d'entendre des jugements sans appel du type : « ce n'est pas français » à propos d'un emploi non normé de la langue. Ce qui revient à se poser la question de savoir comment nos enquêtés évaluent leurs propres usages. Comment perçoivent-ils les pratiques des autres ? « Il est vrai que les humains portent les jugements sur eux-mêmes et sur leurs semblables, leurs apparences physiques, les comportements, les vêtements, et bien entendu, les façons de parler. Ces jugements s'organisent dans des représentations et des attitudes idéologiques, qui débouchent sur des hiérarchies et des discriminations » (Gadet, 2003 : 14).

Pour déceler l'auto-évaluation des compétences de nos enquêtés, les questions suivantes seront abordées :

Q_{16} Comment parlez-vous le français ?

Q_{22} Etes-vous satisfait de votre manière de parler le français ?

Le tableau ci-dessous rend compte des réponses obtenues selon l'origine géographique des élèves.

[164] Cité par Sol (2010 : 224).

	Lubumbashi	Kampemba	Kamalondo	Katuba	Kenya	Rwashi	Annexe	Total
Très mal	0 (0%)	3 (5%)	30 (47%)	0 (0%)	1 (2%)	1 (2%)	0 (0%)	35 (9%)
Mal	3 (6%)	2 (3%)	6 (9%)	3 (6%)	1 (2%)	0 (0%)	1 (2%)	17 (4%)
Assez bien	7 (14%)	33 (57%)	10 (16%)	27 (51%)	33 (58%)	33 (66%)	35 (65%)	178 (46%)
Bien	31 (61%)	18 (31%)	18 (28%)	19 (36%)	17 (29%)	15 (30%)	11 (20%)	129 (33%)
Très bien	10 (2%)	2 (3%)	0 (0%)	4 (8%)	5 (9%)	1 (2%)	7 (13%)	29 (7%)

Tableau 19: Auto-évaluation des compétences

Comme le démontrent les résultats de l'enquête, 13% des élèves de la commune Annexe déclarent parler très bien le français ; suivie de 9% de la commune de la Kenya ; 8% de la commune de la Katuba ; 3% de la Kampemba ; 2% des communes Lubumbashi et Rwashi et la commune de Kamalondo 0%. On remarque le taux de pourcentage relativement élevé (61%) des élèves de la commune de Lubumbashi estiment parler bien, suivie de la commune Katuba (36%) contre les cinq autres communes qui présentent moins de 35%. Plus de (60%) d'assez bien des communes Rwashi et Annexe [165]suivie de plus ou moins de 50% des communes Kampemba[166], Katuba[167], et Kenya et (20%) à la Kamalondo[168]. Le français

165 C'est une commune rurale, elle est la plus grande commune de la ville de Lubumbashi. Avec une mauvaise infrastructure, elle est celle qui regorge la population la plus pauvre de la ville.

166Commune autrefois habitée par les colons blancs, elle garde encore son infrastructure laissée par ces derniers. Cette commune attire les gens de la ville de Lubumbashi. Elle est reconnue comme étant propre et paisible. Les militaires et la police sont logés dans cette commune.

est mal parlé à moins de 10% dans toutes les communes de Lubumbashi. La commune de la Kamalondo est la seule qui reconnaît avoir parlé très mal le français (47%) par rapport aux autres communes (moins de 10%). Dans l'ensemble, 9% des élèves de la ville de Lubumbashi estiment parler très mal français ; 4% estiment parler mal français ; 46% parlent assez bien ; 33% parlent bien contre 7% qui estment parler très bien.

Cette classification nous paraît satisfaisante dans la mesure où elle permet de faire apparaître les comportements et les attitudes linguistiques spécifiques et distinctives réelles des habitants de la ville Lubumbashi.

Au regard de ce tableau, nous nous appuierons sur la réflexion de Labov (1976) qui affirme que l'IL nait souvent au contact d'un groupe socialement dominant avec un groupe dominé.

VI. 5. 2 Auto-évaluation positive de la pratique du français

Les enquêtés évaluent leur pratique du français suivant deux ordres : la valorisation et la survalorisation. Le niveau de compétence que les locuteurs déclarent pourrait avoir un rapport avec les sentiments à l'égard de la langue concernée. Il y a ceux qui estiment avoir une très bonne compétence et ceux qui pensent avoir tout simplement une compétence convenable en français. Leur niveau de compétence (phonétique, lexicale, syntaxique, etc.), n'a pas été exploré dans nos recherches, néanmoins nous nous sommes intéressée aux déclarations que les locuteurs font de leur pratique. Les questions suivantes nous ont permis d'attester cette auto-évaluation.

Etes-vous satisfait de votre manière de parler le français ?

Les enquêtés se valorisent :

---

167 Connue sous le nom de « grand pays », c'est la commune la plus peuplée de la ville de Lubumbashi. Son infrastructure reste à désirer. Il y a deux ans qu'elle est reconnue comme la commune des résidants kasaïens. Les langues les plus parlées restent le swahili et le ciluba. Les dignitaires katangais du pays sont issus de cette commune.

168 C'est la première commune créée dans la ville de Lubumbashi. Autrefois habitée par plusieurs communautés étrangères africaines. La plus importante est la communauté ouest africaine. Actuellement, elle est caractérisée par la vente de la bière et l'insalubrité. Elle est le lieu des rencontres et des festivités où le tapage diurne et nocturne cohabite avec la population.

De parler français mais oui oui bon euh du moment où chaque fois que je m'exprime en français les gens n'ont pas difficile[169] *à m'écouter à m'entendre je pense que je prononce les termes français distinctement les phrases + je respecte la phonétique française je pense que ça me suffit* (L1).

L4 et L8 avouent leur satisfaction dans la maîtrise de la langue française par rapport aux autres locuteurs. Cependant, bien que leur auto-évaluation soit positive, on sent que leur appréciation est faible ; ce qui est à la base de l'IL.

Euh oui moi je suis satisfaire[170] *parce quand même moi je s'exprime*[171] *euh m'exprime mieux en français* (L4[172]).

Oui je suis satisfait parce que même avec le peu là on m'écoute (L8).

Pour mesurer l'intensité de la pratique du français des élèves, la même question leur a été posée. Le tableau ci-dessous retrace l'auto-appréciation positive des élèves face à leur compétence de la langue française.

	Positive	Négative	Total
Hommes	170 (43%)	82 (21%)	252 (64%)
Femmes	63 (17%)	73(19%)	133(36%)
TOTAL	233 (60%)	155 (40%)	387 (100%)

Tableau 20 : Auto-évaluation positive des élèves

Ce tableau nous a permis d'observer que les hommes (43%) sont satisfaits de leur manière de parler français plus souvent que les femmes (21%), tandis que 17% des hommes ne sont pas satisfaits de leurs pratiques langagières contre 19% des femmes. Pour tout dire, les élèves de Lubumbashi (64%) ont satisfait de leur façon de parler, contre 36% d'insatisfaits. Au regard de ces analyses des élèves, nous venons d'observer que les résultats sont variés

169 Les gens m'écoutent facilement.

170 sic

171 Sic

172 L4 voulait dire qu'il est satisfait et ils'exprime bien francais.

chez les deux sexes. Nous remarquons un faible rapport entre les hommes (21%) et les femmes (19%) qui donne une évaluation négative de leurs pratiques du français. La variable sexe nous montre ici l'existence d'évaluation différente qui s'explique par le pourcentage elevé des hommes par rapport aux femmes face au comportement social.

VI. 5. 3. Auto-évaluation négative de la pratique du français

Cette auto-évaluation nous a posé problème dans le sens où les enquêtés ont parfois des difficultés à produire des données. Soit les témoins expriment de grandes réticences et difficultés à évaluer leur accent, soit ils ont un revirement ou un comportement de gêne face au simple fait de formuler un avis sur la manière de parler des Lushois. Robillard (2003: 49) pense qu'il est difficile d'attribuer ce comportement à un facteur particulier. Il évoque quelques hypothèses qui méritent d'être relevées:

- « L'insécurité linguistique : juger explicitement implique que l'on s'attribue une position permettant de juger ;
- la perception selon laquelle la façon de parler est une caractéristique inaliénable et immuable de l'individu : formuler un avis, surtout négatif, prend alors l'aspect d'un acte stigmatisant irréversible puisque la caractéristique sur laquelle on se fonde est considérée comme immuable ;
- l'influence de l'idéologie du « positionnement correct » ou de ses divers avatars : parler des origines de locuteurs serait tabou, d'autant plus évidemment si le jugement porté est considéré comme dévalorisant (milieu social défavorisé, ruralité). Faire rire d'une parlure attribuée à une classe sociale défavorisée est perçu comme un jugement négatif implicite, alors qu'un témoin a des mots très durs (supra) pour la bourgeoisie ».

Ces hypothèses nous ont permis d'observer le comportement lushois à travers la question posée précédemment ; elles ont abouti à l'évaluation positive des enquêtés. Pour recueillir les données d'une auto-évaluation négative, les enquêtés ont répondu à la même question:

Êtes-vous satisfait de votre manière de parler français ?

> *Non pas encore j'aime bien parler plus que ça + parler parfaitement un peu français quoi (L5).*

Non je ne suis pas satisfaite ***nipite na apa là tasema que minajuwa (****que j'aille de l'avant et là je dirai que j'ai fourni l'effort*) (L6).

Pas satisfait donc je voulais atteindre l'idéal je ne suis pas encore satisfait raison pour laquelle je fournis beaucoup d'efforts pour m'efforcer de bien parler (L1).

On observe chez ces enquêtés une appréciation négative de leur compétence en français, cependant L5 et L7 jugent que la maîtrise de la langue reste un idéal à atteindre.

Les recherches de Sol (2010 : 237) confirment nos résultats. Les locuteurs désirent améliorer leurs compétences en français. C'est le cas de celui-ci :

Je suis ouvert à une possibilité d'amélioration de mon discours de mon parler/ je crois que je suis toujours en train d'apprendre la langue française/ et je crois je ne saurai me fermer à cet apprentissage là.

VI. 5. 4. Evaluation du français parlé à Lubumbashi

Le français est la langue par excellence dans l'enseignement primaire et secondaire. Sa maîtrise ou sa simple connaissance est un trait de distinction ou même de prestige culturel dans la ville de Lubumbashi. Il a été demandé aux enquêtés de porter un jugement sur les compétences en français des locuteurs de la ville de Lubumbashi.

La question destinée à mettre en évidence leur évaluation consistait en ceci « Dans quelle commune ici à Lubumbashi parle –t- on un bon français ? Pourquoi ? » Les enquêtés sont libres de porter leur avis selon qu'ils évaluent telle ou telle autre commune. Les avis sont partagés :

Ah moi je vois que dans tous[173] *les communes on s'exprime bien français* (L4).

La compétence de la langue française dépend non seulement de la position sociale, mais aussi de la position géographique :

Dans la commune de Lubumbashi parce qu'il y a je peux dire des gens civilisés les intellectuels même dans d'autres communes+ il y a en a mais qui sont des négligents et qui s'intéressent à autres choses (L5).

Euh commune de Lubumbashi je vois que dans la commune de Lubumbashi il y a beaucoup d-des intellectuels[174] (L6).

A Lubumbashi au Golf donc dans la commune de Lubumbashi parce que c'est #en ville (L7).

Hum bon directement on pense au Golf hein parce que le Golf est un quartier des évolués voilà + les gens qui ont beaucoup d'argent qui ont beaucoup d'argent nous voyons par là des gens qui ont beaucoup étudié et des gens qui évoluent dans le milieu où le français se parle encore couramment par conséquent il ne peut être bon[175] (L10).

---

173 Sic

174 Sic

175 Sic

A *mon humble avis c'est la commune de Lubumbashi parce que là il y a un peu des cadres et des intellectuels qui s'intéressent plus à la langue française* (L11).

Cette interprétation ne nous surprend pas, car la langue française dans la ville de Lubumbashi est assimilée à la richesse et à une bonne vie. C'est pourquoi avoir quelques mots français à son répertoire linguistique dans la ville est un signe d'une bonne réputation et d'un statut de civilisé.

Euh bon je vous dirai euh commune c'est trop dire mais les quartiers bon le quartier Golf euh le quartier Makomeno de la Gecamines euh le quartier Bel-air aussi en ville aussi les quartiers résidentiels de la ville parce que c'est euh c'est là où vous pouvez trouver les familles des évolués hein+ il faut aussi si vous permettez un peu le terme je ne sais pas si j'ai bien parlé + il y a aussi les évolués c'est là où on trouve les familles des intellectuels + à la Kenya il y a des bons des gens qui parlent bien français mais ils ne sont pas nombreux parce que la Kenya là c'est le marché ce sont des taxis c'est le football et j'en passe (L1).

Les quartiers cités par L1 sont des quartiers nantis de la ville de Lubumbashi. L1 juge que la compétence linguistique en français dépend d'un quartier à un autre, d'une commune à une autre ; selon qu'il y a la présence des évolués et des intellectuels. Le locuteur est conscient que dans tous les quartiers ou dans toutes les communes de Lubumbashi il y a cohabitation des groupes linguistiques divers, tout comme les classes différentes. Le résultat en est que les habitants de certaines communes, telle que la Kenya, sont exposés à l'IL parce qu'il y a la présence des groupes différents.

Après avoir répondu à cette question, les enquêtés ont été soumis à la question qui consistait à dire : où parle-t-on le meilleur français ?

	Lubumbashi	Kinshasa	France	Belgique	Total
Lubumbashi	14	4	31	2	51
Rwashi	3	0	47	0	50
Katuba	8	2	39	3	51
Annexe	8	0	42	4	54
Kampemba	7	4	37	11	59
Kamalondo	10	3	49	2	64
Kenya	13	5	39	0	57

Total	63 (16%)	18 (5%)	284 (73%)	22(6%)	387 (100%)

Tableau 21 : le meilleur français dans le milieu francophone

Les enquêtés sont conscients que c'est en France où l'on parle le meilleur français 73%. Suivi de la ville de Lubumbashi (16%), la Belgique 6% et la ville de Kinshasa qui occupe la dernière position avec 5%. Après avoir répondu à cette question, les enquêtés devaient donner leur appréciation sur la langue des autres.

VI. 5. 5. Evaluation de la langue des autres

La perception de sa langue et de la langue de l'autre entraîne nécessairement des transformations plus ou moins longues ou au contraire ; et des absences de transformations dans les usages, lorsque les lectes sont en contact. Ces transformations, estime Canut (2002 :118) « proviennent des paramètres très variantes ; mais un de ces paramètres, l'activité épilinguistique et une de ses conséquences, l'insécurité linguistique, ne doivent pas être évincées ». L'IL est un phénomène social dans le sens où il est traversé par le discours de l'autre que le sujet incorpore. C'est pourquoi un sujet peut être en désaccord avec l'autre et peut arriver même à ne plus porter le groupe. Nous pouvons dire avec Houdebine (1996 : 149) qu'il n'existe pas de langues sans société, mais il n'existe pas davantage de société sans langue, ce qui montre que l'IL est à la fois un fait social, un fait linguistique et un fait discursif. La langue et la société sont en interdépendance dans le sens où les usages sont influencés par les faits sociaux, la langue aussi influence le social.

Ces phénomènes jouent un rôle prépondérant dans la ville de Lubumbashi en ce qui concerne l'évaluation de la langue de l'autre comme nous aurons à le démontrer. Il y a lieu de signaler que la question des identités (l'identité individuelle, communautaire, identité étatique, politique, etc.) joue et se rejoue lors de chaque interaction langagière entre diversité et unité, entre sa langue et la langue de l'autre dont on veut se différencier, mais dont on doit parfois inévitablement se rapprocher aussi. Les locuteurs lushois sont conscients de l'hétérogénéité linguistique qui règne dans la ville de Lubumbashi même s'ils tentent de la réduire, surtout comme cette hétérogénéité s'impose à eux comme un devoir, voire un droit, légitimé par un groupe dominant auquel ils veulent appartenir.

A cet effet, les interactions sont conçues comme les lieux de rencontres et des affrontements entre les locuteurs qui sont marqués socialement et dont les comportements et les attitudes linguistiques sont forcément pour une part liés avec la représentation qu'ils ont de leurs interlocuteurs. Les comportements et les attitudes sont ainsi envisagés en regard du positionnement des interlocuteurs, positionnement qui agit en regard des paramètres de la situation de communication dans laquelle ils sont engagés, qui en redéfinissent constamment les enjeux et les modalités, et dans le cadre d'une organisation sociale particulière, stratifiée, etc., qui participent à la définition des enjeux et modalités d'interaction. C'est pourquoi après avoir répondu précédemment à la question : « Avez-vous un accent ? » les enquêtés devaient donner leur avis sur l'accent des autres au moyen de cette question :

Comment jugez-vous l'accent des autres ?

Il existe une variation multiple dans l'accent français au sein d'un pays et dans l'ensemble des pays.

L'accent des autres est dû à la langue maternelle quand ils parlent et grandissent[176] ou en parlant leur langue maternelle ou dialecte c'est ce qui est à la base de ces accents (L5).

Pour L8 :

> *L'accent des autres c'est la même chose quand par exemple vous vous êtes journaliste quand vous vous exprimez avec un bon ton mais je suis tellement content si ça m'intéresse + oui je sais chacun a son accent mais quand il s'exprime je connais très bien puisque quelqu'un donc ne peut pas oublier la langue parlée de chez lui donc la langue qui est parlée chez lui+ il ne peut pas oublier la langue qu'on parle chez lui mais même si#il s'exprime il finira par employer un mot ou bien un ton ou bien swahili ou bien un ton ciluba alors.*
>
> *Oui les autres ont des accents leurs accents moi je trouve que ça diminue le français diminue la façon de parler le français (L4)*
>
> *Bon tellement il y a plusieurs personnes il y a plusieurs tribus au Congo chaque personne parle le français à la manière dont il parle sa langue maternelle + tellement qu'il est trop habitué à parler sa langue maternelle alors l'accent du français il le mélange avec l'accent de sa langue maternelle + euh ça ne devient pas du bon français donc ça dégoûte même l'oreille de l'auditeur* (L9).

Selon Bagouendi (2007 : 21) « La coloration » du français en Afrique, « l'accent africain », évoquée dans les récits de voyages et la littérature africaine relèvent de la phonétique et de la phonologie du français. La présence des langues africaines entraîne dans les variétés de français observées un décalage dans le système phonétique et phonologique du français, en raison des interférences. L'appréciation de la langue des autres par ces enquêtés nous a paru congruente vu la situation sociolinguistique de Lubumbashi. C'est pourquoi nous étions poussée de demander ce que les enquêtés pensaient de la langue

[176] Le locuteur veut dire que la langue maternelle accompagne quelqu'un dans toute sa vie. On grandit avec elle.

des autres Africains. « Un auditeur est tout à fait capable d'identifier, à son français, la communauté linguistique dont son interlocuteur est originaire » Manessy (1979 : 343). L'accent le plus décrié c'est celui des Ouest-Africains, parce qu'elle fut une grande communauté africaine à Lubumbashi.

> *Bon la façon euh la manière dont j'apprécie d'autres Africains ça dépend + je prends le cas de nous Congolais le français il est bon par rapport aux autres Gabonais Sénégalais je trouve que le nôtre est bon et n'a pas beaucoup d'accents+ il est bon au niveau oral je peux le dire voilà au niveau oral je me base je m'appuie sur la phonétique + nous Congolais nous sommes bien par rapport aux autres Ouest-africains eux ils ont des bonnes structures je sais qu'ils maitrisent bien la grammaire mais la diction n'est pas bon + nous nous avons une mauvaise structure mais une bonne diction* (L10).

Les locuteurs lushois sont prétentieux sur ce point. Nous pouvons le remarquer par la survalorisation qu'ils font de leur langue par rapport au français des autres Africains :

> *Oh le français des autres Africains personnellement c'est pas un bon français parce qu'ils mélangent avec leurs tons des langues là-bas c'est pas du tout du bon français + nous Congolais c'est le bon français parce que je regarde les informations l'Euro News la CFI c'est le même français que nous Congolais nous parlons c'est le même français que les Français parlent mais le français d'autres Africains c'est pas bon* (L9).

> *Ah non les Camerounais ne parlent pas un bon français les autres africains ne parlent pas un bon français* (L3).

> Oui *en tout cas franchement la plupart des pays francophones parlent en français +le français accentué aussi dans leur langue maternelle +mais eux parle en français parce que chez nous ici il y a la catégorie de ceux qui parlent en français la plupart de nos joueurs ne parlent pas français+ si vous allez par exemple du coté Côte d'ivoire mêmes les joueurs parlent en français++ mêmes les musiciens parlent en français mais ici chez nous la majorité des musiciens ne parlent pas en français en tout cas de ce côté-là eux ils ont compris quand même que#il faut quand que tout le monde parle en français ici chez nous nous avons des catégories c'est pourquoi je vous dit ici chez nous quand tu parles en français tout le monde dit que tu es escroc tu es voleur mais*

chez eux là même si tu regardes les chaines hein les chaînes des autres africains vous allez sentir que ***bo bekonasema français bote*** *(tous parlent) un bon français bon un bon français comment un bon français dans le sens que#ils respectent la ponctuation bon pas tellement ils respectent les règles+ hum mais leur prononciation aussi c'est compliqué par rapport exemple nous nous parlons ici à Lubumbashi nous nous avons notre prononciation qui est quand même qui s'approche du français+ eux c'est beaucoup plus dans leur langue et puis la plupart des ivoiriens n'utilise pas l'article hum chez nous quand même nous respectons l'article+mais du côté Sénégal c'est comme si on parle dans leur langue maternelle+ d'abord ce sont des Musulmans bon* ***banachanga tu français yabo*** *(*ils mélangent les langues) *on dirait que* ***niki musulman kile beko nasema*** (ils parlent en musulman)[177] *hum comparativement* ***ya shiye uku tukunarespecter maarticles*** (nous nous respectons les articles*)$$$* ***babrazzavillois*** (les Brazzavilois*) /// c'est comme le kikongo eux avec les kinois là-bas leur français c'est comme le kikongo* (L12)

Cet enquêté reconnaît que les locuteurs des pays africains francophones ont un accent, lorsqu'ils s'expriment en français. Sans le dire clairement, ils reconnaîssent que la ville de Lubumbashi a un accent en disant : *« ici à Lubumbashi nous nous avons notre prononciation qui est quand même qui s'approche du français* ». Il ya une catégorie de la population qui parle français et une autre qui ne le parle pas. Dans cette dernière catégorie, on a les joueurs[178].

Comme si cela ne suffisait pas, les Congolais sont allés plus loin en survalorisant leur langue au détriment des autres langues africaines. Cela implique qu'ils se nourrissent d'un sentiment de malveillance contre leurs frères africains.

Moi je vous assure nous les Congolais nous parlons très bien avec un ton très bien raffiné + si vous écoutez le français parlé par les Sénégalais ou bien par d'autres pays

---

[177] Allusion faite à l'arabe.

[178] Il y a trois ans que la ville de Lubumbashi recevait, presque dans toutes les équipes, des jeunes footballeurs qui venaient des différents pays francophones et anglophones pour jouer dans les équipes congolaises en général et lusoises en particulier. Ce qui est étonnant au Congo, c'est que la carrière footballistique est entre les mains des jeunes délinquants, qui n'ont pas étudié. La langue parlée dans ces équipes, c'est le kiswahili ou le lingala(Katanga). Avec l'arrivée des jeunes footballeurs de l'Afrique francophone et anglophone, le français, l'anglais, le swahili ou le mélange de code deviennent les langues parlées des équipes congolaises.

africains surtout au Nord euh (rire) le nécessaire est de comprendre de comprendre que le message passe (L8).

Leur français moi je vois que euh leur ton est bizarre + je vois que nous nous sommes plus riches qu'eux parce que leur ton il y a beaucoup des[179] *accents dans leur façon de parler le français* (L6).

Cette façon de voir les choses à propos de l'accent des Congolais n'est pas partagée par les études de Bagouendi Bagere (2007 : 187). Les Gabonais, de leur côté, dévalorisent l'accent congolais :

On ressent tout de suite l'accent, par exemple les Zaïrois, l'accent s'ils peuvent l'améliorer. On a l'impression que quand ils te parlent en français, c'est comme si c'était sa langue maternelle, tout de suite, on distingue que ça c'est un zaïrois ou c'est comme les Camerounais (L6).

L'accent des autres Africains n'est pas stigmatisé par tous les Congolais. Il y a quand même certains enquêtés qui valorisent le parler des autres Africains en ce terme :

Bon par rapport à nous hein eux ils ont un accent un accent prononcé hein + je peux dire ça ce n'est pas comme nous nous parfois on peut se cacher + notre français est un peu compréhensible + c'est difficile de distinguer un Congolais peut-être à la radio c'est difficile de distinguer un Congolais et un français mais par contre un Ouest africain et un Congolais il y a vraiment une différence + ils ont un bon français mais un mauvais ton+ leur accent c'est que ça ne soit pas du tout bon mais ils parlent bon pas bien (L5).

[Rire] /// Je dois avouer que les Abidjanais les Sénégalais ils parlent un bon français mais avec un accent ouest africain cet accent ouest africain là on ne peut pas comparer le Congolais au Ouest africain+ le congolais il articule mieux il a un bon accent par rapport à un Ouest africain (L1).

179 Sic.

VI. 5. 6. Accents, valorisations ou stigmatisations

Les enquêtes qui ont été entreprises dans trois milieux urbains (Lille, Limoges et à Saint-Denis de la Réunion) par Gueunier (1978) visaient à mieux cerner l'application au domaine français du concept labovien de sécurité et insécurité linguistique. Ce genre de travaux ont été menés aussi par Francard, (1996) et Canut (1996, 2002). Ils nous intéressent, car elles sont appliquées en milieu urbain comme le nôtre. Ces travaux affirment que les locuteurs ont parfois des attitudes appréciatives ou stigmatisantes vis-à-vis de leur langue, de leur accent ou de la langue et accent des autres. Les habitants de Lille et Limoges interrogés à ce propos avouent se sentir en situation d'insécurité linguistique. Cette situation n'est pas très différente de celle de la ville de Lubumbashi, où le français est la langue prestigieuse et valorisée. Il est à noter, cependant, que les locuteurs hexagonaux, quelle que soit leur origine, ne sont pas en situation d'allophone, car leurs patois respectifs, s'ils sont pratiqués, ne sont sans doute pas leurs langues natales : l'IL semble s'accentuer chez les locuteurs allophones, hypothèse attestée par notre corpus. Les locuteurs se sentent quand même en IL. L'existence des langues nationales et ethniques à côté du français entraîne ipso facto l'insécurité linguistique et le jugement péjoratif porté par les locuteurs lushois sur leur façon de parler. Cette situation n'est pas particulière à la ville de Lubumbashi. Badibanga (2008) le confirme en ce qui concerne la ville de Kananga.

A Lubumbashi on traite l'accent de l'autre sous l'influence des opinions politiques ou socioculturelles, mais aussi en raison de l'attachement à tous les éléments susceptibles de référer à la communauté régionale[180].

> *Je vous ai dit tout de suite que c'est influencé par euh les dialectes*[181] *au fait par les langues de leur enfance le lingalaphone par exemple le lubaphone euh le kongophone je ne sais pas s'il faut le dire comme ça [Rire] le kikongo le lingala le swahili le ciluba* (L1).

---

[180] Certains Lushois associent les quatre langues nationales soit aux langues ethniques soit aux dialectes. C'est pourquoi on remarque dans l'entretien que les locuteurs ont tendance à parler plus des langues maternelles et des dialectes en lieu et place des langues ethniques.

181 Sic

Ceci peut facilement s'expliquer par référence à la situation linguistique de la RD Congo.

L'enquêté (L9) nous fait observer qu'à Lubumbashi (au moins) chacun a son accent parce qu'il y a plusieurs communautés linguistiques. Il reconnaît que la langue française en elle-même a un accent et que, plus on la mélange aux accents existants, plus la pratique devient stigmatisant. Ce qui peut provoquer l'absence de l'intercompréhension, comme soutient cet enquêté.

> *Bon tellement il y a plusieurs personnes il y a plusieurs tribus au Congo chaque personne parle le français à la manière dont il parle sa langue maternelle + tellement qu'il est trop habitué à parler sa langue maternelle alors l'accent du français il le mélange avec l'accent de sa langue maternelle + euh ça ne devient pas du bon français donc ça dégoûte même l'oreille de l'auditeur* (L9).

VI. 5. 7. Accent comme indice de stigmatization

Pour Gueunier (1978 : 149) les sentiments défavorables éprouvés vis-à-vis de l'accent sont traduits par des expressions plus ou moins violentes : « c'est une tare », « ça classe », « c'est vulgaire », et « c'est intolérable », « épouvantable », on est « victimes de notre accent ».

Le principal accent est défini par rapport à l'appartenance ethnique (et social) :

> *Ah je ne sais pas mais les Kasaïens et les Kinois ont des accents qui abîment le français* (L2)

Pour ce témoin, les Kinois et les Kasaïens ont un accent fort au point que la langue française est affectée. Certains locuteurs pensent que c'est la langue maternelle qui est à la base de l'accent. C'est pourquoi, pour L5 ne pas avoir la langue maternelle à son répertoire linguistique ne l'expose pas à l'IL :

> *Non je ne connais pas je ne maîtrise pas ma langue maternelle ce qui m'aide un peu de ne pas avoir l'accent* (L5).

Les études de Gueunier et al. (1978 : 150) affirment que les locuteurs ont parfois l'impression de subir un préjudice, du fait de leur accent, d'en être victimes, et sans grande possibilité de « guérison » : « nous, on a l'accent à [R], ouais, y a rien à faire (…) quand on

est natif du nord, on a toujours un accent qu'on ne pourra jamais, au grand jamais de s'en débarrasser. (Cat. 1) »[182]. Ce qui est frappant c'est que les locuteurs lillois affirment avoir un accent dans l'entretien, ce qui est contraire à notre recherche. La majorité des locuteurs lushois affirme ne pas avoir l'accent, parce que c'est un signe de dévalorisation dans la ville de Lubumbashi. Ne pas avoir un accent c'est un signe d'un évolué, d'un « civilisé ». Il est étonnant de voir que certains enquêtés des autres provinces de la RD Congo, quelle soit leur origine, qui vivent à Lubumbashi, ont un accent manifeste, mais refusent de le reconnaître.

VI. 5. 8. Accents, marqueurs identitaires

Toute situation de migration génère des bouleversements linguistiques et identitaires chez les locuteurs (Lambert, 2007 : 120). Beaucoup d'enquêtés font partie de diverses communautés linguistiques qui sont venues s'installer dans la ville de Lubumbashi. Il y a lieu ici de voir l'importance de la signification sociale des variables linguistiques (mélange de langues et marques transcodiques) ou supra-segmentales (accents) comme marqueurs de l'identité sociale et culturelle. Il convient de s'interroger sur le sens que les enquêtés donnent à propos du terme « accent » qu'ils désignent également par « ton », « tonalité », « prononciation », ou « intonation ». C'est la question posée aux enquêtés qui sera révélatrice : y a-t-il une différence entre le français parlé à Lubumbashi et le français parlé dans les autres villes du Congo? Laquelle ?

> *Oui il y a la différence puisque quand nous prenons par exemple la prononciation phonétique de Kasaï ça se diffère avec la prononciation phonétique d'ici*[183] *$$$+ quand un Kasaïen parle vous sentez que c'est un Kasaïen qui parle à travers son accent sa prononciation + mais quand un Lushois parle tu sens que c'est un Lushois qui parle + si c'est un Mukongo tu sens que c'est un Mukongo comme ça* (L3)[184].

> *La différence comme telle n'est pas remarquable nous entendons cette différence par la tonalité si quelqu'un est habitué à parler une autre langue et il parle en français sa*

[182] Cité par Gueunier et al. (1978).

183 Sic

184 Sic

tonalité ça change un peu le français mais en soit le français est le même + en ce que je peux dire il n y a qu'un seul français mais la façon de le dire est différent[185] (L9).

Oui il y a une différence la différence c'est la tonalité le ton Oui oui parce que#ici le français parlé au Katanga parce que il y a la langue hein ça se diffère + nous nous exprimons très bien tandis que les gens qui viennent de Kasaï du Kasaï plutôt et à Kinshasa ça se diffère ils s'expriment c'est comme s'ils s'expriment dans leurs langues (L4)

Les interviewés répondent en traçant une ligne de démarcation entre les différentes communautés vivant à Lubumbashi par rapport à la langue française. Parfois les distinctions opérées entre les locuteurs lushois par rapport à la langue française s'accompagnent d'un jugement de stigmatisation sur les locuteurs eux-mêmes. Le français prend en charge les différentes cultures lushoises qui font, en fin de compte, qu'il se colore selon les régions et se différencie.

VI. 5.9. Sentiments linguistiques des Lushois à l'endroit du français

Dans le contexte de la ville de Lubumbashi, il arrive que l'on rencontre des représentations hautement conflictuelles de la situation sociolinguistique entre les langues en présence. Le français serait comme la variété exogène (on cherche à le rejoindre) que l'on apprend pour l'image sociale que l'on veut construire de soi-même et projeter au monde, dans l'espoir d'une progression professionnelle, économique et sociale, et qui peut, à ce titre, se décrire comme une variété de paraître ;

Oui le français me donne de fierté puisque par exemple quand je me retrouve comme je suis ici au Katanga si par exemple les études ont pris fin + je dis je vais d'abord descendre au Kasaï maintenant je me retrouve là bas les gens là qui n'ont pas étudié quand je parle là ils me regardent comme si je suis un occidentaux un occidental les histoires comme ça + donc moi-même je me retrouve que je suis fier même quand je suis au milieu des gens en parlant je me sens que non je suis fier (L3).

Le français a toujours été représenté comme une langue de norme, rigide et prescriptive. Elle est à la fois insécurisante puisqu'elle rejoint l'idée du français comme

185 Sic

langue des autres, fermée à l'expression du soi, et dont ne peut faire légitimement usage que le locuteur originaire ; et à la fois sécurisante car elle entérine l'idée du français langue structurée et forte en regard des langues ethniques. Pour Gadet (2003 : 20), les auteurs confrontent ainsi la norme objective et la norme fictive à travers des textes de performance, d'auto-évaluation et de connaissance de la norme. Quand il y a conformité entre performance et auto-évaluation, le locuteur est dit en sécurité linguistique, en insécurité s'il y a discordance.

Selon Martinet (1969 : 123-124)[186], il semblerait que « l'IL se manifeste plus dans les domaines de la grammaire et dans la sémantique que celui de la prononciation : « les Français sont beaucoup plus sensibles au maniement défectueux de la grammaire qu'aux aberrances de prononciation. […] Un Français sera toujours « distingué » si sa syntaxe est impeccable et s'il choisit immanquablement le mot « juste». Cette affirmation se trouve partiellement confirmée par plusieurs enquêtes comme celles de Garsou (1991), Francard et Fontaine (1990), etc.

Dans cette perspective, la question avait pour objectif de saisir le comportement des enquêtés face aux locuteurs français. Nous voulons que les enquêtés justifient leur sentiment à l'égard des locuteurs susceptibles de détenir la norme prestigieuse du français en répondant à la question : Souhaitez-vous parler comme un Français ?

Oui parce que les français parlent bien leur français (L2).

Oui je souhaite parler comme un français parce que si je vois un français un français parler là j'envie aussi de parler comme lui kama nashiye turikuyaka ata na mabati ya kwenda mumabulaya turipasha kusema (Nous aussi si on avait la chance d'aller en Europe on allait bien s'exprimer) // (rire) (L6).

Oui je souhaite ça + quand vous voyez un blanc s'exprimer en français quand même vous allez sentir que hein il s'exprime bien en français ***mapays yetu aifanye kintu pour que tuseme bien mafrançais*** *(nos pays ne font aucun effort pour parler le français) parce que nous nous sommes en train de tâtonner en français* (L4).

[186] Cité par Ledegen (2002 : 52).

Les locuteurs ci-dessus avouent avoir un sentiment positif de la langue française sans pour autant s'approprier la langue. Tandis que L6 émet le désir de parler le français comme un français. L4 a le désir de parler le Français tout en évoquant les difficultés de le maîtriser.

Soulignons que certains locuteurs récusent la pratique de parler comme un Français.

> *Bon je ne le souhaite pas ah ah ah parce que le français que je parle (rire) c'est ce qu'on m'a appris par un blanc* ***arinisaidiya sana ni bien (****Il m'a beaucoup aidé c'est bien) je ne le souhaite pas* (L7).

> *Bon je ne souhaite pas parler comme un français mais j'aime mieux parler le français parce que#un français est un blanc moi je suis noir la tonalité blanche et la tonalité noire est différente + je préfère mieux parler un bon français que d'imiter la tonalité française* (L9).

Visiblement, les enquêtés ne sont pas hostiles à la pratique du français. Le sentiment de réfutation que nous enregistrons chez les enquêtés réside en la race. L9 ne veut pas parler comme un Français parce qu'il est Noir. Pour lui parler comme un Français, c'est imiter les Français. Les locuteurs ne sont pas conscients de l'importance du maintien des particularités régionales. Le sentiment de refus est similaire à ce que relève Bagouendi (2007 : 315). Les enquêtés expriment à travers cette question leur sentiment nationaliste.

Les locuteurs lushois sont conscients de la différence entre leur usage du français à celui d'un français normé. Voilà pourquoi nous présentons les trois nuances d'attitudes.

> *[Rire] je suis Congolais [rire] je dois toujours m'adapter je dois toujours suivre l'exemple je suis Congolais je suis fier de parler en tant que Congolais* ***falançais kifalanga to (****le français ce n'est pas de l'argent) (L8).*

> *[Rire] Je pense que la manière dont je parle en français me suffit* [Rire] (L1).

> *Pas comme un Français mais un Français qui a étudié parce qu'il y a aussi des Français qui vous parlent mal + d'abord nous suivons à la RFI qui vous parlent mal mais un Français qui vous parle bien du genre Sarkozy et tout* (L10).

CONCLUSION PARTIELLE

Les attitudes des enquêtés que nous avons relevées dans la ville de Lubumbashi oscillent entre la sécurité et l'insécurité linguistique, culpabilisées et déculpabilisées par rapport à la langue française. Souvent, les déclarations des enquêtés entrent en contradiction avec les productions effectives. D'une part, ils désirent l'amélioration de leur performance et d'autre part, ils avouent la stigmatisation de leur parler par rapport aux autres langues en présence. Nos observations à propos de la SL et IL à Lubumbashi rejoignent celles d'autres chercheurs africains. En ce sens que « la reconnaissance, par la communauté francophone, d'une seule norme linguistique, les conditions historiques de la diffusion du français sur le territoire africain, les modalités actuelles de son apprentissage sur ce continent, comme aussi, de manière plus générale, le contexte géopolitique global des rapports Nord-Sud, constituent un terrain propice à l'épanouissement, chez tout francophone africain, d'une robuste insécurité linguistique» (Moreau, 1994 : 103).

Nous allons démonter dans la partie suivante, consacrée au répertoire verbal et l'alternance codique à Lubumbashi, que le contact des langues offre une particularité dans le domaine dans l'interaction.

CHAPITRE VII. : REPERTOIRE VERBAL ET ALTERNANCE CODIQUE A LUBUMBASHI

VII .0 INTRODUCTION

Dans ce chapitre, nous développons quelques réflexions théoriques sur les répertoires linguistiques et les alternances codiques des locuteurs lushois. Notre étude se focalise sur le comportement langagier des habitants de Lubumbashi afin de cerner leurs usages par rapport au choix et aux mélanges des codes qui caractérisent leurs pratiques langagières. Nous escomptons démontrer que les usages langagiers de nos locuteurs varient d'une situation interactionnelle à l'autre. Dans cette perspective, il nous importe de déterminer comment et dans quels réseaux communicationnels intervient la pratique de l'alternance et du mélange codique chez les locuteurs lushois.

Tout être humain plurilingue est capable de manier plusieurs langues disponibles de son répertoire. La notion de répertoire linguistique a été introduite par la sociolinguistique nord-américaine à partir des années 60, où des études de la parole individuelle dans un contexte socioculturel précis ont donné naissance au domaine de l'ethnographie de la communication.

D'une part, le répertoire verbal renvoie à l'ensemble des variétés linguistiques que possède un individu, posé comme acteur social, membre d'un ou de plusieurs groupes et engagé dans les interactions collectives, et il peut jouer selon les situations et le besoin de communication (Gumperz, 1966 : 20).

D'autre part, le répertoire linguistique étant l'ensemble des comportements et usages langagiers auquel le bilingue a accès ; ces comportements langagiers varient sur un continuum qui recouvre les divers codes linguistique du bilingue (Hamers et Blanc 1966 : 46).

Les questions portant sur les constituants du répertoire langagier permettent de définir l'identité linguistique des enquêtés. Dans tous les cas, à Lubumbashi, on a affaire à un répertoire plurilingue qui représente les caractéristiques suivantes :

- Langue maternelle : il s'agit ici des langues nationales et ethniques ; ces langues sont évoquées dans le contexte de l'enfance, souvent en relation avec la mère et désignées par le syntagme « langue maternelle » ;

- Le français : cependant, il n'est jamais spontanément donné comme langue maternelle donc comme langue constitutive du répertoire de base. Le français n'est pas absent des pratiques quotidiennes extra-scolaires des Lushois, même si son apprentissage est présenté comme lié à l'école. Le français est utilisé dans les familles entre les enfants, surtout quand les aînés ou quand les parents ont la maîtrise du français, et avec les étrangers.

La question du choix de langue décrite en termes de « répertoire disponible » par Wald montre que ce choix a un sens, qu'il est un acte d'un discours négocié dans l'interaction. Il permet de résoudre ainsi les questions posées par Calvet (une ou deux langues ? 1996a). En effet, un individu bilingue ou multilingue a accès à des langues différentes et à des usages sociaux associés à chacune des langues. Le phénomène de répertoire linguistique tient compte à la fois des langues ainsi que des dialectes et registres de langues en contact dans une société donnée et des fonctions et des valeurs sociales assignées à ces langues.

A Lubumbashi, on change de langue en fonction des contextes et des situations de communication. Chaque langue a un domaine d'emploi spécifique. On remarque le progrès de l'utilisation de la langue française dans tous les domaines formels et informels et le recul des langues communautaires dans les familles.

VII. 1. PRÉSENTATION DES RÉPONSES

Les déclarations des Lushois sur leurs pratiques langagières font apparaître une diversité linguistique reflétant et actualisant le multilinguisme sociétal de la ville de Lubumbashi. Nous nous efforcerons de rendre compte de la façon dont les enquêtés décrivent leur répertoire verbal en nous focalisant sur leurs langues. Dans ce but, nous avons effectué un relevé de répertoire linguistique déclaré pour chacun des sujets. La question « combien des langues parlez-vous ? » nous a permis de recenser les réponses suivantes :

Voici le relevé des réponses formulées par les enquêtés :

Noms	Langues
L1	Cinq langues : français, swahili, ciluba, kikongo et lingala.
L2	Trois langues : françaises, swahili et lingala.

L3	Quatre à trois langues : ciluba, kikanyoka, swahili, français.
L4	Deux langues : français et swahili.
L5	Trois langues : français, swahili, kanyoka.
L6	Deux langues : français et le swahili.
L7	Deux langues : swahili et français.
L8	Cinq langues : swahili, ciluba, lingala, lotetela et français
L9	Trois langues : français, swahili et lingala.
L10	Trois langues : français, swahili et ruund.
L11	Deux langues : français et swahili)
L12	Trois langues : français, swahili et kisanga.

Tableau 22 : le répertoire linguistique des enquêtés

A la question posée, qui appelait une réponse d'ordre quantitatif, certains enquêtés répondent en nommant les langues qu'ils parlent. La langue française est citée en premier, par la plupart. Chaque sujet affirme avoir à son répertoire linguistique deux ou plusieurs langues, ce qui apparaît avec force dans la thématisation de la diversité linguistique dans le discours des sujets. Chaque sujet co-construit ainsi la diversité linguistique à travers l'image de son répertoire linguistique. A ce propos Wald (1997 : 72), « insiste sur le fait que le locuteur choisit une langue d'abord en fonction de son intention de communiquer et ensuite en tenant compte de ses capacités à mettre en rapport les formes du système de cette langue (phonologiques, lexicologique, morphologiques et syntaxiques), enfin il tient compte des fonctions sociales associées à chaque langue. Le choix de langue s'opère dans les contextes formels ou informels ». Les langues déclarées le plus souvent sont associées, mélangées ou alternées dans les interactions, quelles que soient les langues d'origine des locuteurs et quel que soit le contexte.

VII. 2. CHOIX DES LANGUES DANS LES CONTEXTES INFORMELS

En ce qui concerne l'usage des langues dans les contextes informels, force est de constater que les langues nationales et le français y sont une caractéristique marquante. Il se manifeste aussi bien au niveau de discours interpersonnels que dans les échanges intracommunautaires. Dans toutes les situations où l'emploi d'une seule langue s'impose pour telle ou telle raison (répertoire multilingue qui est lié au degré respectif de compétence dans chaque langue, le contexte, le sujet, l'identité, le statut et les rôles des locuteurs), nos informateurs n'effectuent pas ce choix, car condamnés à une seule possibilité, pour la plupart d'entre eux.

VII. 2. 1. Pratique langagière en famille[187]

S'intéresser aux pratiques langagières des locuteurs lushois dans le réseau familial s'avère d'une importance capitale. Les parents sont les premiers à transmettre la langue d'origine à leurs enfants. Cela se fait à travers les interactions verbales entre les parents et les enfants. La famille est la cellule dans laquelle se nouent des rapports sociolangagiers spécifiques où les usages sont très intenses. Notre premier objectif était de cerner le répertoire linguistique de nos enquêtés au sein de leur famille. Celle-ci joue un rôle important dans la vie d'un individu sur tous les plans et en particulier sur le plan langagier comme l'atteste Deprez (1994: 39) :

« la famille est conçue comme un « domaine » d'utilisation de la langue, on pourrait aussi dire un lieu de parole, un espace d'échange interterpersonnel privilégié par des liens institutionnels et ceux de l'affectivité et de la cohabitation quotidienne ».

Les recherches effectuées par Deprez qui a constitué d'observer les familles bilingues d'origine étrangères en analysant les interactions et les jeux opérés au sein de ces familles, elle souligne le rôle de la communication familiale dans la constitution du bilinguisme chez l'enfant d'origine étrangère. Elle soutient que : « c'est bien, en effet, dans la communication familiale que se fait, avant tout au moment de l'acquisition du langage par l'enfant, la

[187] Il convient de rappeler que le réseau familial est constitué de plusieurs locuteurs que l'on regroupe en cellule : d'une part la famille nucléaire constitué des parents (cellule parentale), des frères et des sœurs cellule de la fratrie), et d'autre part, la famille élargie constituée des oncles, des tantes et des cousins et de grands- parents.

transmission de la langue maternelle des parents, puisque s'élaborent dans le quotidien des interactions, les différentiations entre génération et entre individus » (Deprez 2000, 60).

L'usage d'une langue au sein d'une famille joue un rôle central. User des langues comme le français pour s'adresser à ses enfants revêt une valeur symbolique au sein de la société lushoise. Selon Walker (2014 : 72) « la politique linguistique familiale insiste sur la capacité de l'unité familiale à construire de nouvelles configurations et logiques de communication, lesquelles vont parfois à l'encontre des politiques linguistiques nationales ou des normes locales. Mais la politique familiale peut être différemment appropriée par les divers membres de la famille, selon leurs expériences, les relations qu'ils entretiennent et leurs identifications hétérogènes ». Comme le montrent Lacroix et Dalle-Nazébi (2005)[188], « malgré la capacité de la famille à créer ses propres politiques de plurilinguisme familial, les politiques linguistiques familiales se construisent en dialogue avec les politiques linguistiques nationales et locales ».

S'intéresser aux usages langagiers des locuteurs dans le contexte familial nous amène à nous demander sur des modalités et des formes d'expressions des compétences du répertoire bi\plurilingue des Lushois. Il est question de savoir si les usages au sein du réseau familial sont homogènes ou hétérogènes et unanimes à tous les membres de la famille, les rapports langagiers entre parents-enfants et entre enfants-enfants ?

Dans la ville de Lubumbashi, pour choisir la langue pratiquée en famille, plusieurs facteurs entrent en compte. Ce choix peut dépendre des langues parlées respectivement par le père et la mère (s'ils font partie de la même ethnie), des langues du milieu, des interlocuteurs en présence, de leur sexe, des moments, des sujets de conversations, de l'âge des enfants, des valeurs accordées aux langues en présence, des projets d'insertion dans la société d'accueil et des représentations attachées aux langues en contact et à leurs locuteurs.

A ce propos, une question invitait les enquêtés, dans l'entretien, à dire la langue qu'ils préféraient parler dans la famille ?

Le kiswahili est la langue privilégiée de la maison tandis que le français est lié à l'école. Certains enquêtés soutiennent qu'il faut parler le kiswahili en famille de peur de frustrer ceux qui n'ont pas étudié.

188 Cité par DEPREZ (2005).

Ici au Katanga je préfère qu'on parle en public en français tandis qu'en famille qu'on parle le swahili et les langues familières parce que tout le monde n'a pas étudié pour parler le français dans la famille (L10*).*

Ouais ça dépend mais bon sur le plan professionnel je parle plus en français et euh quand je parle à mon frère c'est plus en swahili (L1).

Qu'on parle kiswahili de préférence je préfère qu'on parle kiswahili(L2).

L'alternance de codes est aussi privilégiée en famille.

A la maison je m'exprime soit en swahili ou en français toutes les deux langues (L4)

Les travaux de Moket (2006 : 181-182) qui sont ceux d'évaluer la pratique du français par les enfants de Lubumbashi d'âge préscolaire ont donné le résultat suivant :

Nombre d'école	Réponses enregistrées
17	Presque exclusivement le français
16	Surtout le français
19	Le français et swahili
15	Le swahili et le français
17	Presqu'exclusivement le swahili
84	Total

Au regard de ce tableau, il renchérit que « certains parents exigent formellement que leurs enfants parlent français dès le jeunes âge. Le choix de cette langue est donc une réponse aux desiderata de parents qui ont eux-mêmes imposés cette langue en famille. Il ne faudrait donc pas que l'école brise l'élan linguistique déjà pris dans le milieu familial ».Ce résultat est très significatif, il nous vient de corroborer les études faites par les sociolinguistes, qui soutenaient que l'usage de la langue d'origine s'intensifie singulièrement dans et à travers la conversation parents-enfants.

Dans cette perspective, nous rejoignons le point de vue soutenu par Deprez (2000 : 61), qui considère la famille comme une double médiation, un lieu où, affirme-t-elle,

« les parents transmettent leur langue, à leur tour les enfants apportent le français à la maison et parfois à leur mère : la famille est alors le lieu non pas seulement de la transmission de la langue des parents mais celui d'un véritable échange de langue entre générations ».

La famille, jouant le rôle de double médiation, contribuera à la constitution d'un bilinguisme fonctionnel puisque les enfants doivent pouvoir parler à leurs familles dans l'une ou l'autre langue. La communication familiale bilingue qui : « dans un modèle dynamique du changement linguistique qui, en se dégageant des modèles monolingues, va donner une place aux alternances codiques et aux mélanges de langues » (2000 : 66). Les langues déclarées dans les interactions familiales, quelle que soit la langue d'origine des locuteurs sont le kiswahili et le français.

VII. 2. 2. Pratique langagière en public

A travers les déclarations, nos informateurs affirment clairement qu'ils changent leurs comportements langagiers, et qu'ils n'optent pas pour la même langue selon qu'il s'agit en milieu familial et public. Les entretiens démontrent clairement que les jeunes lushois aiment parler le français en public pour valoriser leurs études.

En public la langue que je préfère parler c'est le français parce que #il faut se mesurer aux autres ***inafayi kupimanaka mumaisha*** (il faut chercher à s'égaler aux autres dans la vie) *parce que* ***inafa basentir*** (il faut qu'ils sentent) *que c'est quelqu'un qui a étudié parce que nous étudions en français mais dans la famille nous parlons en swahili donc pour bien parler en public je préfère parler en français mais dans la famille nous nous retrouvons entre nous les grands parents nos oncles nos petits frères et nos grands frères qui n'ont pas étudié nous parlerons en swahili* (L12).

Je préfère parler en français en public pour qu'on voie que j'ai étudié et en swahili dans la famille parce que c'est pas tout le monde qui a étudié (L10).

Pour certains enquêtés, il faut parler le français parce que c'est la langue du quartier

Comme moi en public j'aime plus parler le français parce que la majorité des gens parle français dans le quartier où j'habite (L7).

Les uns soutiennent que, en public, il faut parler le kiswahili parce que nous sommes dans la province du Katanga et principalement à Lubumbashi.

Bon ici on doit parler swahili parce que c'est notre langue à nous (L5).

Mais le swahili

parce que c'est notre langue à Lubumbashi(L4).

Ici je préfère parler le swahili parce que beaucoup de gens pour mieux euh euh s'entendre il faut parler en swahili (L6).

Le swahili euh j'aime beaucoup parler le swahili parce que le swahili sera compris par tout le monde celui qui a étudié et celui qui n'a pas étudié + si tu le parles en swahili il t'écoute facilement c'est pourquoi je préfère parler le swahili toutefois pour les étrangers et les gens d'autres tribus je vais utiliser le français parce que c'est une langue universelle (L9).

Les autres pensent qu'il faut parler la langue dans laquelle on se sent libre :

Moi je pense que chacun est libre de s'exprimer dans la langue qui lui est facile hein+ si moi je viens à Lubumbashi et je ne sais pas parler le swahili de Lubumbashi mais je parle en swahili bora je parle en swahili bora + si je suis un Mukongo je viens à peine d'arriver à Lubumbashi j'utilise la langue dans laquelle je peux me faire comprendre facilement (L1).

L'alternance de codes ou le mélange de langue est aussi encouragé parmi les locuteurs.

En public pour que les gens m'entendent j'utilise la langue française et le swahili (L3).

Dans les transactions commerciales, par exemple, la langue commune demeure le kiswahili, mais le français reste la langue de prix, à en croire Mukendi (1999 : 91).

VII. 2. 3. Langue d'échange avec le /les parent(s)

S'intéresser aux pratiques transgénérationnelles des locuteurs lushois s'avère d'une importance primordiale. Quelles langues sont parlées par les parents et ce qu'il en reste dans les pratiques linguistiques des enfants ; quelles langues d'échanges entre grands-parents et

petits-enfants. Les parents préparèrent les enfants à la socialisation au sein de la famille et dans la société en leur apprenant leur langue. Ils ont un usage multilingue et possèdent des codes multiples : langues ethniques, langues nationales et le français. Toutes ces langues sont présentes dans la relation parents-enfants. Quant à la langue française, la scolarisation des parents influe sur les pratiques langagières des enfants, et ce, d'autant plus qu'ils ont une compétence en français. Dans la plupart des cas, à Lubumbashi, les parents transmettent la langue à leurs enfants à travers les interactions verbales échangées entre eux. C'est au contexte familial et plus précisément aux échanges entre parents et l'enfant que l'usage d'une langue est le plus souvent affecté. L'insertion familiale se présente comme un moyen d'interpréter le plurilinguisme des participants aux différentes interactions, et partant le plurilinguisme social. Pour Gadet (2003 : 92), « la famille est un lieu d'émergence d'un « parler vernaculaire intrafamilial » ou code mixte, dont le caractère stigmatisé est souvent ressenti par ceux qui le pratiquent ». Il peut arriver qu'un parent, disposant des compétences en plusieurs langues, s'adresse à son enfant en telle ou telle langue, consciemment ou inconsciemment. De toute manière, les parents arrivent à choisir la langue d'échange soit parmi les langues nationales soit les langues ethniques.

A Lubumbashi, très souvent, les parents se parlent en langues ethniques s'ils sont de la même ethnie. Dans le cas contraire, c'est le kiswahili qui s'impose entre les parents. Au Sénégal, par exemple, « les enfants dont les parents sont deux origines ethniques distinctes, on apprend que le père a tendance à se faire le garant de la reproduction d'une maîtrise et d'une pratique de sa langue d'origine, tant l'enfant est considéré comme appartenant à la lignée paternelle, tandis que la mère emploie d'avantage la langue véhiculaire environnante que constitue le wolof,… » (Dreyfus et Juillard, 2006). Au moment de l'interaction, deux ou plusieurs langues sont présentes dans le répertoire des locuteurs : la langue française, les langues nationales et les langues ethniques. Les informateurs confirment ce choix.

Afin de mieux saisir les représentations de nos locuteurs et la mise en pratique des comportements plurilingues des Lushois, notamment sur les choix de langues adoptés avec le père/avec la mère au quotidien, il nous paraît indispensable de poser la question de Fishman (1971) telle que : « qui parle telle langue avec qui et où ? »

Les réponses apportées à cette question nous permettront de dégager l'existence de quatre types de réseaux relationnels dans lesquels les locuteurs entrent en interaction dans différentes situations de communication et avec différents interlocuteurs. On distingue:

- le réseau familial, qui est lui-même constitué de deux réseaux : le réseau parental (constitué du père et de la mère) et le réseau de la fratrie (frère et sœur) ;

Chez moi à la maison je m'exprime avec mes enfants et mon épouse en ciluba alors ça me donne la joie alors d'être Kasaïen alors je suis fier de savoir parfaitement ma langue (L8).

… mes parents et les amis c'est en swahili (L6).

Je parle plus le français avec mes enfants pour apprendre (L5)

Oui je parle le français à la maison avec les enfants (L4).

Je parle plus en français avec les parents à la faculté et aussi à l'église (L10).

… le reste c'est toujours le swahili ou nos langues maternelles (L12).

A la maison je parle le swahili avec les enfants (L2).

- le réseau professionnel et le réseau institutionnel représentant la situation formelle ;

Ouais ça dépend mais bon sur le plan professionnel je parle plus en français et euh quand je parle à mon frère c'est plus en swahili (L1).

Oui je parle avec mes collègues qui viennent me voir avec les enfants[189] *qui viennent me voir au travail + si# ils parlent en swahili je parle en swahili s'ils parlent en lingala nous parlons en lingala hein* (L8).

… et je parle un peu français au travail (L2).

*Bon avec mes amis mes proches surtout mes professeurs de l'école primaire secondaire et jusqu'à l'Université avec les étrangers des pays francophones mêmes les étrangers des pays anglophones quand ils sont à Lubumbashi ils font tout pour parler en français $$$ parce qu'on sait que#à Lubumbashi c'est le français qui règne malgré que#**il y a monté en puissance ya nani ya anglais*** (il ya une avancée en langue anglaise*) mais le français règne ce sont des gens avec qui nous parlons en français* (L12).

- le réseau amical représentant la situation informelle.

189 Il s'agit ici des étudiants.

Oui je parle français avec les amis … (L5).

Comme on peut le constater dans les propos des enquêtés, le français est utilisé dans tous les réseaux relationnels : professionnel, parental et amical et le kiswahili est pratiqué dans les deux réseaux relationnels : familial et amical.

VII. 2. 4. Rôle des mères dans la pratique du français à Lubumbashi

Il est connu depuis longtemps que les familles n'ont pas les mêmes comportements face à l'école selon leur appartenance sociale (d'une part, des familles des milieux socialement favorisés et, d'autre part, des familles des milieux socialement défavorisés). Devant cet état de choses, les représentations et les attitudes face à l'école seront différentes d'une famille à l'autre. Pour pallier à cette situation, Bourdieu et Passeron (1964) [190]proposent un concept d'« espérance subjective ». Ce concept est à l'intersection de l'approche sociologique et psychosociologique. Il sollicite le psychologue à propos de ce que représente l'école pour les parents des différents milieux, des rapports entre leurs représentations et leurs comportements et des conséquences qui en découlent à propos des représentations et comportements des enfants eux-mêmes.

Parfois on peut épouser des personnes qui n'ont pas étudié du tout ou qui ont fréquenté l'école primaire sans l'avoir terminée. L'existence des femmes détenant le diplôme équivalent à celui de leurs époux ou des femmes ayant étudié plus que leurs conjoints n'est pas à minimiser. La pratique du français dans le voisinage proche et dans les activités quotidiennes hors du domicile ne paraît pas être un cadre suffisant à l'acquisition d'une bonne maîtrise de la langue. A la question de savoir si le milieu des parents est déterminant pour qu'un enfant parle bien le français, sans décrire la situation familiale de leur milieu, certains enquêtés attribuent l'apprentissage de la langue française à la femme instruite. Ceci en accord avec l'idée de la société congolaise qui veut que l'éducation des enfants soit attribuée à la femme.

> *Oui en ville les enfants s'expriment très bien avec leur maman et leur papa là bas il n'y a pas de problème +tandis que dans des communes hein il faut avoir une maman instruite alors cette maman s'exprime chaque fois avec son bébé ou bien avec son enfant en français quand papa arrive alors tout le monde en*

190 Cité par Doise (2007 : 393).

français bonjour papa comment ça va en ce moment là l'enfant va s'adapter +mais si sa maman parle toujours le kiswahili c'est difficile que l'enfant s'adapte en français c'est pour cette raison que l'instruction est nécessaire, il faut avoir une mère bien instruite pour bien parler avec ses enfants (L8).

Oui quand les parents parlent bien le français les enfants doivent aussi bien parler le français surtout la maman c'est lui[191] *qui reste avec les enfants et qui parle et apprend aussi* (L2).

Le français est utilisé aussi bien dans la communication informelle, familiale, que dans la communication formelle. Certaines femmes avouent que le français parlé par leurs enfants est différent de leur parler selon qu'il s'agit de la situation formelle ou informelle.

Oui ça dépend maintenant d'une famille d'une autre + tu peux avoir une famille qui s'exprime en français mais l'enfant s'exprime aussi en français c'est quand vous allez vous allez voir les enfants connaît plus à l'école[192] *+ maintenant nous les parents surtout les mamans on ne connaît plus devant nos enfants on connaît d'autres*[193] *euh d'autres français (L4)*

Oui bon si tous les deux parents parlent français l'enfant ne va pas mélanger les deux langues comme c'était mon cas+ maman ***mu swahili papa mu français*** *(ma mère parlait en swahili et mon père en français) et ça sera* ***baparents bote badeux mu français*** *(tous les deux parents parleront en français) + mainant deuxième volet ce n'est pas le milieu qui compte hum ce n'est pas le milieu qui compte parce que si nos parents parlent en français ils peuvent se retrouver au village mais s'ils parlent bien français l'enfant aussi va bien parler français + ce n'est pas pour autant que si l'enfant veut bien parler il faut qu'il soit dans dans au centre ville hein hein ou bien dans une meilleure école+ non il faut qu'il soit que les deux parents puissent parler en français très bien l'enfant aussi aura le temps de bien parler français (L12).*

---

[191] Sic.

[192] Les enfants parlent couramment le français à l'école.

193 Nous connaissons une autre variété du français

Oui là là c'est clair c'est facile à reconnaître et distinguer quelqu'un qui a beaucoup étudié tu le sauras+ bon bien sûr + bon ça dépend aussi bon le milieu aussi influence par la façon de parler la façon de concevoir les choses + donc quand on est entouré des personnes qui parlent mal français mais c'est difficile aussi de parler bien français parce que#on a un professeur qui parle mal français c'est difficile (L4).

Le L12 donne la situation familiale où sa mère lui parlait en kiswahili et son père en français. Selon Dreyfus et Juillard (2006 : 654-658), « lorsqu'une relation verbale d'une même dyade communicationnelle peut s'effectuer dans plusieurs langues, ce qui est plus courant au Sénégal et en Afrique en général, il y a alors autant de relations/langues qu'il ya des langues usitées. Ce deuxième type de taux est très utile puisqu'il quantifie l'ensemble des possibilités réalisées en matière d'usages des langues considérées comme vecteur des échanges entre les individus ». Devant cet état de choses, elles soutiennent qu'« un enfant recourt à toute une gamme de langues selon qu'il converse avec son père, sa mère, ses grands-parents, ses frères et ses sœurs ou encore avec ses camarades de classe ».

Le français est plus utilisé dans les échanges entre le père et les enfants, tandis que, entre les enfants et leurs mères, c'est le kiswahili qui est pratiqué. Une explication s'impose pour justifier ce cas. D'une part, le kiswahili reste la langue maternelle des enfants nés des parents lushois pratiquant le français et le kiswahili. Lorsque les mères n'ayant pas beaucoup étudié, ne connaissent assez ou pas du tout le français, mais même lorsqu'elles ont étudié et connaissent le français, l'attachement à la tradition les pousse à utiliser le kiswahili ou les langues ethniques.

L12 nous a fait savoir qu'il y a un décalage significatif entre le niveau d'étude de son père et de sa mère.

Je parle le français euh euh bon dès le bas âge hein depuis bon je ne sais pas hein depuis la naissance depuis la naissance depuis ***pale minazalikwa bon milianza kusema paka mu français*** *(ma naissance bon je ne parlais qu'en français) comme j'étais dans une maison des intellectuels hum alors on parlait en français mais j'ai commencé à parler ma langue maternelle quand j'avais douze ans et que il fallait retourner aussi au village hum rencontrer nos membres de famille ///quand* ***niko nasumbuliya na maman ni paka mu swahili quand ni papa ni paka mu français maman mu swahili*** (je parlais avec ma mère en swahili et avec mon père en français) *parce que maman parlait beaucoup plus* ***mu swahili*** (en swahili*) qui n'avait pas*

quand même ***ashikwevoluake na masomo sana*** (ma mère n'a pas beaucoup étudié) *mais mon père fut un inspecteur de l'école primaire alors il parlait souvent en français quand il devait rentrer au travail il devait parler avec ses amis en français notamment à la maison il nous faisait toujours parler en français.*

Le lieu d'usage permet d'éclairer sur les rapports qu'entretiennent les personnes et leur environnement. Les enfants héritent les représentations de leur environnement social et familial. Les personnes issues de milieux défavorisés qui n'ont pas eu la chance de recevoir un enseignement long de type formel demandent à être alphabétisées en français.

Bref, la situation linguistique à Lubumbashi est semblable à celle étudiée par Caroline Juillard pour la ville de Ziguinchor. Dans cette dernière, elle a fait ressortir tant le plurilinguisme des enfants en famille, que l'effet emblématique de la langue de groupe : « si en famille la pratique d'usages bi-ou plurilingues est déclarée par la grande majorité des jeunes interrogés, le wolof vient en deuxième position d'usage déclaré pour la majorité des jeunes interrogés, après la langue de groupe » (Juillard, 2006). Tandis qu'en Algérie, l'arabe standard est aussi évoqué en relation avec les enfants : c'est au moment où les enfants sont scolarisés qu'en tant que mères, elles se sentent obligées d'apprendre l'arabe standard ou de réactualiser leurs compétences dans cette langue. Juillard (2005: 22) l'apprentissage ou le retour de l'arabe standard est donc associé à leur responsabilité de mère : « …quand mes enfants ont commencé à être scolarisés, il fallait les suivre et donc, je me suis mise à apprendre tout de suite avec eux… ».

VII. 2. 5. La honte de pratiquer des langues

La honte est un sentiment qui empêche certains locuteurs lushois de pratiquer leur langue maternelle. Les jeunes préfèrent utiliser le français ou l'une des langues nationales lors de la conversation familiale impliquant l'usage de la langue maternelle. Celle-ci apparaît comme une langue gênante, elle est dévalorisée et stigmatisée par les jeunes. Examinons le sentiment qu'éprouve un locuteur de ne pas parler sa langue.

Les avis sont partagés :

J'ai honte et parfois je me gêne devant les amis de mon âge qui parlent la langue maternelle (L11).

oui je ne la connais pas d'abord je ne la connais pas on dit qu'elle est elle est sauvage je ne peux pas parler ça devant tout le monde (L5).

L11, par exemple, éprouve un sentiment de honte à l'égard des jeunes de son âge qui parlent leurs langues maternelles. Pour L5 la langue maternelle ne l'intéresse pas parce qu'elle est réputée « sauvage ».

VII. 3. CONTACT DE LANGUES

Le contact de langues est un concept qui se réfère au fonctionnement psycholinguistique de l'individu qui maîtrise plus d'un code linguistique, donc un sujet bilingue. Dans les études du phénomène de contact de langues, Hamers et Blanc (1983) peuvent être considérés comme des modèles à travers leur ouvrage devenu incontournable en cette étude. Ils définissent le contact des langues comme étant « un état psychologique de l'individu qui utilise plus d'une langue que l'utilisation de deux ou plusieurs codes dans les rapports entre individu et entre les groupes » (Hamers et Blanc, 1983 :15). Dans leur ouvrage, ils présentent leur approche multidisciplinaire dans la mesure où ils ont analysé le phénomène de bilinguisme et de contact des langues à plusieurs niveaux partant d'un individu bilingue dont ils étudient le développement et le comportement et le contact des langues du point de vue de relation entre groupes. Leur approche leur a permis de prendre en compte la dimension psychologique et sociétale. Ce qui les amène à distinguer la bilingualité et le bilinguisme[194].

La présence de deux ou plusieurs langues constitue chez Weinreich (1953) et Mackey (1962) un contact de langue, l'usage alterné de ces langues constitue le « bilinguisme » et les locuteurs sont appelés « bilingues ». Pour eux, le bilinguisme est un emploi alterné de deux ou plusieurs langues par le même individu.

Le phénomène de contact des langues est abordé par certains auteurs, comme Boyer dans une perspective conflictuelle : « la coexistence de deux ou plusieurs langues dans un même lieu n'est jamais égalitaire et [qu]'il y a toujours « compétition » entre ces langues ;

[194]Par bilingualité, selon Hamers et Blanc (1983 : 21), il faut comprendre un état psychologique de l'individu qui a accès à plus d'un code linguistique, et le terme bilinguisme inclut celui de la bilingualité qui réfère à l'état de l'individu mais s'applique également à un état de communauté dans laquelle deux langues sont en contact avec comme conséquence que ces deux codes peuvent être utilisés dans une même interaction et qu'un nombre d'individus sont bilingues (bilinguisme sociétal).

une compétition dont les modalités peuvent être plus ou moins violentes » (1997 : 9). La coexistence des codes, le mélange de langue fait partie des aspects particuliers d'un bilingue au sein d'une société. Le contact des langues se manifeste sous deux formes qui sont : d'une part le mélange codique qui se caractérise à travers deux aspects fondamentaux (les interférences et les emprunts) ; et d'autre part, l'Alternance de code. Dans notre recherche, parmi tous Les termes qui tournent au autour du contact de langue, c'est le terme alternance codique qui est retenu. Car le terme d'alternance apparait comme le fil conducteur de biens des discours se retrouve associé par une diversité de termes. Pour désigner les phénomènes similaires, on parle de mélanges de langues ou ou mélanges de codes (Hamers et Blanc 1993 : 204), des marques transcodiques[195], Code-mixing ou parlers mixtes[196]

VII. 3. 1. ALTERNANCE CODIQUE (AC) OU CODE-SWITCHING (CS)

Les terres de brassage, où se croisent des groupes humains d'origine diverse, sont les lieux d'élection de ce phénomène assez particulier. Les définitions abondent au point de s'opposer parfois. On s'accorde, toutefois, à considérer cet aspect du contact des langues comme : l'emploi de deux variétés linguistiques ou plus dans la même interaction. « L'alternance codique peut se définir comme la juxtaposition à l'intérieur d'un même échange verbal de passages où le discours appartient à deux systèmes ou sous-systèmes grammaticaux différents. Le plus souvent l'alternance prend la forme de deux phrases qui se suivent. Comme lorsqu'un locuteur utilise une seconde langue soit pour réitérer son message soit pour répondre à l'affirmation de quelqu'un d'autre » (Gumperz, 1989 : 57).

L'alternance de code ou code-switching est défini par Lüdi et Py (2002 : 144) comme « une insertion « one line » de séquences –allant d'une unité lexicale minimale (on parle aussi d'emprunt dynamique ou d'emprunt de parole) à des séquences des rangs les plus élevés – d'une ou de plusieurs langues quelconques (= langue enchâssée) dans un texte / échange produit selon les règles d'une autre langue (= langue de base), entre bilingues, dans une situation appropriée au mode bilingue ».

---

[195] Désignent toutes formes linguistiques qui, dans un segment des discours formulé dans une langue donnée, dénote la proximité d'une autre langue dans les répertoires linguistiques des interlocuteurs (Py 1997 : 500). Selon Py, ce terme est donc hyperonyme d'alternance codique, d'emprunt, de calque ou d'interférence.

[196] le code mixing, « est caractérisé par le transfert d'éléments d'une langue Ly dans une langue de base Lx ; dans l'énoncé mixte qui en résulte, on peut distinguer les segments unilingues de Lx alternant avec les éléments de Ly qui font appel à des règles des deux codes » Hamers et Blanc (1993 : 204).

Il découle de cette réflexion que la situation sociolinguistique que connaît la ville de Lubumbashi génère des faits d'alternance codique (AC). Parmi les phénomènes de contact énumérés ci-dessus, la complémentarité fonctionnelle entre le français, les langues nationales et les langues ethniques permet le développement de parlers mixtes, car pour que naisse une langue mixte, il faut que coexistent sur un même territoire deux et seulement deux langues véhiculaires concurrentes et de poids statuaire voisin (Queffélec, 2007 : 280).

L'AC n'exclut pas à priori la diversité du répertoire linguistique. Car en milieu plurilinguistique comme la ville de Lubumbashi, les locuteurs ont la possibilité d'user de plusieurs langues, mais n'en usent pas n'importe comment et n'importe quand. Les langues sont toujours en relation étroite avec des situations, des interlocuteurs, des thèmes du discours et des lieux.

Pour Hagège (1996 : 239), « le bilingue, en particulier lorsqu'il recourt aux codes alternés, loin de n'être que l'addition incarnée de deux unilingues, étrange type humain en vérité, s'il existait, possède une double compétence qui, dans les cas les plus courants, s'accroît au fur et à mesure de l'apprentissage ». L'AC doit être tenu pour indice d'une haute compétence communicative dans chacune des deux langues. Ainsi, l'AC peut être rendu compte par une diversité de théories parmi les plus connues.

VII. 3. 2. PARAMETRES DE DESCRIPTION DE L'ALTERNANCE CODIQUE

Le terme qui sera appliqué dans notre recherche, c'est l'alternance codique comme terme générique. D'une part, il n'est pas toujours facile d'opérer une distinction entre les différentes manifestations du contact des langues et que d'autre part, dans le cadre de notre travail, il nous semble plus opérant de nous en tenir à un seul hyperonyme (selon une méthode proche de celle de Lüdi et Py). Ngalasso (1990 : 468) estime que :« le mélange de langue est une phrase appartenant à deux ou à plusieurs langues alors que l'alternance codique consiste à employer, dans un même énoncé , des mots ou des segments d'énoncé appartenant à plusieurs langues ; ils supposent, par conséquent, l'utilisation, dans le même discours, de deux grammaires différentes, ce qui n'est pas le cas de l'interférence où une seule grammaire domine ».

VII. 3. 3. TYPES D'ALTERNANCE CODIQUE (AC)

Il existe une véritable grammaire qui permet à ce jour de situer les alternances dans la conversation. Selon que l'alternance a lieu entre ou à l'intérieur d'un tour de parole, entre ou à l'extérieur d'une phrase, voir d'une proposition, entre ou à l'intérieur d'un syntagme. Les linguistes et sociolinguistes dont Muysken (1995), Grosjean (1982) et Myers-Scotton (1993) et Thiam (1993) s'accordent à distinguer trois types de code-switching selon la structure syntaxique des segments alternés :

- Le code-switching intraphrastique – dit aussi intra-acte ou intra-intervention (Dabène et Billiez 1988 cité par Melliani (2000 : 88)[197] - : est une structure syntaxique appartenant à deux langues coexistant à l'intérieur d'une phrase, c'est-à-dire lorsque les éléments caractéristiques des langues en cause sont utilisés dans un rapport syntaxique très étroit.

- Le code-switching interphrastique, inter-acte ou inter-intervention: se produit entre deux interventions d'un même locuteur ;

- Le code-switching extraphrastique ; lorsque les segments alternés sont des expressions idiomatiques, des proverbes (Thiam 1993 : 33). Ce troisième type de code est parfois indissociable du précédent, dans la mesure où les citations, de types idiomatique ou proverbial, peuvent être considérées comme des fragments de discours.

Le modèle Matix Linguage Frame (Myers Scoton 1993) permet d'identifier la langue matrice (ML) et la langue enchâssée (EL) et aussi d'analyser la manière dont les grammaires et les lexiques interagissent dans les langues en contact.

VII. 3. 4. ALTERNANCE CODIQUE : DOMAINES, EMPLOIS ET FONCTIONS

Communiquer dans une langue étrangère n'est pas toujours facile, et les locuteurs doivent quelque fois recourir à des stratégies variées pour transmettre leur message d'une manière efficace et réussie (ceci peut être de même avec un apprenant d'une langue étrangère). Selon Tarone (1980 : 419-420), il existe « a) les stratégies d'apprentissage dont le but principal est d'apprendre, par exemple, en mémorisant une structure, b) les stratégies de production dont le but est d'utiliser le système linguistique de manière efficace et claire, et c) les stratégies de communications, par lesquelles les interlocuteurs essayent de se mettre d'accord mutuellement sur le sens dans les situations ; ces catégories (b+c) peuvent être regroupés sous le nom de « stratégie de l'utilisation de langue ».

197 Cité par Melliani (2000 : 88).

La stratégie de communication est définie par Corder (1992 :17) comme étant: « Strategies of communication have essentially to do with the relationship between ends and means. In a native speaker it his ideally assumed that these are in balance, that is, that he always has the linguistic means to express the messages he wishes to communicate. In a learner, who however, these are not in balance […]. He can either tailor is message to the resource he has available […]. Or he can attempt to increase his resources by one means or another in order to realize these communicative intentions. These strat egies we can call resource expansion stratégies ».

Longtemps considéré comme le résultat d'une compétence incomplète dans deux ou plusieurs langues (J-C. Harmers, 1997 : 10) donnant lieu à des comportements dépréciatifs envers les locuteurs qui les produisent, les alternances codiques, après avoir été laissées de côté par les premiers travaux sur les contacts de langues (Haugen, 1950a, 1950b, Weinreich, 1953) n'ont été constituées en objet de recherche qu'à partir des années 1970 (C. Myers-Scotton, 1993a) au travers des travaux de J. Fishman (1971, 1972) ou de Gumperz (1972). Ceux-ci démontrent que dans les situations bilingues, les alternances sont employées en fonctions de la situation d'interactions, mais qu'elles peuvent aussi apparaître au sein d'une même interaction.

Les premières recherches dans ce domaine se focalisent sur les contacts entre les langues européennes. Sans oublier les travaux connus sur la paire de langues espagnol-anglais de Poplack (1980) et d'autres paires de langues comme telles que l'arabe-français (Ziamari, 2008) … etc., Des études traitent également de contextes sociaux diversifiés –citons notamment pour les questions de migration, Poplack (1980) ; Lüdi et Py (1986, 1999); Meliani (2006) ; Zongo (2007). Toutefois, ces travaux s'intéressent essentiellement aux aspects linguistiques de l'alternance alors que les premières études se concentrent sur la description des alternances pour des paires de langues particulières. A partir des années 1980, les travaux décrivent un système de contraintes pesant sur l'ensemble des situations d'alternance.

La variété approche du phénomène d'alternance codique a conduit Lüdi (1991) à insister sur la nécessité d'aboutir à la création d'un modèle général permettant d'intégrer à la fois « des contraintes linguistiques (les propriétés des systèmes linguistiques), des contraintes psycholinguistiques (les propriétés du cerveau humain) et des contraintes sociopragmatiques (les propriétés sociales et interactionnelles des systèmes sociaux)». Enfin, c'est sur toutes ces

contraintes que se fonde l'objet de plusieurs recherches. Alby et Migge (2007 : 52) expliquent, en ce qui les concerne, que certaines des typologies proposées prennent comme point de départ les situations dans lesquelles les alternances codiques apparaissent, tandis que d'autres, comme Auer (1999) s'appuient sur les caractéristiques des alternances. D'autres enfin prennent en compte les compétences des locuteurs dans différentes langues de l'interaction (Lüdi, 1987 : 77). La typologie de Lüdi est pour sa part axée sur des micro-situations et plus spécifiquement sur les interactions où l'on est susceptible d'observer des alternances :

	Bilingue	Monolingue
Exolingue	Interactions entre les locuteurs de langues différentes	Interactions entre les locuteurs natifs et non natifs
Endolingue	Interactions entre bilingues	Interactions entre monolingues

Auer (1999)[198] propose, quant à lui, de partir des caractéristiques des discours bilingues en distinguant trois types de discours où intervient l'alternance codique :

« 1° l'Alternance Conversationnelle (AC) (ou code-switching) : pour le cas où la juxtaposition des deux codes qui est perçue et interprétée comme localement significative par les participants, le choix est marqué et l'alternance est révélatrice en soi ;

2° le Mélange de Langues (ML) (ou linguage mixing), pour les cas où c'est la juxtaposition de deux langues en elles-mêmes qui est significative pour les participants, non pas localement (contextuellement) mais dans le fait même d'employer ce type de discours de manière récurrente ;

3° la Fusion de Langues (FL) (ou fused lect) dans des cas de variétés mixtes qui se sont stabilisées, où les locuteurs n'ont plus conscience de la mixité de leur discours et où ce discours est devenu « langue », comme le michif (Bakker, 1997) ou le média lingua

[198] Cité par Alby et Migge (2007 :52).

(Muysken, 1997). Ceci implique la réduction de la variation ainsi que la régularité des règles morphophonologiques et morphosyntaxiques.

La fonction première de l'AC est celle d'indexer la parole de l'autre. Elle apparaît souvent dans le discours rapporté où il s'agit de raconter un événement qui s'était passé ailleurs, et qui avait été rapporté dans une autre langue dans un autre contexte d'énonciation et dans une autre langue. Dans cette perspective, L'alternance remplit une fonction polyphonique ; l'AC rend la polyphonie transparente (Lüdi et Py 2003 : 156).

VII.3. 5. Aspect structurel du parler bilingue

Les aspects structurels des alternances codiques décrits sont ceux des interactions du français parlé à Lubumbashi.

Pour mieux cerner le problème de l'AC à Lubumbashi, il nous a paru utile de poser deux niveaux d'études : le niveau sociologique et le niveau linguistique.

-Niveau sociologique

Le côté pragmatique du CS joue un rôle capital à partir duquel Fishman (1965) pose des questions suivantes : qui codeswitche avec qui, comment et quand et dans quelles conditions ?

La première règle consiste à switcher avec la personne que l'on connaît (entre pairs). A Lubumbashi, l'AC ne s'applique qu'à des personnes que l'on connaît et en qui l'on a confiance afin de se sentir à l'aise ensemble. C'est difficile de switcher avec quelqu'un qu'on ne connaît pas beaucoup (en plus il faut se rassurer que votre interlocuteur maîtrise les deux langues) parce que l'échange implique le rapprochement, la confiance et la complicité. Voici des paramètres dont il faut tenir compte :

- La relation qui existe entre ceux qui alternent les langues : pour alterner, il faut que les locuteurs soient détendus, il faut qu'ils aient un statut social analogue et un comportement comparable vis-à-vis de leur langue.
- Le sujet de la discussion : ce paramètre permet aux locuteurs de prédire le code à adopter.

- La nature des interlocuteurs : la connaissance des deux langues est requise. L'AC peut être empêché ou limité par la présence d'un monolingue.

-Niveau linguistique

Plusieurs études sur ce sujet ont été menées. Nous nous contenterons de citer celles de Myers Scotton (1993) et de Poplack (1980), selon lesquelles le changement de langue se produit à des endroits très variés de l'énoncé.

VII. 3. 6. Bilinguisme et alternance codique : mode de communication à Lubumbashi

La notion de « bilinguisme » ou par extension les notions de « bilingualité, biculturalisme ou plurilinguisme » ont été à la base de plusieurs recherches (Hamers 1983 ; Marcellessi 1981 ; Mackey 1976). Un bilingue est un locuteur individuel qui, dans l'acte de la parole, passe plus ou moins habillement d'un système à l'autre en mélangeant les langues. Il existe plusieurs définitions du bilinguisme. Mackey (1996 : 9), estime que « c'est du contact des langues qu'est né le bilinguisme ; celui-ci est une alternance de deux ou plusieurs langues ». Tandis que d'autres linguistes, comme Bloomfield, considèrent que le bilinguisme consiste à parler deux langues comme pour ceux qui les pratiquent comme langues maternelles.

Pour Lüdi et Py (2002 : 131), être bilingue signifie, entre autres, être capable de passer d'une langue à l'autre dans de nombreuses situations, si cela est possible ou nécessaire, même avec une compétence considérablement asymétrique. Le choix de code relève de la compétence du locuteur pour le fonctionnement des codes en présence. Ainsi, dans l'interaction, le locuteur bilingue a souvent tendance à recourir à plusieurs codes, car selon les langues et les cultures, certaines choses ne sont pas dites ou doivent être spécifiées. A ce niveau, un bilingue, bien que capable de soutenir un discours avec aisance, recourt à un autre code au milieu d'un discours tout en alternant les langues selon la situation interactionnelle. Il peut s'agir d'insérer des expressions appartenant à son registre tout en respectant la régulation de telle ou telle autre langue.

Voici les trois catégories des locuteurs bilingues que nous proposent Lüdi et Py, en prenant l'exemple du couple français-arabe (2002) :

- « Les bilingues actifs ; ce sont ceux qui, non seulement, connaissent la langue d'origine, mais la parlent de façon intense dans leurs interventions ; c'est surtout dans les échanges familiaux que les interventions se font en langue d'origine, mais en dehors de ce cadre les échanges se font essentiellement en français. Ils utilisent la stratégie « une personne-une langue ». Ils témoignent de ce fait d'un bilinguisme « équilibré », un niveau verbal où des compétences linguistiques équivalentes sont atteintes sans domination manifeste d'une langue sur l'autre et où on observe un usage coordonné de deux langues,
- Les bilingues semi actifs : ce sont des locuteurs qui, lors des échanges communicatifs, emploient une langue de plus que l'autre. Généralement ils interviennent dans la langue qu'ils maîtrisent le plus ; le degré de l'usage de la langue est donc déterminé par le degré de maîtrise de cette langue.

Je préfère le français à l'écrit parce que euh pour éviter beaucoup de fautes à l'oral en tout cas ***tuna commetraka mafautes sana*** *(nous commettons souvent des fautes) à l'écrit quand meme* ***tuko na temps yote ya ku corriger na kupeleka texte moya iko mais ma fautes aikosake hein utalimiteyeko ma fautes mais mu orale*** *///(à l'écrit et nous avons du temps pour les corriger toutefois un texte ne peut jamais manquer des fautes et à l'oral) nous commettons beaucoup de fautes* (L12).

- Les bilingues inactifs : ce sont ceux qui comprennent l'arabe, mais dont la compétence dans l'usage est minime. Sa pratique se restreint à quelques mots, pour ainsi céder sa place au français, langue qui domine largement leur répertoire linguistique. Les locuteurs témoignent dans cette situation une forme de bilinguisme que Grosjean appelle « précaire » ou semi-linguisme qui renvoie à un état ou les compétences linguistiques sont très inégalement reparties entre les deux langues, … »

Cette catégorisation est attestée dans la ville de Lubumbashi. Le degré de maîtrise des langues dans le milieu plurilingue est réparti de façon inégale dans leur répertoire langagier. C'est le cas de cet enquêté qui comprend le lingala, mais sa compétence dans l'usage est minime dans cette langue. Le français est la langue qui domine dans son interaction comme on peut l'observer dans ce corpus[199]:

199 Corpus de Ngoie Irene (2009, 122-123).

Ndala : *déjà une très belle introduction dans cette chanson +* ***bilobaloba mabe*** *(la médisance est une mauvaise chose) c'est vrai que mon lingala n'est pas parfait /// mais nous allons nous efforcer de répéter certaines phrases* ***okomi na suka*** *(tu arrives au bout)* ***biakusemasema binapita una fika kumwinsho*** (pour avoir trop parlé voilà que tu arrives au bout).

Raïssa **:** *non non il faut dire* ***bina fikaka ku mwinsho*** (Ça arrive toujours au bout)

Ndala : *alors nous étions en train de dire* ***bilobaloba mabe*** *(la médisance est une mauvaise chose)* ***kusemasema mingi*** (trop parlé) c'est vrai que euh euh

Raïssa : non non **bilobaloba mabe** (trop parlé n'est pas une bonne chose) **kusemasemani mubaya** (trop parlé n'est pas commode).

Ndala : mais Raïssa était en train de donner un correctif hein **biloba loba mabe**

Raissa : oiui **biloba loba mabe okomi na suka okoloba** (tu as fais la médisance tu es arrivé au bout, tu va bien parler) bien.

Loana : *mais euh mais écoutez vous aussi euh si vous voulez interpeller quelqu'un c'est aveceuh euh un ton moqueur + dire* ***o komi na suka*** *(tu es au bout) mais vous qui êtes vous pour dire o* ***na komi na suka*** *(Je suis au bout) ça c'est pas normal*

Ndala : *a une bonne maîtrise des langues kiswahili et française, sans toutefois connaître le lingala. Les interventions de Raïssa essayent de porter les correctifs*.

Les locuteurs changent de langues en fonction des différentes situations face auxquelles ils se trouvent confrontés et aussi en fonction de leurs interlocuteurs. Dans la conversation ci-dessus, les locuteurs font intervenir trois langues à la fois : le lingala, le kiswahili et le français. L'AC a longtemps été abordé comme le résultat de la déficience de l'une des langues qui amène le locuteur à faire appel à une autre langue pour combler le manque dans la première langue. Il n'est donc plus envisagé aujourd'hui négativement dans le cadre théorique de l'écart, mais comme un fait positif et plein d'intérêt pour tout ce qu'il révèle sur les aptitudes des individus capables de passer rapidement d'un code à l'autre (Hagège 1996 : 239).

Plusieurs solutions s'offrent aux locuteurs Lushois vivants dans une situation de plurilinguisme, pour communiquer ; soit ils peuvent garder chacun sa langue, soit ils peuvent utiliser la langue de l'un d'entre eux. Ils peuvent aller plus loin en pratiquant le CS ou le code-

mixing, voire même un langage hybride. Ces pratiques mixtes permettent au Lushois de créer, à travers les choix des langues, de nouvelles formes d'usages, de nouvelles possibilités d'expression de leur identité.

Il est préférable de maîtriser la langue française surtout, quand on est élève. Il est vrai que l'AC se présente comme l'issue de secours pour les élèves et surtout pour ceux-là qui ne sont pas sûrs de maîtriser les différentes langues en présence. Nous avons voulu savoir si, dans les pratiques personnelles des élèves et des enquêtés le mélange des langues, en l'occurrence français-langues nationales-langues ethniques, était une pratique courante. Voici la question qui les a invités à évaluer leur pratique face au passage d'une langue à une autre : Est-ce qu'il vous arrive dans une conversation de mélanger les langues ?

Dans la ville de Lubumbashi, les élèves recourent au mélange de langues. Ce qui nous intéresse, c'est de savoir si ce recours ne cache pas une incompétence dans l'une des langues en contact.

Variable sexe :

	Hommes	Femmes	Total
Oui	150 (39%)	129 (33%)	279 (72%)
Non	94 (24%)	14 (4%)	108 (28%)
Total	244 (63%)	143 (37%)	387 (100%)

Tableau 23: le mélange de langues

La variable sexe montre un léger écart entre le mélange des langues. Les hommes (39%) et les femmes (33%) attestent le mélange de langues. L'écart est significatif entre les hommes (24%) et femmes (4%) qui nient le mélange des langues. Au regard de ces résultats, 72% d'élèves attestent leur passage d'une langue à l'autre lors d'une conversation contre 28% d'élèves qui nient de pratiquer l'alternance codique.

Les entretiens donnent des précisions sur la pratique du mélange de langues. A la question : « vous arrive-t-il parfois de passer d'une langue à l'autre dans une conversation ? Laquelle et pourquoi ? ». Nos enquêtés ont apporté les réponses suivantes :

Euh pas quand je suis ivre ça je ne peux pas le dire + souvent euh dans ma profession il m'arrive souvent d'organiser les formations dans la langue parlée du milieu par exemple je suis au Kasaï il faut former les gens en ciluba et bien je ne saurai pas prononcer tous les termes en ciluba c'est dans les circonstances comme ça que je vais chercher un mot swahili je le place dans ma phrase ciluba et ainsi de suite+ je prends un mot swahili parce que je sais que parmi mes locuteurs il y a certains qui comprennent swahili (L1).

Oui oui c'est ce que j'ai dit là parce que plus ici nous parlons un peu le swahili mais quand nous parlons plus le swahili nous ne connaissons pas parler tout le swahili c'est pour ça que nous mélangeons le swahili et le français donc il y a d'autres mots qu'on parle en swahili et d'autres qu'on parle en français (L5).

Oui le plus souvent ça m'arrive par exemple je veux m'exprimer en kiswahili vous vous rendez compte qu'il y a certains termes en français et quand vous vous exprimez en français vous avez tendance à parler en swahili + nous passons d'une langue à une autre parce que souvent les langues prêtent à confusion et sont difficile + je mélange le swahili et le français (L10.

Oui oui je mélange ***minachangaka*** (je mélange) *le français-swahili et la langue maternelle pourquoi parce que quand quand je suis ivre je peux commencer à parler en swahili mais l'ivresse vient je parle mainant en français dès qu'il y a un membre de notre tribu qui est là nous passons mainant de la langue française à la langue maternelle hein on commence mainant nous chantons dans notre langue maternelle nous parlons mais* ***swahili ile tunasemaka kiloko sana****(nous parlons un peu le swahili) c'est pour dire que quand même si* ***tuko ivre tuko nachanga sana malangues*** (si nous sommes ivres nous mélangeons souvent les langues) (L12).

Les propos des locuteurs témoignent une situation de mélange des langues au moment de l'interaction. Le passage d'une langue à une autre dépend de plusieurs facteurs. Ici les motivations évoquées par les informateurs peuvent être les acteurs de l'interaction, le lieu, le domaine d'utilisation, les thèmes de la conversation, etc.

Indiscutablement, le recours aux mots dans les langues chez les informateurs donne l'occasion à ces derniers de maintenir le contact en introduisant de manière sporadique des termes de leur langue, tout en essayant de les présenter dans un discours courant qui laisserait

croire à une pratique courante de leur langue. On aura compris, chez L12 par exemple, que malgré sa tentative de tenir un discours mélangé, le français tient une place prépondérante dans sa conversation. La connaissance approximative des langues en contact met les locuteurs dans une situation d'insécurité vis-à-vis de ces langues.

Après que les élèves ont reconnu qu'ils mélangent les langues dans leurs conversations, nous leurs avons demandé si le mélange des langues était une bonne chose.

Variable sexe :

	Hommes	Femmes	Total
Oui	116 (30%)	86 (22%)	202 (52%)
Non	122 (32%)	69 (16%)	191 (48%)
Total	337 (62%)	145 (38%)	393 (100%)

Tableau 24 : le mélange de langues

Bien que les élèves pratiquent quotidiennement l'alternance codique et bien que cette dernière fasse partie de la culture lushoise, ils restent partagés lorsqu'on aborde cette question. En effet, la variable sexe donne un écart réduit : 30% des hommes pensent que le mélange des langues est une bonne chose contre 22% des femmes ; 32 % des hommes pensent que l'alternance codique n'est pas une bonne chose contre 16 % des femmes. Les résultats de l'enquête donnent 52% d'élèves qui sont favorables au mélange de langue, tandis que 48% défavorables.

Les sociétés multilingues d'Afrique, généralement diglossiques, sont connues pour privilégier ces phénomènes, étant donné que les langues sont utilisées à des fins complémentaires et qu'il n'existe pas d'équivalents linguistiques pour tous les mots dans une ou une autre langue. L'AC peut paraître dans ce contexte comme un moyen efficace pour rendre compte des faits théoriques du bilinguisme dans les domaines du contact des langues. En effet, en tant que phénomène de contact des langues, il pose le problème de la prise en compte non seulement de plusieurs variétés mais aussi du fait d'utiliser un ou plusieurs segments d'une autre langue au sein du même échange dit « interphrastique », voire au sein du même énoncé « intraphrastique ».

Cette partie a pour l'objet une analyse des attitudes exprimées par les locuteurs lushois face à l'alternance codique français-kiswahili, extrêmement présente dans les pratiques langagières des locuteurs lushois. La pratique du mélange de langues à Lubumbashi[200] est fréquente et habituelle chez plusieurs personnes. Le plus souvent en public et en famille, les langues pratiquées sont le français et le kiswahili.

VII. 3. 7. L'alternance codique français-swahili : outil de reconstruction identitaire

« Dans les pays multi-ethniques où la question de l'identité est vitale[201] (…) la langue officielle, surtout dans sa variété orthoépique, est incapable de satisfaire les besoins identitaires » (Queffélec 2007 : 281). Nous assistons « à une modification des fonctions du français en Afrique, langue coloniale, puis langue des pouvoirs africains également langue véhiculaire inter-ethnique ou inter étatique et devenant lentement dans certaines situations, langues identitaires » soutiennent Calvet et Moreau (1998). Les multiples langues qui s'offrent au locuteur opèrent chez lui une sorte d'accumulation et elles sont porteuses d'un enrichissement enviable des compétences linguistiques. Lagarde (1996 : 257) estime que « la multiplication des codes ne s'offre pas [au locuteur], elle s'impose à lui. Puis à l'image du stock lexical l'accumulation est, à toute la moins, compensée par des pertes, des omissions qui le laissent d'autant plus perplexe qu'elles peuvent s'effectuer au détriment de sa langue première ».

Le mélange de langues prive les différentes langues de leur « authenticité ». Aucune de ces langues n'est exprimée dans sa totalité encore moins dans son originalité. Le fait de s'exprimer en alternant les langues permet au lushois de signer leur solidarité. Le contact des langues fait partie de leurs répertoires linguistiques. L'alternance linguistique est donc un outil de marquage identitaire, qui peut parfois relever des commentaires métalinguistiques à des fins consensuelles ou discriminantes. La plupart du temps, cependant, les alternances fonctionnent sans être relevées. Elles prennent des formes récurrentes qui sont aussi, sur la durée, des marques identitaires (Dreyfus et Juillard : 2001/3 : 686).

Les enquêtés empruntent juste quelques mots qu'ils utilisent de manière à faire passer le message.

---

[200] L'alternance codique à Lubumbashi a été évoquée au chapitre 1 de ce travail.

[201] Cfr par exemple le débat sur la congolité.

{Rire} c'est une question qui me fait rire + oui il m'arrive souvent toutes les langues que je parle il m'arrive de commencer une conversation en kikongo et je me retrouve en français en tout cas je vous ai dit tout à l'heure qu'il m'arrive ça dépend du message que je veux faire passer + si c'est un message purement professionnel je finirai par le français + si ce sont des petits messages qu'on se raconte entre ami parfois je peux mélanger le lingala et le kikongo parfois je mélange le swahili et le lingala + c'est pas que je cherche à truquer l'information mais je suis en train de réfléchir dans la langue euh dans laquelle je suis en train de transmettre le message + peut-être il y a un mot qui m'échappe dans cette langue je le remplace par la langue qui m'est très facile peut-être c'est un mot swahili +je parle en kikongo je le tire dans mon tiroir swahili et je la place dans ma phrase et je continue (L1).

Ce locuteur nous fait savoir que les langues congolaises jouent un grand rôle dans la conversation. Elles sont un creuset de la culture des us et coutumes. Ne pas y faire recours, entraînerait un manque de repères comme stipule cet enquêté :

Oui il m'arrive + quand hein comme je peux dire hein je peux commencer par bonjour mais vous terminez par le swahili c'est-à-dire vous commencez par le français et vous terminez par le swahili Parce que le swahili c'est notre langue + parce que quand vous regardez le swahili parce qu' ici nous sommes habituées à parler le swahili tandis que le français c'est une langue qu'on s'exprime soit au boulot si vous êtes au boulot même à la maison on peut aussi s'exprimer en français mais nous sommes habituées à s'exprimer toujours en swahili et puis ***kuko mamots ingine (****Il y a certains mots) il faut toujours* ***kuisema paka mukiakwetu jo iko na (****Il faut le dire dans nos langues là ils expriment notre réalités locales) sens* ***nashiye djo mareperes yetu*** **(**Ces mots constituent nos repères) (L6).

Lorsqu'une langue entre en contact avec une autre, elle arrive à perdre certaines fonctions et composante. La perte se manifeste au grand jour en ce qui concerne les mots sans que le locuteur ne s'en rende compte et n'y prenne garde. Les locuteurs qui ne se sentent pas à l'aise en français ou en kiswahili recourent à l'alternance codique. Sa pratique serait donc, dans ce cas de figure, une façon de contourner la norme des langues en contact. L'absence de maîtrise de ces langues est un élément facilitateur dans la divulgation de l'AC. Celle-ci « apparaît comme une « langue de compensation » permettant de compenser l'insécurité

linguistique vis-à-vis du français scolaire difficile réputé à manier et mal maîtrisé de la majorité des élèves » (Queffélec, 2007 : 104).

L'alternance codique se présente comme l'issue de secours des lushois qui ne sont pas sûrs d'utiliser des formes correctes, surtout en ce qui concerne la langue française.

Oui donc quand je mélange les langues c'est-à-dire je peux commencer soit en swahili ou en français + maintenant quand les mots me manquent pour que les gens me comprennent maintenant j'emprunte soit le lingala soit swahili ou français pour que les gens comprennent (L3).

Oui ça m'arrive parfois je mélange le swahili et le français parfois le lingala et le français pour faire comprendre peut-être que la phrase en français est difficile parce que ***français nayo aine teketeke magrammaires, ma articles (****Le français n'est pas une langue facile. Il faut respecter la grammaire et les articles), ah c' #est pas facile en tout cas.* (L2).

Les enquêtés, pour palier à la difficulté de la langue française, ont recourt au kiswahili :

Oui il m'arrive parfois de changer les langues dans une conversation j'utilise la langue française parfois si le mot est difficile et si je veux faire comprendre aux gens j'utilise le swahili +je peux le faire pour faire comprendre euh à mes collègues à qui je parle (L5).

Oui ça peut arriver vous commencez la phrase en français et vous la terminez par le swahili ça peut arriver alors à condition qu'on vous écoute (L8).

VII. 3. 8. Alternance codique, marquage d'identité générationnelle

Elément de construction identitaire, l'alternance codique participe aussi à l'élaboration d'une identité générationnelle. Les locuteurs lushois estiment conformément à la réalité, donc sont conscient de l'existence de plusieurs types de français et du kiswahili selon qu'on est de tel ou tel autre quartier, selon qu'on est adulte ou jeune. Le kiswahili des jeunes est marqué du français et du lingala. Selon Queffélec (2007 : 283), pour « les jeunes africains en général, utiliser les parlers mixtes, c'est donc se différencier des « vieux », c'est-à-dire essentiellement des gouvernants, des parents et des professeurs, de ceux qui véhiculent des

normes sociales et linguistiques rigides que les jeunes maîtrisent mal : il leur permet de se démarquer tout aussi bien des vernaculaires (auxquels restent attachés les Africains plus âgés conscients des risques des déculturations) que des langues de l'école (dont les maîtres s'appliquent en vain à enseigner le bon usage d'origine extérieure). D'où la question,

Y a –t-il une différence entre le kiswahili parlé par les adultes et celui des jeunes à Lubumbashi?

> *Ouais ouais il y a une très grande différence le swahili que nous les jeunes nous parlons à Lubumbashi c'est un swahili mélangé avec de l'argot + nous les jeunes nous utilisons eh nous mélangeons dans notre swahili les mots français+les mots lingala c'est pas bon mais le swahili parlé par les adultes au Katanga c'est le vrai swahili (L9)*

> *Oui oui il ya une différence nous nous parlons un swahili que tout le monde peut s'adapter à comprendre tandis que chez les jeunes alors ils utilisent d'autres mots difficiles là bas que vous ne pouvez pas comprendre +par exemple ils peuvent vous dire non non les wayambard tout ça+ d'où vient tous ces mots nous nous ne connaissons pas tout ça si vous êtes au milieu des jeunes par exemple à la commune Kenya ou bien à l'arrêt de bus mais quand même vous allez suivre + le swahili parlé là bas il y a beaucoup beaucoup de mots alors c'est différent par rapport au swahili parlé par les adultes* (L8).

> *Bon c'est presque le même parce que pour le moment eux les jeunes emploient plus euh euh quoi les argots+ ils mélangent le swahili avec le lingala ils mélangent le swahili avec d'autres langues maternelles surtout quand ils sont entre eux* (L7)

Il ressort de ces entretiens l'expression du collectif « nous » lorsque c'est un jeune qui parle et « eux » quand c'est un adulte, signe de leurs identités (L9 et L8).

Il ya une confusion chez le L6 et L7. Il affirme qu'il y a une différence et ensuite il soutient qu'il n y a pas une différence entre le kiswahili parlé par les adultes et celui des jeunes, toutefois il différencie les jeunes selon leurs communes et leur quartiers.

> *Non il n'y a pas une différence entre le swahili parlé par les jeunes et les adultes + mais les jeunes de la Kenya parlent le swahili comme des voyous parce que ça se diffère aussi des jeunes il y a des jeunes comme les jeunes de la Kenya qui s'expriment*

*comme des voyous et tandis que des jeunes qui se trouvent comme par exemple euh Katuba Kamalondo aussi ce sont des jeunes qui s'expriment aussi comme toujours comme des voyous + quand vous voyez comme à la euh c'est quel quartier euh golf euh Texaco là il y a une différence et commune de Lubumbashi aus*si (L6).

L'une des raisons du succès de ces parlers mixtes est l'absence des contraintes normatives qui rendent insécure l'emploi des langues. A Lubumbashi conformément au proverbe « swahili ni nyama ya ntémbo »[202], les jeunes parlent le kiswahili comme ils veulent.

VII. 3. 9. Alternance codique, signe d'appropriation du français lushois

Les locuteurs lushois lettrés ou non lettrés s'approprient le français dans des situations formelles et informelles. Ce qui fait apparaître des marques identitaires dans le suprasegmental et des variétés de français influant des mélanges entre le français et les langues africaines. L'AC constitue en fait aujourd'hui le modèle des parlers urbains. Elle est devenue un phénomène de la société congolaise qui fait désormais partie intégrante de la communication quotidienne de Lubumbashi. Elle permet la communication entre les lushois dans plusieurs circonstances. Elle fait partie intégrante de l'identité lushoise. Peu importe les circonstances, l'usage de l'AC n'est plus seulement limité à la rue ou à la cour de l'école entre les jeunes, à savoir les élèves et les étudiants. Elle est également effective dans les familles, dans les entreprises et dans quelques médias congolais. Cependant, l'alternance n'est pas effective dans la presse écrite parce que la plupart des Congolais ne savent pas lire les langues nationales et ethniques.

L'AC ne joue pas non seulement le rôle salvateur quand on est dans la difficulté de parler telle ou telle langue on recourt à une langue qui sert de « compensation », mais aussi elle produit l'écartèlement entre les langues nationales et la langue officielle. Les locuteurs mentionnent les rapports conflictuels que les différentes langues entretiennent entre elles. La cohabitation des langues n'ayant pas le même statut se présente comme un point de départ du conflit linguistique. D'un côté il y a les langues « imposées », qui sont les langues de l'État, de l'enseignement et de l'administration, bref des domaines formels. Et de l'autre côté les langues qui ne sont réservées qu'en famille ou devant des personnes parlant la même langue,

[202] Le kiswahili est semblable à la chair de l'éléphant fraîchement abattu, où chacun taille sa part.

bref dans les domaines informels. Il n'existe pas de nos jours une langue congolaise, langue couvrant tout le territoire du Congo. Les langues véhiculaires qui sont répertoriées au Congo, se partagent en leurs régions d'origine. C'est le cas du kiswahili (l'Est du Congo) ; du ciluba (le centre), du kikongo (le nord) et du lingala (l'Ouest). L'absence de langue de grande diffusion a fait que le français devienne la langue véhiculaire par excellence servant à la communication inter ethnique. Quoiqu'il en soit les Lushois se retrouvent devant un bilinguisme inégalitaire et obligatoire de la langue officielle, langues nationales et langues ethniques. Le français, bien qu'étant la langue de communication inter ethnique, est différente d'une ville à l'autre. Les Lushois en sont conscients. Pour vérifier ce point nous avons posé la question suivante. Ainsi y a-t-il une différence entre le français parlé à Lubumbashi et le français parlé dans les autres villes du Congo? Laquelle ?

> *Effectivement il y a une différence entre le français parlé ici à Lubumbashi et le français parlé dans les autres villes du pays + la différence ici euh je prends le cas du Kasaï dans l'autre province où les habitants qui sont les Kasaïens parlent euh un français teinté du ciluba surtout le son $$$ c'est la différence du français qui est parlé à Lubumbashi et le français parlé à chose euh euh au Kasaï+ je prends le français qui est parlé dans le Bakongo par exemple où le locuteur parle le français avec les tons les intonations kikongo c'est un peu ça + c'est lié à la région* (L10).

> *Oui il y a la différence puisque quand nous prenons par exemple la prononciation phonétique de Kasaï ça se diffère avec la prononciation phonétique d'ici*[203] *$$$+ quand un Kasaïen parle vous sentez que c'est un Kasaïen qui parle à travers sa prononciation + mais quand un Lushois parle tu sens que c'est un Lushois qui parle + si c'est un Mukongo tu sens que c'est un Mukongo comme ça* (L3).

Les langues maternelles et les langues nationales influencent la langue française à Lubumbashi. Au contact des langues africaines, on assiste à une reconnaissance plus grande de la variation du français. Certains informateurs pensent que l'influence de la langue maternelle[204] s'exerce naturellement aussi au niveau du vocabulaire et de la tonalité.

---

[203] Il s'agit de la ville de Lubumbashi.

[204] Langue ethnique, langue première qui permet de mesurer l'importance de la pratique d'une langue apprise avant toute autre langue dans l'enfance –ou parlée principalement , selon les enquêtes considérées- par rapport à l'ensemble des personnes de l'échantillon ou du groupe déclarées comme appartenant à l'ethnie correspondant à cette langue (Dreyfus et Juillard, 2006).

Euh je trouve qu'il n'y a pas de différence étant donné que je n'ai jamais été dans les différentes villes de la RDCongo mais parfois il y a une différence + euh il y a une petite influence de la langue maternelle (L11).

Oui euh il y a une différence moi personnellement je sais identifier quelqu'un par sa manière de parler français + je sais dire celui-là c'est #un Kinois celui-là c'est quelqu'un qui vient de Bandundu celui-là c'est quelqu'un qui vient du Bas-kongo celui-là vient du Kasaï par la manière dont #il prononce les mots français hein +il y a certains mots quand il le prononce je dis celui-là il doit être du Kasaï celui-là il est Kinois hein + les langues telles que le lingala le ciluba le kikongo influencent aussi le français euh ont une grande influence sur le français (L1).

Cependant certains informateurs soutiennent que le français est le même :

Non il n'y a pas la différence c'est la même chose (L8).

La différence comme telle n'est pas remarquable nous entendons cette différence par la tonalité si quelqu'un est habitué à parler une autre langue et il parle en français sa tonalité ça change un peu le français mais en soit le français est le même + en ce que je peux dire il n y a qu'un seul français mais la façon de le dire est différent + oui à Lubumbashi il y a plusieurs sortes de français tu peux trouver le français des chauffeurs à l'arrêt et des receveurs c'est pas le même français qu'on parle à l'église catholique c'est pas le même français à l'Université c'est pas le même français qu'on parle à l'école primaire hein+ leur français c'est un français hein il y a pas le contrôle des articles il y a pas des conjugaisons qui ne sont pas bien faites donc c'est pas un bon français (L9).

VII. 3. 10 . Alternance codique, signe d'appauvrissement de la langue

La pratique de l'alternance codique est le fondement de l'appauvrissement des langues dans la ville de Lubumbashi. Car, devant une difficulté de maîtriser telle ou telle autre langue, la norme de la langue française et des langues nationales en sortent abâtardies parce que point n'est besoin de maîtriser les différentes langues. Nous affirmons avec Queffélec (2007 : 281) que « la méconnaissance des normes exogènes du français (le français dit standard) progressivement remplacées par des normes endogènes, a placé en situation d'insécurité la majorité des jeunes urbains tentés de rejeter ce qu'ils baptisent du nom de

« gros français » (français académique considéré comme pédant) au profit d'un français local, (d'un français des rues), puisque le français s'acquiert de plus en plus dans les capitales africaines « sur le tas », dans le quartier, au marché dans les transport en commun, les lieux de travail du secteur informel ». Pour les enquêtés, l'AC appauvrit les différentes langues en présence.

> *Oui donc quand je mélange les langues c'est-à-dire je peux commencer soit en swahili ou en français + maintenant quand les mots me manquent pour que les gens me comprennent maintenant j'emprunte soit le lingala soit swahili ou français pour que les gens comprennent tout ça marque que nous sommes pauvres dans les langues bon donc* ***atufikemo mu malangues*** (On ne maîtrise pas les langues) **(**L3).

> *Oui les jeunes mélangent le swahili lingala et français* ***ju abamaîtriser malangues*** *(Parce qu'ils ne maîtrisent pas les langues) mais les adultes respectent le swahili surtout à la Kenya*[205] *les voyous tu ne peux pas comprendre quand ils parlent swahili (L2).*

> *Oui il m'arrive parfois de mélanger les langues dans ma conversation + je passe souvent du français au kiswahili et du kiswahili en français parce que moi pour bien réfléchir je réfléchis mieux en français+ alors si je suis dans un milieu swahiliphone je peux agencer les mots plus j'évolue plus je me rends compte que je me sens borner alors je fais recours tout en parlant en kiswahili aux mots français et si je me rends compte que mes interlocuteurs ne me saisissent pas je mélange les langues* (L10)

L'AC fonctionne soit comme une stratégie verbale à laquelle le locuteur fait appel lorsque le besoin s'en fait sentir, soit comme un fait du hasard ou un fait conscient. Dans le but de cerner davantage les pratiques langagières des enquêtés, on leur a demandé : Le passage d'une langue à l'autre est-il un fait du hasard ou un fait conscient ?

> *Je ne suis pas conscient parce que ça vient comme ça+ ça vient comme ça et j'ai un bagage de mots en swahili et j'ai un bagage de mots en kikongo un bagage de mot sen ciluba et un peu en lingala et il arrive souvent quand un mot m'échappe + je vais le chercher dans une autre langue que je connais et je le place dans ma phrase (L1)*

205 L'une des communes de la ville de Lubumbashi.

Non ce n'est pas que je suis conscient c'est par hasard + puisque par exemple quand un mot me manque je dois utiliser un mot pour que les gens me comprennent quand je manque comment m'exprimer en français j'emprunte le mot soit en swahili soit en ciluba des histoires comme ça (L3)

Non oui oui certains le font par hasard bon pour un peu pour moi hein ce n'est pas poli hein de changer les langues c'est mieux de parler la langue connue par tous hein (L5)

Parfois je le fais par hasard et parfois je le fais consciemment (L6)

Oui on peut être conscient ou ça peut passer par hasard alors ça arrive ça dépend + quand nous sommes dans un milieu où il ya beaucoup de gens alors il peut y avoir d'autres personnes qui ne comprennent rien alors en ce moment là on peut utiliser la langue nationale pour que ces gens là me comprennent+ je parle toujours en français et par exemple il y a des mots qui échappe nt alors c'est très bien de passer en langue vernaculaire alors en ce moment là on vous entends facilement par tout le monde et vous êtes compris par tout le monde +si vous êtes en colère ça peut arriver je m'exprime ou je mélange les langues français ou en swahili ça peut arriver+ mais pour vous faire comprendre non non vous devez donc je dois utiliser la langue qui est facile donc mon copain ou mon ami peut me comprendre facilement et le message passe sans problème (L8)

Non je suis conscient pourquoi parce que ce que il ya aussi des messages qu'on peut parler qu'on peut faire passer quand nous avons quand nous sommes beaucoup ***tuko bantu bamingi kamatukobantu bamingi unafiya kupasser*** *message* ***kwa mwendjako*** (lorsque nous sommes accompagnés des amis et on veut passer un message) *ou bien* ***kugroupe ingine*** (lorsque nous sommes en groupe) *nous sen- nous faisons ce passage là ça signifie que* ***tunatoka mufrançais tunenda mulangue*** *maternelles* (nous passons de la langue française à d'autres langues maternelle) *parce que langue maternelle* ***yo*** (la langue maternelle elle*) quand vous vous retrouvez en groupe* ***ni bantukiloko sana djo banaweza kuipaler*** (peu de gens peuvent la parler) *vous pouvez être là par exemple à vingt mais il n'y a que trois qui parlent la langue maternelle bon qui parle notre langue maternelle alors dans tout ça ce qui fait que* ***inanipatiyaka passage moya ya shi kufutshika*** (elle nous sert de passage pour cacher un message) (L12)

Les locuteurs affirment que le passage d'une langue à l'autre est un phénomène tantôt conscient tantôt inconscient et qu'il peut également être le fruit du hasard. La plupart des enquêtés évoquent les difficultés qu'ils rencontrent devant tels ou tels mots, d'où le recours à l'AC.

Les enquêtés qui ne se sentent pas à l'aise en français ou dans une des langues nationales de la RD Congo recourent à l'alternance codique. Cette pratique serait une manière de contourner la norme des langues en contact. Dans cette perspective, l'alternance fonctionne comme un des outils de marquage identitaire des jeunes lushois, dans le contexte large, celui de la phrase, voire du discours et même de l'interaction qui est, en ce cas, à considérer dans son ensemble.

> *Oui oui c'est ce que j'ai dit là parce que plus ici nous parlons un peu le swahili mais quand nous parlons plus le swahili nous ne connaissons pas parler tout le swahili c'est pour ça que nous mélangeons le swahili et le français donc il y a d'autres mots qu'on parle en swahili et d'autres qu'on parle en français* (L9)

Pour citer Kubé (2005 :162)[206], « l'usage des langues africaines est aujourd'hui, pour beaucoup d'élèves, une source d'autant de complexes que celui du français. Les jeunes n'apprennent plus suffisamment bien leurs langues premières et n'osent plus les utiliser de peur que les autres ne se moquent de leurs fautes ». Ce qui est une source d'angoisse et de frustration chez L9.

VII. 3. 11. Les circonstances et le lieu de l'alternance codique

Le cas qui sera illustré est la production des élèves préparant l'examen d'État que nous avons interrogés dans deux situations de communications différentes : d'abord dans les salles de classe de leurs écoles, ensuite, dans un espace ouvert à l'extérieur des classes. Les comportements langagiers obtenus des élèves varient de façon significative selon les lieux :

Quelles sont les langues que vous parlez dans la cour ?

Variable géographique:

[206] Cité par Queffélec (2007 : 281).

	Lubumbashi	Kampemba	Kamalondo	Katuba	Kenya	Rwashi	Annexe	Total %
kiswahili	2	10	3	4	1	1	9	30 (8%)
Lingala	2	6	0	0	0	0	0	8 (2%)
Ciluba	0	0	0	0	0	0	0	0 (0%)
kikongo	0	1	0	0	0	0	0	1 (0%)
français	37	17	25	24	20	46	23	192 (50%)
Langue ethnique	0	0	0	0	0	0	0	0 (0%)
Mélange français - kiswahili	10	24	36	25	36	3	22	156 (40%)
Total	51	58	64	53	57	50	54	387(100)

Tableau 25: langue pratiquée dans la cour de récréation

Il ressort de ce tableau que le français se place en tête (50%) des langues parlées dans la cour, suivi du mélange français-kiswahili 40% et 10% des langues nationales (kiswahili 8% et le lingala 2%). La variable géographique place la commune de la Rwashi en tête, en ce qui concerne la pratique du français dans la cour, suivi de la commune de Lubumbashi et en dernier lieu de toutes les autres communes. Les communes Kamalondo et Kenya sont à

égalité et occupent la première place dans le mélange des langues dans la cour, suivies d'autres communes.

A l'extérieur de la classe, les discours sont truffés d'interférences linguistiques kiswahili/français. Les élèves affirment mélanger les langues dans leur échange spontané, tout en étant en classe. Voici la question pour rendre compte de ce phénomène.

Quelles sont les langues que vous parlez en classe ?

Variable sexe:

	Kiswahili	lingala	ciluba	kikongo	français	Mélange français-kiswahili	Total
Hommes	4	1	0	0	133	94	232 (60%)
Femmes	7	0	0	0	86	62	155 (40%)
Total	11 (3%)	1 (0%)	0 (0%)	0(0%)	219 (57%)	156 (40%)	387 (100%)

Tableau 26 : langue pratiquée en classe

Bien que l'alternance codique soit une pratique relativement courante pour la majorité des élèves, ils montrent une conscience aiguë des normes régissant leurs usages. Il est manifeste que les élèves interrogés montrent majoritairement que, dans les salles de classe, 57% d'échanges des hommes et des femmes se font en français et 40 % des échanges en classe correspondent à un mélange de langues. Ce qui confirme que l'école reste le lieu par excellence où le français occupe la première place. L'endroit est un facteur déterminant dans la pratique du français et non de l'alternance codique. Dans ce cas, le choix du français est dicté par les contraintes de type institutionnel concernant l'espace de l'interaction, les contraintes du genre didactique imposé par le cadre institutionnel. 40% des élèves affirment

qu'ils mélangent les langues français-kiswahili ; contre 3% des élèves qui parlent le kiswahili. Quant aux autres langues (le lingala, le ciluba et le kikongo), elles ne sont pas pratiquées en classe.

La pratique de l'AC par les locuteurs du sexe féminin reste élevée en kiswahili et faible en français par rapport au sexe masculin. Cela s'explique certainement par le fait qu'on remarque souvent une antithèse au regard de l'approche genre. Pour expliquer l'attachement des filles au kiswahili, langue première[207], et au taux faible du mélange de langues, « un père de famille déclare : « les filles sont plus racistes », au sens de « plus attachées à leur race » et donc aux langues d'origine ». Plus loin les filles, comme dans beaucoup d'autres familles, apparaissent beaucoup plus conservatrices ; elles mélangent moins les langues » (Dreyfus et Juillard, 2006 : 131).

Après avoir circonscrit les lieux des pratiques des langues chez les élèves, il était temps de demander aux enquêtés :

Dans quelles circonstances passez-vous d'une langue à l'autre dans votre conversation ?

Les réponses des enquêtés sont motivées par divers facteurs : d'une part, ils mettent en avant un critère de compréhension qui intervient dans leurs pratiques personnelles.

Bon il m'arrive des fois de commencer une phrase en français et de terminer en swahili si euh le mot que je parle euh donc ici il y a des mots qui m'échappent pour les parler en français+ je peux mieux les parler en swahili là je peux changer facilement (L6)

D'autre part, un parallèle est souvent tiré entre l'usage inadéquat de l'alternance et une attitude prétentieuse de la part du locuteur, incluant quelques syntagmes français dans le discours kiswahili afin de se valoriser. En effet, considéré comme un indice de supériorité intellectuelle et sociale et habituellement associé aux pratiques langagières des classes dirigeantes, le français est un instrument puissant de catégorisation sociale. Cette manière de voir les choses est fortement ancrée dans les représentations mentales des lushois ; les éléments prestigieux à l'usage de cette langue connaissent les actualisations diverses selon les contextes d'énonciations. Le jugement axé sur la vantardise des locuteurs repose souvent sur

[207] Langue d'origine.

une initiative déplacée et sur une prétention supérieure aux capacités linguistiques réelles du locuteur.

Quand je manque des mots+ devant les gens qui ne parlent que le swahili alors pour les épater je change de langue (L11)

L'état émotionnel du locuteur : la colère, la peur, l'angoisse et l'émotion peuvent influencer le choix d'un code.

Parfois quand je suis fâchée peut-être pour aussi expliquer à quelqu'un je mélange souvent ***binanifikiyaka sana*** (Ça m'arrive souvent) (L2).

Là j'ai déjà répondu quand je suis ivre bon euh quand nous nous retrouvons dans notre mutualité par exemple où ***tunenda pa bar moya tunekala tuko nakunwa djo ile macirconstances ile inatupermetraka tuko na*** (nous allons dans une buvette prendre une bière ce sont ces circonstances là qui nous permettent) *d'échanger ++ et surtout si je veux être libre à l'aise je mélange les langues comme maintenant (L12)*

Oui il m'arrive il m'arrive parfois de mélanger les langues français et swahili + bon ça dépend aussi des circonstances peut-être c'est pour se faire comprendre aussi euh et puis nous sommes des noirs quand on est en colère on aime bien parler français bon les deux hein les deux ça dépend des circonstances aussi (L4)

Pour certains locuteurs, les circonstances importent peu l'alternance se réalise avec aisance.

Oui il m'arrive je mélange souvent le lingala et le swahili et aussi le lingala le français et le swahili parce que moi je suis habitué trop à parler swahili alors si je parle lingala il y a d'autres mots qui peuvent échapper en lingala tu le prononces en swahili d'autre qui peut échapper en lingala tu le prononces en français (L9).

Certains locuteurs utilisent l'alternance codique pour cacher le message à leurs interlocuteurs.

Je passe d'une langue à une autre premièrement d'abord pour cacher le message à quelqu'un qui n'est pas doué en cette langue là ***muntu atashikiya kintu ata*** *(Personne ne peut rien comprendre) +alors pour flouer je parle dans la langue* ***ile ashimaîtriser*** *(la langue qu'il ne maîtrise pas) c'est bien parce* ***que bantu curiosité inapita*** *(Les gens sont plus curieux)+ deuxièmement ça arrive hein il y a d'autres mots*

qui me sont un peu compliqués en lingala ou en français mais en swahili c'est facile j'utilise ce mot là+ ici à Lubumbashi beaucoup de gens s'ils sont en colère ils changent de langues (L9).

L'alternance codique est pratiquée dans le souci de faire passer le message.

Je disais si je suis à l'église je passe de kiswahili en français parce que souvent on est dans le cadre de culte de jeune + il y a des jeunes et il y a que des débats pour que tout le monde puisse comprendre mon idée euh mon opinion je peux passer du kiswahili en français (L10).

Euh pas quand je suis ivre ça je ne peux pas le dire (rire)+ souvent euh dans ma profession il m'arrive souvent d'organiser les formations dans la langue parlée du milieu par exemple je suis au Kasaï il faut former les gens en ciluba et bien je ne saurai pas prononcer tous les termes en ciluba c'est dans les circonstances comme ça que je vais chercher un mot swahili je le place dans ma phrase ciluba et ainsi de suite+ je prends un mot swahili parce que je sais que parmi mes locuteurs il y a certains qui comprennent swahili (L1)

CONCLUSION PARTIELLE

L'étude des répertoires linguistiques réalisée auprès les locuteurs de Lubumbashi révèle une grande diffusion de l'AC français-kiswahili. Notre discussion autour de l'alternance codique a permis de montrer la diversité des phénomènes que cette notion recoupe ainsi que la diversité des types de discours dans lesquels elle s'insère (alternance conversationnelle, mélange de langues alternationnel/ insertionnel). Ces différents types, comme on vient de le remarquer ci-dessus, coexistent dans la ville de Lubumbashi et sont pratiqués par leurs membres pour créer différentes significations sociales. Ce qui est intéressant c'est que, du point de vue linguistique ou social, ces AC répondent à des règles bien établies. Parmi les enquêtés, les uns soutiennent que l'AC est un fait du hasard et les autres, un fait conscient. Dans les pratiques, les élèves et leurs familles privilégient la langue de leur environnement, le français et le kiswahili, au détriment de leur langue ethnique. Le niveau de scolarisation des parents, la diffusion du français dans l'environnement sont déterminants dans les choix opérés par les élèves. Il y a donc une association entre le niveau socio-culturel élevé et l'usage du français dans des circonstances très étendues. La situation de l'AC que nous venons de décrire est susceptible d'être employée par les mêmes locuteurs en fonction des thèmes abordés, des situations (formelles ou informelles), des participations à l'interaction. Nous ne pouvons pas affirmer avec conviction que ces discours pourraient évoluer vers une fusion des langues dans la ville de Lubumbashi, ce qui aurait une conséquence linguistique importante pour les langues concernées. Vu la diversité des langues qui entrent en ligne de compte, il nous est également difficile de le prédire.

CONCLUSION GENERALE

Notre étude a porté sur le français à Lubumbashi : représentations et usages. Nous avons observé le quotidien langagier des Lushois afin d'en extraire la place du français, des langues nationales et des langues ethniques au sein des représentations et pratiques des locuteurs. Cette étude visait, en outre, à déterminer les pratiques langagières des Lushois dans diverses situations de communication.

Dans notre travail, un certain nombre de questions ont été abordées : quelles sont les langues pratiquées à Lubumbashi ? Lesquelles sont parlées en famille et lesquelles en dehors ? Quelle est la fonction de ces langues dans l'interaction quotidienne à l'intérieur des différentes communautés qui y vivent ? Comment les individus gèrent leurs plurilinguismes ? Quelle est la place du français parmi ces différentes langues ? Quelles représentations existent sur chacune d'elles ? Quelles attitudes les acteurs ont-ils vis-à-vis de leur propre pratique et vis-à-vis de la pratique des autres ? Quelles politiques sont actuellement menées en RDC et à Lubumbashi particulièrement ou devraient être développées dans un tel contexte ?

L'ambition du présent travail se résumait à trouver des réponses à ces interrogations. Pour y arriver, nous avons choisi un cadre théorique permettant de définir et d'expliquer les représentations et les attitudes. La définition de ces concepts étant indispensable pour ce type d'étude, nous nous sommes efforcée de cerner tout ce qu'impliquent les représentations. Celles-ci pèsent toujours d'un poids très lourd sur l'évolution des situations linguistiques. Ces représentations peuvent être porteuses aussi bien de valorisation, de sécurisation, de sublimation, que de dévalorisation, d'insécurisation et de culpabilisation (Boyer, 1997).

La question de représentation a été examinée à travers différents prismes, tant sociologiques que linguistiques. Il est important de rappeler que, dans ce travail, nous nous sommes imprégnée des notions de conceptualisation découlant des théories des chercheurs tels que Serge Moscovisci (1961, 1972), Denise Jodelet (1989) et de la sociolinguistique variationniste de William Labov (1976).

Notre population d'enquête a été construite à partir de différentes variables ou de traits classificatoires. La technique du questionnaire a invité les élèves à livrer leurs pratiques et leurs représentations linguistiques. Afin d'accéder aux représentations linguistiques des enquêtés adultes, nous avons utilisé des entretiens de type semi-dirigé. Les entretiens ont été

réalisés en français, pour la majeure partie d'entre eux. Le kiswahili a également été utilisé au cours des entretiens.

L'enquête a confirmé la présence du français dans les actes de communication quotidiens des Lushois. Le français est présenté comme la première langue chez 10% de nos enquêtés. Ce pourcentage représente les Congolais qui ont accès à la langue française en tant que moyen de communication effective. Le français est appris soit à l'école soit dans la famille[208]. Les enquêtés relèvent qu'ils peuvent identifier une personne par sa manière de parler le français. Les langues nationales et les langues ethniques ont une grande influence sur le français.

Les résultats révèlent que le kiswahili est la langue véhiculaire des Lushois. Le lingala est la langue de l'armée, de la musique et des jeunes lushois. Le ciluba est la langue de la musique chrétienne[209] et la langue du marché. Quant au kikongo, il reste une langue méconnue de Lubumbashi. Les élèves, dont les parents sont socialement aisés adoptent le français et l'emploient dans toutes les situations. Globalement, le français est l'objet d'une appropriation identitaire chez les jeunes lushois. Le français est revendiqué comme une langue nationale, une langue pour les jeunes qui aspirent à occuper un rang social de prestige, conformément aux observations de Queffélec (2007: 281).

En entreprenant cette recherche, notre projet était d'apporter une modeste contribution à la compréhension de la dynamique du français et des langues en contact dans un pays plurilingue. Nous avons pu cerner cette dynamique d'abord au sein de la diversité linguistique, et ensuite sur le plan normatif. La diversité linguistique nous a permis de mettre en relief les différents rapports que le français entretient à Lubumbashi avec les autres langues en présence et les différentes places qu'il occupe au sein de cette configuration linguistique. Quant au plan normatif, il ressort des différentes attitudes des locuteurs vis-à-vis de la norme du français.

Les pratiques langagières des locuteurs vis-à-vis des langues en présence à Lubumbashi sont de nature complexe, comme le démontrent nos résultats. Nous avons relevé l'ambivalence des attitudes sur la dynamique du français et le conflit diglossique.

---

[208]Comme langue première auprès des parents pratiquant quotidiennement le français.

[209] En RD Congo on distingue la musique chrétienne (religieuse) de la musique mondaine.

Dans cette perspective, les représentations des locuteurs lushois sur la dynamique du français montrent que celle-ci peut être appréhendée sur le système normatif. L'autoévaluation des compétences a permis de se rendre compte que les locuteurs lushois ont une préférence pour la forme normée et légitime.

Il a fallu s'interroger sur la pertinence des données et soulever un ensemble de questions théoriques et méthodologiques sur l'appréhension des faits sociologiques qui sous-tendent le rapport entre locuteur(s) / langue (s). Des questions comme celles de la variation individuelle, de la variation ou de la stigmatisation de sa langue ou de la langue de l'autre, des attitudes ou représentations d'une langue, de l'alternance ou du métissage linguistique etc. sont autant de points élaborés pour aborder la problématique fondamentale des pratiques langagières et représentations des Lushois.

Dans le présent travail, nous avons pu démontrer que les locuteurs lushois ont développé des attitudes quant aux compétences langagières qu'ils possèdent et quant à la pratique de ces compétences[210]. Le jugement de valorisation et de dévalorisation que la population lushoise porte sur le ciluba, le lingala et le kikongo, par exemple, est le résultat de leur relation historique[211].

Notre enquête a mis en lumière, entre autres, les résultats suivants :

- Les représentations des enquêtés sur leurs pratiques déclarées démontrent incontestablement la possession par les locuteurs d'un bilinguisme ou d'un multilinguisme ;
- Les choix diversifiés de l'AC répondent à des stratégies discursives à des fins d'adaptation visant à répondre aux différentes situations que leur quotidien impose aux locuteurs ;
- L'enquête que nous avons menée a révélé que le processus de revendication de l'identité mis en exergue à travers l'alternance codique et le parler mixte, français /swahili, français / lingala conduit à une nouvelle forme d'identification ;

[210]« D'un point de vue théorique, l'étude de représentation et de catégorisation n'est pas un faux-fuyant pour le sociolinguiste afin de ne pas décrire les pratiques. Au contraire, la prise en compte de l'activité épilinguistique des sujets l'éclaire sur la dynamique des pratiques, leur évolution, leur circulation » (Binnisti et Gasquet-Cyrus, 2003 : 107-129).

[211]Cfr page 193.

- La langue nationale ou les langues ethniques font partie intégrante de la vie quotidienne des enquêtés, leur usage est plus souvent sollicité dans les interactions communicatives qui lient nos enquêtés avec leurs parents, pour constituer ce que Jacqueline Billiez appelle « parler véhiculaire intrafamilial »[212] ;
- On a voulu montrer par cette étude que les locuteurs lushois peuvent faire varier leurs usages et cela selon leur répertoire linguistique[213].
- Le français, les langues nationales et les langues ethniques sont soit valorisés soit stigmatisés à Lubumbashi.

Il se creuse de plus en plus un fossé entre le français scolaire et le français des élèves en ce qui concerne la maîtrise de la langue. Cette difficulté peut être attribuée à la distance qui existe entre le français de l'école et les variétés populaires orales que les élèves pratiquent. La distance entre la langue de l'école dans ses structures et ses fonctions et celle générée par les élèves peut créer facilement des troubles de l'apprentissage. Nous pensons que ces phénomènes de distance et d'ignorance réciproque peuvent fournir une explication des difficultés rencontrées par l'école en plus de l'inaptitude de l'outillage grammatical scolaire à prendre en compte la langue parlée et du manque d'outils didactiques mis à la disposition des enseignants (cfr chap. I page 23).

Nos enquêtes ont montré que la communication dans le milieu urbain, en RD Congo, comme en Afrique en général, est souvent bilingue, voire plurilingue, que ce soit lors des échanges à caractère informel et ouvert en famille ou entre pairs, par exemple, ou encore dans des situations normalisées, ritualisées et codifiées telles des transactions commerciales[214], des réunions de travail, des séances d'enseignements[215].

Les langues déclarées les plus souvent associées, mélangées et/ou alternées dans les interactions familiales dans la ville de Lubumbashi, quelle que soit la langue d'origine des locuteurs, sont le kiswahili et le français. La fréquence d'emploi du kiswahili est signalée

---

[213] Cfr Chapitre VIII. (Page 277).

[214] Mukendi 1999.

[215]Dreyfus et Juillard (2001/3 : 668).

chez les mères (dans les entretiens, les enquêtés déclarent pratiquer l'alternance avec les mères parce qu'elles n'ont pas étudié).

Ce que nous devons signaler, c'est que dans l'analyse des représentations, les enquêtés ne gardent pas la même façon de parler lors de leurs échanges communicatifs quotidiens. Ils admettent qu'ils changent de langue dans toute énonciation. Les représentations sociolinguistiques de nos locuteurs révèlent l'existence de deux types de variations dans leurs comportements langagiers : la variation chez un même enquêté et la variation entre les enquêtés. Ces variétés dans la répartition des codes concernent non seulement l'emploi du kiswahili et du français, mais également l'usage de l'alternance kiswahili /français. Nous terminerons enfin cette conclusion, en montrant que ce travail a suscité des prolongements qui seront des chantiers à explorer après la thèse.

PROSPECTIVE

Il ressort qu'une langue, non seulement, doit assurer la fonction de communication, mais elle doit pouvoir répondre aux besoins et aux intérêts économiques, sociaux et scientifiques. L'échec du français est accentué par des fractures sociales, économiques et culturelles immergées dans un environnement sociétal difficile. Dans cette perspective, nous pouvons admettre que la dynamique du français est problématique. Lorsque les langues ethniques et les langues nationales perdent leur place au profit du français, celui-ci à son tour s'incline devant l'anglais. A Lubumbashi, les jeunes veulent parler l'anglais parce que le discours scientifique et économique tend à se dire dans cette langue. Toutefois, le français n'a pas perdu son statut, ses fonctions et son importance dans la société congolaise.

Pour un pays plurilingue francophone, comme la R D Congo, le français reste la langue incontournable. L'apprentissage du français est, certes, fragilisé par les crises politiques et économiques qu'a connues le pays. L'enseignement du français souffre de plusieurs maux. Il y a insuffisance et indisponibilité de matériels didactiques et d'outils pédagogiques, etc. A l'école, se développent des variétés de français oral qui prennent en charge de plus en plus de valeurs portées par les langues congolaises. La dynamique de la pratique du français apparaît lorsque la population d'enquête s'approprie la langue. Le fait que ces enquêtés soient constamment confrontés aux corrections, montre que la dynamique et la greffe du français sont en train de prendre de l'ampleur en RD Congo. Le français est porteur d'espoir dans les systèmes éducatifs car les jeunes envisagent un avenir dans la langue qui les a formés. Le français reste la langue de l'élite dans tous les pays francophones, il a toujours assuré la promotion économique et sociale des francophones.

Ce travail nous a permis de mieux connaître la situation sociolinguistique de la R D Congo, en général, et celle de la ville de Lubumbashi, en particulier. Dans une perspective d'action, la situation linguistique et didactique mériterait une attention soutenue. Il est important de réfléchir sur le rôle et la place du français de la norme endogène dans l'enseignement du français. Car la question de la norme endogène en milieu scolaire devient incontournable et doit faire l'objet de travaux en didactique. Il n'est pas question de fustiger la norme endogène, mais plutôt d'interroger les locuteurs lushois afin de savoir pourquoi leurs pratiques langagières s'écartent de la norme exogène.

Quant à la situation linguistique, s'agit-il réellement du français ou de sa consolidation, puisque la langue subit chaque jour l'influence des locuteurs occasionnels ? Le français ne favorise pas le développement des langues ethniques et des langues nationales. Or ces langues doivent survivre aux côtés du français sans qu'il soit menacé. L'insertion du français dans les échanges quotidiens se dessine dans les enquêtes. La valorisation linguistique et la valorisation socioculturelle respectueuse des langues locales constitueraient une étape majeure dans la pratique du français. Les résultats retenus ici se présentent comme des pistes de réflexion pour des recherches futures allant en ce sens.

ANNEXES

I. QUESTIONNAIRE DES ÉLÈVES

1. Lieu d'enquête:
2. Age :
3. Sexe :
4. Niveau socio-économique de la famille (Précisez l'entreprise) :

1. Parlez-vous la langue de votre père?

a) Oui

b) Non

2. Parlez-vous la langue de votre mère ?

a) Oui

b) Non

3. Est-ce que ces deux langues sont différentes ?

a) Oui

b) Non

4. Est-ce qu'elles sont utiles dans votre vie ?

a) Beaucoup

b) Un peu

c) Pas du tout

5. Quel sentiment avez-vous lorsque vous ne parlez pas la langue de votre père ou celle de votre mère?

a) Indifférence

b) Regret

c) Honte

d) Fierté

6. Savez-vous écrire la langue de votre père ou de votre mère ?

a) oui

b) non

7. Quelles sont les langues que vous parlez dans la cour ?

a) Swahili

b) Lingala

c) Ciluba

d) Kikongo

e) Français

f) Langue ethnique

g) Mélange swahili-français

8. Quelles sont les langues que vous parlez en classe ?

a) Swahili

b) Lingala

c) Ciluba

d) Kikongo

e) Français

f) Mélange français-swahili

9. Souhaiteriez-vous que l'on développe les langues nationales à l'école ?

a) Oui

b) Non

10. Pensez-vous que le swahili parlé à Lubumbashi est le même dans toutes les communes ?

a) Oui

b) Non

11. Aimeriez-vous parler le lingala dans votre vie ?

a) Oui

b) Non

12. Souhaitez-vous que le lingala se développe en RDC ?

a) Oui

b) Non

13. Souhaitez-vous que le swahili se développe en RDC ?

a) Oui

b) Non

14. Aimeriez-vous parler le chiluba dans votre vie ?

a) Oui

b) Non

15. Souhaiteriez-vous que les langues nationales remplacent le français dans l'enseignement ?

a) Oui

b) Non

16. Parlez-vous le français ?

a) Très mal

c) Mal

c) Assez bien

d) Bien

e) Très bien

17. Comment le français est-il parlé dans votre commune?

a) Très mal

c) Mal

c) Assez bien

d) Bien

e) Très bien

18. dans quels lieux avez-vous appris le français ?

a) A l'école

b) Dans la famille

c) A l'église

d) Au travail

19. Est-ce que selon vous le français parlé à Lubumbashi est du « bon » français ?

a) Oui

b) Non

20. Comment est selon vous le français parlé dans les média lushois ?

a) Très mauvais

c) mauvais

c) Assez bon

d) Bon

e) Très bon

21. Avez-vous un accent quand vous parlez français ?

a) Oui
b) Non

22. Le français que vous parlez vous satisfait-il ?

a) Oui
b) Non

23. Aimez-vous la langue française ?

a) Oui

b) Non

24. Y a-t-il une différence entre le français parlé à Lubumbashi et le français parlé dans les autres villes du Congo?

a) Oui
b) Non
25. Où parle-t-on le meilleur français ?
a) à Lubumbashi
b) à Kinshasa
c) En France
d) en Belgique
26. Est-ce qu'il vous arrive dans une conversation de mélanger les langues ?
a) Oui
b) Non

27. Est-ce que le mélange des langues est une bonne chose ?
a) Oui
b) Non

autres langues

1 28. Souhaitez-vous que l'anglais se développe dans la ville de Lubumbashi ?

a) Oui

b) Non

29 .Souhaitez-vous que l'anglais remplace le français dans l'avenir ?

a) Oui

b) Non

II. LA TRANSCRIPTION DES EXTRAITS D'ENTRETIEN

L.1

1. Combien des langues parlez-vous

Euh je dirai euh cinq langues le français le swahili euh le ciluba le kikongo et le lingala.

2. Parlez-vous votre langue maternelle ?

Un peu oui

3. Est-elle utile dans votre vie ?

Oui je trouve qu'elle est utile euh malheureusement je n'ai pas eu la chance de l'approfondir

4. Pourquoi elle est utile ?

Elle est utile parce qu'elle me donne la chance de communiquer avec les gens de mon coin hein les oncles les tantes grand-père tout et tout

5. Quel sentiment éprouvez-vous de parler votre langue maternelle?

Euh moi je sens un rapprochement ça me rapproche de mes origines d-d- des origines pour moi oui

6. Que pensez-vous de votre langue maternelle ?

Euh bon si ça ne dépendait que de moi j'aurai voulu que ça soit la langue la plus parlée hein parce que dans ma province elle est quand même parlée euh par plusieurs territoires+ elle est parlée dans plusieurs territoires de ma province euh bon elle est aussi divulguée + ça me fait aussi du bien quand j'entends dans certaines émissions utilisées ma langue maternelle + Je ne dis pas que ma langue maternelle est la meilleure++ je vous ai dit tout à l'heure que

j'avais des penchants sur toutes les quatre langues nationales bien que je respecte le swahili j'ai du penchant sur le kikongo + c'est personnellement c'est naturel euh la manière dont on articule les sons en kikongo ça m'attire et je sens très bien quand quelqu'un me parle en kikongo+ je me sens très bien

7. Que pensez-vous de celle des autres ?

Franchement moi je trouve moi je suis de ceux qui voudraient mieux avoir l'occasion de parler toutes les langues de mon pays et d'ailleurs parce que ça me permet aussi de connaître bien la culture des autres et de me familiariser un peu avec les autres + de m'ouvrir hein en dehors de ma langue de m'ouvrir aux autres quoi

8. Que pensez-vous des personnes qui parlent la langue maternelle ?

Non moi je suis de ceux qui les voient libre de s'exprimer + chacun est libre de s'exprimer dans la langue qui lui est facile

9. Que représente pour vous la langue française ?

Donc euh le français pour moi donc c'est la langue avec laquelle j'ai grandi d'une manière intellectuel quoi + euh actuellement il y a de fois par exemple sur le plan professionnel je réfléchis plus en français + euh c'est une grande langue pour moi d'abord elle est la langue officielle pour moi + mais c'est la langue dans laquelle j'ai été formé depuis l'école maternelle jusqu'à l'Université + avant je pensais que le français était la langue des blancs actuellement non c'est une langue qui facilite la communication de plusieurs personnes euh particulièrement ici chez nous au Congo + les grandes conférences les grandes réunions les ateliers les formations se passent en français+ le français c'est une langue pour moi hein j'ai grandi avec+ euh j'ai grandi avec voilà je demanderai aux jeunes et aux vieux de s'y mettre + il faut connaître la langue française c'est une langue qui nous permet de communiquer+ euh qui vous permet aussi de comprendre ce qui se passe ailleurs euh dans la plupart des pays où l'on parle français+ euh la plupart des grandes émissions dans notre pays ici les grandes informations que ça soit dans la presse écrite ou audiovisuelle les grandes émissions les grands sujets se traitent en français ++si vous ne parlez pas vous ne comprenez pas français vous passerez à côté des informations

10. Que pensez-vous du lingala ?

Bon franchement je dois avouer qu'avant avant je ne parlais pas le lingala + je pensais aussi que c'était une langue des militaires la langue des gens qui aiment terroriser les autres hein +c'était un peu l'image maintenant au fur-à-mesure que je parle le lingala euh oui je trouve pour moi le lingala a plusieurs lignes+ il y a le lingala de communication mais aussi il y a le lingala je peux dire le lingala par exemple dans le domaine musical dans le domaine de l'art+ il y a un autre lingala euh qui identifie quand quelqu'un parle tu l'identifies d'un musicien ou à un artiste quelque chose

11. Que représente pour vous la langue ciluba ?

Bon franchement honnêtement moi parmi les quatre langues nationales c'est que j'aurai bien voulu maîtriser le ciluba et le kikongo parce que je parle quand même très bien le ciluba pas très bien mais je peux parler quand même + bon le ciluba pour moi comment dirais-je moi je pense que le ciluba c'est pour moi une langue qui s'adresse à une catégorie des gens de communiquer entre eux + ce que j'apprécie chez eux c'est que c'est une catégorie des gens qui ne se gêne pas de parler dans leur langue hein partout où il est le Muluba tu l'identifies directement ++ s'il rencontre quelqu'un qui parle en ciluba il le parle en ciluba plutôt qu'en français et d'autres langues + moi je trouve que c'est une langue d'ouverture ils sont très ouverts avec leur langue ils ne se gênent pas avec leur langue

12. Que représente pour vous le kikongo?

Sincèrement d'ailleurs avant que je ne puisse parler le kikongo j'aimais déjà j'aimais très bien les émissions présentées en kikongo c'est une langue qui m'attirait depuis + je suis swahiliphone mais je me suis laissé attirer par le ki- heureusement ma profession m'a permis[216] d'aller vivre là où le kikongo se parle et j'ai eu une autre image que d'autres personnes hein + le kikongo pour moi c'est une bonne langue d'ailleurs facile à apprendre et à parler euh bon quelqu'un qui parle le kikongo pour moi il m'attire je préfère toute suite parler en kikongo que dans n'importe quelles

3. Que représente pour vous la langue swahilie ?

Oh le swahili c'est en moi parce que c'est la première langue que j'ai parlé quand je suis né+ quand j'ai commencé à parler je pense que les premiers mots je les avais articulés en swahili+ euh c'est une langue euh pour moi vraiment le swahili c'est une langue que je

[216] Sic

respecte beaucoup hein + je donne aussi beaucoup du poids au swahili pas seulement parce que c'est ma langue mais parce que euh c'est une langue actuellement qui est en train de euh de presser le monde des médias+ j'étais tellement surpris de l'entendre dans certaines radio telle que France Inter organise maintenant des émissions propre en swahili et d'autres langues mais la Deutsch well est venue bien avant + mais la RFI je suis en train de suivre plusieurs émissions en swahili donc le swahili pour moi quelqu'un qui parle swahili toute suite je me dis que je suis devant mon frère et je ne me gêne pas+ euh quelqu'un qui a grandi avec la langue swahili il a du mal à s'exprimer en lingala et quand il s'exprime en lingala vous sentirez tout de suite que c'est un autre lingala différent de celui qui a parlé le lingala depuis l'enfance+ pour lui c'est difficile de tutoyer un supérieur ton père ton frère tu ne peux pas le tutoyer en swahili mais en lingala par contre on tutoie tout le monde surtout quand on dit yo[217] + le yo là c'est « tu » ça peut représenter « tu » ou « vous » mais souvent c'est dans le sens de « tu, toi »+ mais en swahili c'est différent il y a beaucoup de formules de politesse qu'en lingala

14. Y a –t-il une différence entre le swahili parlé par les adultes et celui des jeunes à Lubumbashi?

Il y a une nette différence une nette différence parce le swahili parlé que parle les grandes personnes c'est pas celui qui est parlé par les jeunes hein + actuellement les jeunes ont comment on peut le dire c'est un swahili mélangé hein+ il y a de l'anglais du français du lingala là dedans il y a plusieurs langues dans le swahili que les jeunes parlent actuellement mais les vieux essayent de se faire comprendre dans la langue swahili quand il veut quand ils parlent swahili c'est mieux que le swahili mais les jeunes c'est un mélange de plusieurs langues voilà

15. Parlez-vous le swahili standard (Bora) ? Dans quelle circonstance ? Pourquoi ?

Oui je parle le swahili bora quand je rencontre quelqu'un et je trouve qu'il ne peut pas comprendre le swahili de Lubumbashi et qui qui parle le swahili bora+ je parle avec lui en swahili bora dans les circonstances comme ça+ le swahili de Lubumbashi est tout à fait différent du swahili de Bukavu Goma Kisangani euh sans parler de la Tanzanie et de la Kenya+ c'est différent parce que dans le swahili de Lubumbashi il y a des mots luba chokwe rund lamba kibemba+ il y a plusieurs dialectes du Katanga dans le swahili du Katanga tandis

[217] [toi ou tu]

que le swahili bora c'est celui que l'on entend dans les radio c'est celui qu'on lit dans les livres dans la littérature quoi

16. Parlez-vous plus en swahili ou en français ?

Ouais ça dépend mais bon sur le plan professionnel je parle plus en français et euh quand je parle à mon frère c'est plus en swahili

17. Quelle langue préférez-vous parler en public et dans la famille?

Moi je pense que chacun est libre de s'exprimer dans la langue qui lui est facile hein+ si moi je viens à Lubumbashi et je ne sais pas parler le swahili de Lubumbashi mais je parle en swahili bora je parle en swahili bora + si je suis un Mukongo je viens à peine d'arriver à Lubumbashi j'utilise la langue dans laquelle je peux me faire comprendre facilement

18. Y a-t-il une différence entre le français parlé à Lubumbashi et le français parlé dans les autres villes du Congo? Laquelle ?

Oui euh il y a une différence moi personnellement je sais identifier quelqu'un par sa manière de parler français + je sais dire celui-là c'est #un Kinois celui-là c'est quelqu'un qui vient de Bandundu celui-là c'est quelqu'un qui vient du Bas-kongo celui-là vient du Kasaï par la manière dont #il prononce les mots français hein +il y a certains mots quand il le prononce je dis celui-là il doit être du Kasaï celui-là il est Kinois hein + les langues telles que le lingala le ciluba le kikongo influencent aussi le français euh ont une grande influence sur le français

19. Il vous arrive parfois de passer d'une langue à l'autre dans une conversation ? Laquelle et pourquoi ? ?

{Rire} c'est une question qui me fait rire + oui il m'arrive souvent toutes les langues que je parle il m'arrive de commencer une conversation en kikongo et je me retrouve en français en tout cas je vous ai dit tout à l'heure qu'il m'arrive ça dépend du message que je veux faire passer + si c'est un message purement professionnel je finirai par le français + si ce sont des petits messages qu'on se raconte entre ami parfois je peux mélanger le lingala et le kikongo parfois je mélange le swahili et le lingala + c'est pas que je cherche à truquer l'information mais je suis en train de réfléchir dans la langue euh dans laquelle je suis en train de transmettre le message + peut-être il y a un mot qui m'échappe dans cette langue je le remplace par la langue qui m'est très facile peut-être c'est un mot swahili +je parle en kikongo je le tire dans mon tiroir swahili et je la place dans ma phrase et je continue

20. Le passage d'une langue à l'autre est-il un fait du hasard ou un fait conscient ?

Je ne suis pas conscient parce que ça vient comme ça+ ça vient comme ça et j'ai un bagage de mot en swahili et j'ai un bagage de mot en kikongo un bagage de mot en ciluba et un peu en lingala et il arrive souvent quand un mot m'échappe + je vais le chercher dans une autre langue que je connais et je le place dans ma phrase

21. Dans quelles circonstances passez-vous d'une langue à l'autre dans votre conversation ?

Euh pas quand je suis ivre ça je ne peux pas le dire + souvent euh dans ma profession il m'arrive souvent d'organiser les formations dans la langue parlée du milieu par exemple je suis au Kasaï il faut former les gens en ciluba et bien je ne saurai pas prononcer tous les termes en ciluba c'est dans les circonstances comme ça que je vais chercher un mot swahili je le place dans ma phrase ciluba et ainsi de suite+ je prends un mot swahili parce que je sais que parmi mes locuteurs il y a certains qui comprennent swahili

22. Que pensez-vous de l'anglais dans la ville de Lubumbashi ?

Bon l'anglais c'est une langue qui est en train d'être accueilli à bras ouvert bon je ne saurai pas vous dire c'est dû à quoi + peut-être parce qu'il y a un grand mouvement des anglophones qui visite Lubumbashi par le Sud du Katanga et ensuite les activités commerciales et tout ça il y a plusieurs centres de formations en anglais des plaques publicitaires et la plupart tu vois des gens apprendre l'anglais que je n'entendais pas dans la rue autrefois + actuellement tu peux voir des gens deux jeunes gens en train de parler anglais et puis il fait le chemin ensemble

23. Peut-il prendre la place du français dans l'avenir ?

A l'allure où vont les choses hein je ne suis pas prophète mais je peux vous dire que oui +euh même moi j'ai toujours eu envie de maîtriser bien l'anglais hein+ je ne parle pas couramment l'anglais mais je fournis cet effort là parce que#actuellement hein je peux vous dire que les difficultés que nous avons nous autres qui utilisons l'outil informatique il y a certaines recommandations il faut que tu saches pour euh pour mieux travailler voilà

24. Préférez-vous le français à l'oral ou à l'écrit ? Pourquoi ?

Euh bon moi à l'oral comme à l'écrit j'écris très bien le français comme je le parle aussi bien+ euh parce que je vous ai dit tout à l'heure que le français pour moi c'est une langue

euh une langue intellectuelle pour moi hein en tant que#intellectuel je réfléchis en français et je préfère transmettre mon message en français

25. Pourquoi aimez-vous parler le lingala

Bon le lingala au moment où je rencontre des gens qui parlent le lingala euh je suis dans le milieu où on parle lingala je ne veux pas vraiment forcer la nature je m'adapte hein je m'adapte au lingala parlé

26. Arrivez-vous à distinguer le niveau d'étude d'une personne à sa façon de parler français ?

Euh oui quand on aborde les gens en français c'est facile aussi de penser qu'on est devant quelqu'un peut-être il ne faudrait pas aller très loin en français il faudra chercher une autre langue intermédiaire pour qu'on se comprenne voilà

27. Eprouvez-vous la fierté de parler français ? Pourquoi ?

[Rire] Oui je me sens dans ma peau quand je parle la langue française je ne me sens pas gêné je ne me gêne pas + c'est une langue j'ai grandi avec c'est une langue que j'ai étudié pratiquement depuis la première année jusqu'à ce niveau où je suis+ je vous ai dit tout à l'heure que nous travaillons avec des étrangers pour moi c'est une langue qui me permet de communiquer avec les autres et pour moi elle n'est pas nécessairement la langue des blancs

28. Pensez-vous que le français soit une langue difficile ? Pourquoi ?

Bon il y en a qui dise que c'est une langue difficile peut-être parce qu'ils l'apprennent maintenant pour moi euh le français c'est pas c'est pas difficile ce n'est pas une langue difficile pour moi

29. A quel âge avez-vous commencé à parler le français ?

Ah j'ai commencé en famille parce que je ne sais pas vous dire à quel âge je ne sais pas c'est quand j'étais bébé parce que personne ne m'a jamais appris dire bonjour hein + je pense que je disais bonjour aux gens euh depuis la toute petite enfance

30. Souhaitez-vous parler comme un français ?

[Rire] Je pense que la manière dont je parle en français me suffit [Rire]

31. Etes-vous satisfait de votre manière de parler le français ?

De parler français mais oui oui bon euh du moment où chaque fois que je m'exprime en français les gens n'ont pas difficile à m'écouter à m'entendre je pense que je prononce les termes français distinctement les phrases + je respecte la phonétique française je pense que ça me suffit

32. Pensez-vous que le milieu des parents soit important pour qu'un enfant parle bien le français ?

Ouais ouais les enfants qui naissent dans les villes euh parlent beaucoup plus facilement le français que ceux qui naissent à l'intérieur du pays ça c'est l'expérience personnelle + euh parce que il y a des collègues et même des collègues on avait rencontré à l'école primaire et secondaire quand ils viennent de l'intérieur ils ont difficile hein à parler couramment français+ il leur faut du temps pour parler couramment il faut du temps pour parler mais en ville c'est pour beaucoup plus facile parce que dans plusieurs ménages aujourd'hui euh on parle avec les enfants en français + euh bonjour hein comment ça va+ pour dire bonjour à un enfant de la ville c'est pas gênant mais à un enfant du village c-c'est difficile

3 3. Que pensez-vous du français qu'on entend dans les médias ?

Il est bon bon il est bon le français dans les médias lushois il est bon c'est un français euh quand tu l'écoutes c'est un bon français hum

34. Que pensez-vous de l'enseignement du français en RD Congo ?

Euh à mon avis il y a une certaine lassitude une certaine baisse + euh l'enseignement de la langue française hein bon partout je suis passé j'ai remarqué ça à notre époque + moi je dois vous avouer que j'ai écrit ma première lettre en troisième année primaire+ une lettre correcte j'ai écrit une lettre à mon père en troisième année primaire une lettre sans faute + actuellement c'est euh il y a d'une part euh la démotivation des formateurs + euh les formateurs n'ont pas tous les moyens +on a pas mis tous les moyens à sa disposition pour qu'ils donnent français comme il se doit euh ça du côté d'abord du formateur + euh bon vous savez le monde a évolué actuellement aussi les enfants d'aujourd'hui ce sont les enfants que nous n'avons pas été nous autres hein + euh bon aujourd'hui les enfants apprennent beaucoup de choses à travers la télévision les médias nous nous avons grandi sans télévision nous avons rencontré la télévision à un certain âge + euh actuellement l'enfant il voit des films à la télé il n'a pas le temps de répéter ses leçons de français à la maison euh le papa ou la maman qui doit peut-être lui faire répéter est occupé elle est partie chercher à manger

pour l'enfant bon elle rentrera que le soir fatigué + elle n'a pas le temps de faire la répétition avec l'enfant + or moi j'aurai voulu que si on doit maintenir la langue française dans ce pays il faudra qu'on fasse des promotions qu'on fasse des ateliers des formations de formateurs d'abord hein qu'on fasse des vulgarisations qu'on sensibilise la population à parler cette langue correctement qu'on y mette aussi des moyens

35. Avez-vous un accent quand vous parlez le français ? Comment jugiez-vous ces accents ?

Personnellement je ne pense pas parce que quand je vous parle + maintenant que je vous parle je ne sais pas si vous me direz si je suis Congolais Sénégalais ou hein [Rire] maintenant que je vous parle j'ai un accent ou pas

36. Que pensez-vous des accents des autres ?

Je vous ai dit toute suite que c'est influencé par euh les dialectes au fait par les langues de leur enfance le lingalaphone par exemple le lubaphone euh le kongophone je ne sais pas s'il faut le dire comme ça [Rire] le kikongo le lingala le swahili le ciluba

37. Dans quelle commune ici à Lubumbashi parle –t- on un bon français ? Pourquoi ?

Euh bon je vous dirai euh commune c'est trop dire mais les quartiers bon le quartier Golf euh le quartier Makomeno de la Gécamines euh le quartier Bel-air aussi en ville aussi les quartiers résidentiels de la ville parce que c'est euh c'est là où vous pouvez trouver les familles des évolués hein+ il faut aussi si vous permettez un peu le terme je ne sais pas si j'ai bien parlé + il y a aussi les évolués c'est là où on trouve les familles des intellectuels + à la Kenya il y a des bons des gens qui parlent bien français mais ils ne sont pas nombreux parce que la Kenya là c'est le marché ce sont des taxis c'est le football et j'en passe

38. Existe-t- il plusieurs types de français à Lubumbashi ? Lesquels ?

Bon le français il est unique ça dépend de la personne devant à qui vous vous adressez hein + la personne à qui vous vous adressez vous n'allez pas utiliser des mots techniques devant quelqu'un qui ne peut rien comprendre

39. Pensez-vous que l'école en RD Congo soit un lieu où on peut apprendre le français ?

Bon d'abord en RDC depuis l'école maternelle on apprend en français hein + on vous apprend bonjour monsieur bonjour Madame c'est à l'école jusqu'au niveau supérieur à l'Université nous apprenons tout en français+ je pense que euh c'est le seul endroit indiqué

jusque là à apprendre le français hein + bon actuellement j'apprécie certaines initiatives privées des centres d'apprentissages de la langue française+ par exemple pour certaines maman à la Kamalondo j'ai vu un centre qui récupérait toutes les mamans que si vous vous sentez bien vous voulez parler français vous n'avez jamais parlé français vous êtes une femme mariée vous êtes une femmes qui vend au marché il y avait un centre pour elle

40. Êtes-vous d'accord avec ceux qui soutiennent que la langue française participe à l'échec de notre pays ? Si oui comment ?

Je ne le soutiens pas je ne soutiens pas parce que c'est pas le fait que l'on parle français qu'on devient malfaiteur je pense que euh on va sortir dans cet état de penser que ça soit français ou anglais si on est malfaiteur on le reste hein+ si on parle un bon français on est malfaiteur c'est pas le français qui vous changera mais euh les gens moi je trouve que c'est une façon de parler + nous avons notre pays il faut l'avouer le pays a traversé des moments difficiles +on pense que ce sont ces gens là qui ont étudié qui tue le pays +nous avons la classe de ces gens qui ont étudié et on pense que c'est ceux qui ont étudié qui nous trompe

41. Pourquoi avez-vous appris le français ?

Bon je peux dire que le français moi je l'ai trouvé et je suis entré dedans hein [Rire] /// le français je l'ai trouvé j'ai pas une raison qui m'a poussé à étudier le français je l'ai trouvé à l'école on apprendrait[218] *en français et moi j'ai appris en français*

42. Comment appréciez-vous le français des autres Africains ?

[Rire] /// Je dois avouer que les Abidjanais les Sénégalais ils parlent un bon français mais avec un accent Ouest africain cet accent Ouest africain là on ne peut pas comparer le Congolais au Ouest africain+ le congolais il articule mieux il a un bon accent par rapport à un Ouest africain

43. Peut-on reconnaître la langue d'une personne par son habillement ?

L'habit ne fait le moine dit-on hein mais je ne pense pas il est difficile si vous ne m'entendez pas il est difficile de savoir si je parle le français + moi si je vous parle en swahili vous ne saurai même pas que je parle français+ si je vous parle en kikongo vous ne saurez jamais

[218] [Sic]

que je parle français donc euh c'est pas par ma manière de m'habiller vous direz que ce Monsieur là il parle français je ne pense pas.

L. 2

1. Combien des langues parlez-vous

Je parle le français swahili ***na*** *lingala (et le lingala)*

2. parlez-vous votre langue maternelle ?

Non je ne parle pas

3. Est-elle utile dans votre vie ?

Oui elle est utile

4. Quel sentiment éprouvez-vous de ne pas parler votre langue maternelle*?*

Bon j'ai le regret hein

5. Que pensez-vous de votre langue maternelle ?

Ma langue maternelle est la bonne

6. Que pensez-vous de celle des autres ?

Elle est bien bon la langue des autres est bien c'est bien quand ils parlent leur langue

7. Que représente pour vous la langue française ?

Le français c'est la langue des intellectuels, des savants

8. Que pensez-vous du lingala ?

Le lingala est considéré comme la langue des voyous ici chez nous

9. Que représente pour vous la langue ciluba?

Les gens qui parlent le ciluba ils sont fiers de leur langue ils parlent partout sans honte

10. Que pensez-vous de ceux qui parlent le kikongo ?

La langue kikongo c'est la langue de la gentillesse et ce sont les gens calmes

11. Que représente pour vous la langue swahilie ?

La langue swahilie est la langue de politesse les gens qui parlent swahili est[219] *posé il n'est pas agité*

12. Y a –t-il une différence entre le swahili parlé par les adultes et celui des jeunes à Lubumbashi?

Oui les jeunes mélangent le swahili lingala et français ***ju abamaîtriser malangues*** *(Parce qu'ils ne maîtrisent pas les langues) mais les adultes respectent le swahili surtout à la Kenya*[220] *les voyous tu ne peux pas comprendre quand ils parlent swahili.*

13. Parlez-vous le swahili standard (Bora) ? Dans quelles circonstances ? Pourquoi ?

Non je ne parle pas le kiswahili bora parce que je ne m'intéresse pas à ça

14. Parlez-vous plus en swahili ou en français ?

A la maison je parle le swahili avec les enfants et je parle un peu français au travail

15. Quelle langue préférez-vous parler en public et dans la famille?

Qu'on parle kiswahili de préférence je préfère qu'on parle kiswahili

16. y –a-t-il une différence entre le français parlé à Lubumbashi et le français parlé dans les autres villes de la RDC ?

Oui il y a une différence la différence c'est la tonalité le ton

17. Il vous arrive parfois de passer d'une langue à l'autre dans une conversation ? Laquelle et pourquoi ?

Oui ça m'arrive parfois je mélange le swahili et le français parfois le lingala et le français pour faire comprendre peut-être que la phrase en français est difficile

18. Le passage d'une langue à l'autre est-il un fait du hasard ou un fait conscient ?

C'est par hasard

---

[219] [Sic]

220 L'une des communes de la ville de Lubumbashi.

19. Dans quelles circonstances passez-vous d'une langue à l'autre dans votre conversation ?

Parfois quand je suis fâchée peut-être pour aussi expliquer à quelqu'un je mélange ***binanifikiyaka sana*** *(Ça m'arrive souvent)*

20. Que pensez-vous de l'anglais dans la ville de Lubumbashi ? Peut-il prendre la place du français dans l'avenir *?*

Oui l'anglais va prendre la place du français parce qu'il y a beaucoup de centres de formations + bon moi ce qui parle l'anglais ce sont les étrangers et aussi des hommes intelligents hein

20. Préférez-vous le français à l'oral ou à l'écrit ? Pourquoi ?

Les deux tu peux avoir parlé le français il faut aussi écrire

21. Pourquoi aimez-vous parler le lingala ?

Si je me retrouve dans le milieu où on parle le lingala je parle le lingala

22. Que pensez-vous des personnes qui parlent la langue maternelle ?

C'est bien pour eux hein

23. Que pensez-vous de votre langue maternelle?

Elle est très bien

25. Arrivez-vous à distinguer le niveau d'étude d'une personne à sa façon de parler français ?

Ah ça je ne sais pas

26. Eprouvez-vous la fierté de parler français ? Pourquoi ?

Oui je suis fière de parler français parce que ça se voit que c'est la langue des intellectuels parce que quand tu parles français même dans l'armée on voit que tu es intellectuelle

27. Pensez-vous que le français soit une langue difficile ? Pourquoi ?

Oui c'est difficile

28. A quel âge avez-vous commencé à parler le français ?

Ah ah je ne sais pas bon quand je voulais travailler

29. Souhaitez-vous parler comme un français ?

Oui parce que les français parlent bien leur français

30. Etes-vous satisfait de votre manière de parler le français ?

Non

31. Pensez-vous que le milieu des parents soit important pour qu'un enfant parle bien le français ?

Oui quand les parents parlent bien le français les enfants doivent aussi bien parler le français surtout la maman c'est lui qui reste avec les enfants et qui parle et apprend aussi

32. Que pensez-vous du français qu'on entend dans les médias ?

C'est bien d'autres parlent avec les fautes d'autres parlent bien

33. Que pensez-vous de l'enseignement du français en RD Congo ?

Bon on apprend français à l'école si à la maison les enfants commencent déjà à parler français donc les enfants vont bien parler le français

34. Avez-vous un accent quand vous parlez le français ? Comment jugiez-vous ces accents ?

Ah je ne sais pas mais le kasaïens et les kinois ont des accents qui abîment le français

35. Dans quelle commune ici à Lubumbashi parle –t- on un bon français ? Pourquoi ?

Dans la commune de Lubumbashi

36. Existe-t- il plusieurs types de français à Lubumbashi ? Lesquels ?

Oui les voyous ils parlent leurs français les étudiants aussi et nous les militaires aussi

37. Pensez-vous que l'école en RD Congo soit un lieu où on peut apprendre le français ?

Oui

38. Êtes d'accord avec ceux qui soutiennent que la langue française participe à l'échec de notre pays ? Si oui comment ?

Oui parce qu'on ne comprend pas bien en français alors ici aussi c'est français + tout c'est français même les télévisions radio et puis le pays en désordre donc il faut parler swahili parce que là même les gens qui n'ont pas étudié comprend le pays va comment

39. Pourquoi avez-vous appris le français ?

Pour le travail

40. Quelle langue souhaiteriez-vous que les gens parlent en public (bus, marché, hôpital,…) ? Pourquoi ?

Les gens doivent parler en swahili parce que nous sommes au Katanga et à Lubumbashi c'est le swahili seulement il doit faire l'effort

41. Comment appréciez-vous le français des autres africains ?

D'autres africains parlent avec beaucoup de fautes nous on parle français bien nous les Congolais

43. Peut-on reconnaître la langue d'une personne par son habillement ?

Oui ici chez nous oui les baluba s'habillent très mal ***djo vile bantu banasemaka*** *(c'est ce que les gens disent) mais avec les balamba dès qu'on les voit on peut dire c'est lui*[221] *on dit toujours* ***tshilamba bwanga bwa lwendo***[222] *(l'habit est un fétiche pour le voyage)*

L. 3

1. Combien des langues parlez-vous ?

Euh moi je parle comme langue nationale quatre langues trois langues pardon le ciluba le kikanyoka le swahili le français euh quatre en tout

2. parlez-vous votre langue ethnique ?

[221] On peut le reconnaître facilement.

[222] Proverbe ciluba qui veut dire l'habillement valorise l'homme.

Oui je parle ma langue ethnique ma langue ethnique selon ma culture la culture Kuba a donnée une culture qui est très étendue dans notre contrée dans notre royaume par exemple le royaume Kuba + on nous a montré comment à travers la culture comment faire le tissage du raphia euh comment fabriqué l-l- le tissus pour xxx

3. Est-elle utile dans votre vie ?

Oui elle est utile dans ma vie

4. Quel sentiment éprouvez-vous de parler votre langue ?

Toutefois même quand ici à Lubumbashi euh quand je parle même français en terminant français si je n'utilise pas le quoi le quoi même un mot de ma langue maternelle je me sens toujours coincer + Suite a quoi c'est suite à notre culture que nous sommes abonnés depuis l'enfance + on a grandi avec ça jusqu'à nos jours alors c'est cela qui m'excite toujours de parler dans ma langue maternelle jusqu'à n'importe où je vais parler

5. Que pensez-vous de votre langue maternelle ?

Oui euh ma langue maternelle est très très posée là dans quel sens c'est puisque ça m'a donné un sens de faire les recherches + quand je suis par exemple je fais mes recherches en français je prends je traduis d'abord le mot en ma langue maternelle pour me donner maintenant le sens correct en français oui+ je trouve ma langue maternelle est la plus importante par rapport aux autres langues + c'est puisque ma langue m'a donnée une influence très capitale raison pour laquelle ça m'a aidée jusqu'à nos jours oui

6. Que pensez-vous de celle des autres ?

*Non donc les gens comme les gens comme dans notre contrée nous avions dans le royaume des gens qui parlent une même langue mais nous avions des différences quand la différence là la différence se trouve à partir d'où la différence se trouve à partir de la prononciation + nous nous pouvons prononcer comme ça eux prononcent autrement mais quand nous prononçons eux n'écoutent pas donc leur langue là comme on les appelle chez nous nous les appelons les « ptcwha »** automatiquement ce sont les pygmées patcwa** signifie pygmées + les gens là très les gens qui vivent en brousse là comment on a alors on les appelle patcwa** pour que les gens comprennent que ce sont les pygmées*

7. Que pensez-vous des personnes qui parlent la langue maternelle ?

C'est bien la langue maternelle de chacun est une belle langue

8. Que représente pour vous la langue française ?

Quand quelqu'un parle en français euh je me rappelle bien de cours de la linguistique africaine puisque la linguistique africaine nous appris quand nous avons des problèmes même pour comprendre le français c'est suite puisque nous sommes abonnées dans les langues occidentales précisément nous sommes en France + donc toutefois quelqu'un qui parle français je le considère comme un étranger + oui puisque dans notre ville de Lubumbashi les gens les gens n'aiment pas encore leurs langues+ propres langues ils s'abonnent toujours dans la langue française c'est comme ça que moi je considère ces gens là comme ça

9. Que pensez-vous du lingala ?

La langue lingala euh dans mon avis toutefois la langue lingala je ne trouve pas que non ce sont quand les gens parlent lingala ce sont des voyou non + mais moi je trouve que le lingala aussi est une langue quand les gens ont fait les études dans leur lingala ils ont trouvé que non lingala il y a aussi des termes qui ne sont pas grammatisés[223] *+ ils faut emprunter toujours les termes français et donc le lingala est toujours pauvre puisque le lingala ceux là qui apprennent le lingala les originaires du lingala eux savent comment maintenant approfondir leur langue sans utiliser les mots français + dans ma vie quelqu'un qui parle le lingala je peux le considérer comme toute personne puisque c'est une langue qui est permise de parler.*

10. Que représente pour vous la langue ciluba

Toutefois ciluba ce n'est pas une langue des voyous ou des villageois comme on le dit ici + oui les gens qui parlent le ciluba ne sont pas brutales comme le lingala les gens qui parlent le lingala sont brutales comme les militaires les policiers et les histoires comme ça + maintenant ciluba les gens là de ciluba là prennent les choses dans leur camps ils comprennent les choses autrement que ceux de Lingala ils ont leurs façons de concevoir les choses ils sont très posés par rapport à ceux de lingala + même quand vous entrez au Kasaï occidental ou bien oriental ces gens là ne sont pas brutales + ils sont là très posés en recevant tout le monde xxx

---

[223] Sic

11. Que représente pour vous le kikongo ?

Oui selon leur culture les gens de Bakongo ici comme nous lorsque vous allez dans le Bandundu là vous trouverez que les Bakongo mangent par exemple le serpent mais étant donné que nous chez nous on ne mange pas le serpent + maintenant quand on compare cette culture là nous voyons que#ils ont une culture très reculée alors ils sont là déconsidérés dans le sens là même leur langue est reculée

12. Que représente pour vous la langue swahilie ?

Euh les gens qui parlent swahili par exemple comme ici à Lubumbashi quand les gens parlent swahili c'est une langue qui est internationale le swahili ici $$$ c'est une langue internationale c'est une langue qui est posée d'abord les gens sont censés comprendre comment cette langue doit se passer

13. Y a –t-il une différence entre le swahili parlé par les adultes et celui des jeunes à Lubumbashi?

Oui il y a la différence + oui bon les jeunes aussi parlent comme ils apprennent à parler comment les gens parlent ils entendent seulement comme ça mais pendant que grammaticalement il y a le swahili grammatisée[224] *comme nos professeurs utilisent il y a une différence entre le swahili des jeunes et des adultes*

14. Parlez-vous le swahili standard (Bora) ? Dans quelles circonstances ? Pourquoi ?

Non je ne connais pas

15. Parlez-vous plus en swahili ou en français ?

Et je parle en swahili et en français hein non je parle plus en swahili

16. Quelle langue préférez-vous parler en public et dans la famille?

En public pour que les gens m'entendent j'utilise la langue française et le swahili

17. Y a-t-il une différence entre le français parlé à Lubumbashi et le français parlé dans les autres villes du Congo? Laquelle ?

---

[224] Sic

Oui il y a la différence puisque quand nous prenons par exemple la prononciation phonétique de Kasaï ça se diffère avec la prononciation phonétique d'ici[225] *$$$+ quand un Kasaïen parle vous sentez que c'est un Kasaïen qui parle à travers son accent sa prononciation + mais quand un Lushois parle tu sens que c'est un Lushois qui parle + si c'est un Mukongo tu sens que c'est un Mukongo comme ça*

18. Il vous arrive parfois de passer d'une langue à l'autre dans une conversation ? Laquelle et pourquoi ?

Oui donc quand je mélange les langues c'est-à-dire je peux commencer soit en swahili ou en français + maintenant quand les mots me manquent pour que les gens me comprennent maintenant j'emprunte soit le lingala soit swahili ou français pour que les gens comprennent tout ça marque que nous sommes pauvres dans les langues bon donc ***atufikemo mu malangues*** *(On ne maîtrise pas les langues)* .

19. Le passage d'une langue à l'autre est-il un fait du hasard ou un fait conscient ?

Non ce n'est pas que je suis conscient c'est par hasard + puisque par exemple quand un mot me manque je dois utiliser un mot pour que les gens me comprennent quand je manque comment m'exprimer en français j'emprunte le mot soit en swahili soit en ciluba des histoires comme ça

20. Dans quelles circonstances passez-vous d'une langue à l'autre dans votre conversation ?

Oui pendant quand nous sommes par exemple dans un débat par exemple quand tu es ça arrive comme ça

21. Préférez-vous le français à l'oral ou à l'écrit ? Pourquoi ?

Je préfère le français écrit pour s'habituer à connaître comment écrire un autre mot en lisant tu connais même si tu écris une lettre à quelqu'un même quand quelqu'un te lit même la personne qui te lit se sente que non il y a une personne qui m'a écrit

22. Pourquoi aimez-vous parler le lingala?

[225] Il s'agit de la ville de Lubumbashi.

J'aime parler le lingala puisque comme le lingala est une langue nationale nous sommes obligés aussi de connaître les quatre langues nationales + moi quand je parle en lingala je parle le nécessaire devant les gens surtout avec mes amis quand il y a un problème je parle

23. Arrivez-vous à distinguer le niveau d'étude d'une personne à sa façon de parler français ?

Oui

24. Eprouvez-vous la fierté de parler français ? Pourquoi ?

Oui le français me donne de fierté puisque par exemple quand je me retrouve comme je suis ici au Katanga si par exemple les études ont pris fin + je dis je vais d'abord descendre au Kasaï maintenant je me retrouve là bas les gens là qui n'ont pas étudié quand je parle là il me regarde comme si je suis un occidentaux un occidental les histoires comme ça + donc moi-même je me retrouve que je suis fier même quand je suis au milieu des gens en parlant je me sens que non je suis fier

25. Penses-tu que le français soit une langue difficile ? Pourquoi ?

Non le français n'est pas difficile c'est question seulement que la personne t'apprenne la prononciation euh euh la conjugaison à partir du verbe être jusque là pour que tu puisses maintenant avoir la directive de parler français

26. A quel âge avez-vous commencé à parler le français ?

Moi j'ai commencé à parler le français trop tard là moi j'ai commencé à parler le français à partir euh euh même quand j'étais en première année secondaire j'ai appris le français à l'école oui

27. Souhaites-tu parler comme un français ?

Bon ces gens oui ils parlent bien le français mais il y a une façon maintenant de suivre ces gens qui parlent à la loupe pour comprendre si #ils ont bien parlé ou pas c'est ça

28. Que penses-tu de l'enseignement du français en RD Congo ?

L'enseignement #####l'enseignement du français ici en RDC est bien

29. Avez-vous un accent quand vous parlez le français ? Comment jugiez-vous ces accents ?

Oui j'ai un accent la façon je ne sais pas la façon dont je suis en train de transformuler[226] *une phrase de formuler une phrase comme ça je constate maintenant je dois être limité avec un point d'interrogation soit avec un point d'exclamation soit un point final ou il y a une virgule des choses comme ça*

30. Etes-vous satisfait de votre manière de parler le français ?

Oui je l'aime

31.Êtes-vous d'accord avec ceux qui soutiennent que la langue française participe à l'échec de notre pays ? Si oui comment ?

Oui c'est vrai c'est puisque le français a dominé toutes les langues de notre pays + donc vous voyez un enfant qui évolue qui ne connaît pas même un mot de sa langue maternelle donc nous en tant que les jeunes en tant que les Congolais les Africains nous apprenons toujours à nos enfants à écrire toujours en français étant donné que nous avons nos langues propres qui pourront nous permettre comment avancer mais nous utilisons le français c'est pourquoi le français a dominé toutes les langues là et il est à la base de l'échec de notre pays

32. Pourquoi avez-vous appris le français ?

J'ai appris le français pour que je sois aussi cité parmi au milieu des gens

33. Quelle langue souhaiteriez-vous que les gens parlent en public (bus, marché, hôpital,…) ? Pourquoi ?

Les gens ici à Lubumbashi il doit parler swahili parce que c'est une langue qui domine ici que les gens doivent apprendre à parler surtout les marchands là

34. Comment appréciez-vous le français des autres africains ?

Ah non les Camerounais ne parlent pas un bon français les autres africains ne parlent pas un bon français

35. Parlez-vous souvent le français ? Avec qui le parlez-vous?

[226] Sic

Non je parle aussi en français parfois quand je veux discuter avec quelqu'un soit en famille si on a un problème de parler en français on parle mais sinon je parle toujours en ma langue (ciluba)

36. Peut-on reconnaître la langue d'une personne par son habillement ?

Oui on peut connaître quelqu'un par sa façon de s'habiller + quand nous quand on a traditionnellement quand nous prenons chez nous par exemple nous avons ce qu'on appelle euh nous avons les habits de l'ancêtre là donc quand tu dois tisser les habits là après tu dois noircir ça + tu prends ça tu portes ça et les gens vont dire non c'est la tribu Kuba ça c'est chokwe à travers leurs habillements

L. 4

1. Combien des langues parlez-vous

Je parle français swahili

2. Parlez-vous votre langue maternelle ?

Non

3. Est-elle utile dans votre vie ?

Oui c'est utile mais je ne parle pas

4. Quel sentiment éprouvez-vous de ne pas parler votre langue maternelle?

Mais j'ai mal j'ai mal de ne pas parler ma langue parce que je ne le connais pas

5. Que pensez-vous de votre langue maternelle?

Ma langue maternelle est bien mais je ne sais pas la parler parce qu'on ne m'avait pas appris ça + mais moi je vois aussi que c'est bien soit il faut connaître sa langue ethnique parce que#un jour vous pouvez aller vous pouvez se retrouver dans votre village je ne sais pas vous allez parler votre la langue

6. Que pensez-vous de celle des autres ?

Non c'est bien c'est bien leur langue maternelle est bien

7. Que pensez-vous des personnes qui parlent la langue maternelle ?

Je trouve la langue ethnique très bien parce que tout d'abord moi je ne connais pas parler notre langue mais je l'aime beaucoup plus tard moi aussi je commencerai à euh je vais faire l'effort pour m'exprimer dans notre langue

8. Que représente pour vous la langue française ?

Ah là je suis tellement bien quand je vois une personne qui s'exprime en français je vois que c-c-c'est comme si un blanc qui s'exprime très bien

9. Que pensez-vous du lingala ?

Ah lingala moi je vois que c'est la langue des délinquants des voyous et des illettrés aussi

10. Que représente pour vous la langue ciluba?

Quand quelqu'un parle le ciluba moi je vois que vous êtes des villageois

11. Que représente pour vous la langue kikongo?

Euh le kikongo aussi moi je le vois comme des villageois

12. Que représente pour vous la langue swahilie ?

Quand quelqu'un parle le swahili moi je vois que c'est une bonne langue parce que moi aussi je parle + ce n'est pas la langue des impolis c'est notre langue parce que ici euh euh au Katanga nous nous exprimons toujours en swahili si pas swahili on parle en français

13. Y a –t-il une différence entre le swahili parlé par les adultes et celui des jeunes à Lubumbashi?

Non il n'y a pas une différence entre le swahili parlé par les jeunes et les adultes + mais les jeunes de la kenya parlent le swahili comme des voyous parce que ça se diffère aussi des jeunes il y a des jeunes comme les jeunes de la Kenya qui s'expriment comme des voyous et tandis que des jeunes qui se trouvent comme par exemple euh Katuba Kamalondo aussi ce sont des jeunes qui s'expriment aussi comme toujours comme des voyous + quand vous voyez comme à la euh c'est quel quartier euh golf euh Texaco là il y a une différence et commune de Lubumbashi aussi

14. Parlez-vous le swahili standard (Bora) ? Dans quelles circonstances ? Pourquoi ?

Non je ne parle pas le swahili bora parce que je ne le connais pas c'est difficile

15. Parlez-vous plus en swahili ou en français ?

A la maison je m'exprime soit en swahili ou en français toutes les deux langues

16. Quelle langue préférez-vous parler en public et dans la famille?

Mais le swahili parce que c'est notre langue à Lubumbashi

17. Y a-t-il une différence entre le français parlé à Lubumbashi et le français parlé dans les autres villes du Congo? Laquelle ?

Oui oui parce que#ici le français parlé au Katanga parce que il y a la langue hein ça se diffère + nous nous exprimons très bien tandis que les gens qui viennent de Kasaï du Kasaï plutôt et à Kinshasa ça se diffère ils s'expriment c'est comme s'ils s'expriment ***mubaya sana sana*** *(Très mauvais) dans leurs langues* ***shituko nasema bien sana par rapport yabo*** *(nous parlons mieux)*

18. Il vous arrive parfois de passer d'une langue à l'autre dans une conversation ? Laquelle et pourquoi ?

Oui il m'arrive + quand hein comme je peux dire hein je peux commencer par bonjour mais vous terminez par le swahili c'est-à-dire vous commencez par le français et vous terminez par le swahili Parce que le swahili c'est notre langue + parce que quand vous regardez le swahili parce qu' ici nous sommes habituées à parler le swahili tandis que le français c'est une langue qu'on s'exprime soit au boulot si vous êtes au boulot même à la maison on peut aussi s'exprimer en français mais nous sommes habituées à s'exprimer toujours en swahili

19. Le passage d'une langue à l'autre est-il un fait du hasard ou un fait conscient ?

Oui c'est par hasard

20. Dans quelles circonstances passez-vous d'une langue à l'autre dans votre conversation ?

Dans la colère si vous êtes dans la colère même l'ivresse aussi

21. Que pensez-vous de l'anglais dans la ville de Lubumbashi ? Peut-il prendre la place du français dans l'avenir ?

Mais quand même quelqu'un qui s'exprime en Anglais quand même moi je vois que quand même l'anglais aussi c'est bien + il faut connaître l'anglais parce que ça nous aide à

connaître beaucoup des histoires[227] *+ ici à Lubumbashi il y a beaucoup de centres là où on apprend les gens à s'exprimer en anglais on a l'anglais en informatique aussi dans les mining*[228] *aussi*

22. Préférez-vous le français à l'oral ou à l'écrit ? Pourquoi ?

Je préfère tous les deux à l'oral ou écrit parce qu'à l'oral tu peux être parce qu'on peut vous euh vous faites l'examen lorsque vous allez terminer l'examen soit on vous retient comme un candidat là bas vous allez passer devant et vous commencerez à vous exprimer + on commencera à vous poser quelques questions et vous allez vous exprimer tandis que français à écrit là quand on vous pose l'examen vous êtes condamner toujours à écrire

23. Pourquoi n'aimeriez-vous pas parler le lingala?

Ah lingala je n'aime pas parce que c'est langue[229] *des voyous quand vous voyez les gens s'expriment en lingala moi je les vois comme les délinquants*

24. Arrivez-vous à distinguer le niveau d'étude d'une personne à sa façon de parler français ?

Oui par la façon de parler français je peux connaître le niveau d'une personne tout d'abord par la façon d'agir d'agissement la façon d'agir et aussi la façon de s'exprimer

25. Eprouvez-vous la fierté de parler français ? Pourquoi ?

Oui parce que le français quand vous exprimez en français vous sentez une fierté parce que pour moi je dois m'exprimer en français parce que à l'école je suis professeur je dois je suis condamner de s'exprimer en français

26. Penses-tu que le français soit une langue difficile ? Pourquoi ?

Non ce n'est pas difficile le français est très facile par rapport à l'anglais

27. A quel âge avez-vous commencé à parler le français ?

Non j'ai appris le quoi le français à l'école + j'ai commencé à le parler à l'école primaire hein quand j'avais six ans

---

[227] Sic

[228] Carrière minière

[229] Sic

28. Souhaites-tu parler comme un français ?

Oui je souhaite ça + quand vous voyez un blanc s'exprimer en français quand même vous allez sentir que hein il s'exprime bien en français parce que nous nous sommes en train de tâtonner en français

29. Etes-vous satisfait de votre manière de parler le français ?

Euh oui moi je suis satisfaire[230] *parce quand même moi je s'exprime*[231] *euh m'exprime mieux en français*

30. Penses-tu que le milieu des parents soit important pour qu'un enfant parle bien le français ?

Oui ça dépend maintenant d'une famille d'une autre + tu peux avoir une famille qui s'exprime en français mais l'enfant s'exprime aussi en français c'est quand vous allez vous allez voir les enfants connaît plus à l'école + maintenant nous les parents surtout les mamans on ne connaît plus devant nos enfants on connaît d'autres euh d'autres français

31. Que penses-tu du français qu'on entend dans les médias ?

Hein le français aussi c'est bien ça dépend d'une[232] *média et d'une autre*

32. Penses-tu que l'école en RD Congo soit un lieu où on peut apprendre le français ?

Ah l'enseignement en français en RDC moi je vois que l'enseignement en français en RDC est bafoué + pourquoi c'est bafoué hein les enfants nos enfants à nous quand nous regardons les enfants ne s'expriment pas en français les enfants s'expriment trop en swahili et nos enfants aiment bien le swahili par rapport à s'exprimer en français + l'enseignement est trop bas l'enseignement est trop bas il faut quand même une formation en langue français[233]

33. Avez-vous un accent quand vous parlez le français ? Comment jugiez-vous ces accents ?

---

[230] Sic

[231] Sic

[232] Sic

[233] Sic

Non moi je n'ai pas un accent + je viens de connaître le français depuis l'école primaire tandis les gens qui viennent du Kasaï peut s'exprimer par exemple peut connaître le français à l'école secondaire soit il y a d'autres qui viennent d'apprendre à parler le français à l'Université

34. Dans quelle commune ici à Lubumbashi parle –t- on un bon français ? Pourquoi ?

Ah moi je vois que dans tous[234] *les communes on s'exprime bien français*

35. Existe-t- il plusieurs types de français à Lubumbashi ? Lesquels ?

Non le français à Lubumbashi est le même

36. Pensez-vous que l'école en RD Congo soit un lieu où on peut apprendre le français ?

Oui oui comme moi j'avais pris le français à l'école chez nous on s'exprimait en swahili

37. Êtes-vous d'accord avec ceux qui soutiennent que la langue française participe à l'échec de notre pays ? Si oui comment ?

Non ce n'est pas vrai moi je pense que le français avec le français il y a évolution dans notre pays + si vous vous exprimez en français vous allez quitter ailleurs vous allez vous défendre + tandis que si vous vous exprimez en swahili vous allez ailleurs pour se défendre ça sera difficile

38. Pourquoi avez-vous appris le français ?

Moi j'ai appris le français comme ma raison à moi je suis professeur je dois apprendre le français parce que je serai toujours à s'exprimer toujours en français devant mes élèves

39. Quelle langue souhaiteriez-vous que les gens parlent en public (bus, marché, hôpital,…) ? Pourquoi ?

Non non les gens peuvent s'exprimer en swahili parce que le quoi langue swahili c'est notre langue parce que quand vous voyez ici ça se diffère aussi ici au Katanga il n y a que le swahili ou le français tandis que si vous allez à Kin il y a le ciluba il y a le lingala il ya le kikongo et le français aussi

40. Comment appréciez-vous le français des autres africains ?

---

[234] Sic

Ah non non non nous quand vous voyez euh chez nous ici au Congo nous nous exprimons bien en français par rapport aux autres pays

41. Parlez-vous souvent le français ? Avec qui le parlez-vous ?

Oui je parle le français à la maison avec les enfants

42. Peut-on reconnaître la langue d'une personne par son habillement ?

Oui on peut reconnaître la personne par la façon de s'habiller + ici à Lubumbashi par sa façon de s'habiller et aussi par sa façon de parler parce que si vous voyez tu peux prendre comme exemple euh les baluba + les baluba peuvent commencer une phrase en français il termine avec le swahili euh le kiluba + leur façon de s'habiller aussi il peut s'habiller le rouge vert le rouge jaune il y a aussi les Lamba + les Lamba aussi pour connaître les Lamba on peut voir l'habillement aussi les Lamba s'habillent avec les chaussettes + une femme avec les chaussettes en pagne mais avec les chaussettes

L. 5

1. Combien des langues parlez-vous

Hum trois langues français swahili kanyoka

2. Parlez-vous votre langue maternelle ?

Non

3. Est-elle utile dans votre vie ?

Oui

4. Quel sentiment éprouvez-vous de ne pas parler votre langue maternelle?

Bon je n'éprouve aucun sentiment hein aucun

5. Que pensez-vous de votre langue maternelle ?

Oui je ne la connais pas d'abord je ne la connais pas on dit qu'elle est elle est sauvage je ne peux pas parler ça devant tout le monde

6. Que pensez-vous de celle des autres ?

Bon parfois je le trouve bizarre mais je comprends les personnes qui parlent ces langues

7. Que représente pour vous la langue française ?

Mais premièrement c'est quelqu'un qui mérite du respect et puis surtout s'il parle un bon français non là on apprécie on l'admire enfin

8. Que pensez-vous du lingala ?

Bon le lingala ça dépend ça dépend hein mais parfois on a euh des doutes sur les personnes qui parlent le lingala on les prend pour les voyous pour des personnes bon comment je peux dire là ça dépend + il y a le lingala parlé par les jeunes hein là ça se diffère des adultes donc les jeunes ont leur façon de parler lingala et parfois ce n'est pas un bon ce n'est vraiment pas poli et puis c'est un peu voyous

9. Que représente pour vous la langue ciluba ?

Là c'est vrai que c'est notre langue nationale mais je les prends surtout pour des villageois hein les gens qui parlent ciluba ce sont les villageois pour moi

10. Que représente pour vous le kikongo?

Même celui qui parle le kikongo c'est pareil hein c'est pareil

11. Que représente pour vous la langue swahilie ?

Bon swahili pour moi d'abord moi je parle swahili parfaitement d'ailleurs bon j'ai vraiment euh je vois normal pour moi les gens parler swahili + je trouve ça normal swahili par rapport au lingala je le trouve un peu bon + je considère celui qui parle swahili que celui qui parle le lingala

12. Parlez-vous le swahili standard (Bora) ? Dans quelles circonstances ? Pourquoi ?

Un peu oui moi si je me retrouve devant quelqu'un qui parle swahili bora bon pour ce faire comprendre je peux aussi essayer de parler le swahili bora mais c'est difficile

13. Parlez-vous plus en swahili ou en français ?

Bon je parle plus français parce que je passe tous mon temps à la faculté donc je parle plus français que swahili

14. Quelle langue préférez-vous parler en public et dans la famille?

Bon ici on doit parler swahili parce que c'est notre langue à nous

15. Y a-t-il une différence entre le français parlé à Lubumbashi et le français parlé dans les autres villes du Congo? Laquelle ?

Oui je trouve une différence bon c'est au niveau de prononciation euh formulation des phrases

16. Il vous arrive parfois de passer d'une langue à l'autre dans une conversation ? Laquelle et pourquoi ?

Oui il m'arrive il m'arrive parfois de mélanger les langues français et swahili + bon ça dépend aussi des circonstances peut-être c'est pour se faire comprendre aussi euh et puis nous sommes des noirs quand on est en colère on aime bien parler français bon les deux hein les deux ça dépend des circonstances aussi

17. Dans quelles circonstances passez-vous d'une langue à l'autre dans votre conversation ?

Hum parfois quand je suis en colère ça m'arrive de fois de changer des langues

18. Le passage d'une langue à l'autre est-il un fait du hasard ou un fait conscient ?

Non oui oui certains le font par hasard bon pour un peu pour moi hein ce n'est pas poli hein de changer les langues c'est mieux de parler la langue connu par tous hein

19. Que pensez-vous de l'anglais dans la ville de Lubumbashi ?

Pour le moment on les considère hein les les gens qui parlent l'anglais + ce n'est plus comme avant maintenant pour les tests d'embauches on demande aux gens aussi si vous parlez anglais français ou swahili

20. Peut-il prendre la place du français dans l'avenir ?

Hum c'est difficile de le dire mais prendre la place je ne pense pas + la langue le français plutôt c'est déjà la langue officialisée donc l'anglais ne peut pas prendre la place du français + bon il y a d'abord la mondialisation il y a aussi les entreprises+ beaucoup d'entreprises qui naissent aujourd'hui sont des entreprises anglaises et américaines ce qui nous poussent à apprendre la langue anglaise

21. Préférez-vous le français à l'oral ou à l'écrit ? Pourquoi ?

Bon le français il faut le connaître dans plusieurs cas ou domaines je préfère l'oral et l'écrit bon parce que il faut bien parler français et il faut aussi bien écrire français

22. Pourquoi aimez-vous parler le lingala?

Bon le lingala j'aime un peu parler parce que c'est notre langue aussi ça fait partie des langues nationales que l'on a ici au Congo+ mais je ne préfère pas trop parler ou bien trop connaître m'intéresser au lingala surtout les gens le parle pour impressionner ou pour se faire remarquer on parle en lingala

23. Eprouvez-vous la fierté de parler français ? Pourquoi ?

Bon je ne suis pas encore fier j'aime parler donc je préfère parler plus que ce que je parle

24. Penses-tu que le français soit une langue difficile ? Pourquoi ?

Par rapport à toutes les autres langues hein parce que le français il y a des principes des règles à suivre bon c'est difficile mais c'est bien de le connaître

25. A quel âge avez-vous commencé à parler le français ?

Bon j'ai commencé dans la famille d'abord et puis à l'école bon dès le bas âge d'abord j'ai appris à parler français

26. Souhaitez-vous parler comme un français ?

Bon comme un français bon je ne pense pas mais je préfère parler bien français parfaitement quoi+ bon je préfère bien parler français

27. Etes-vous satisfait de votre manière de parler le français ?

Non pas encore j'aime bien parler plus que ça + parler parfaitement un peu français quoi

28. Arrivez-vous à distinguer le niveau d'étude d'une personne à sa façon de parler français ?

Oui là là c'est clair c'est facile à reconnaître et distinguer quelqu'un qui a beaucoup étudié tu le sauras+ bon bien sûr + bon ça dépend aussi bon le milieu aussi influence par la façon de parler la façon de concevoir les choses + donc quand on est entouré des personnes qui

parlent mal français mais c'est difficile aussi de parler bien français parce que#on a un professeur qui parle mal français c'est difficile

29. Que pensez-vous du français qu'on entend dans les médias ?

Bon c'est un français moyen malgré qu'il y a des petites erreurs des fautes quelque part quand même ça passe

30. Que pensez-vous de l'enseignement du français en RD Congo ?

Bon je souhaite ou je propose que notre français ici soit enseigné d'une façon modèle + je peux dire ça donc on utilise parfois des mots anciens donc il y a des dictionnaires qu'on a chaque année c'est mieux aussi d'utiliser ou de parler le français moderne je peux dire

31. Avez-vous un accent quand vous parlez le français ?

Non je ne connais pas je ne maîtrise pas ma langue maternelle ce qui m'aide un peu de ne pas avoir l'accent

32. Comment jugiez-vous les accents des autres?

L'accent des autres est dû à la langue maternelle quand ils parlent et grandissent ou en parlant leur langue maternelle ou dialecte c'est ce qui est à la base de ces accents

33. Dans quelle commune ici à Lubumbashi parle –t- on un bon français ? Pourquoi ?

Dans la commune de Lubumbashi parce qu'il y a je peux dire des gens civilisés les intellectuels même dans d'autres communes+ il y a en a mais qui sont des négligents et qui s'intéressent à autres choses

34. Existe-t- il plusieurs types de français à Lubumbashi ? Lesquels ?

Oui plusieurs types il y a de l'argot qu'on utilise + il y a le français classique le français facile bon il y a aussi des mots techniques+ bon ça dépend du domaine aussi +bon le français est le même mais il y a certains mots qu'on utilise souvent par les universitaires il y a d'autres par les chauffeurs bon ça dépend

35. Penses-tu que l'école en RD Congo soit un lieu où on peut apprendre le français ?

Bon seulement je peux dire oui et non + donc oui pourquoi parce que tous les cours qu'on donne à l'école ça se donne en français+ maintenant non pourquoi parce qu'il y a bon ça

dépend de chacun de la personne qui souhaite qui désire parler français + certaines personnes commencent par la maison ils lisent ils écrivent ils essayent de prononcer ou de faire de lecture afin de parler un bon français là ça s'apprend personnellement et s'apprend à l'école

36. Êtes-vous d'accord avec ceux qui soutiennent que la langue française participe à l'échec de notre pays ? Si oui comment ?

Bon le français bon là le français ne tue pas notre pays mais je pense c'est nous- mêmes + nous savons très bien que nous sommes dans un pays francophone nous devons apprendre à parler parfaitement français mais ce qu'on dit que non c'est le français mais c'est nous-mêmes qui refusons de connaître le français donc c'est nous-mêmes qui sommes à la base de notre échec

37. Comment appréciez-vous le français des autres africains ?

Bon par rapport à nous hein eux ils ont un accent un accent prononcé hein + je peux dire ça ce n'est pas comme nous nous parfois on peut se cacher + notre français est un peu compréhensible + c'est difficile de distinguer un Congolais peut-être à la radio c'est difficile de distinguer un Congolais et un français mais par contre un Ouest africain et un Congolais il y a vraiment une différence + ils ont un bon français mais un mauvais ton+ leur accent c'est que ça ne soit pas du tout bon mais ils parlent bon pas bien

38. Parlez-vous souvent le français ? Avec qui le parlez-vous?

Oui avec les amis et à la maison un peu

39. Peut-on reconnaître la langue d'une personne par son habillement ?

Bon oui et non parce qu'on dit que l'habit ne fait pas le moine + on peut se tromper facilement de quelqu'un et puis il y a des signes je peux dire il y a euh je peux dire une façon de s'habiller qui est propre à une telle tribu par exemple à un groupe d'individus donc ça dépend

L. 6

1. Combien des langues parlez-vous

Le franaçis et swahili euh euh deux langues hein

2. parlez-vous votre langue maternelle ?

J'essaie un peu de parler ma langue

3. Est-elle utile dans votre vie ?

Oui elle est utile

4. Quel sentiment éprouvez-vous de ne pas parler votre langue maternelle?

Non je suis gênée

5. Que pensez-vous de votre langue maternelle ?

Bon elle est bonne parce qu'elle peut m'aider le jour où je serai dans mon village + ma langue maternelle je l'aime parce que c'est ma langue je dois l'aimer et le connaître + il faut que je parle ma langue maternelle c'est ça

6. Que pensez-vous de celle des autres ?

C'est bien dans leurs coutumes aussi + la langue maternelle des autres bon ce n'est pas bien pour moi + c'est bien aussi pour eux quand il le parle ils se sentent aussi alaise

7. Que pensez-vous des personnes qui parlent la langue maternelle ?

Euh bon quand je trouve quelqu'un qui parle sa langue maternelle pour moi je vois il est villageois parce qu'ici on parle beaucoup en swahili + si on voit quelqu'un qui parle kikasaï on le considère comme si c'est quelqu'un qui est venu fraîchement du Kasaï signe du village ici chez nous

8. Que représente pour vous la langue française ?

Quand je vois une personne parler français je vois que cette personne elle est intellectuelle + elle est passée au banc de l'école parce qu'elle parle français et pour moi le français ce n'est pas seulement la langue des blancs comme on pense

9. Que pensez-vous du lingala ?

Pour moi quelqu'un qui parle le lingala euh euh bon je le considère comme un voyou

10. Que représente pour vous la langue ciluba?

Quelqu'un qui parle le ciluba je le prends comme un Congolais parce que le ciluba c'est une langue nationale qui représente la force le courage

11. Que représente pour vous la langue kikongo?

Le kikongo aussi c'est une langue nationale

12. Que représente pour vous la langue swahilie ?

Le swahili c'est notre langue nationale c'est une langue de politesse par rapport au lingala

13. Y a –t-il une différence entre le swahili parlé par les adultes et celui des jeunes à Lubumbashi?

Oui il y a une différence entre le swahili parlé par les adultes et les jeunes parce que si on voit le vieux parler le swahili ils parlent un bon swahili que tous le monde peut entendre et pour les jeunes ça devient comme si c'est une langue des voyous ils parlent ça comme ça

14. Parlez-vous le swahili standard (Bora) ? Dans quelles circonstances ? Pourquoi ?

Non je ne parle pas le swahili bora parce que je suis habituée à parler notre swahili de Lubumbashi le swahili facile

15. Parlez-vous plus en swahili ou en français ?

Je parle plus en swahili

16. Quelle langue préférez-vous parler en public et dans la famille?

Ici je préfère parler le swahili parce que beaucoup de gens pour mieux euh euh s'entendre il faut parler en swahili

17. Y a-t-il une différence entre le français parlé à Lubumbashi et le français parlé dans les autres villes du Congo? Laquelle ?

Oui il y a une différence parce que les gens du Kasaï tu peux entendre même pour parler le français leur ton euh la prononciation n'est pas bien

18. Il vous arrive parfois de passer d'une langue à l'autre dans une conversation ? Laquelle et pourquoi ?

Oui il m'arrive parfois de changer les langues dans une conversation j'utilise la langue française parfois si le mot est difficile et si je veux faire comprendre aux gens j'utilise le swahili +je peux le faire pour faire comprendre euh à mes collègues à qui je parle

19. Le passage d'une langue à l'autre est-il un fait du hasard ou un fait conscient ?

Parfois je le fais par hasard et parfois je le fais consciemment

20. Dans quelles circonstances passez-vous d'une langue à l'autre dans votre conversation ?

Bon il m'arrive de fois de commencer une phrase en français et de terminer en swahili si euh le mot que je parle euh donc ici il y a des mots qui m'échappent pour les parler en français+ je peux mieux les parler en swahili là je peux changer facilement

21. Que pensez-vous de l'anglais dans la ville de Lubumbashi ? Peut-il prendre la place du français dans l'avenir ?

Bon pour quelqu'un qui parle l'anglais moi je peux le prendre d'un étranger par exemple + non l'anglais ne peut pas prendre la place du français ici

22. Préférez-vous le français à l'oral ou à l'écrit ? Pourquoi ?

Bon je préfère le français à l'écrit parce que avec un français écrit là tu peux être un écrivain + je préfère aussi le français oral pour s'échanger avec les gens qui parlent mieux français de plus que moi là ça sera facile aussi

23. Pourquoi n'aimeriez-vous pas parler le lingala?

Non je ne veux pas parce que ça m'intéresse peu +ici au Katanga les gens qui parlent le lingala ce sont des militaires et les policiers.

24. Arrivez-vous à distinguer le niveau d'étude d'une personne à sa façon de parler français ?

Oui il m'arrive euh de fois parce que je peux distinguer une personne par sa façon de parler je vois que celle qui a bien étudié et s'il n'a pas bien étudié je vais voir

25. Eprouvez-vous la fierté de parler français ? Pourquoi ?

Oui je suis fière parce que c'est une langue moi je la considère comme une langue riche

26. A quel âge avez-vous commencé à parler le français ?

Bon je l'ai commencé à la maison un peu euh euh je l'ai amélioré à l'école

27. Souhaitez-vous parler comme un français ?

Oui je souhaite parler comme un français parce que si je vois un français un français parler là j'envie aussi de parler comme lui

28. Etes-vous satisfait de votre manière de parler le français ?

Non je ne suis pas satisfaite

29. Pensez-vous que le milieu des parents soit important pour qu'un enfant parle bien le français ?

Oui le milieu des parents est important pour bien parler le français

30. Que pensez-vous du français qu'on entend dans les médias?

Non il est assez bien parce que ce n'est pas tous les journalistes qui s'expriment bien en français

31. Que pensez-vous de l'enseignement du français en RD Congo ?

L'enseignement du français chez nous en RDC il a baissé parce qu'on prend n'importe quel professeur de français + ces derniers temps on ne prend pas seulement les professeurs qui ont fait le français mais on peut prendre même un professeur de droit pour donner le français c'est pour cela que le français a baissé au Congo

32. Avez-vous un accent quand vous parlez le français ?

Non quand je parle je ne vois pas que j'ai un accent

33. Comment jugiez-vous ces accents ?

Oui les autres ont des accents leurs accents moi je trouve que ça diminue le français diminue la façon de parler le français

34. Dans quelle commune ici à Lubumbashi parle –t- on un bon français ? Pourquoi ?

Euh commune de Lubumbashi je vois que dans la commune de Lubumbashi il y a beaucoup d-des intellectuels[235]

35. Existe-t- il plusieurs types de français à Lubumbashi ? Lesquels ?

Oui il existe plusieurs types de français ici à Lubumbashi + bon il y a un français que je peux parler avec un enfant de #une année de deux ans de trois ans et un élève et un étudiant

36. Pensez-vous que l'école en RD Congo soit un lieu où on peut apprendre le français ?

Oui je suis sûr parce qu'il y a ces gens là qui viennent de leurs parents qui ne sait[236] *pas s'exprimer en français ils parlent swahili + puis il va à l'école ils commencent à s'exprimer en français*

37. Êtes-vous d'accord avec ceux qui soutiennent que la langue française participe à l'échec de notre pays ? Si oui comment ?

Non je ne suis pas de cet avis bon les gens qui peuvent dire ça ce sont des gens qui ne savent pas parler le français

38. Pourquoi avez-vous appris le français ?

Moi j'ai appris le français parce qu'avec le français ici au Congo tu peux trouver un emploi facilement

39. Comment appréciez-vous le français des autres africains ?

Leur français moi je vois que euh leur ton est bizarre + je vois que nous nous sommes plus riches qu'eux parce que leur ton il y a beaucoup des[237] *accents dans leur façon de parler le français*

40. Parlez-vous souvent le français ? Avec qui le parlez-vous ?

Oui je parle avec mes professeurs+ mes parents et les amis c'est en swahili

41. Peut-on reconnaître la langue d'une personne par son habillement ?

---

[235] Sic

[236] Sic

[237] Sic

Non on ne peut pas reconnaître la langue de quelqu'un par sa façon de s'habiller

L. 7

1. Combien des langues parlez-vous ?

Swahili et français

2. parlez-vous votre langue maternelle ?

Non je ne parle pas ma langue maternelle

3. Est-elle utile dans votre vie ?

Non il[238] *n'est pas utile pour moi*

4. Quel sentiment éprouvez-vous de ne pas parler votre langue maternelle?

Bon comme ce n'est pas utile pour moi je ne ressens rien

5. Que pensez-vous de votre langue maternelle ?

Bon je peux dire elle est passable

6. Que pensez-vous de celle des autres ?

Par rapport à moi je crois que les autres langues maternelles embêtent

7. Que pensez-vous des personnes qui parlent la langue maternelle ?

Bon sont des villageois pour moi

8. Que représente pour vous la langue française

Bon le français représente parce que pour moi c'est une langue d'ouverture + celui qui parle le français elle est supérieure aux autres langues parce qu'elle est la mieux parlée partout

9. Que représente pour vous le lingala ?

Bon pour moi quelqu'un qui parle ***malingala*** *(le lingala) c'est un voyou+ un aventurier parce que c'est pas une langue d'éducation*

---

[238] Sic

10. Que représente pour vous la langue ciluba ?

Bon pour moi quelqu'un qui parle le ciluba je les prends comme des villageois hein mais ***muciluba*** *(en ciluba)ont dit* ***tshisekiseki mweneba tshimanimani tshiya***[239] *(on se moque jamais d'une personne parce qu'on ne connaît pas le lendemain) (rire)*

11. Que représente pour vous le kikongo ?

Le kikongo aussi parce que ce sont des langues maternelles

12. Que représente pour vous la langue swahilie ?

La langue swahilie pour moi ça représente quelque chose parce que c'est une langue des gens qui se respectent la langue du pouvoir

13. Y a –t-il une différence entre le swahili parlé par les adultes et celui des jeunes à Lubumbashi?

Bon c'est presque le même parce que pour le moment les jeunes emploient plus euh euh quoi les argots+ ils mélangent le swahili avec le lingala ils mélangent le swahili avec d'autres langues maternelles

14. Parlez-vous le swahili standard (Bora) ? Dans quelles circonstances ? Pourquoi ?

Non comme ici au Congo le swahili bora est plus parlé dans une partie ce n'est pas partout au Congo où on parle le swahili bora le swahili bora est parlé dans une autre partie du Congo + je ne parle pas ce swahili parce que je crois que c'est difficile pour moi

15. Parlez-vous plus en swahili ou en français ?

Je parle plus le français avec mes enfants pour apprendre

16. Quelle langue préférez-vous parler en public et dans la famille?

Comme moi en public j'aime plus parler le français parce que la majorité des gens parle français dans le quartier où j'habite

17. Y a-t-il une différence entre le français parlé à Lubumbashi et le français parlé dans les autres villes du Congo? Laquelle ?

---

[239] Proverbe ciluba.

Oui le français est différent+ le français qu'on parle au Kasaï est différent du français qu'on parle à Lubumbashi à Kin ou au Kasaï + chaque personne qui parle français donc utilise donc il y a plus les dialectes de sa tribu

18. Il vous arrive parfois de passer d'une langue à l'autre dans une conversation ? Laquelle et pourquoi ?

Oui oui c'est ce que j'ai dit là parce que plus ici nous parlons un peu le swahili mais quand nous parlons plus le swahili nous ne connaissons pas parler tout le swahili c'est pour ça que nous mélangeons le swahili et le français donc il y a d'autres mots qu'on parle en swahili et d'autres qu'on parle en français

19. Le passage d'une langue à l'autre est-il un fait du hasard ou un fait conscient ?

Bon je crois que c'est par hasard

20. Dans quelles circonstances passez-vous d'une langue à l'autre dans votre conversation ?

Bon moi souvent c'est quand je suis en colère

21. Que pensez-vous de l'anglais dans la ville de Lubumbashi ?

Bon l'anglais pour moi je pense que c'est comme le lingala la langue des voyous parce qu'il y a beaucoup de mots argots et c'est la langue des jeunes

22. Peut-il prendre la place du français dans l'avenir ?

Jamais jamais les gens parlent plus français mais ceux qui veulent parler anglais parce qu'ils veulent voyager dans les pays anglophones soit travailler dans les mining[240] *bon les gens parlent français*

23. Préférez-vous le français à l'oral ou à l'écrit ? Pourquoi ?

Le français à l'écrit parce que je pense que pour apprendre à quelqu'un le français il vaut mieux qu'ils apprennent d'abord à écrire parce qu'il y a des gens qui parlent le français orale mais ils ne savent pas écrire

24. Aimez-vous parler le lingala ? Pourquoi ?

---

[240] Carrière minière

Le lingala je n'aime pas bon pour moi c'est une langue des voyous

25. Arrivez-vous à distinguer le niveau d'étude d'une personne à sa façon de parler français ?

Oui bon comme ici à Lubumbashi si quelqu'un a étudié vous le verrez par son parlé et la personne qui n'a pas étudié vous le verrez lui aussi parce que c'est comme ici à Lubumbashi la langue la plus parlée est le français et le swahili+ les gens parlent aussi swahili mais si quelqu'un parle français donc la personne là a étudié

26. Eprouvez-vous la fierté de parler français ? Pourquoi ?

Oui j'en suis fière bon je prends le cas comme par exemple ici à Lubumbashi si quelqu'un parle français donc c'est euh la personne là est considérée

27. Pensez-vous que le français soit une langue difficile ? Pourquoi ?

Le français n'est pas une langue difficile parce qu'ici nous apprenons le français partout surtout au travail et depuis la maison et les enfants l'apprennent dès l'école maternelle

28. A quel âge avez-vous commencé à parler le français ?

Il y a très longtemps je ne me rappelle pas ***nirifundaka*** *(J'avais appris) je travaillais chez*

Monsieur Dupont

29. Souhaitez-vous parler comme un français ?

Bon je ne le souhaite pas parce que le français que je parle c'est ce qu'on m'a pris par un blanc je ne le souhaite pas

30. Etes-vous satisfait de votre manière de parler le français ?

Oui je suis satisfaite

31. Pensez-vous que le milieu des parents soit important pour qu'un enfant parle bien le français ?

Comme ici à Lubumbashi oui quand les parents travaillent on laisse plus les quoi les enfants à l'école dès l'âge de deux ans par exemple mais dans les cités c'est bizarre

32. Que pensez-vous du français qu'on entend dans les médias ?

Le français que j'entends dans les medias ce français est meilleur

33. Que pensez-vous de l'enseignement du français en RD Congo ?

Bon je crois que le français qu'on apprenne en RDC bon il est meilleur

34. Avez-vous un accent quand vous parlez le français ? Comment jugiez-vous ces accents ?

Bon moi je parle français il n y a pas d'accent

35. Existe-t- il plusieurs types de français à Lubumbashi ? Lesquels ?

Bon chacun à sa façon de parler parce qu'ici il y a beaucoup de tribus quand une personne parle il a plus l'accent de sa tribu bon leur accent est très moche

36. Dans quelle commune ici à Lubumbashi parle –t- on un bon français ? Pourquoi ?

A Lubumbashi au Golf donc dans la commune de Lubumbashi parce que c'est #en ville

37. Pensez-vous que l'école en RD Congo soit un lieu où on peut apprendre le français ?

Oui actuellement oui

38. Êtes-vous d'accord avec ceux qui soutiennent que la langue française participe à l'échec de notre pays ? Si oui comment ?

Je ne suis pas de cet avis parce que les gens qui disent ça ce sont des gens qui n'ont pas étudié

39. Pourquoi avez-vous appris le français ?

Je l'ai appris parce que c'est une langue du Congo et aussi pour nourrir ma famille

40. Comment appréciez-vous le français des autres africains ?

Je pense qu'en RDC on a quand même un accent meilleur par rapport aux autres Africains

41. Parlez-vous souvent le français ? Avec qui le parlez-vous ?

Oui avec les gens de mon quartier les gens de ma famille et les amis

42. Peut-on reconnaître la langue d'une personne par son habillement ?

Non on ne peut pas connaître la langue de quelqu'un par sa manière de s'habiller

L. 8

1. Combien des langues parlez-vous ?

Alors de mon côté tout d'abord je commence par le swahili + le ciluba du Kasaï lingala lotetela et français qui est la langue internationale parlée par tout le monde

2. Parlez-vous votre langue maternelle ?

Oui je connais ma langue maternelle qui est le ciluba

3. Est-elle utile dans votre vie ?

Ma langue est très très nécessaire

4. Quel sentiment éprouvez-vous de ne pas parler votre langue maternelle?

Quand chez moi à la maison je m'exprime avec mes enfants et mon épouse alors ça me donne la joie alors d'être Kasaïen alors je suis fier de savoir parfaitement ma langue

5. Que pensez-vous de votre langue maternelle ?

Oui ma langue maternelle pour moi ça m'intéresse beaucoup et même si je suis devant euh mes amis et mes collègues kassaïens qui savent parler en ciluba alors on s'exprime librement on est content et fier de chez nous

6. Que pensez-vous de celle des autres ?

Oui la langue des autres ça m'intéresse aussi puisque c'est très nécessaire qu'il n'y a pas moyen de ridiculiser la langue d'autrui mais toutes les langues sont bonnes

7. Que pensez-vous des personnes qui parlent la langue maternelle ?

Je n'ai pas de problème je me sens alaise on dit chez nous (rire) ***kuikala ne mukaji umwe ni kufua disu dimwe***[241] *(avoir une seule femme c'est être borgne) il faut parler toutes nos langues maternelle///oui mais c'est comme on dit* ***sela babidi ufwe lukasa***[242] *(épouse deux femmes tu mourras très vite) (rire).*

[241] Proverbe en ciluba la femme est considéré comme une langue maternelle, il faut l'aimer.

[242] Proverbe ciluba qui veut dire « qui trop embrasse mal étreint ».

8. Que représente pour vous la langue française ?

Oui alors si je vois quelqu'un qui parle en français il fait partie de la francophone euh de la francophonie + alors c'est la langue française qui est un peu parlé partout dans tout les pays francophone le français devient une langue internationale pour tout le monde

9. Que pensez-vous du lingala ?

Le lingala c'est aussi une langue très importante et qui est souvent utilisé par les militaires et les policiers + moi je peux encourager mes enfants à parler lingala s'ils sont à Kinshasa mais du fait que nous sommes ici à Lubumbashi alors les enfants s'intéresse en swahili et puis français mais le lingala là c'est après mais ici quand nous disons que le lingala c'est la langue des militaires et des policiers c'est juste c'est leurs langues+ c'est leurs langues on voit du côté de l'hindoubill disons la langue des voyous+ là leur lingala c'est pas la même chose comme les militaires et les policiers ils pensent alors chez eux hindoubill ça veut dire il y a plusieurs mots qu'on a ajouté et ça devient maintenant un lingala troublé + donc un lingala alors consommé avec beaucoup de mots avec beaucoup de langues là bas

10. Que représente pour vous la langue ciluba?

Pour le ciluba c'est comme une langue comme tout autre langue alors celui qui s'exprime il n'est pas important plus que les autres+ il est toujours égal à tout le monde c'est une langue comme on peut parler le swahili comme on peut parler le lingala mais c'est toujours la même chose si quelqu'un parle le ciluba soit il n'est pas intellectuel ou soit il n'est pas important il ne surpasse pas les autres +ce n'est pas le cas de ceux qui parlent swahili et lingala ils font la course des langues + le ciluba c'est une langue nationale alors que chacun peut parler sans problème

11. Que représente pour vous la langue le kikongo?

Bon quand quelqu'un parle kikongo directement je me souviens euh euh de la province du Bas-kongo alors quelqu'un qui vient de Massimanimba euh de Boma ou bien de Banana+ alors c'est là où on s'exprime librement en kikongo et aussi à Kinshasa on s'exprime en kikongo + le kikongo même c'est une langue nationale alors on ne peut pas ridiculiser cette langue c'est aussi importante

12. Que représente pour vous la langue swahilie ?

Oui le swahili c'est une très bonne langue mais c'est une langue qui vient des Arabes alors les arabisés alors c'est la langue qui vient des Arabes alors quand quelqu'un parle le swahili alors c'est très bien+ mais le swahili qui est parlé ici à Lubumbashi c'est un donc un swahili alors que quelqu'un peut comprendre librement sans problème mais si on utilise surtout le swahili là parlé en Tanzanie Kenya alors là bas c'est difficile donc de vous adapter car il y a des mots techniques là bas que vous ne pouvez pas comprendre mais tandis que le swahili parlé ici au Katanga c'est simple on comprend et c'est bien

13. Y a –t-il une différence entre le swahili parlé par les adultes et celui des jeunes à Lubumbashi?

Oui oui il ya une différence nous nous parlons un swahili que tout le monde peut s'adapter à comprendre tandis que chez les jeunes alors ils utilisent d'autres mots difficiles là bas que vous ne pouvez pas comprendre +par exemple ils peuvent vous dire non non les wayambard tout ça+ d'où vient tous ces mots nous nous ne connaissons pas tout ça si vous êtes au milieu des jeunes par exemple à la commune Kenya ou bien à l'arrêt de bus mais quand même vous allez suivre + le swahili parlé là bas il y a beaucoup beaucoup des[243] *mots alors c'est différent par rapport au swahili parlé par les adultes*

14. Parlez-vous le swahili standard (Bora) ? Dans quelles circonstances ? Pourquoi ?

Oh non swahili bora pour moi c'est difficile c'est difficile alors le swahili que je connais c'est le swahili simple parlé ici au Katanga c'est difficile maman c'est difficile ma jeune fille

15. Parlez-vous plus en swahili ou en français ?

Oui nous utilisons toutes les deux langues swahili et même le français c'est surtout le swahili qui domine puisque le français c'est parmi les gens qui parle en français parmi les intellectuels+ si vous êtes parmi eux en ce moment là vous devez vous exprimer en français + mais si vous êtes dans un milieu où on ne parle pas alors vous vous devez je te disais donc parler la langue swahili

16. Y a-t-il une différence entre le français parlé à Lubumbashi et le français parlé dans les autres villes du Congo? Laquelle ?

Non il n'y a pas la différence c'est la même chose

---

[243] Sic

17. Il vous arrive parfois de passer d'une langue à l'autre dans une conversation ? Laquelle et pourquoi ?

Oui ça peut arriver vous commencez la phrase en français et vous la terminez par le swahili ça peut arriver alors à condition qu'on vous écoute

18. Le passage d'une langue à l'autre est-il un fait du hasard ou un fait conscient ?

On peut s'exprimer soit en français ou en swahili ou en ciluba ou soit en lingala ça dépend de la personne + ah quand on cause on peut parler dans une langue ou votre ami ou votre copain peut vous comprendre facilement sans problème

19. Dans quelles circonstances passez-vous d'une langue à l'autre dans votre conversation ?

Ah on peut commencer comme ça pour la bonne compréhension

20. Le passage d'une langue à l'autre est-il un fait du hasard ou un fait conscient ?

Oui on peut être conscient ou ça peut passer par hasard alors ça arrive ça dépend + quand nous sommes dans un milieu où il ya beaucoup de gens alors il peut y avoir d'autres personnes qui ne comprennent rien alors en ce moment là on peut utiliser la langue nationale pour que ces gens là me comprennent+ je parle toujours en français et par exemple il y a des mots qui échappe nt alors c'est très bien de passer en langue vernaculaire alors en ce moment là on vous entends facilement par tout le monde et vous êtes compris par tout le monde +si vous êtes en colère ça peut arriver je m'exprime ou je mélange les langues français ou en swahili ça peut arriver+ mais pour vous faire comprendre non non vous devez donc je dois utiliser la langue qui est facile donc mon copain ou mon ami peut me comprendre facilement et le message passe sans problème

21. Que pensez-vous de l'anglais dans la ville de Lubumbashi ? Peut-il prendre la place du français dans l'avenir ?

Oui l'anglais ça devient maintenant la langue la langue internationale là où nous partons l'anglais va dominer parce que tout ce qui se passe maintenant c'est l'anglais + euh nous sommes à côté des pays anglophones qui parlent anglais par exemple la Zambie on parle l'anglais+ il y a beaucoup de Sud africains qui se déplacent qui viennent ici on s'exprime en anglais mais là il n'y a pas de problème + c'est pourquoi l'anglais domine et c'est là où nous filons c'est là où nous allons + de mon côté je pense que l'anglais et le français vont toujours

marcher ensemble mais pour le moment l'anglais commence à dominer alors on ne sait pas prochainement

22. Préférez-vous le français à l'oral ou à l'écrit ? Pourquoi ?

Moi je préfère les deux même écrit même parlé je préfère les deux alors ça m'intéresse parce que vous ne pouvez pas vous exprimer toujours verbalement mais par écrit vous ne connaissez pas écrire alors il faut savoir écrire aussi c'est très important c'est important

23. Aimez-vous parler en lingala ? Pourquoi ?

Oui comme moi oui moi le lingala m'intéresse parce que je pense que j'ai vécu longtemps avec ses gens là qui parlaient en lingala + en 2004 j'étais à Kinshasa alors même à l'église partout c'est le lingala + alors je devais aussi m'efforcer pour m'exprimer en lingala comme les autres + le lingala ne gêne pas par exemple allez au campus le lingala là domine beaucoup+ il y a ceux qui parlent le lingala il y a ceux qui parlent le swahili il y a ceux parlent le français il ya ceux qui parlent l'anglais ce sont des langues quand on parle le lingala d'abord quand on s'exprime en lingala d'abord pour dire yo[244] *alors vous voyez que yo ça devient comme si vous grondez quelqu'un mais si c'est en swahili on dit weye* [245] *mais si c'est une grande personne on dit mweye*[246]*+ on comprend facilement mais si vous utilisez le lingala c'est comme vous commandez c'est pourquoi j'ai dit que le lingala c'est la langue des militaires et des policiers quand vous parlez avec quelqu'un en lingala écoute d'abord le ton écoute tout d'abord même le ton et le ton là se diffère avec le swahili et les autres langues + moi si je parle lingala je me sens comme si c'est une langue qui n'est pas à sa place qui ne donne pas le respect*

24. Existe-t- il plusieurs types de français à Lubumbashi ? Lesquels ?

Oui oui on peut distinguer tout ça donc le parlé français euh le français parlé se diffère avec le français écrit parce que nous nous travaillons au bureau nous connaissons et même quand les étudiants et les étudiantes se présentent avec leurs mémoires oui quand il parle ah vous appréciez beaucoup beaucoup mais qu'il vous donne ce qu'il a rédigé hein en tout cas vous

---

[244] [toi]

[245] [toi]

[246][vous]

allez regretter alors c'est ce que je vous ai dit que# il faut préférer les deux français parlé et français écrit

25. Eprouvez-vous la fierté de parler français ? Pourquoi ?

Oui je suis fière c'est la langue comme toutes les langues mais quand je parle français je parle avec les gens là dans un milieu là où on parle français je ne peux pas utiliser le français n'importe où hein

26. A quel âge avez-vous commencé à parler le français ?

Mais le français ça s'apprend à partir de l'école primaire disons à partir de l'école maternelle jusqu'aux secondaires et jusqu'à l'Université à la faculté des Lettres et dans toutes les facultés

27. Pensez-vous que le français soit une langue difficile ? Pourquoi ?

Non ce n'est pas difficile c'est difficile à quelqu'un qui n'a pas étudié mais si vous avez étudié alors ce n'est pas difficile c'est facile

28. Que pensez-vous de l'enseignement du français en RD Congo ?

Avec notre enseignement à l'époque c'était une [247] *enseignement euh un enseignement vraiment qui était bien + on a beaucoup apprécié parce que notre enseignement on appliqué donc le programme métropolitain mais pour le moment vous avez un autre programme*

29. Arrivez-vous à distinguer le niveau d'étude d'une personne à sa façon de parler français ?

Mais il faut savoir que quand nous on étudiait on commençait l'école primaire à l'âge de sept ans alors on commence la première année primaire mais arrivé jusque #en troisième quatrième cinquième directement je connais m'exprimer + dans les temps quelqu'un qui avait étudié même en troisième quatrième primaire cinquième primaire sixième primaire il était devenu comme un instituteur et enseignait aussi les autres

30. Souhaitez-vous parler comme un français ?

[Rire] je suis Congolais [rire] je dois toujours m'adapter je dois toujours suivre l'exemple je suis Congolais je suis fier de parler en tant que Congolais

---

[247] Sic

31. Etes-vous satisfait de votre manière de parler le français ?

Oui je suis satisfait parce que même avec le peu là on m'écoute

32. Pensez-vous que le milieu des parents est important pour qu'un enfant parle bien le français ?

Oui en ville les enfants s'expriment très bien avec leur maman et leur papa là bas il n'ya pas de problème tandis que dans des communes hein il faut avoir une maman instruite alors cette maman s'exprime chaque fois avec son bébé ou bien avec son enfant en français quand papa arrive alors tout le monde en français bonjour papa comment ça va en ce moment là l'enfant va s'adapter mais si sa maman parle toujours swahili swahili swahili c'est difficile que l'enfant s'adapte en français c'est pour cette raison que l'instruction est nécessaire l'éducation est nécessaire il faut avoir une maman bien instruite pour bien parler avec ses enfants

33. Dans quelle commune ici à Lubumbashi parle –t- on un bon français ? Pourquoi ?

Oui je peux commencer avec la commune de Lubumbashi c'est la première commune et par après nous allons voir Bel air ainsi de suite

34. Avez-vous un accent quand vous parlez le français ?

[Rire] ce que vous me posez comme question c'est juste + j'accepte quelqu'un qui vient du Kasaï quand il s'exprime oui vous entendrez toujours le ton il ne manquera pas le ton donc de sa langue maternelle [Rire]+ et moi quand je parle je pense que les autres m'écoutent et c'est les autres là qui doivent juger alors ce n'est pas à moi de me juger [Rire]+ oui mais quand moi je parle ce n'est pas à moi donc de m'apprécier c'est les autres qui doivent m'apprécier ce n'est pas moi bon je sens que ***nikonayo iko*** *(j'ai l'accent c'est) normal*

35. Comment jugiez-vous l'accent des autres?

L'accent des autres c'est la même chose quand par exemple vous vous êtes journaliste quand vous vous exprimer avec un bon ton mais je suis tellement content si ça m'intéresse + oui je sais chacun a son accent mais quand il s'exprime je connais très bien puisque quelqu'un donc ne peut pas oublier la langue parlée de chez lui donc la langue qui est parlée chez lui+ il ne peut pas oublier la langue qu'on parle chez lui mais même si#il s'exprime il finira par employer un mot ou bien un ton ou bien swahili ou bien un ton ciluba alors

36. Que pensez-vous du français qu'on entend dans les médias ?

Oui oui dans les média dans les chaîne j'apprécie ils parlent bien + ils parlent très bien encore un français raffiné ils parlent bien je suis fier et je suis content + mais ça je ne peux pas préciser mais le français qui est parlé est un français simple là où tout le monde peut vous comprendre très bien

37. Pensez-vous que l'école en RD Congo soit un lieu où on peut apprendre le français ?

Oui oui je peux vous assurer que le français commence depuis l'école maternelle + hein donc je vous assure que le français commence depuis l'école maternelle les petits enfants là commencent à s'exprimer en français hein+ Oui on peut encore améliorer alors cette amélioration nous demandons toujours aux gens qui donc qui sont à la faculté des Lettres c'est eux qui savent comment améliorer cette langue et transmettre aussi aux autres alors c'est très nécessaire

38. Pourquoi avez-vous appris le français ?

Alors j'ai appris le français c'est pour se communiquer avec les autres vous ne pouvez rester seul ou vivre seul vous devez rester en communauté alors en communauté il y a plusieurs langues là bas hein

39. Comment appréciez-vous le français des autres africains ?

Moi je vous assure nous les Congolais nous parlons très bien avec un ton très bien raffiné + si vous écoutez le français parlé par les Sénégalais ou bien par d'autres pays africains surtout au Nord euh {rire} le nécessaire est de comprendre de comprendre que le message passe

40. Parlez-vous souvent le français ? Avec qui le parlez-vous ?

Oui je parle avec mes collègues qui viennent me voir avec les enfants[248] *qui viennent me voir au travail + si# ils parlent en swahili je parle en swahili s'ils parlent en lingala nous parlons en lingala hein*

41 Êtes-vous d'accord avec ceux qui soutiennent que la langue française participe à l'échec de notre pays ? Si oui comment ?

[248] Ici il veut faire allusion aux étudiants.

Ceux qui disent là c'est peut-être ils n'ont pas passé à l'école primaire et non pas appris ça + alors si quelqu'un est passé à l'école primaire ou soit à l'école maternelle il ne peut pas dire de la sorte + moi je pense le français ah c'est la fierté de notre pays parce que c'est une langue qui est utilisée à parler avec le monde entier

42. Peut-on reconnaître la langue d'une personne par son habillement ?

[Rire] /// Tout d'abord pour les habillements moi je dis non non #####

L. 9

1. Combien des langues parlez-vous

Je parle trois langues français swahili et lingala

2. parlez-vous votre langue maternelle ?

Non

3. Est-elle utile dans votre vie ?

Oui elle est utile dans ma vie parce qu'un jour je peux aller dans notre village alors pour bien communiquer là bas il faut parler ma langue

4. Quel sentiment éprouvez-vous de ne pas parler votre langue maternelle?

Je ressens un sentiment de mécontentement

5. Que pensez-vous de votre langue maternelle ?

Notre langue maternelle elle est très bien il n'ya pas beaucoup de mots difficiles c'est facile à comprendre

6. Que pensez-vous de celle des autres ?

La langue maternelle des autres je la trouve un peu bizarre parce qu'il y a beaucoup de langues mêmes+ il y a d'autres langues que moi je trouve bizarre et d'autres sont passable

7. Que pensez-vous des personnes qui parlent la langue maternelle ?

Euh les personnes qui parlent les langues maternelles c'est bien mais d'autre part il faut voir où parler cette langue maternelle c'est pas n'importe où qu'on peut se présenter on commence à parler la langue maternelle non il faut voir où le parler et où ne pas la parler

8. Que représente pour vous la langue française ?

La langue française représente pour moi la langue des intellectuels + pour moi quelqu'un qui parle français il est intellectuel et puis la langue française n'est pas seulement la langue des blancs elle est une langue qui sais circuler le message facilement pour tout le monde

9. Que pensez-vous du lingala ?

Pour moi langue lingala représente pour moi c'est une langue utilisée trop dans l'armée + euh c'est pas une très bonne langue parce qu'en lingala il y a euh euh c'est pas une langue vraiment respectueuse c'est une langue très bizarre il n y a pas beaucoup de formules de politesses dans la langue lingala les gens qui parlent lingala ils ne sont pas posés ils sont très insolents

10. Que représente pour vous la langue ciluba ?

Le ciluba représente pour moi une langue d'une province de notre pays personnellement je la trouve très bien+ pour moi les gens qui parlent le ciluba je le considère comme les gens normaux ils n'ont jamais eu honte de parler leur langue + ils parlent partout le ciluba ils ne se gênent pas avant de parler leur langue le ciluba ça se parle à voix basse mais ça se cri dans les groupes de prières

11. Que représente pour vous le kikongo?

Pour le kikongo moi personnellement je le considère ce sont des gens qui sont trop tribales + ils sont tribales comment parce que#eux aiment vivre seulement en communauté kongo pour bien s'exprimer leur langue

12. Que représente pour vous la langue swahilie ?

Oui pour moi le swahili représente c'est une langue parmi d'autres langues parlées en RDCongo et le swahili est parlé dans beaucoup de provinces au Congo+ c'est une langue qui est passable c'est une langue qui n'est pas fait pour les impolis mais c'est une langue qui est très bien une langue de politesse

13. Y a –t-il une différence entre le swahili parlé par les adultes et celui des jeunes à Lubumbashi?

Ouais ouais il y a une très grande différence le swahili parlé par les jeunes à Lubumbashi c'est un swahili mélangé avec de l'argot + les gens utilisent les mots français en swahili utilisent les mots lingala en swahili c'est pas bon mais le swahili parlé par les adultes au Katanga c'est le vrai swahili

14. Parlez-vous le swahili standard (Bora) ? Dans quelles circonstances ? Pourquoi ?

Je parle swahili bora si je me retrouve avec d'autres frères Congolais d'autres provinces + eux parlent le swahili pas comme nous le parlons à Lubumbashi + alors je parle avec eux pour bien s'entendre+ $$$ quelqu'un qui est habitué à parler le swahili bora une fois à Lubumbashi il ne comprend + il ne comprendra pas donc il faut utiliser le swahili bora pour bien faire la conversation avec celui qui vous écoute d'autres province parlent le swahili bora

15. Parlez-vous plus en swahili ou en français ?

En swahili

16. Quelle langue préférez-vous parler en public et dans la famille?

Le swahili euh j'aime beaucoup parler le swahili parce que le swahili sera compris par tout le monde celui qui a étudié et celui qui n'a pas étudié + si tu le parles en swahili il t'écoute facilement c'est pourquoi je préfère parler le swahili toutefois pour les étrangers et les gens d'autres tribus je vais utiliser le français parce que c'est une langue universelle

17. Il vous arrive parfois de passer d'une langue à l'autre dans une conversation ? Laquelle et pourquoi ?

Oui il m'arrive je mélange souvent le lingala et le swahili et aussi le lingala le français et le swahili parce que moi je suis habitué trop à parler swahili alors si je parle lingala il y a d'autres mots qui peuvent échapper en lingala tu le prononces en swahili d'autre qui peut échapper en lingala tu le prononces en français

18. Le passage d'une langue à l'autre est-il un fait du hasard ou un fait conscient ?

Quand je mélange les langues c'est par hasard

19. Dans quelles circonstances passez-vous d'une langue à l'autre dans votre conversation ?

Je passe d'une langue à une autre premièrement d'abord pour cacher le message à quelqu'un qui n'est pas doué en cette langue là ***muntu atashikiya kintu ata*** *(Personne ne peut rien comprendre)* **+***alors pour flouer je parle dans la langue* ***ile ashimaîtriser*** *(la langue qu'il ne maîtrise pas) c'est bien parce que* ***bantu curiosité inapita*** *(Les gens sont trop curieux)+ deuxièmement ça arrive hein il y a d'autre mots qui me sont un peu compliqués en lingala ou en français mais en swahili c'est facile j'utilise ce mot là+ ici à Lubumbashi beaucoup de gens s'ils sont en colère ils changent de langues*

20. Que pensez-vous de l'anglais dans la ville de Lubumbashi ? Peut-il prendre la place du français dans l'avenir ?

L'anglais dans la ville de Lubumbashi petit à petit il commence à gagner du terrain parce que dans les temps on ne parlait pas anglais pour le moment plusieurs centres de formations d'anglais + l'anglais est maintenant au top + ouais les mining aussi sont à la base parce que plusieurs personnes qui travaillent au mining sont étrangers alors pour mieux collaborer avec eux les travailleurs qui sont doués aimeraient aussi parler anglais pour être en communication parfaite avec leur chef+ oui en ce que moi je pense pour notre ville de Lubumbashi l'anglais va prendre de relève du français parce que euh regardez tous les pays limitrophes de Lubumbashi ce sont des pays anglais + alors il y a plusieurs Congolais qui naviguent plusieurs pays pour faire leur business l'anglais petit à petit il est en train de gagner du terrain à Lubumbashi

21. Préférez-vous le français à l'oral ou à l'écrit ?

Je préfère le français écrit parce que moi j'aime beaucoup écrire + hein de deux le français écrit c'est ça même la clé parce que tu peux écrire à quelqu'un qui est loin lui là où il est lis mais si c'est à l'orale il ne peut pas le faire + l'écrit est personnellement moi je préfère mieux l'écrit que l'orale

22. Aimez-vous parler le lingala ? Pourquoi ?

Oui je parle le lingala parce que c'est une langue nationale du Congo je le parle parce qu'il y a d'autres#informations qui ne se passent qu'en lingala alors je dois les écouter pour communiquer avec d'autres frères qui ne sont pas de ma province et qui ne parlent pas lingala+ le lingala c'est la langue des voyous pour ce qui le font pour ceux qui prend le lingala pour une langue des voyous+ moi je parle lingala en tant que# une langue nationale et je parle lingala en bon et du forme je ne mets pas de l'argot là dedans

23. Arrivez-vous à distinguer le niveau d'étude d'une personne à sa façon de parler français ?

Oui oui il y a d'autres personnes nous pouvons dire si quelqu'un parle français c'est à partir de ce qu'il parle bien que tu peux le considérer qu'il a étudié ou qu'il n'a pas étudié + quelqu'un qui parle français et il a étudié il sait respecter toute chose à sa place mais celui qui ne parle pas un bon français il a des difficultés d'abord pour les articles+ il ya des difficultés d'abord pour placer des histoires c'est pas un bon français en voyant comment il parle tu te dis déjà ce type n'a pas étudié + il y a d'autres étudiants qui ne s'expriment pas bien et il y a d'autres élèves qui s'expriment bien que les étudiants c'est compliqué ici

24. Eprouvez-vous la fierté de parler français ? Pourquoi ?

Oui je suis très fier de parler français parce que avec le français tu peux te tenir debout dans une réunion + tu peux te tenir debout dans un meeting tu peux t'exprimer en français et tu peux chercher du bulot avec le français c'est un peu facile pour le trouver

25. Pensez-vous que le français soit une langue difficile ? Pourquoi ?

Non le français n'est pas une langue difficile parce que toutes langues qui sont étudiées toutes langues maitrisée n'est[249] *pas difficile*

26. A quel âge avez-vous commencé à parler le français ?

J'ai appris la langue française à la maison

27. Souhaitez-vous parler comme un français ?

Bon je ne souhaite pas parler comme un français mais j'aime mieux parler le français parce que#un français est un blanc moi je suis noir la tonalité blanche et la tonalité noire est différente + je préfère mieux parler un bon français que d'imiter la tonalité française

28. Etes-vous satisfait de votre manière de parler le français ?

Oui je suis satisfait

29. Pensez-vous que le milieu des parents soit important pour qu'un enfant parle bien le français ?

Oui le milieu des parents influence aussi la langue de l'enfant

[249] Sic

30. Que pensez-vous du français qu'on entend dans les médias ?

Euh je ne peux pas dire que c'est un mauvais français c'est un français moyen ou c'est du bon français ils parlent bien

31. Que pensez-vous de l'enseignement du français en RD Congo ?

Euh pour l'enseignement du français en RD Congo d'abord c'est le français qui est la langue qui est véhiculée dans toutes les écoles au Congo+ pour bien étudier il faut comprendre le français il faut savoir le parler donc pour l'éducation de la langue française en RDC il y a pas grande chose à dire c'est bien et j'encourage ça

32. Avez-vous un accent quand vous parlez le français ?

Oui oui j'ai un accent parce que le français est une langue avant de la parler donc il faut avoir un très bon accent pour que ton auditeur aie la facilité à te comprendre c'est ça+ personnellement je ne peux pas juger mon accent c'est mon auditeur qui doit me juger parce que c'est lui qui est en train de l'entendre

33. Comment jugiez-vous ces accents ?

Bon tellement il y a plusieurs personnes il y a plusieurs tribus au Congo chaque personne parle le français à la manière dont il parle sa langue maternelle + tellement qu'il est trop habitué à parler sa langue maternelle alors l'accent du français il le mélange avec l'accent de sa langue maternelle + euh ça ne devient pas du bon français donc ça dégoûte même l'oreille de l'auditeur

34. Dans quelle commune ici à Lubumbashi parle –t- on un bon français ? Pourquoi ?

Euh dans la commune de Bel air euh la commune de Kampemba la commune annexe aussi donc Golf et dans la commune de Lubumbashi

35. Existe-t- il plusieurs types de français à Lubumbashi ? Lesquels ?

La différence comme telle n'est pas remarquable nous entendons cette différence par la tonalité si quelqu'un est habitué à parler une autre langue et il parle en français sa tonalité ça change un peu le français mais en soit le français est le même + en ce que je peux dire il n y a qu'un seul français mais la façon de le dire est différent + oui à Lubumbashi il y a plusieurs sortes de français tu peux trouver le français des chauffeurs à l'arrêt et des

receveurs c'est pas le même français qu'on parle à l'église catholique c'est pas le même français à l'Université c'est pas le même français qu'on parle à l'école primaire hein+ leur français c'est un français hein il y a pas le contrôle des articles il y a pas des conjugaisons qui ne sont pas bien faites donc c'est pas un bon français

36. Pensez-vous que l'école en RD Congo soit un lieu où on peut apprendre le français ?

Oui oui en RDC le seul milieu qui est très bon pour apprendre le français c'est l'école donc tu peux apprendre le français à la maison en parlant mais à l'école on va t'ajouter beaucoup de choses donc à l'école tu apprendras plus que ça + c'est la base ça c'est le verbe donc le bon français c'est à l'école

37. Êtes-vous d'accord avec ceux qui soutiennent que la langue française participe à l'échec de notre pays ? Si oui comment ?

Pour les gens qui disent que le français tue le pays euh la plupart de gens ce sont ceux qui n'ont pas étudié parce que jamais on peut entrer dans une plénière même dans une plénière on commence à faire la plénière en swahili ça ne peut pas se faire donc le français est une langue universelle+ le français aide beaucoup il faut qu'on parle le français pour nous ouvrir

38. Pourquoi avez-vous appris le français ?

Moi j'ai appris le français pour m'épanouir dans la vie parce que#avec le français j'ai bien étudié parce que j'ai connu le français à la maison donc quand je suis arrivé à l'école c'était une répétition et quelques éléments à ajouter + pour moi j'ai appris le français à l'école alors à l'école j'ai grandi maintenant ce français là

39. Quelle langue souhaiteriez-vous que les gens parlent en public (bus, marché, hôpital,…) ? Pourquoi ?

Le swahili pour ceux qui n'ont pas étudié et le français pour tous les étrangers c'est-à-dire les gens d'autres provinces et autres pays

40. Comment appréciez-vous le français des autres Africains ?

Oh le français des autres Africain personnellement c'est pas un bon français parce qu'ils mélangent avec leur ton des langues là-bas c'est pas du tout du bon français + nous Congolais c'est le bon français parce que je regarde les informations l'Euro News la CFI

c'est le même français que nous Congolais nous parlons c'est le même français que les Français parlent mais le français d'autres Africains c'est pas bon

41. Peut-on reconnaître la langue d'une personne par son habillement ?

Oui on peut reconnaître la langue d'une personne par sa manière de s'habiller parce que chez nous au Katanga nous avons plusieurs tribus et nous qui habitons le Katanga nous savons voir si quelqu'un s'habille de cette manière ah ce type il vient de là si celui-ci s'habille comme ça il vient de là ah donc la façon de s'habiller peut directement te classer dans ta tribu

L. 10

1. Combien des langues parlez-vous

Je parle trois langues hein trois français swahili ruund

2. parlez-vous votre langue maternelle ?

Non

3. Est-elle utile dans votre vie ?

Pas vraiment

4. Quel sentiment éprouvez-vous de ne pas parler votre langue maternelle?

J'ai d'abord un sentiment de regret ensuite euh $$$

5. Que pensez-vous de votre langue maternelle ?

Je la trouve euh reculé la preuve elle ne figure même pas parmi les quatre langues nationales + En tout cas ma langue est très reculée par rapport aux autres langues je n'ai aucune idée pour elle hein

6. Que pensez-vous de celle des autres ?

Euh si elles ne font pas parties des quatre langues nationales elles sont moins importantes pour moi + quand je trouve quelqu'un parlant sa langue ethnique je le trouve embêtant parce que moi je ne comprends rien + si elle fait partie des quatre langues nationales le contraire elle n'est pas intéressante d'après moi

7. Que pensez-vous des personnes qui parlent leur langue maternelle?

Bon tout d'abord l'impression que j'ai c'est de personnes qui n'ont pas beaucoup étudié c'est l'impression que j'ai premièrement deuxièmement quant on voit ils connaissent leur culture

8. Que représente pour vous la langue française ?

Pour moi j'ai de l'estime pour quelqu'un qui parle français c'est la langue des civilisés

9. Que pensez-vous du lingala ?

En tout cas l'impression que j'ai de cette langue c'est la langue des voyous qui n'inculque pas le respect elle tutoie facilement

10. Que représente pour vous la langue ciluba ?

Bon le ciluba c'est une langue que j'apprécie beaucoup il est parmi nos quatre langues nationales mais ce que je déteste en lui c'est qu'il a beaucoup d'accents

11. Que pensez-vous du kikongo ?

Quelqu'un qui parle le kikongo je le considère comme un doctrinaire c'est quelqu'un qui respecte vraiment les us et coutumes

12. Que représente pour vous la langue swahilie ?

Pour moi celui qui parle le swahili je le considère comme quelqu'un qui n'a pas étudié

13. Y a –t-il une différence entre le swahili parlé par les adultes et celui des jeunes à Lubumbashi?

Oui il y a une différence entre le swahili parlé par les adultes et le swahili parlé par les jeunes+ le kiswahili parlé par les adultes est un vrai swahili qui respecte les normes tandis que le swahili des jeunes il ya beaucoup d'argots et de jargons

14. Parlez-vous le swahili standard (Bora) ? Dans quelle circonstance ? Pourquoi ?

Oui je parle le swahili standard (Bora) + oui à l'église parce que c'est le seul swahili qui marque la politesse dans les églises

15. Parlez-vous plus en swahili ou en français ?

Je parle plus en français avec les parents à la faculté et aussi à l'église

16. Quelle langue préférez-vous parler en public et dans la famille?

Ici au Katanga je préfère qu'on parle en public en français tandis qu'en famille qu'on parle le swahili avec les parents et les langues familières parce que tout le monde n'a pas étudié pour parler le français dans la famille

17. Y-a-t-il une différence entre le français parlé à Lubumbashi et le français parlé dans les autres villes de la RDCongo ?

Effectivement il y a une différence entre le français parlé ici à Lubumbashi et le français parlé dans les autres villes du pays + la différence ici euh je prends le cas du Kasaï dans l'autre province où les habitants qui sont les Kasaïens parlent euh un français teinté du ciluba surtout le son $$$ c'est la différence du français qui est parlé à Lubumbashi et le français parlé à chose euh euh au Kasaï+ je prends le français qui est parlé dans le Bakongo par exemple où le locuteur parle le français avec les tons les intonations kikongo c'est un peu ça + c'est lié à la région

18. Il vous arrive parfois de passer d'une langue à l'autre dans une conversation ? Laquelle et pourquoi ?

Oui il m'arrive parfois de mélanger les langues dans ma conversation + je passe souvent du français au kiswahili et du kiswahili en français parce que moi pour bien réfléchir je réfléchis mieux en français+ alors si je suis dans un milieu swahiliphone je peux agencer les mots plus j'évolue plus je me rends compte que je me sens borner alors je fais recours tout en parlant en kiswahili aux mots français et si je me rends compte que mes interlocuteurs ne me saisissent pas je mélange les langues

19. Le passage d'une langue à l'autre est-il un fait du hasard ou un fait conscient ?

Effectivement pour moi le passage d'une langue à l'autre est un fait du hasard + euh je peux dire ce passage est à la fois un fait du hasard et un fait conscient+ un fait du hasard pourquoi parce que souvent je parle français et je peux être là à parler le kiswahili et tout d'un coup je vais me retrouver en français voilà le hasard que j'ai remarqué+ il devient un fait conscient lorsque je me rends compte que mes interlocuteurs me saisissent si je parle en kiswahili ou en français tout d'un coup je change de langue + ou soit je suis devant les gens comme ils n'ont pas étudié moi je leur parle en alternant français swahili ça c'est un fait conscient

20. Dans quelles circonstances passez-vous d'une langue à l'autre dans votre conversation ?

Je disais si je suis à l'église je passe de kiswahili en français parce que souvent on est dans le cadre de culte de jeune + il y a des jeunes et il y a que des débats pour que tout le monde puisse comprendre mon idée euh mon opinion je peux passer du kiswahili en français

21. Que pensez-vous de l'anglais dans la ville de Lubumbashi ? Peut-il prendre la place du français dans l'avenir ?

En tout cas c'est la crainte que j'ai l'anglais est en train de venir avec une vitesse de croisière et je dis donc pour moi je dirai cela par la naissance des mining qu'il y a ici +la venue brusque je peux dire la venue brillante des Chinois et des Indiens et l'anglais devient pour nous comme une langue véhiculaire donc une langue qui nous permet d'entrer en contact+ la crainte qu'on a est que l'anglais peut remplacer le français ici chez nous à Lubumbashi

22. Préférez-vous le français à l'oral ou à l'écrit ? Pourquoi ?

En tout cas je préfère les deux parce que quand on parle il faut qu'on se rende compte de ce l'on dit qu'on est capable effectivement de l'écrire et correctement

22. Aimez-vous parler le lingala ? Pourquoi?

En tous cas non parce que je n'aime pas bien pour moi parler le lingala est une langue des voyous+ je préférerai être responsable et avoir de l'éthique envers les autres du fait que par leur parler ils tutoient les gens il n'y a pas de limite chez eux bon c'est un peu ça

23. Arrivez-vous à distinguer le niveau d'étude d'une personne à sa façon de parler français ?

Effectivement de part la façon de parler d'une personne je sais déceler le niveau d'étude d'une personne parce que pour quelqu'un qui parle le français la manière dont il parle je sais je peux dire que voilà cette personne a pu étudier cette personne n'a pas beaucoup étudié+ comme pour emprunter les paroles de Jean Calvet dans son ouvrage le marché aux langues lui dit : « la langue est pour nous une carte d'identité et révèle notre niveau d'étude… » et tout et tout

24. Eprouvez-vous la fierté de parler français ? Pourquoi ?

Pour moi j'éprouve la fierté quant je parle français en tout cas je suis fière parce que je me dis euh quand je parle français je suis très fière parce que le français est une langue officielle et quand je le parle bon je me sens alaise

25. Penses-tu que le français soit une langue difficile ? Pourquoi ?

Oui le français est difficile dans ce sens qu'il a beaucoup de règles le français a beaucoup de règles comparativement à l'anglais oui il est difficile

26. A quel âge avez-vous commencé à parler le français ?

Hum en tout cas j'ai connu la francophonie précoce j'ai commencé à parler français depuis la famille comme on nous a élevé dans un milieu francophone

27. Souhaites-tu parler comme un français ?

Pas comme un français mais un français qui a étudié parce qu'il y a aussi des français qui vous parle mal + d'abord nous suivons à la RFI qui vous parle mal mais un français qui vous parle bien du genre Sarkozy et tout

28. Etes-vous satisfait de votre manière de parler le français ?

Pas satisfait donc je voulais atteindre l'idéal je ne suis pas encore satisfait raison pour laquelle je fourni beaucoup d'efforts pour m'efforcer de bien parler

29. Penses-tu que le milieu des parents est important pour qu'un enfant parle bien le français ?

Pas forcément il est important si les parents ont étudié euh si les parents ont beaucoup étudié bien les enfants vont bien parler aussi + ils vont grandir dans leur environnement par ricocher l'enfant va parler leur français + par exemple quelqu'un qui n'a fait que l'école primaire je me demande quel genre de français que les enfants vont parler

30. Que penses-tu du français qu'on entend dans les médias ?

En tout cas ce français est médiocre je dois l'avouer oui le français des médias est médiocre + en tout cas les règles de la grammaire ne sont pas respectées je le trouve médiocre

31. Que penses-tu de l'enseignement du français en RD Congo ?

Euh l'enseignement du français est aussi à redynamiser euh l'enseignement en général de la RDC est au bas de l'échelle +il faut maintenant donner un coup de tonus pour que le français en RDC puisse se redresser

32. Avez-vous un accent quand vous parlez le français ?

Effectivement euh voyons voir oui je sens que euh j'ai un peu d'accent + pour le jugement que je porte à mes accents c'est à partir des cours que nous apprenons les cours de la phonétique et orthophonie du français

33 Dans quelle commune ici à Lubumbashi parle –t- on un bon français ? Pourquoi ?

Hum bon directement on pense au Golf hein parce que le Golf est un quartier des évolués voilà + les gens qui ont beaucoup d'argent qui ont beaucoup d'argent nous voyons par là des gens qui ont beaucoup étudié et des gens qui évoluent dans le milieu où le français se parle encore couramment par conséquent il ne peut être bon

34. Existe-t- il plusieurs types de français à Lubumbashi ? Lesquels ?

Effectivement il en existe plusieurs types + je dirai euh je ne sais pas peut-être les énumérer mais euh le français dépend de registre les gens qui n'ont pas étudié ne peuvent pas parler français + on peut trouver le français des professeurs et des étudiants ça dépend des registres

35. Penses-tu que l'école en RD Congo soit un lieu où on peut apprendre le français ?

Pas forcément on peut apprendre le français ailleurs + le travail par exemple quelqu'un peut parler anglais mais pour le besoin de son travail il lui faut le français en étant travailleur il peut chercher quelqu'un qui peut lui apprendre le français

36. Êtes-vous d'accord avec ceux qui soutiennent que la langue française participe à l'échec de notre pays ? Si oui comment ?

En tout cas je ne suis pas de cet avis ceux qui le disent ce sont des gens qui sont complexés s'ils sont en face des personnes qui parlent mieux français et bien ils sont complexés et dit le français n'avance pas le pays

37. Pourquoi avez-vous appris le français ?

En tout cas j'ai appris le français d'abord parce que le français est une langue officielle chez nous en RDC et puis pour que je puisse comprendre d'autres cours d'autres leçons alors il a été impérieux pour moi d'apprendre le français

38. Quelle langue souhaiteriez-vous que les gens parlent en public (bus, marché, hôpital,…) ? Pourquoi ?

En tout cas je souhaiterai que les gens parlent en public le kiswahili ici au Katanga parce que le kiswahili est considéré comme une langue véhiculaire qui nous sert de passerelle de pont entre différentes cultures différentes ethnies donc ce que je pourrai souhaiter comme langue parlée en public

39. Comment appréciez-vous le français des autres Africains ?

Bon la façon euh la manière dont j'apprécie d'autres Africains ça dépend + je prends le cas de nous Congolais le français il est bon par rapport aux autres Gabonais Sénégalais je trouve que le nôtre est bon et n'a pas beaucoup d'accents+ il est bon au niveau oral je peux le dire voilà au niveau oral je me base je m'appuie sur la phonétique + nous Congolais nous sommes bien par rapport aux autres Ouest-africains eux ils ont des bonnes structures je sais qu'ils maitrisent bien la grammaire mais la diction n'est pas bon + nous nous avons une mauvaise structures mais une bonne diction

40. Peut-on reconnaître la langue d'une personne par son habillement ?

Non non en tout cas l'habillement non mais peut-être la couleur euh il y a des gens qui viennent de l'intérieur de notre province + ce sont des personnes qui préfèrent des couleurs vives et on le sens dans leur habillement c'est pour cela que ce qui prouve l'appartenance tribale de quelqu'un c'est un peu ça

L. 11

1. Combien des langues parlez-vous

Deux langues ++ français swahili

2. parlez-vous votre langue maternelle ?

Non je ne parle pas ma langue

3. Est-elle utile dans votre vie ?

Oui elle est utile

4. Quel sentiment éprouvez-vous de ne pas parler votre langue ?

J'ai honte et parfois je me gêne devant les amis de mon âge qui parlent la langue maternelle

5. Que pensez-vous de votre langue maternelle ?

Elle est meilleure par rapport à certaines langues +je pense que si toutes les personnes arrivent quand même à apprendre ma langue ethnique ça sera une bonne chose

6. Que pensez-vous de celle des autres ?

Certaines sont meilleures certaines aussi sont bizarres+ je pense encore qu'il est grand temps que les gens apprennent à parler les langues ethniques ça sera encore une bonne chose pour le pays surtout

7. Que pensez-vous des personnes qui parlent la langue maternelle ?

En principe c'est une bonne chose mais il y a des gens qui les sous-estiment mais moi je ne partage pas cet avis moi je les encourage

8. Que représente pour vous la langue française ?

Le français c'est la langue qui nous ouvre au monde au travail à une bonne vie parce que#avec le français tu vas travailler sans problème ici à Lubumbashi

9. Que pensez-vous du lingala ?

C'est bien de parler le lingala parce que c'est la langue des courageux des gens qui sont éveillés dans la vie+ c'est la langue de la musique congolaise et de l'armée

10. Que représente pour vous la langue ciluba ?

Quand je vois quelqu'un parler le ciluba je me fais l'image d'un homme éveillé d'un cascadeur+les Kasaiens n'ont pas honte de parler leur langue le ciluba il l'apprenne même à leurs enfants pour eux c'est d'abord l'argent et les études viennent en dernière position + eux-mêmes disent « falansais mufalanga to » qui veut dire le français ce n'est pas l'argent

11. Que représente pour vous la langue swahilie ?

Le swahili c'est la langue du pouvoir actuellement elle est parlée par une bonne partie de la RDCongo presque la grande partie de l'Est du pays+ c'est une langue internationale une langue qui traduit la politesse par rapport au lingala et une langue qui ne s'écrie pas en public comme le ciluba+c'est une langue qui est parlée par toute personne qui veut la parler c'est pas comme le kikongo qui est une langue familiale et clanique donc le swahili est une langue de l'ouverture c'est comme ça que je vois les choses

12. Y a –t-il une différence entre le swahili parlé par les adultes et celui des jeunes à Lubumbashi?

Oui il y a une différence au niveau des jeunes on emprunte des termes qui ne sont pas du tout de la langue swahili question juste de déformer la langue quand tu pars à la Kenya et là tu diras que c'est pas le swahili

13. Parlez-vous le swahili standard (Bora) ? Dans quelle circonstance ? Pourquoi ?

Parfois oui parfois si nous sommes peut-être à l'église on vous donne la parole vous devez utiliser le swahili bora parce que c'est un swahili qui semble traduire la politesse par rapport au swahili de Lubumbashi ici chez nous nous sommes en train d'emprunter certains termes de nos langues maternelles parfois ce n'est pas le terme propre du kiswahili

14. Parlez-vous plus en swahili ou en français ?

Plus je parle en swahili

15. Quelle langue préférez-vous parler en public et dans la famille?

Je préfère parler en français en public pour qu'on voie que j'ai étudié et en swahili dans la famille parce que c'est pas tout le monde qui a étudié

16. y-a-t-il une différence entre le français parlé à Lubumbashi et le français parlé dans les autres villes du Congo ?

Euh je trouve qu'il n'y a pas de différence étant donné que je n'ai jamais été dans les différentes villes de la RDCongo mais parfois il y a une différence + euh il y a une petite influence de la langue maternelle

17. Il vous arrive parfois de passer d'une langue à l'autre dans une conversation ? Laquelle et pourquoi ?

Oui le plus souvent ça m'arrive par exemple je veux m'exprimer en kiswahili vous vous rendez compte qu'il y a certains termes en français et quand vous vous exprimez en français vous avez tendance à parler en swahili + nous passons d'une langue à une autre parce que souvent les langues prêtent à confusion et sont difficile + je mélange le swahili et le français

18. Le passage d'une langue à l'autre est-il un fait du hasard ou un fait conscient ?

Souvent les deux à la fois souvent je suis conscient ou c'est par hasard

19. Dans quelles circonstances passez-vous d'une langue à l'autre dans votre conversation ?

Quand je manque des mots+ devant les gens qui ne parlent que le swahili alors pour les épater je change de langue

20. Que pensez-vous de l'anglais dans la ville de Lubumbashi ? Peut-il prendre la place du français dans l'avenir ?

Quand même l'anglais est une langue qui commence à prendre de l'ampleur dans la ville de Lubumbashi tantôt c'est dans l'informatique tantôt dans les entreprises minières +bon y penser oui mais pas tellement parce que une langue née vieillisse et meurt je ne pense pas que l'anglais peut prendre la place du français je ne confirme pas mais attendons voir dans quelques années

21. Préférez-vous le français à l'oral ou à l'écrit ? Pourquoi ?

Je préfère plus l'écrit parce que l'écrit c'est important

22. Pourquoi aimeriez-vous parler le lingala?

Oui j'aime parler le lingala parce que c'est une langue nationale de notre pays

23. Arrivez-vous à distinguer le niveau d'étude d'une personne à sa façon de parler français ?

Oui parfois ça m'arrive par la façon de parler je peux estimer que celui-ci parle un français universitaire ou celui-là il a un français terre à terre ou n'a pas fait des bonnes études + parfois il y a de ces gens là qui n'a pas un niveau d'étude assez élevé qui n'est pas universitaire mais qui parle quand même + il y a de ces gens là qui parlent bien français et ils n'ont pas faits des bonnes études c'est l'inverse parfois vous voyez quelqu'un qui n'as pas étudié mais qui parle quand même

24 Eprouvez-vous la fierté de parler français ? Pourquoi ?

Honnêtement oui parce que je considère cette langue comme étant la langue des évolués qui m'intéresse beaucoup plus

25. Penses-tu que le français soit une langue difficile ? Pourquoi ?

Le français n'a jamais été difficile en mon humble avis parce que ça s'apprend euh il y a des gens qui arrivent à la[250] *maîtriser comme il faut*

26. A quel âge avez-vous commencé à parler le français ?

Si j'ai une bonne mémoire c'est au environ de cinq six ans j'ai appris ça à l'école

27. Souhaites-tu parler comme un français *?*

Non je ne souhaite pas

28. Etes-vous satisfait de votre manière de parler le français ?

Jusqu'ici non je ne suis pas satisfait je cherche à améliorer

29. Penses-tu que le milieu des parents est important pour qu'un enfant parle bien le français ?

Oui le quartier c'est un bon cadre idéal pour que l'enfant apprenne à parler le français

30. Que penses-tu du français qu'on entend dans les médias ?

C'est un# bon français c'est#un français scientifique c'est #un français assez bien

31. Que penses-tu de l'enseignement du français en RD Congo ?

Ici en RDC j'aimerai que cette langue ne soit pas limitative hein+ je veux qu'on apprenne le français partout il faut qu'on augmente un peu le matériel didactique les séminaires des enseignants + vous voyez un enseignant qui ne maîtrise pas lui-même le français ça sera difficile de le transmettre aux élèves

32. Avez-vous un accent quand vous parlez le français ? Comment jugiez-vous ces accents ?

Hum pas tellement jusque là non je n'ai pas d'accent+ vous savez Lubumbashi c'est un centre urbain nous sommes influencés par n'importe quelle langue+ mes accents peut-être

[250] Sic

ont dû à une certaine négligence et parfois c'est dû au lapsus linguae en soit c'est pas du tout grave

33. Dans quelle commune ici à Lubumbashi parle –t- on un bon français ? Pourquoi ?

A mon humble avis c'est la commune de Lubumbashi parce que là il y a un peu des cadres et des intellectuels qui s'intéressent plus à la langue française

34. Existe-t- il plusieurs types de français à Lubumbashi ? Lesquels ?

Ouais il y a par exemple le français familier on parle ça en famille là il n'y a pas de rigueur + il y a le français en commun quand on est en groupe on peut utiliser les néologismes on peut franciser les histoires là + il y a aussi le français universitaire qui est un peu meilleur

35. Penses-tu que l'école en RD Congo soit un lieu où on peut apprendre le français ?

Oui l'école primaire secondaire et autre c'est vraiment un lieu meilleur pour apprendre le français

36. Etes-vous d'accord avec ceux qui soutiennent que la langue française participe à l'échec de notre pays ? Si oui comment ?

Bon moi je ne partage pas avec ceux qui disent que c'est le français qui est à la base de l'échec de notre pays + ce que nous connaissons comme crise politique et économique dans notre pays c'est pas dû au français c'est la mauvaise foi seulement

37. Pourquoi avez-vous appris le français ?

Euh effectivement parce que le français d'abord c'est la langue officielle de notre pays et aussi c'est la langue des intellectuels quelqu'un qui ne parle pas français ici risque de se voir $$$

38. Quelle langue souhaiteriez-vous que les gens parlent en public (bus, marché, hôpital,…) ? Pourquoi ?

En fait par rapport à tout ce que nous vivons ici je préfère être un peu neutre + je préfère le français mais pour ceux-là qui n'ont pas étudié c'est mieux de toutes les quatre langues nationales + je prends le swahili ici à Lubumbashi parce que c'est le fief même du swahili à mon humble avis

39. Comment appréciez-vous le français des autres Africains ?

Au fait fort malheureusement je n'ai jamais été en contact avec les autres Africains à part les gens de la Kenya Tanzanie qui ne parlent que le swahili + ils ont un swahili standard par rapport à notre swahili de Lubumbashi

40. Parlez-vous souvent le français ? Avec qui le parlez-vous?

A l'école oui avec les professeurs et avec les amis

41. Peut-on reconnaître la langue d'une personne par son habillement ?

Oui par conjoncture oui parfois je peux prendre l'exemple des luba + ils aiment bien les tissus en jaune tous les gens qui mettent les tissus en jaune sont considérés comme des baluba

L 12

1. Combien des langues parlez-vous ?
Français swahili et kisanga trois langues
2. parlez-vous votre langue maternelle ?
Oui
3. Est-elle utile dans votre vie ?
Pour parler avec nos ancêtres et nos grands parents qui se trouvaient au village il fallait parler dans notre langue maternelle ***djo tuanze kusilikizanako*** *(pour s'entendre) bien la plupart* ***ya bandukwetu bamingi ni kumikini djo kule banekalaka*** *(beaucoup de nos frère restent au village)* ***djo pale turianza kujiforcer*** *(on commençait à s'efforcer) avec* ***baparents yetu bena tufundisha polepole*** *(nos parents nous apprennent) comment communiquer avec les membres de la famille*
4. Quel sentiment éprouvez-vous de ne pas parler votre langue?
Kubale abasemake langue maternelle yabo *(pour ceux qui ne parlent pas leur langue maternelle) c'est très difficile ce sont des gens* ***bale banakomeleya mu*** *(ceux qui ont grandi au) centre ville* ***muma*** *(dans les) centres villes* ***abana na (****ils n'ont pas la) possibilité* ***ya kurudiya mumamikini yabo kwenda kuyuwa*** *(de rentrer dans leurs villages pour apprendre) langue maternelle* ***yabo*** *(leur langue maternelle) mais* ***langue maternelle yetu iko*** *(notre langue maternelle est) très utile dans la vie*
5. Que pensez-vous de votre langue maternelle ?

Notre langue maternelle est très bien la langue des secrets ***ju yanini*** *(pourquoi) parce que* ***inatonesha ma origine ya bintu biamingi mu mafamille yetu*** *(ils nous apprends les origines des choses dans nos familles) pourquoi on utilise ceci* ***tunafanyaka dju yanini ivi*** *(pourquoi nous faisons cela) on mange ceci pourquoi comment est-ce que* ***ba ancetres yetu barianzaka kuvivre*** *(nos ancêtres vivaient)* ***djo origine ya langue yetu djo buzuri bwa langue yetu maternelle*** *(c'est l'origine et la beauté de nos langues matenelles) il y a des choses que nous pouvons le dire que dans nos langues c'est la langue des secrets pour que les étrangers ne nous entendent pas /// hein la langue maternelle* ***iko na bénefice sana*** *(est bénéfique) dans notre vie*

6. Que pensez-vous de celle des autres ?

Bon d'une façon générale ***langue maternelle iko na importance munene*** *(la langue maternelle est très importante) la langue maternelle a une grande importance parce que ça nous permet de communiquer avec* ***baancêtres yetu*** *(nos ancetres)/// pour savoir la signification il faut aller chercher dans notre langue maternelle* ***tunajuwa euh euh djo buzuri bwa langue maternelle yetu*** *(nous connaissons euh euh c'es ça beauté de notre langue)*

7. Que représente pour vous la langue française ?

Oui la langue française a de l'importance dans notre vie pourquoi parce que nous étudions ***mufrançais na français inatupermetre leo tucommuniquer ma pays ya mingi francophone*** *(en français et il nous permet de communiquer aujourd'hui avec les pays francophones) même de fois anglophone parce que* ***kuko traduction ya francais*** *(il ya la traduction en français) anglais* ***na*** *(et) anglais français* ***djo iko na représentation munene mumaisha yetu*** *(a une bonne représentation dans notre famille) parce que nous étudions en français partout où nous irons à l'extérieur du pays tout comme à l'intérieur*

8. Que pensez-vous du lingala ?

Bon lingala c'est une langue depuis mon enfance jusqu'aujourd'hui que je n'aime pas parler pourquoi ***mishi pende kusema*** *(je n'aime pas parler) lingala parce que je trouve que pour parler en lingala il faut être un farceur euh hein il faut être dans des langages détournés hein et beaucoup plus on parle ici beaucoup plus en polémique beaucoup plus* ***kama unabafwata leo bamusiciens aba bajoueurs kama banabaweka pa plateau moya ya*** *télévision (si vous suivez les musiciens les joueur s'ils sont sur un plateau de télévision) tu vois que la plupart ils s'insultent on parle un lingala détourné ce n'est pas un lingala d'origine que nous nous voulons parler hein* ***apana*** *(non pas un) lingala d'origine que nous voulons parler voilà c'est ce qui fait que je ne pense même pas à parler le lingala*

9. Que représente pour vous la langue ciluba ?

Bon la langue ciluba c'est la langue parlée d'abord d'abord beaucoup plus au centre beaucoup plus ***umu mukashikashi djo mule beko na parler*** *$$$ (ici c'est là où on parle) beaucoup plus comme dès l'origine hum + il y a eu des problèmes humc'est une langue qui est bien parce que la plupart de mes amis qui ont fait euh les lettres quand on demande quelle autre langue que tu veux parler hein quelle autre langue nationale que tu veux parler il va choisir le ciluba même si tu l'entends* ***kama unabashikiya beko nasema*** *(quand tu les enttends parler) ça fais quand même du bien langue* ***yabo ile beko nasema parce que iko na représentation munene*** *(leur langue a une grande représentation) en Afrique parce que ça se parle au Congo*

10. Que pensez-vous du kikongo?

Ah le kikongo c'est une langue que moi je vais parler moi j'aime beaucoup parler le kikongo ***minapenda kusema dju ya ile ma accents yabo ya v- ile inakalakamo parce que bo banawekaka accent sana pa ave*** *(j'aime parler le kikongo à cause de leur accent v- qu'il mettent leur accent sur la consonne v-) alors ce qui me fait beaucoup plus* ***nishiseme*** *(que je ne parle pas [la langue] quand* ***minapata*** *(dès que je trouve) l'occasion* ***ile inapasha niseme*** *(ça je dois dire) ou en tout cas ça me fera beaucoup plaisir oui hein* ***ni juwe na maexpression yabo na kuyuwa maproverbes ya kikongo****(que je sache leurs expressions et les proverbes en kikongo) ///*

11. Que représente pour vous la langue swahilie ?

Ah la langue swahili c'est la langue que je parle depuis mon enfance jusqu'à aujourd'hui ça de l'importance plus dans ma vie +car beaucoup de membres de ma famille parle le swahili et puis ***djo ya kucommuniquer na batoto ti na kubukubwa tunakalaka*** *(c'est pour communiquer avec les enfants jusqu'à l'âge adulte)* **+** *toujours* ***tuko na nani communiquer mu swahihi*** *(nous communiquons en swahili) en tout cas* ***iko na importance*** *(c'est important)*

12. Y a –t-il une différence entre le swahili parlé par les adultes et celui des jeunes à Lubumbashi?

oui il y a une différence les adultes parlent plus swahili bora ***ile banasemaka mu bible*** *+(ce qu'on dit dans la bible) mais quant à nous nous parlons notre swahili la différence c'est quoi pour un adulte* ***atasema unileteye kofia+*** *(il dira amène moi le chapeau) pour un jeune de Lubumbashi* ***atasema unileteye*** *chapeau*[251] *+(amène moi le chapeau) c'est-à-dire il y a une différence beaucoup plus ce sont* ***bo beko penché ku swahili bora*** *(eux qui sont penchés sur le*

[251] Chez les jeunes il ya le mot chapeau qui s'insère dans le discours en kiswahili.

swahili standard) parce que dans les temps anciens c'est ce qu'on parlait ici avec la venue des langues+ de plusieurs langues nous nous parlons notre swahili on peut dire le swahili du Katanga ou de Lubumbashi en particulier il y a une différence en tout cas une très grande différence pour quoi plus les adultes parlent le swahili qu'on peut lire dans la bible tandis que celui des jeunes c'est un swahili beaucoup plus mélanger avec le français

13. Parlez-vous le swahili standard (Bora) ? Dans quelle circonstance ? Pourquoi ?

Quand je parle là swahili bora c'est à cause des films des Tanzaniens +en tout cas ***mafilms ya ba Tanzaniens na ile swahili yabo djo inanifurahisha nyanze kuparler*** *(les films tanzaniens sont en swahili ça ma plaît pour que je parle) au moins* ***swahili bora*** *(le swahili standard)*

14. Parlez-vous plus en swahili ou en français ?

La plupart de temps je parle plus en swahili parce que la plupart ***ya barifiki bamembres ya famille fashiote tunenda mu masonko tunasema plus swahili*** *(des amis les membres de la famille partout au marché nous parlons plus en swahili) au marché* **+** *en français* ***ni*** *(c'est) quand* ***tunajiretrouver mu contexte moya ivi*** *(nous nous retrouvons dans un contexte quelconque) les intellectuels les élèves* ***djo tunasema*** *(là nous parlons en) français mais la plupart de temps nous le passons à parler en swahili*

15. Quelle langue préférez-vous parler en public et dans la famille?

En public la langue que je préfère parler c'est le français parce que #il faut se mesurer aux autres ***inafayi kupimanaka mumaisha +****(il faut chercher à s'égaler dans la vie) parce que* ***inafayi basentir*** *(il faut qu'ils sentent) que c'est quelqu'un qui a étudié +parce que nous étudions en français mais dans la famille nous parlons en swahili donc pour bien parler en public je préfère parler en français mais dans la famille nous nous retrouvons entre nous les grands parents nos oncles nos petits frères et nos grands frères qui n'ont pas étudié nous parlerons en swahili*

16. Y a-t-il une différence entre le français parlé à Lubumbashi et le français parlé dans les autres villes du Congo? Laquelle ?

Oui il y a une différence parce que#ici nous parlons quand même nous respectons la ponctuation quand nous parlons ici à Lubumbashi+ mais dans d'autres villes du pays ***français yabo iko*** *(leur français est) beaucoup plus tourné* ***ku malangues yabo*** *(à leurs langues) c'est-à-dire* ***malangues*** *(les langues) maternelles+ mais chez nous ici nous essayons quand même de respecter pas du tout nous essayons quand même la ponctuation beaucoup notre français est beaucoup euh accentué sur le vrai français mais dans les autres villes on essaie un peu d'accentu- il y a il y a un accent un peu de leur langue maternelle (rire) par*

exemple celui qui parle le kikongo au lieu de vous dire vous disiez il va dire vous disez c'est comme si il y a l'accent une peu là

17. Il vous arrive parfois de passer d'une langue à l'autre dans une conversation ? Laquelle et pourquoi ?

Oui oui je mélange ***minachangaka*** *(je mélange) le français-swahili et la langue maternelle+ pourquoi parce que quand quand je suis ivre je peux commencer à parler en swahili mais l'ivresse vient je parle mainant en français dès qu'il y a un membre de notre tribu qui est là nous passons mainant de la langue française à la langue maternelle hein on commence mainant nous chantons dans notre langue maternelle nous parlons mais* ***swahili ile tunasemaka kiloko sana****(nous parlons un peu le swahili) c'est pour dire que quand même* ***shi kamatuko ivre tuko nachanga sana malangues*** *(nous lorsque nous sommes ivres nous mélangeons souvent les langues)*

18. Le passage d'une langue à l'autre est-il un fait du hasard ou un fait conscient ?

Non je suis conscient pourquoi parce que ce que il ya aussi des messages qu'on peut parler qu'on peut faire passer quand nous avons quand nous sommes beaucoup[252]*+* ***tuko bantu bamingi kamatukobantu bamingi inafiya kupasser message kwa mwendjako*** *(lorsqu'il ya beaucoup des gens il faut passer le message [en changeant des langues] ou bien* ***kugroupe ingine*** *(dans un autre groupe) nous sen- nous faisons ce passage là ça signifie que* ***tunatoka mufrançais tunenda mulangue*** *(nous alternons le français avec les autres langues) maternelles parce que langue maternelle* ***yo*** *(la langue maternelle elle) quand vous vous retrouvez en groupe* ***ni bantukiloko sana djo banaweza kuiparler*** *+(c'est peu de gens qui parle le français) vous pouvez être là par exemple à vingt mais il n'y a que trois qui parlent la langue maternelle bon qui parle notre langue maternelle alors dans tout ça ce qui fait que* ***inanipatiyaka passage moya ya shi kufutshika*** *(ça me permet de cacher le message)*

19. Dans quelles circonstances passez-vous d'une langue à l'autre dans votre conversation ?

Là j'ai déjà répondu quand je suis ivre bon euh quand nous nous retrouvons dans notre mutualité par exemple où ***tunenda pa bar moya tunekala tuko nakunwa djo ile macirconstances ile inatupermetraka tuko na (****lorsque nous allons boire dans un bar c'est sont ces circonstances qui nous permet de)changer++ et surtout si je veux être libre alaise je mélange les langues comme maintenant*

20. Que pensez-vous de l'anglais dans la ville de Lubumbashi ? Peut-il prendre la place du français dans l'avenir ?

[252] Quand nous sommes avec les amis

Oui parce que la plupart des gens ***bamingi apa sasa ni anglais*** *(beaucoup ne parlent que l'anglais) parce que non anglais* ***djo ina permettre leo actuellement mu ville ya Lubumbashi kupata kazi mbele*** *(l'anglais permet que l'on trouve le travail dans la ville Lubumbashi) pour trouver du travail à Lubumbashi il faut d'abord parler l'anglais et effectivement car la plupart des investisseurs qui sont venus au Katanga c'est l'anglais +au Congo en général au Katanga en particulier ce sont des expatriés qui parlent l'anglais mais* ***leo nashibote tunasha kweka mukicwa que ni anglais français aina tu na nani avenir munene mu Lubumbashi*** *(aujourd'hui à Lubumbashi nous sommes conscient que c'est l'anglais qui développe le pays et non pas le français) parce que quand* ***unangaliya ma centre ya anglais*** *(c'est ce qui explique la présence des centres d'informatiques) tu vas trouver au moins chaque mois des gens qui terminent en anglais+* ***iko naenda kubeba ampleur mu ville ya Lubumbashi*** *(l'anglais prend de l'ampleur dans la ville de Lubumbashi) + oui sur ça oui j'accepte pourquoi vue* ***vile tuko nenda na maisha et ma document ile tuko napata*** *(le développement et les documents que nous recevons [au Congo]) la plupart des catalogues c'est écrit toujours en anglais* ***iko écrit plus mu anglais que mu français*** *(c'est écrit plus en anglais qu'en français) en tout cas sur 100% au moins 10% de français le reste c'est toujours en anglais*

21. Souhaitez-vous que l'anglais remplace le français ?

Non parce que moi j'aime bien le français+et quand on chante en français moi je suis très content+j'aime les gens qui parlent bien français qui prononcent ça bien c'est pourquoi moi je n'aime pas que l'anglais remplace le français en tout cas ***apana*** *(non)*

22. Préférez-vous le français à l'oral ou à l'écrit ? Pourquoi ?

Je préfère le français à l'écrit parce que euh pour éviter beaucoup de fautes à l'oral en tout cas ***tuna commetraka mafautes sana*** *à l'écrit quand meme* ***tuko na temps yote ya ku corriger na kupeleka texte moya iko mais ma fautes aikosake hein utalimiteyeko ma fautes mais mu orale*** *///(nous commettons souvent des fautes à l'écrit et nous avons du temps pour les corriger toutefois un texte ne peut jamais manquer des fautes et à l'oral) nous commettons beaucoup de fautes*

23. Pourquoi aimeriez-vous parler le lingala (ou pourquoi n'aimeriez-vous pas parler le lingala)?

C'est ce que je vous ai dit dans une des questions le lingala moi je n'aime pas parler pourquoi parce que je le considère comme une langue beaucoup plus focalisée sur les insultent+ parce que quand ***tunabeba leo hein banaweka bajoueurs baseme debat*** *(on peut prendre aujourd'hui les joueurs et on organise un débat) non débat contradictoire* ***mu lingala***

(en lingala) vous allez sentir que il n y a que des insultes là-bas ***matushi djo inasha kuregner mule*** *(ce plein d'insultes là-bas) pour dire que* ***ni polémique*** *(c'est la polémique) mais ce qui me pousse me prouve que je n'aime pas parler le lingala par rapport* ***ya ile malangues trois*** *(de ces trois langues) parce que nous avons quatre langues* ***mu Congo*** *(au Congo) notamment swahili, lingala, kikongo* ***na ciluba*** *(et le ciluba) par rapport* ***ya iyi trois langue lingala mishipendake*** *(de ces trois langues je n'aime pas le lingala) beaucoup plus les injures*

24. Arrivez-vous à distinguer le niveau d'étude d'une personne à sa façon de parler français ?

Oui en tout cas ***ile mu ile niveau*** *(à ce niveau là) oui j'accepte ça oui pourquoi parce que si vous êtes intellectuels si vous avez le niveau d'études mais vous devez quand même bien parler le français+il ya d'autres qui terminent* ***anesha masomo façon ile eko nasema français muko najulisa yemwinyewe alifundakako*** */// (les études la manière dont il parle vous vous demandez si la personne a étudié ou pas)* *ou bien* ***aliingiya paka vile kumasomo*** *(il a appris en passant) ou bien* ***anesha masomo*** *(il termine les études) /// ou il ne sait même pas écrire le mot hein marteau par exemple parce que j'ai déjà vu quelqu'un qui ne sait pas écrire le mot marteau lors* ***ya défense yake ya ya licence hein anashinda kwandika*** *(de sa défense de mémoire de Licence il n'a pas su écrire) le mot marteau en tout cas* ***ile*** *(ça) oui j'accepte ça*

25. Eprouvez-vous la fierté de parler français ? Pourquoi ?

Oui je suis fier quand je parle en français et tout le monde a peur quand je parle en français surtout en public surtout si tu te trouves devant les gens qui ne savent pas parler en français bien ***na fieri yote*** *(hein bien en tout cas le français parlé en public je suis fier)*

26. Pensez-vous que le français soit une langue difficile ? Pourquoi ?

Oui le français est une langue difficile parce que ponctuation ***inapita*** *règle (c'est plein de règles) surtout beaucoup de règles en français hum +on vous oh non tous les noms qui qui termine par -e prends -s à la fin* ***utashikiya*** *(il y a toujours) sauf ça commence encore beaucoup c'est ce qui permet de dire que* ***français ni langue iko****(le français est une langue) difficile de règles en français par rapport à l'anglais qui est euh* ***iko nenda kupanda mu Congo****(une langue qui se développe au Congo) le français est une langue difficile*

27. A quel âge avez-vous commencé à parler le français ?

Bon dès le bas âge hein depuis bon je ne sais pas hein depuis la naissance depuis la naissance+ depuis ***pale minazalikwa bon milianza kusema paka mu français*** *(depuis que je*

suis né je ne parlais qu'en français) comme j'étais dans une maison des intellectuels hum alors on parlait en français +mais j'ai commencé à parler ma langue maternelle quand j'avais douze ans et que il fallait retourner aussi au village hum rencontrer nos membres de famille ///quand ***niko nasumbuliya na maman ni paka mu swahili*** *(je parle avec ma mère c'est toujours en swahili) quand* ***ni papa ni paka mu français maman mu swahili*** *(je parle avec papa c'est toujours en français) parce que maman parlait beaucoup plus* ***mu swahili*** *(en swahili) qui n'était pas quand même* ***ashikuevoluake na masomo sana*** *(elle n'a pas beaucoup étudie****r)*** */// mais mon père fut un inspecteur de l'école primaire alors il parlait souvent en français +quand il devait rentrer au travail il devait parler avec ses amis en français notamment à la maison il nous faisait toujours parler en français*

28. Souhaitez-vous parler comme un français ?

Oui surtout dans leur prononciation mais c'est très difficile aujourd'hui parce que nous sommes encore en Afrique et au Congo nous parlons beaucoup euh notre français est beaucoup accentué sur le swahili moi je souhaite parler comme un français surtout dans leur prononciation c'est différent de notre français hum ***bobanasemaka français yabo muzuri sana na prononcia-*** *(eux parlent un bon français avec une bonne prononciation) même si* ***kama unafwata tu ma mimbo hein mimbo ile bafrançais banaimba mu français (****quand vous suivez leurs musiques les français chantent bien) tu vas sentir que* ***iko na sonner*** *(ça sonne) bien que* ***ile ma mimbo shiye Bacongolais*** *(nous ces chanssons nous les Congolais) on a pas l'occasion d'avoir ///*

29. Etes-vous satisfait de votre manière de parler le français ?

Oui je suis satisfait à moitié parce que à moitié pourquoi parce que je n'ai pas cet accent des français hein mon soucis est que ***ni*** *parler (je parle) comme* ***Bafrançais djo*** *(des français c'est mon) soucis* ***yabo nyanze kusema na*** *prononciation* ***ya bafrançais*** *(que je parle comme les français c'est mon souci de parler et de prononcer des mots comme les français)*

30. Pensez-vous que le milieu des parents soit important pour qu'un enfant parle bien le français ?

Oui bon si tous les deux parents parlent français l'enfant ne va pas mélanger les deux langues comme c'était mon cas+ maman ***mu swahili papa mu français*** *(parle en kiswahili et mon parle en français) et ça sera* ***baparents bote badeux mu français*** *(tous les deux parents vont parler en français) + mainant deuxième volet ce n'est pas le milieu qui compte hum ce n'est pas le milieu qui compte parce que si nos parents parlent en français ils peuvent se retrouver au village mais s'ils parlent bien français l'enfant aussi va bien parler français +ce n'est pas*

pour autant que si l'enfant veut bien parler il faut qu'il soit dans dans au centre ville hein hein ou bien dans une meilleure école non il faut qu'il soit que les deux parents puissent parler en français très bien l'enfant aussi aura le temps de bien parler français

31. Que pensez-vous du français qu'on entend dans les médias ?

Bon les journalistes parlent bien français euh c'est leur métier ils parlent souvent en français rare ce sont les journalistes qui parlent swahili qui mélangent les deux langues mais la plupart des journalistes parlent en français ce qui m'encourage aussi un jour de parler français comme eux

32. Que pensez-vous de l'enseignement du français en RD Congo ?

Bon pour dire l'enseignement du français en RDC là aussi il y a des problèmes parce que c'est très difficile parce qu'aujourd'hui nous avons euh la plupart des des élèves qui terminent ***bale batoto beko naisha ma masomo leo abaseme français bien*** *(ces enfants qui viennent de terminer les études ne parlent pas bien le français) pourquoi parce que* ***mufrançais muko madifficultés marègles mingimingi*** *(en français il y a plusieurs difficultés parmi elles il y a des règles d'accord) les enfants ne savent pas maitriser bien* ***ile marègles*** *(ces règles) hein si les enfants maitrisent bien* ***ile ma règles*** *(ces règles) en tout cas ils savent que* ***batafinir kusema*** *(ils vont finir par parler) bien le français* ***mais aina tu mu enseignement*** *(pas seulement dans l'enseignement) aujourd'hui français bon* ***ni langue moya tulianza nayo*** *(c'est une langue qu'on a commencé avec) hum depuis* ***independance bana fundaka paka mufrançais*** *(l'indépendance on étudie toujours en français) jusqu'à* ***leo mu enseignement mais na monter ya anglais bafrançais*** *(avec cette avancée de l'anglais sur le françis) et puis/// les élèves n'ont pas des livres de français ce qui fait aujourd'hui même si nous allons à l'alliance franco-congolaise aujourd'hui il n'ya pas de livres beaucoup plus les livres qui circulent dans la ville de Lubumbashi ce sont les livres en anglais ce qui fait que encore le français baisse dans l'enseignement et puis la plupart* ***ya bale beko na donner français ku mamasomo abakwishe mufrançais*** *(de ceux qui donnent le cours de français n'ont pas fait ces études) hein c'est comme aujourd'hui un psychologue peut donner le cours de français (rire) est-ce qu'il va donner réellement le cours de français/// (rire) bon ça c'est un point d'interrogation*

33. Souhaitez-vous que les langues nationales remplacent le français à l'école ?

Non ça je ne souhaite pas pourquoi parce que nous avons quatre langues nationales nous allons commencer à parler quelle langue+ nous allons commencer à enseigner dans quelle langue +parce qu'il y a d'autres qui vont parler en ciluba d'autres vont commencer à étudier

en swahili d'autres en kikongo quand on est dans une classe il y a beaucoup d'élèves beaucoup de langues il y a ceux qui parlent le swahili+ prenons nos quatre langues là il y a ceux-là qui parlent le swahili le kikongo d'autres en lingala et en ciluba mainant le professeur va commencer à parler quelle langue+au moins j'aurai souhaité qu'on y mettent les langues nationales dans l'enseignement par exemple celui qui parle le swahili peut commencer à étudier le ciluba ou celui qui parle en kikongo va commencer à étudier euh ceux qui connaissent le swahili peut commencer à étudier en ciluba ainsi de suite

34. Avez-vous un accent quand vous parlez le français ? Comment jugiez-vous ces accents ?

Oui ***muko*** *accent* ***moya ivi*** *(il y a un certain accent) parce que quand nous parlons le français nous mettons plus l'accent en swahili quand nous parlons en français nous mélangeons plus avec le swahili+ mon accent est plus en swahili je ne respecte pas l'accent des français*

35. Que pensez-vous de l'accent des autres ?

Bon c'est la même chose c'est beaucoup plus basé sur leur langue maternelle parce que#un français peut dire ici et nous nous mettons l'accent beaucoup plus sur notre langue maternelle c'est ce qui fait que aujourd'hui en tout cas le français même si quelqu'un présente si un Kasaien parle hum et un mukongo parle hum tu vas sentir que à un certain moment tu va sentir que#ils ont beaucoup plus des[253] *accent sur leur langue maternelle*

36. Dans quelle commune ici à Lubumbashi parle –t- on un bon français ? Pourquoi ?

Je peux dire dans la commune de Lubumbashi c'est là où il y a la plupart des des grandes écoles dans la commune de Lubumbashi il y a des grandes écoles qui parlent que les enfants parlent bien français

37. Existe-t- il plusieurs types de français à Lubumbashi ? Lesquels ?

Oui selon ***provenance ya muntu*** *(la provenance de tout un chacun) +selon les quatre langues que nous avons au Congo parce que quand tu prends les Swahili ils parlent beaucoup plus le français centré sur le kiswahili si tu prends les Bacongo ils parlent plus français centré sur le kikongo si tu prends le ciluba +hum si tu prends les Baluba ils parlent beaucoup plus français leur accent est basé sur le ciluba* ***kama tena unabeba lingala*** *(les lingalaphones par exemple) bon tu vas sentir que leur français est beaucoup plus centré sur le lingala +bon nous avons hum hum c'est ce qui fait que nous allons maintenant essayer un peu de détailler en swahili nous avons aussi des tribus hum vous allez voir au niveau des tribus aussi il y a aussi des français qui sont accentué beaucoup plus sur nos langues maternelles par exemple un*

[253] sic

Kachokwe quand il vous parle français il vous parle beaucoup plus le français centré en kikachokwe ///(rire) tu vois au moins ça en tout cas c'est ce qui a fait qu'il a plusieurs types de français à Lubumbashi parce que ***apa sasa Lubummbashi*** *(actuellement la ville de Lubumbashi) constitue comme un centre du Congo tout le monde vient à Lubumbashi c'est la deuxième ville du pays et puis c'est la ville économique du pays où tout le monde vient faire leurs affaires vendre et puis beaucoup plus étudier parce que#au moins au Katanga ici à Lubumbashi les gens respectent au moins les études+ tout le monde qui veut étudier vient à Lubumbashi c'est pourquoi moi je dis que Lubumbashi est un centre ou tout le monde peut se retrouver où toutes les langues se retrouvent toutes les quatre langues du pays se retrouvent au niveau de Lubumbashi*

38. Pensez-vous que l'école en RD Congo soit un lieu où on peut apprendre le français ?

Là c'est une question difficile pourquoi c'est une question difficile parce que en RDC d'abord nous parlons mal le français hein et puis nous avons la plupart de nos français sont accentués dans nos langues maternelles alors c'est très difficile de penser que l'école le Congo soit un lieu où l'on peut apprendre le français nous avons d'abord plusieurs langues+ hum plusieurs ethnies et chaque ethnies le français est d'abord basé sur chaque langue maternelles alors c'est très difficile que le Congo soit au moins +ah l'école je dirai oui ou non ah l'école d'abord c'est là où nous apprenons le français pour apprendre le français en RDC on peut passer par l'école et mainant aujourd'hui avec tout ce que nous avons connu avec tout ce que nous avons connu comme professeur de français à l'école je dirai non +parce que si je prends aujourd'hui un psychologue qui donne français est ce qu'il donne ça bien par rapport à un francophone hum si vous allez quelque part vous allez trouver un D6[254] *qui a terminé dans les années 2000 qui ne parle pas bien français mais il donne le cours de français à l'école qu'est-ce qu'il va donner comme français hein il va leur apprendre si c'est dans leur langue maternelle ou quoi c'est pourquoi je dis oui ou non hein*

39. Êtes-vous d'accord avec ceux qui soutiennent que la langue française participe à l'échec de notre pays ? Si oui comment ?

(rire) Vous savez avec ça chez nous qu'est-ce que nous disons ***français iko nauwa mukini*** *(que le français tue le pays) pourquoi parce que la plupart de ceux qui occupent aujourd'hui les postes hein ce sont des gens qui parlent bien le français+ mais qui ne permettent pas aux autres d'évoluer normalement+ hein par exemple aujourd'hui quand nous avons parlé que quand je heu je je retourne un peu à la question que vous m'aviez posé hein quand je dis par*

[254] C'est celui qui a le baccalauréat.

*exemple le Congo j'ai dit non c'est parce que le Congo ne peut jamais apprendre le français+ c'est pour dire quoi parce que la plupart de ceux qui donnent aujourd'hui français ne méritent pas de donner français à l'école c'est pourquoi les gens de la rue commencent à nous dire que vous avec vos français là ///(rire) on évolue pas+**ile français ile bamubalabala beko nasema** (les gens de la rue aussi parle le français) parce que si tu arrives devant quelqu'un tu commences à lui parler en français ah **mwe na mafrançais yenu munitokeye kule** (vous avec vos français)c'est-à-dire bon moi je ne suis pas d'accord avec ceux qui soutiennent que le français participe à l'échec de notre pays+ nous avons deux volets+il y a ceux qui ne parlent pas en français ma français et puis au milieu de ceux qui ne parlent pas bien français$$$ c'est pour dire aux autres que **mafrançais yenu ile yenu ile inauwa mukini** (vos français là tuent le pays) comme eux sont majoritaire c'est pourquoi ils soutiennent que le français participe à l'échec de notre pays s'ils voient quelqu'un qui passe à la télé et parle en français pour eux ah ule ni mwivi (celui-là c'est un voleur) c'est un voleur parce qu'il parle en français eux aimeraient celui qui n'est pas voleur qui parle en swahili pourquoi ça parce que quand il parle en swahili eux comprennent vite vite mais si quelqu'un passe là-bas et parle en français **ah ni mwivi ata tulanda ata tufanishiya tuma calcul twa bongo bongo** (c'est un voleur il nous trompe avec des petits calculs) par là je peux dire heu le français est la langue des voleurs des menteurs ici chez nous au Congo pourquoi bon langue des voleurs langue des escrocs+parce que la majorité soutient que le français participe à l'échecs pourquoi parce que si vous parlez le français si vous arrivez devant quelqu'un même si il y a un problème les gens peuvent se soulever dire oh non nous allons marcher une fois vous commencez à les parlez en français les gens crient sur vous oh escrocs **mutoke pale na ma français yenu mwivi** (allez-vous en avec vos français) voleur vous venez nous escroquer avec vos français pour dire que si vous parlez en français nous nous n'allons pas comprendre et puis vous applaudir et demain vous allez nous voler encore*

40. Pourquoi avez-vous appris le français ?

J'ai appris le français parce que je devais étudier et puis mon papa parlait le français il fallait que je sois tout le temps en communication avec mon papa tout le temps avec en communication avec mes amis à l'école tout le temps en communication avec mes amis du quartier et avec parfois aussi à suivre les émissions à la télé parce que la plupart de nos émissions +on parle toujours en français la plupart des chaines de télévisions+ on parle toujours en français des chaines de radios parlent en français on donne aussi moins de temps les chaines on moins de temps pour parler en swahili

41. Comment appréciez-vous le français des autres africains ?

Oui en tout cas franchement la plupart des pays francophones parlent en français le français accentué aussi dans leur langue maternelle mais eux parle en français parce que chez nous ici il y a la catégorie de ceux qui parlent en français la plupart de nos joueurs ne parlent pas français+ si vous allez par exemple du coté Côte d'ivoire mêmes les joueurs parlent en français mêmes les musiciens parlent en français mais ici chez nous la majorité des musiciens ne parlent pas en français en tout cas de ce côté-là eux ils ont compris quand même que#il faut quand que tout le monde parle en français ici chez nous nous avons des catégories c'est pourquoi je vous dit ici chez nous quand tu parles en français tout le monde dit que tu es escroc tu es voleur mais chez eux là même si tu regardes les chaines hein les chaînes des autres africains vous allez sentir que ***bo bekonasema français bote*** *(tous parlent) un bon français bon un bon français comment un bon français dans le sens que#ils respectent la ponctuation bon pas tellement ils respectent les règles+ hum mais leur prononciation aussi c'est compliqué par rapport exemple nous nous parlons ici à Lubumbashi nous nous avons notre prononciation qui est quand même qui s'approche du français+ eux c'est beaucoup plus dans leur langue et puis la plupart des ivoiriens n'utiliset pas l'article hum chez nous quand même nous respectons l'article+mais du côté Sénégal c'est comme si on parle dans leur langue maternelle+ d'abord ce sont des Musulmans bon* ***banachanga tu français yabo*** *(ils mélangent les langues) on dirait que* ***niki musulman kile beko nasema*** *(ils parlent en musulman)*[255] *hum comparativement* ***ya shiye uku tukunarespecter maarticles*** *(nous nous respectons les articles)$$$* ***babrazzavillois*** *(les Brazzavilois) /// c'est comme le kikongo eux avec les kinois là-bas leur français c'est comme le kikongo*

42. Parlez-vous souvent le français ? Avec qui le parlez-vous ?

*Bon avec mes amis mes proches surtout mes professeurs de l'école primaire secondaire et jusqu'à l'Université avec les étrangers des pays francophones mêmes les étrangers des pays anglophones quand ils sont à Lubumbashi ils font tout pour parler en français $$$ parce qu'on sait que#à Lubumbashi c'est le français qui règne malgré que#****il y a monté en puissance ya nani ya anglais+*** *(l'anglais se développe) mais le français règne ce sont des gens avec qui nous parlons en français le reste c'est toujours le swahili ou nos langues maternelles*

43. Peut-on reconnaître la langue d'une personne par son habillement ?

[255] Allusion faite à l'arabe.

Oui surtout ici chez nous au Congo ici chez nous à Lubumbashi oui parce que vous vous allez constater que ***kama tu habillement ya muntu tu moya ivi anasha kuvwala kontchi (****quelqu'un est habillé en costume) si vous regardez dans leurs habillements posez une question en français vous allez sentir que#il va commencer à vous répondre s'il ne parle pas bien il va commencer à mélanger les langues avec le ciluba+ si vous prenez quelqu'un qui mange en route vous allez dire non celui-là il est Luba+ si vous posez la question et si#il ne sait pas bien parler en français si vous prenez un Monsieur noir habillé en simple citoyen vous allez dire que ça c'est#un mukongo +si vous trouvez quelqu'un qui est farceur et qui marche la démarche des farceur vous allez dire que celui-là c'est un Kinois par son habillement +et puis vous vous* ***kama unatafuta sasa kutourner ile regard yako*** *(si vous voulez promenez votre regard) hein mainant vous allez posez la question à cet homme en français vous allez sentir que ce Monsieur là c'est un Kinois+ et puis habillé en costume bien vous posez la question c'est un Kiluba euh Muluba eux parle français bien eux parlent beaucoup plus en kiluba en mélangeant quelques mots de français et pour porter* ***aneneya kuvwala ata ma couleur cent*** *(il peut mélanger différents couleurs dans l'habillement) ///(rire)* ***aneneya kuvwala ata yemoya noir vert jaune rouge bleue akunata concordance ata moya*** *(il peut s'habiller en noir vert jaune sans concordance****)****/// tu te dis que c'est un Muluba du Katanga///(rire) et puis ce sont des gens qui sont courageux de parler le français même avec des fautes.*

INDEX DES NOTIONS

Accent, 76, 131, 185, 188, 189, 214, 217, 220, 221, 222, 223, 232, 237, 238, 240, 241, 242, 243, 244, 303, 312, 313, 317, 322, 323, 324, 329, 330, 335, 336, 340, 346, 353, 360, 367, 372, 376, 377, 381, 383
Alternance codique, 13, 18, 35, 52, 98, 100, 131, 175, 176, 248, 264, 265, 267, 268, 270, 273, 275, 276, 277, 278, 282, 285, 287, 289, 290, 291, 294
Attitudes, 12, 14, 15, 17, 18, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 71, 76, 82, 90, 92, 93, 96, 98, 132, 133, 185, 187, 188, 189, 190, 193, 195, 196, 198, 201, 203, 207, 208, 209, 214, 216, 218, 219, 221, 222, 228, 230, 237, 242, 247, 248, 259, 276, 292, 293, 294

Bilingue, 53, 85, 94, 178, 249, 250, 255, 263, 264, 265, 269, 270, 295
Bilinguisme, 48, 100, 108, 127, 144, 189, 208, 252, 255, 263, 270, 271, 275, 281, 294

Code mixing, 13, 264
Code-switching, 29, 52, 106, 264, 266, 268
Comportement langagier, 12, 131, 182, 249
Contact des langues, 13, 18, 55, 109, 248, 263, 264, 265, 270, 275, 276, 281
Dévalorisation, 115, 160, 221, 244, 292
Diglossie, 18, 127
Dynamique des langues, 99, 136

Emprunt, 53, 54, 62, 65, 264
Evaluation, 18, 39, 61, 64, 68, 81, 131, 154, 155, 186, 187, 188, 206, 207, 209, 211, 216, 219, 220, 224, 228, 229, 230, 231, 232, 234, 237, 246

Hétérogénéité linguistique, 17, 60, 105, 106, 129, 187, 237

Identité culturelle, 17, 158, 159, 160, 167, 170
Imaginaire linguistique, 216, 227
Insécurité linguistique, 18, 61, 62, 75, 76, 98, 131, 186, 207, 208, 209, 212, 214, 218, 220, 228, 232, 237, 242, 248, 278
Interférence, 95, 264, 265

Kiswahili de Lubumbashi, 5, 43, 47, 51, 54, 55, 57, 58

Langue maternelle, 30, 34, 72, 115, 137, 146, 158, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 177, 178, 179, 192, 200, 222, 223, 226, 238, 239, 240, 241, 243, 249, 250, 253, 261, 262, 263, 274, 281, 282, 284, 304, 305, 314, 316, 319, 320, 324, 325,

331, 335, 337, 342, 347, 353, 355, 356, 360, 362, 363, 368, 369, 370, 374, 375, 377, 378, 381, 383, 384, 386
Langue officielle, 17, 28, 29, 31, 33, 34, 37, 38, 39, 42, 46, 50, 60, 73, 81, 106, 107, 108, 110, 112, 118, 119, 120, 125, 126, 133, 134, 138, 189, 190, 276, 280, 281, 305, 366, 368, 373
Langues ethniques, 12, 15, 29, 30, 41, 43, 54, 60, 72, 73, 74, 91, 92, 96, 106, 108, 110, 115, 116, 118, 120, 125, 127, 133, 168, 169, 170, 171, 173, 174, 175, 178, 179, 180, 181, 189, 200, 242, 246, 257, 261, 265, 273, 281, 292, 293, 295, 298, 369
Langues nationales, 12, 28, 29, 30, 38, 41, 43, 48, 50, 60, 73, 74, 91, 92, 96, 106, 108, 109, 110, 120, 125, 127, 133, 149, 156, 158, 161, 163, 164, 165, 166, 167, 174, 189, 193, 194, 195, 226, 242, 249, 252, 257, 262, 265, 273, 280, 281, 282, 285, 286, 292, 293, 297, 298,301, 302, 305, 306, 323, 334, 362, 363, 373, 382, 383
Multilinguisme, 54, 96, 250, 294

Norme, 68, 76, 81, 145, 180, 181, 188, 189, 208, 209, 210, 211, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 223, 224, 227, 228, 245, 246, 248, 277, 282, 285, 293, 297

Plurilinguisme, 13, 16, 18, 28, 30, 35, 41, 72, 81, 85, 86, 106, 153, 183, 208, 219, 226, 253, 257, 262, 270, 272
Politique linguistique, 15, 35, 36, 37, 39, 40, 60, 107, 127, 253
Pratiques linguistiques, 12, 14, 60, 67, 75, 81, 89, 94, 256

Répertoire linguistique, 50, 77, 81, 131, 235, 243, 249, 250, 251, 252, 265, 271, 295
Représentations, 12, 13, 15, 16, 18, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 80, 81, 83, 84, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 105, 131, 132, 133, 134, 135, 143, 150, 152, 165, 167, 174, 177, 189, 191, 207, 216, 224, 227, 228, 245, 253, 257, 259, 262, 288, 292, 294, 296, 397

Sécurité linguistique, 207, 209, 246
Sentiment linguistique, 77
Stéréotype, 210
Stigmatisation, 18, 68, 75, 81, 131, 133, 150, 154, 155, 164, 165, 177, 195, 196, 219, 243, 245, 248, 294
Swahili de Lubumbashi, 5, 54, 55, 256, 307, 308, 338, 370, 374

Usages, 12, 13, 15, 16, 36, 60, 62, 65, 67, 71, 75, 80, 81, 84, 85, 101, 105, 131, 136, 139, 186, 197, 207, 211, 219, 221, 228, 237, 249, 250, 252, 253, 261, 262, 273, 287, 295

Valorisation, 18, 39, 77, 131, 133, 135, 150, 160, 221, 228, 230, 292, 298
Variation, 14, 41, 47, 61, 62, 209, 211, 238, 269, 281, 294, 296
Variationnisme, 61
Variété, 29, 47, 53, 55, 76, 77, 81, 92, 112, 167, 189, 200, 212, 221, 245, 260, 267, 276

INDEX DES NOMS

ABRIC, 15, 90
ALBY, 268

BADIBANGA, 34, 93, 110, 114, 154, 164, 166, 196, 201, 242
BAGGIONI, 108, 109, 210, 212
BAGOUENDI, 93, 96, 195, 238, 241, 247
BAL, 138
BILLIEZ, 68, 154, 266, 295
BLANCHET, 82, 83, 85
BOURDIEU, 97, 212, 214, 215, 221, 259
BOYER, 65, 68, 91, 137, 263, 292
BRETEGNIER, 76, 207, 210, 220
BWANGA, 16

CALVET, 35, 36, 62, 68, 73, 75, 78, 85, 106, 136, 158, 185, 216, 221, 226, 250, 276, 365
CANUT, 14, 18, 66, 80, 186, 207, 219, 220, 221, 224, 226, 237, 242
CASTELLOTTI, 65, 68, 70
CHAUDENSON, 31, 55

DABENE, 71
DEPREZ, 252
DOISE, 63, 64, 69, 259
DREYFUS, 257, 261, 276, 281, 288, 295
DURKHEIM, 65

FERRARI, 5, 40, 54, 55
FRANCARD, 76, 208, 209, 211, 212, 214, 215, 221, 228, 242, 246
FREYSSINET-DOMINJON, 89, 93, 95

GADET, 61, 217, 228, 246, 257
GARSOU, 246
GASQUET-CYRUS, 41, 154, 294, 397
GHIGLIONE, 92, 93
GUEUNIER, 62, 67, 208, 210, 211, 212, 219, 223, 242, 243, 244
GUMPERZ, 249, 264, 267

HAMERS, 249, 263, 264, 270
HOUDEBINE, 189, 216, 224, 237

JODELET, 13, 292
JUILLARD, 14, 85, 257, 261, 262, 276, 281, 288

KILANGA, 16, 29, 34, 41, 51, 52, 53, 106, 145, 168, 182, 194

LABOV, 13, 61, 62, 80, 91, 96, 97, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 214, 219, 227, 230, 292
LAFONTAINE, 66, 67, 68, 188

LEDEGEN, 67, 217, 246
LÜDI, 85, 264, 265, 267, 269, 270

MACKEY, 136, 182, 263, 270

MANESSY, 14, 22, 34, 38, 55, 59, 76, 139, 239
MARCELLESSI, 270
MARTIN, 82
MELLIANI, 266
MIGGE, 268
MOKET, 16, 254
MOREAU, 76, 132, 158, 214, 248, 276
MOSCOVICI, 13, 65, 66
MUFWENE, 157
MUKENDI, 16, 159, 162, 165, 186, 196, 197, 199, 256

MYERS-SCOTTON, 52, 266, 267

NYEMBWE, 17, 33, 34, 49, 75, 77, 141, 143, 154

POPLACK, 267, 270

QUEFFELEC, 276
QUEFFELEC, 30, 31, 265, 278, 282, 285, 293, 402, 403

RENARD, 168
ROBILLARD, 154, 210, 232
ROUSSIAU, 68

SINGY, 82, 89
SOL, 81, 93, 228, 233

TIRVASSEN, 212
TUPIN, 210

WALD, 250, 251
WALKER, 253
WEINREICH, 263, 267
WINDISCH, 62

ZIAMARI, 267
ZONGO, 267

BIBLIOGRAPHIE

ABRIC, Jean-Claude. (dir.). (1994). *Pratiques sociales et représentations*, Paris, PUF.

ABRIC, Jean-Claude. (dir.). (2003). « La recherche du noyau central et de la zone muette des représentations sociales », dans *méthodes d'étude de représentations sociales*, Saint Ange, Erès, pp. 78-91.

ABRIC, Jean-Claude. (2007). « L'étude expérimentale des représentations sociales », dans Jodelet (ed.), *Les Représentations sociales*, Paris, PUF, pp. 206-224.

ALBY, Sylvie et MIGGE, Bettina. (2007). « Alternance codique en Guyane française. Les cas de Kali'na et du Nenge » dans LEGLISE, MIGGE (éds.), *Pratiques et représentations linguistique en Guyane*. Regards croisés, Paris, IRD, pp.49-72.

AUZANNEAU, Michelle et JUILLARD, Corinne. (2002). « Parler jeune en parcours de formation continue et d'insertion. Démarche d'une recherche sociolinguistique, ville, école, intégration », dans *Pratiques langagières urbaines. Enjeux identitaires, enjeux cognitifs*, VEI, enjeux, n° 130, pp. 238-248.

BADIBANGA, Katshiama. (2008). *La dynamique des langues et les représentations sociolinguistiques à Kananga*, Thèse de doctorat, Université de Montpellier.

BAGIONI, Daniel. (1997). « Langue officielle » dans Marie-Louise Moreau, *Sociolinguistique. Concept de Base*, Belgique, Mardaga, pp. 189-194.

BAGOUENDI BAGERA, Diane. (2007). *Le français au Gabon : Représentations et usages*, Thèse de Doctorat, Université de Provence.

BAL, Willy. (1979). « Langue nationale et français » dans Manessy et Wald, *Plurilinguisme : Norme, Situations, Stratégies*, Paris, L'Harmattan, pp. 231-254.

BARRA- DE- MINIAC., 2000. *Le rapport à l'écriture. Aspects théoriques et didactiques*, *Presse universitaires de septentrion*.

BAUGNET, Louis. (1998). *L'identité sociale*, Paris, Dunot.

BILLIEZ, Jacqueline, 1985. « La langue comme marqueur d'identité », dans *Revue Européenne des Migrations Internationales*, N° 2, vol. 1, Université de Poitiers, pp. 95-104.

BILLIEZ, Jacqueline et TRIMAILLE, Cyril. 2001/4. *Plurilinguismes, variations, insertions scolaires et sociales, Maison de Science de L'homme*, n° 98, Université Stendhal Grenoble III, pp. 105-127.

BLANCHET, Alain et GOTMAN, Anne. (1992). *L'entretien*, Armand Colin, Paris.

BOUCHER, Karine. (1999). « Approches des représentations sociolinguistiques dans un groupe des jeunes Librevillois », dans *Le français en Afrique*, pp. 173-192.

BOURDIEU, Pierre. (1980). « L'identité et la représentation. Elément pour une réflexion critique sur l'idée de région », dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 35, pp.63-72.

BOURDIEU, Pierre. (1982). Ce que parler veut dire, Paris, Fayard.

BOYER, Henri. (1991). *Langues en conflit. Etudes sociolinguistique*, Paris, L'Harmattan.

BOYER, Henri, (éd.). (1997). *Plurilinguisme : contact ou conflit des langues ?*, Paris, L'Harmattan.

BRETEGNIER, Aude et LEDEGEN, Gudrun, (eds). (2002). « Vers la construction d'une modélisation de la sécurité / insécurité linguistique», *Sécurité/insécurité linguistique –terrains et approches diversifiés, propositions théoriques et méthodologiques*-, Paris, L'Harmattan. pp.123- 151.

BRETEGNIER, Aude., LEDEGEN, Gudrun., (eds). (2002). « Regards sur l'insécurité linguistique », dans *Sécurité/insécurité linguistique –terrains et approches diversifiés, propositions théoriques et méthodologiques*-, Paris, L'Harmattan, pp.7- 33.

BWANGA ZANZI, Jean-Pierre, 2010. « Quel français enseigné quand la contextualisation et la mondialisation sont évidente ? », dans BWANGA, Nzanzi Jean pierre (Dir.) *Biographie d'un linguiste aux voix multiples : mélanges offerts à Takizala*, Lubumbashi, PUL, pp. 59-78.

CALVET, Louis-Jean (1987). La guerre des langues et les politiques linguistiques, Paris, Payot.

CALVET, Louis-Jean (1993). *La sociolinguistique*, Que sais-je? N° 2731, Paris, PUF.

CALVET, Louis-Jean (1996a). « Une ou deux langues ? Où le rôle des représentations dans l'évaluation des situations linguistiques » dans *Etudes créoles*, vol. XIX n°2, pp. 69-82.

CALVET, Louis-Jean (1997). « Vernacularisation », dans Moreau, *Sociolinguistique-Concept de base*, Mardaga, pp. 292-294.

CALVET, Louis-Jean (1998). « Insécurité linguistique et les situations africaines » dans Marie-Louise Moreau (eds.), *une ou des normes ? Insécurité linguistique et normes endogènes en Afrique francophone*, Coll. Langues et developpement, Paris, Didier Erudition, pp.7-28.

CAMBON, Emmanuelle et LEGLISE, Isabelle. (2008). « Pratique langagière et registre discursif. Interrogation de deux cadres en sociologie du langage », dans *Langage et Société*/2, n° 124, pp. 15-38.

CANUT, Cécile (1996). *Dynamique linguistique au Mali*, Paris, Didier Erudition.

CANUT, Cécile (Ed.). (1998-d). *Imaginaires linguistiques en Afrique, Actes du colloque Attitudes, représentations, imaginaires linguistiques en Afrique, quelles notions pour quelles réalités* ?, Paris, L'Harmattan.

CANUT, Cécile. (1998g). « Activités épilinguistiques et insécurité linguistique », dans Calvet et Moreau (eds.), *une ou des normes insécurité linguistique et norme endogène en Afrique francophone*, Paris, Didier Erudition, pp. 39-48.

CANUT Cécile. (2002). « Activité épilinguistique, insécurité et changement linguistique » dans Bretegnier et Ledegen (Eds.), *Sécurité/insécurité linguistique –terrains et approches diversifiés, propositions théoriques et méthodologiques*-, Paris, L'Harmattan, pp. 105-122.

CASTELLOTI, Véronique et MOORE, Daniel. (2007). « Le bilingue était presque parfait », dans LAMBERT et ali., (eds.), *Variations au cœur et aux marges de la sociolinguistique*, Paris, L'Harmattan, pp. 216-236.

CASTELLOTI, Véronique et Moore, Daniel, (coord.), « Alternances des langues et construction de savoirs », dans *Cahiers du français contemporain* n°5, Paris, ENS, pp. 24-51.

CAUBET, Dominique. (2002). « Comment appréhender le code switching ? » dans Canut et Caubet (ed.) *Comment les langues se mélangent*, Paris, L'Harmattan, pp. 21-32.

CHAUDENSSON, Robert et collab. (1991). *La francophonie : représentations, réalités et perspectives, Marquis*, Aix-en-Provence, Institut d'Etudes créoles et francophones.

DABENE, Louise. (1997). « L'image des langues et leur apprentissage », dans Mathey (dir.), *les langues et leurs images*, Université de Neuchâtel, IRDP, pp. 19-23.

DEPREZ, Christine. (2000). « Le jeu des langues dans les familles bilingues d'origine étrangère », *Estudios de sociolingüistica*, n°1, pp. 59-74.

DEPREZ, Christine. (2005). *Les enfants bilingues, langues et familles*, Paris, Didier Eruditions.

DREYFUS, Martine et JUILLARD, Caroline, (2001). « Le jeu de l'alternance dans la vie quotidienne des jeunes scolarisés à Dakar et Ziguinchor (Sénégal). Variation dans l'usage du français et du Wolof », *Cahier d'Etudes Africaine*, n° 163-164, pp. 667-696.

DOISE, Willem. (1986). *L'étude des représentations sociales*, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel.

DOISE, Willem. (2007). « Attitudes et représentations sociales », dans *les représentations sociales*, Paris, PUF, pp. 240-258

DURANT, Charles. (1997). *La langue française : atout ou obstacle* ? Toulouse, Presses Universitaire du Mirail.

DURKHEIM, Emile. (1898, réed. 1967). « Représentations individuelles et représentations collectives », *revue de Métaphysique et de Morale*, tome VI, n° de mai, Ed. Sociologie philosophie, PUF, Paris, pp. 1-48.

FERRARI, Aurélia. (2014). Le *swahili de Lubumbashi. Grammaire, textes, lexique*, Paris, Karthala.

FIOUX, Paule. (2002). « Réflexion sur la notion de l'insécurité linguistique après observation de classes de maternelle (petite sections à l'Ile de la Réunion) faut-il jeter le bébé avec l'eau du bain ? », dans Bretegnier et Ledegen (Eds.), *Sécurité/insécurité linguistique –terrains et approches diversifiés, propositions théoriques et méthodologiques*-, Paris, L'Harmattan. pp.195-219.

FLAMENT, Claude. (2007). « Structure dynamique des représentations sociales », dans Jodelet (ed.), *les Représentations sociales*, Paris, PUF, pp. 234-239.

FRANCARD, Michel et FONTAINE, C. (1990). « Les compétences en français au seuil de la philologie romane », dans *travaux linguistique de l'Université de Gand*, n° 20, pp. 83-100.

FRANCARD, Michel (collab. Lambert et Masuy). (1993a). « L'insécurité linguistique en communauté française de Belgique », *Français et société*, n° 6, Bruxelles, Service de langue française.

FRANCARD, Michel., en Collaboration avec Geron et Wilmet, (Eds.). (1994). « L'insécurité linguistique dans les communautés francophones périphériques, Actes du colloque de Louvain-la-Neuve », *Cahiers de l'institut de linguistique de Louvain-la-Neuve*, Belgique, 2vol.

FREY, Claude. (2008). « Regard des locuteurs francophones sur la diversité lexicale en Afrique : représentation, identité, intercompréhension », Dans *la langue française dans sa diversit*é, Québec, pp. 17- 38.

FREYSSINET-DOMINJON, Jacqueline. (1997). *Méthodes de Recherche en Sciences Sociales*, Paris, Montchrestien.

GADET, Françoise. (2003). *La variation sociale en français*, l'essentiel, Paris, Ophrys.

GARSOU, Martine. (1991). « L'image de la langue française : enquête auprès des Wallons et Bruxellois », dans *Français et société*, n°1, Bruxelles, Service de la langue française, pp.77- 90.

GASQUET-CYRUS, Médéric et BINISTI, Nathalie. (2003). « Les accents de Marseille » dans BILLIEZ et ROBILLARD (cord.) Français, variation, représentations, pratiques : quelques éléments de réflexion, *Cahiers du français contemporain*, ENS, Lyon, pp. 107-130.

GASQUET -CYRUS et PETITJEAN (dir.), 2009. « La métaphore du poids des langues et ses enjeux », dans *le poids des langues. Dynamiques, représentations, contact et conflit*, l'Harmattan, Paris, pp. 9-35.

GHIGLIONE, Rodolphe et MATALON Benjamin. (1985). *Les enquêtes Sociologiques : Théories et pratique*, Paris, Armand Colin.

GILLY, Michel. (2007). « Les représentations sociales dans le champ éducatif », dans JODELET (dir.), *Les représentations sociales*, Paris, PUF, pp. 383-406.

GOURY, Laurence. (2007). « L'écrit en Guyane. Enjeux linguistiques et pratique sociale », dans LEGLISE, MIGGE. (éds), *Pratiques et représentations linguistique en Guyane. Regards croisés*, Paris, IRD, pp. 73-86.

GUENIER, Nicole, et al. (1978). *Les français devant la norme*, Paris, Champion.

GUMPERZ (1966). *Sociolinguistique interactionnelle:une approche interprétative*, L'Harmattan, Université de la réunion.

HAMERS, Josiane-F et BLANC, Michel. (1983). *Bilingualité et Bilinguisme*, Bruxelles, Mardaga.

HUMERY, Marie-Eve. (2004). « DREYFUS et JUILLARD, Caroline. (2006). Le plurilinguisme au Sénégal. Langues et identités en devenir, Paris, Karthala, 2004, 358p. », *Cahier d'études africaines* [En ligne], 183/2006, mise en ligne le 30 octobre 2006, consulté le 22 mai 214. URL : http://etudesafricaines.revues.org/6077.

HOUDEBINE, Anne Marie (Dir.). (1996). « Travaux linguistiques n°7 », dans *Imaginaire linguistique*, Université d'Angers, pp. 9-26.

JODELET, Denise. (1989). *Les représentations sociales*, Paris, PUF.

JODELET, Denise, (ed.). (2007). « Représentations sociales : un domaine en expansion », dans *les Représentations sociales*, Paris, PUF, pp. 47-78.

JUILLARD, Caroline. (1995). *Sociolinguistique Urbaine. La ville des langues à Ziguinchor*, Paris, CNRS.

JUILLARD, Caroline, 2005. « Hétérogénéité des plurilinguismes en Afrique à partir du terrain senégalais », *Linguistique*, Paris, PUF, pp.23-36.

JUMEL, Guy et GUIBERT, Joël. (2003). *Méthodologie des pratiques de terrain en sciences humaines et sociales*, Paris, Armand Colin.

KILANGA MUSINDE, Julien, et alii. (codir.), (2008). *Etat actuel et nature du français pratiqué en République Démocratique du Congo*, Paris, Tribune Internationale des langues vivantes.

KILANGA MUSINDE, Julien, (2009). *Langue francophonie. Pratique et réflexion*. Paris, L'Harmattan.

KILUMBA, Gaspard, NKIKO, MUNYA RUGERO, et al. (2013). *Le Katanga linguistique. Projet de recherche sur les langues autochtones face au développement endogène de la province Lubumbashi*, PUL.

KREMNITZ, Georges. (1983). *Français et créole : ce qu'en pensent les enseignants, le conflit linguistique à la Martinique*, Hambourg, Buske.

LABOV, William. (1976). *Sociolinguistique***,** Paris, Editions de Minuit.

LABOV, William. (1978). *Le parler ordinaire, la langue dans les ghettos noirs des Etats-Unis*, Paris, Minuit.

LAFONTAINE, Dominique. (1997). « Attitudes linguistiques », dans MOREAU (Ed.), *Sociolinguistique. Concept de base*, Paris, Pierre Mardaga, pp. 56-60.

LEDEGEN, Gudrun. (2000). *Le bon français. Les étudiants et la norme linguistique*, Paris, L'Harmattan.

LEDEGEN, Gudrun. (2002). « Les variables linguistiques de l'insécurité linguistique relèvent-elles des domaines « Marginaux » ou « Profonds » », dans BRETEGNIER et LEDEGEN (eds.), *Sécurité/insécurité linguistique –terrains et approches diversifiés, propositions théoriques et méthodologiques*-, Paris, L'Harmattan, pp. 51-76.

LORENZI-CIOLDI, Fabio. (2003). « Le questionnaire », dans MOSCOVICI et BUSCHINI (Dir.) *Les méthodes des sciences humaines*, Paris, PUF, pp. 187-220.

LÜDI, G., (1999). « Alternance de langue et acquisition d'une langue seconde », dans Lüdi, G., et Py, Bernard. (2002). *Être bilingue*, Berne, Peter Lang.

MACKEY, William-Francis. (1976). *Bilinguisme et contact de langues*, Paris, Klincksieck.

MACKEY, William-Francis. (2000). « Prolégomènes à l'analyse de la dynamique des langues ». Diversités Langues. En ligne. Vol. V. Disponible à http://www.teluq.uquebec.ca/diverscite. Consulté le 10 mars 2014.

MANESSY, Gabriel et Wald, Paul. (1979). *Plurilinguisme, norme, situation, stratégie*. Paris, L'Harmattan.

MANESSY, Gabriel. (1994). *Le français en Afrique noir. Mythe, Stratégies, Pratiques*, Paris, L'Harmattan.

MARCELLESSI, Jean-Baptiste, (ed.), (1981). « Bilinguisme, diglossie, hégémonie, problème et tâches », dans *Bilinguisme et diglossie*, pp. 5-13.

MARTIN, Olivier. (2005). « Enquête et ses méthodes ». *L'analyse des données quantitatives*, Paris, Armand Colin.

MBODJ-POUYE, A., et VAN DEN AVENNE, C. (2007). « C'est Bambara et français mélangé. Analyser des écrits unilingues à partir des cahiers recueillis au Mali » dans *langage et société*, n° 120, pp. 97-127.

MELLIANI, Fabienne. (2000). *La langue du quartier : Appropriation de l'espace et d'identité urbaines chez des jeunes issus de l'immigration maghrébine en banlieue rouennaise*, Paris, L'Harmattan.

MELLIANI, Fabienne. (2002). « Le métissage langagier en question : De quelques aspects morphosyntaxiques », dans Canut, Cécile et Caubet, Daniel. *Comment les langues se mélangent*. codeswitching en francophonie, Paris, L'Harmattan, pp. 59- 72.

MOKET, Jean-Claude. 2006. *Pratique du français chez les enfants congolais d'âges préscolaire : problèmes sociolinguistiques, pshycho-cognotifs et didactique*, Thèse de doctorat, Université de Lubumbashi.

MOREAU, Marie-Louise. (Ed.). (1997). *Sociolinguistique. Concept de base*, Paris, Mardaga.

MOREAU, Marie-Louise. (Ed.). (1998). *Insécurité linguistique et normes endogènes en Afrique francophone*, Paris, Agence de la Francophonie, Didier-Erudition.

MOSCOVICI, Serge. (1961, réed. 2004). *La psychanalyse, son image, et son public*, Paris, PUF.

MOSCOVICI, Serge. (1976). « Psychologie des représentations sociales », dans *Cahier Vilfredo Pareto n°* 14, pp. 409-416.

MOSCOVICI, Serge. (1991). « Des représentations collectives aux représentations sociales : éléments pour une histoire », dans JODELET (ed.), *les représentations sociales*, Paris, PUF, pp. 79-103.

MOULINER, Pascal. (1996). *Les images et représentations*, Presse Universitaires de Grenoble.

MOULINER, Pascal, et al. (2001). *La dynamique des représentations sociales*, Coll. Vies sociales, Grenoble, PUG.

MUCHELLI, Alex. (2001). *La psychologie sociale*, Paris, Hachette.

MUFWENE SALIKOKO. 2000. *Les langues et leur valeur de marché vues une perspective macro-écologique*, Oxford.

MUKENDI NKASHAMA, Richard, 1999. *Le plurilinguisme à Lubumbashi. Cas du secteur commercia*l, Thèse de doctorat, Université de Lubumbashi.

MYERS-SCOTTON, Carole. (1993). *Duelling Languages: structure grammatical en code-switching*, Oxford, Clarendon.

MYERS-SCOTTON, Carole. (2002). *contact linguistics : bilinguals encounters resultat et grammaire*, Oxford, Clarendon.

NYEMBWE, Ntita. (2009). « Le français en République Démocratique du Congo : Etat de lieux », dans *Français en Afrique*, n°25, pp. 6-17.

NYEMBWE, Ntita et MATABISHI, Samuel. (2012). « Le devenir du français en République Démocratique du Congo et question de la norme », dans *le français en Afrique*, n° 27, pp. 109-120.

PHILOGENE Gina et Moscovici Serge. (2003). « Enquête et sondage », dans MOSCOVICI et BUCHINI (dir.), *les méthodes en Sciences Humaines*, Paris, PUF, pp. 39-58.

POPLACK, Shana. (1988). « Conséquence linguistique du contact de langues: un modèle d'analyse variationiste », dans langue et société, Paris, Maisons des Sciences de l'Homme, n°43, pp. 23-48.

QUEFFELEC, Ambroise. (1991). « Grille d'analyse des situations de francophonie et français d'Afrique centrale », dans Chaudenson R. (éd), *La francophonie: représentations, réalités, perspectives*, Aix-en –Provence, Institut d'Etudes Créoles et Francophone, pp. 87-110.

QUEFFELEC, Ambroise. (1998). « Des migrants en quête d'intégration : les emprunts dans le français d'Afrique », dans *le français en Afrique*, n° 12, pp. 245- 254.

QUEFFELEC, Ambroise. (2008). « L'évolution du français en Afrique noire, piste de recherche », dans Holter, K. et Skattum (éds.), I., *La francophonie aujourd'hui : Réflexions critiques*, Paris, l'Harmattan, pp.63-75.

RENARD Raymond. (2006). *Une éthique pour la Francophonie. Questions de politique linguistique*, Mons, CIPA.

ROBILLARD, Didier. (2003). « Français émergents, contacts des langues », dans BILLIEZ et ROBILLARD (cord.) *Français, variation, représentations, pratiques : quelques éléments de réflexion*, Cahiers du français contemporain, Lyon, ENS, pp. 35-62.

ROBILLARD, Didier. (2002). « Quelques stratégies de résolution de conflits lexicaux en situation de contacts (variétés) de langues : frontières, normes, endogènes, exogènes, insécurités linguistiques, « centripète » et « centrifuge ? », dans BRETEGNIER et LEDEGEN (eds.), *Sécurité/insécurité linguistique –terrains et approches diversifiés, propositions théoriques et méthodologiques*-, Paris, L'Harmattan, pp. 221-242.

ROBILLARD, Didier. (1994). « L'insécurité linguistique en français à l'Ile Maurice », in Francard, M., et al. (Ed.), *l'insécurité linguistique dans les communautés francophones périphériques*, Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain, Louvain-la- Neuve, Peeters, (Vol.1et 2), pp.109-121.

ROUSSIAU, Nicolas, BONARDI, Christine. (2001). *Les représentations sociales. Etat des lieux et perspectives*, Belgique, Mardaga.

SINGY, Pascal. (1997). *L'image du français en Suisse romande, une enquête sociolinguistique en Pays de Vaud*, Paris, L'Harmattan.

SEMIN, Gun. (2007). « Prototypes et représentations sociales », dans JODELET (ed.), les représentations sociales, Paris, PUF, pp. 259-271.

SOL, Marie-Désiré. (2009). Imaginaire des langues et dynamique du français en contexte plurilingue. Enquête à Yaoundé, Thèse de Doctorat, Université de Montpellier.

SOL, Marie-Désiré. (2010). « Les Camerounais, et la norme du français. Représentations et attitudes sociolinguistiques », dans Queffélec (Ed.) Le français en Afrique, n° 25, pp. 221-241.

TAFANI, Eric et BELLON, Sébastien. (2003). « Etudes expérimentales de la dynamique des représentations sociales », dans ABRIC (dir.), *Méthodes d'études des représentations sociales*, Paris, Eres, pp. 34-47.

TIRVASSEN, Rada. (2002). « Insécurité linguistique sollicitée et insécurité linguistique « naturelle » : ce que révèlent les enquêtes de terrain », dans BRETEGNIER et LEDEGEN (eds.) *Sécurité/insécurité linguistique –terrains et approches diversifiés, propositions théoriques et méthodologiques*-, Paris, L'Harmattan, pp. 259- 270.

TUPIN, Frédéric., 2002. « De quelques sources potentielles de l'instabilité du « concept » d'insécurité linguistique : notions précaires ou méthodologies fragiles ? », dans BRETEGNIER et LEDEGEN (éd.), *sécurité et insécurité linguistique –terrains et approches diversifiés, propositions théoriques et méthodologiques*-, Paris L'Harmattan, pp. 77-104.

WALD, Paul. (1997). « Choix de code » dans Marie Louise MOREAU (ed.), Sociolinguistique. *Le concept de base*, Magdaga, Bruxelles, 71-76.

WALKER, Joanne « Familles plurilingues dans le monde, Mixités conjugales et transmission des langues », *Langage et Société*, n° 147, 2014 », Lectures [En ligne], Les comptes rendus, 2014, mis en ligne le 26 mai 2014, consulté le 17 juillet 2014. URL : http://www. revues.org/14752.

WEINREICH, Uriel. (1953). *Languages in contact. Finding and problems*, New York.

WENEZOUI-DECHAMPS, Martine, 1997. « Le Fran-Sango des « Kota-zo » de Bangui » In Queffélec, A., *Alternance codique et français parlé en Afrique*, Aix en Provence, Pp. 143-155.

WINDISCH, Uli, 2007. « Représentations sociales, sociologie et sociolinguistique. L'exemple du raisonnement et du parler quotidiens », dans JODELET (ed.), *les représentations sociales*, Paris, PUF, pp. 187-201.

WOLFF, Etienne. (2004). *La langue dans la société*, Paris, Karthala.

ZIAMARI Karima. (2008). *Le code-switching au Maroc : l'Arabe marocain au contact du français*, l'Harmattan, Paris.

ZONGO, Bernard. (2001). « Alternance de langues et stratégies langagière en milieu d'hétérogénéité culturelle : vers un monde d'analyse » dans *le français en Afrique*,